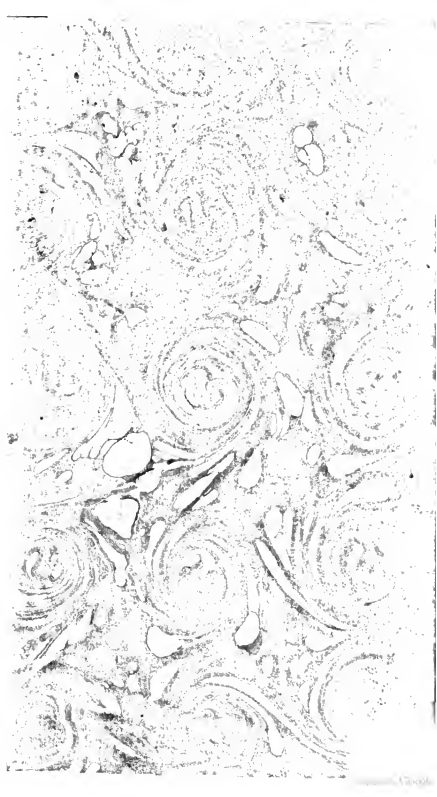




BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III

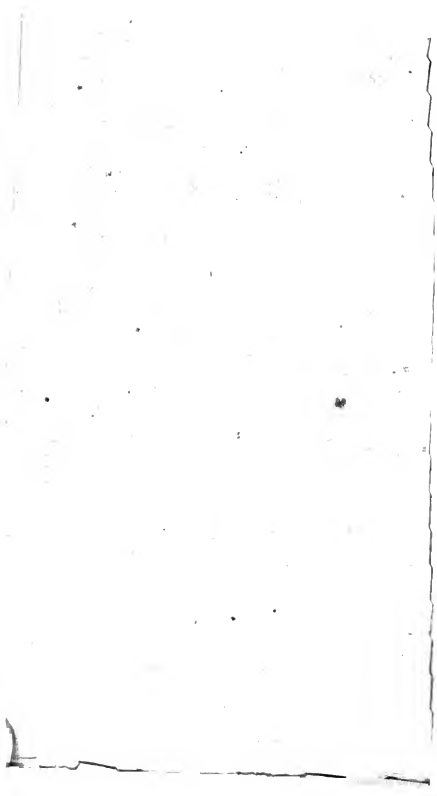
II
SUPPL.
PALATINA
A

240 (1)
NAPOLI



656.I

II Suppl. Palat. A 240



627494

LE MANUEL D'ÉPICTÈTE,

ET LES

COMMENTAIRES

DE SIMPLICIUS,

TRADUITS EN FRANÇOIS,

AVEC DES REMARQUES;

*Par M. DACIER, de l'Académie Royale
des Inscriptions, &c.*

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez PISSOT, Libraire, Quai des Augustins,
près la rue Gît-le-Cœur.

M. DCC. LXXVI.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

ALL INFORMATION CONTAINED

HEREIN IS UNCLASSIFIED

DATE 11/11/01

BY 60322 UCBAW

REASON FOR DECLASSIFICATION

1.000-100-100-100-100-100

1.000-100-100-100-100-100

1.000-100-100-100-100-100

1.000-100-100-100-100-100

1.000-100-100-100-100-100



A

SON ALTESSE ROYALE

MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLÉANS;

RÉGENT DU ROYAUME.

MONSEIGNEUR,

*Il est si rare de voir des Princes
qui s'appliquent tout entiers à*

A 2

iv É P I T R E.

*faire le bonheur des hommes ;
que tout le monde s'empresse avec
raison autour de Votre Altesse
Royale pour jouir de ce grand
spectacle , & pour vous rendre
les hommages qui vous sont dûs.
Je joins ma voix , MONSEI-
GNEUR , aux acclamations
publiques , & je profite de la
premiere occasion qui se présente
pour faire connoître à mon siècle ,
& , si j'ose m'en flatter , à la Pos-
térité même , l'admiration que
j'ai pour vos vertus. Dans la
nuit obscure où la mort du Roi
avoit plongé ce Royaume , Votre
Altesse Royale a paru comme
un astre favorable qui vient au*

É P I T R E. v

*milieu d'une violente tempête
réjouir les matelots éperdus , &
leur redonner l'espérance. Vous
seul , MONSEIGNEUR ,
vous nous avez rendu la lumière.
Par vous le temps de minorité ,
qui d'ordinaire est plein de mou-
vement & de trouble , est devenu
un temps de calme & de sérénité.
Tous les Ordres du Royaume
attendent de votre sage Admi-
nistration le retour de leur an-
cien bonheur. Ils sont persuadés,
MONSEIGNEUR , que
vous guérirez les plaies que les
guerres , toujours funestes , lors
même qu'elles sont les plus glo-
rieuses , ont faites à l'État. Que*

ne doit-on point attendre d'un Prince dont les éminentes qualités ont été si éprouvées dans la paix & dans la guerre ; d'un Prince qui ne reconnoît d'autre empire que celui de la loi & de la raison ; qui a déclaré dans la plus auguste de toutes les Assemblées , qu'il ne veut se servir de son autorité , ni même être libre , que pour faire le bien ; & qui , quoique , par ses grandes lumières , il soit très-capable de décider les affaires les plus difficiles , a choisi les hommes qu'il a jugé les plus remplis d'intelligence , les plus pieux , les plus attachés à la vérité & au bien

É P I T R E. vij

public, & les plus grands ennemis de l'avarice, afin qu'ils l'aident, & qu'ils partagent avec lui le pesant fardeau du Gouvernement, jusqu'à ce que le jeune Roi, fortifié par l'âge, & encore plus par de grands préceptes, soit en état de le porter? C'est dans cette vue, MON-SEIGNEUR, que Votre Altesse Royale a établi plusieurs différens Conseils, persuadée de la vérité de ces Oracles que Dieu lui-même a prononcés : Que la sagesse habite dans le conseil; que là où il n'y a point de conseil, les pensées se dissipent : mais qu'elles s'affermissent où

*Sapien-
tia habito
in consilio.
Dissipan-
tur cogita-
tiones, ubi
non est con-
siliū; ubi
verò sunt*

viii É P I T R E.

plures consiliarii, confirmantur. il y a plusieurs Conseillers , & que dans la pluralité des conseils est le salut des peuples.
Erit salus, ubi multa consilia sunt.

Proverb. Ch. VIII. XV. XXIV.

Nous voyons l'accomplissement de ces promesses, MONSIEUR ; la sagesse préside à ces Conseils , elle y emprunte tous les jours votre voix , & nous en sentons déjà des fruits. L'ordre , qui est le premier effet de la Loi , se rétablit ; l'usure , la fraude , l'avarice sont prosrites ; & tous les autres monstres , qui ravagent l'État sous prétexte de le secourir , vont être détruits. Votre Altesse Royale nous fait voir

É P I T R E. ix

quelque chose de plus glorieux que de régner ; c'est de régir avec tant de soin , de justice , & de magnanimité , & de rétablir le Royaume d'un Pupile : & elle va effacer la gloire du Législateur même de Lacédémone , qui est si vanté , & qu'un Oracle déclara ami des Dieux , & Dieu plutôt qu'homme , à cause de sa justice , & de la religion avec laquelle il avoit administré le Royaume de son neveu. Aussi ,
MONSEIGNEUR, nous aurons pour vous les mêmes sentimens qu'on avoit pour lui : nous vous obéirons plus par vénération pour votre vertu , que

Lycurgue.

x ÉPITRE.

*par respect pour votre auguste
naissance, pour votre qualité de
Régent, & pour votre puissance.
Par votre sagesse & par votre cou-
rage vous affermirez le Royau-
me, & vous assurerez la paix
au dedans & au dehors. Mi-
nerve étoit adorée sous les deux
noms de Guerrière & de Poli-
tique, pour faire entendre que
la plus parfaite maniere de gou-
verner, est celle qui joint ensem-
ble ces deux talens, ordinaire-
ment trop séparés. Votre Altesse
Royale, MONSEIGNEUR,
les a heureusement réunis en elle.
Ces grandes vues de gouverne-
ment m'assurent que vous ne*

ÉPI T R E. xj

regarderez pas les Œuvres d'Épistète , & les Commentaires de Simplicius , comme un Ouvrage inutile à vos desseins , & que vous estimerez ce que les plus grands Législateurs ont toujours regardé comme le plus solide fondement de la Politique. En effet ,
MONSEIGNEUR, *sans la-Morale que seroit-ce que la Politique ? qu'un art affreux de tromper les hommes , & de profiter de leur crédulité ou de leur foiblesse pour les ruiner ou pour les assujettir. Ce n'est pas la puissance qui rend heureux les Peuples , mais la vertu. Par elle Dieu est servi , tous les devoirs*

xij. ÉPITRE.

sont pratiqués , & toutes les liaisons fidèlement entretenues. La Religion , MONSEIGNEUR , & la droiture de votre cœur , vous feront goûter toute la force & toute la vérité des maximes dont ces Livres sont remplis ; & votre bon goût , ce goût exquis que les Muses ont pris soin de perfectionner , vous en fera sentir toute la beauté & toute la délicatesse. Si vous en êtes content , MONSEIGNEUR , ce sera une marque sûre que je ne les ai pas gâtées , & votre approbation sera la glorieuse récompense de mon travail. Je vous le consacre ,

É P I T R E. xiiij

MONSEIGNEUR , *comme*
au Protecteur des Lettres , &
comme au Pere de la Patrie ,
dont nous devons éterniser les
bienfaits par les monumens de
la plus vive reconnoissance. En
même temps j'ose conjurer Votre
Altesse Royale de me continuer
les bontés dont elle m'honore
depuis plus de vingt-cinq an-
nées , & d'être sur-tout bien
persuadée des vœux très-ardents
que je fais pour elle , & pour
l'accomplissement de tous ses glo-
rieux projets. Faire des vœux
pour vous , Monseigneur , c'est
en faire pour le Roi & pour le
Royaume , à qui votre vie est si

xiv ÉPITRE

*précieuse & si nécessaire, & dont
l'avantage est l'unique fin de
tous vos travaux. Je serai toute
ma vie, avec un très-profond
respect,*

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble & très-
obéissant serviteur,

D A C I E R.



P R É F A C E.

ENFIN voici le second Ouvrage dont je m'étois chargé pour obéir au Règlement que le Roi a donné à l'Académie des Médailles & des Inscriptions. C'est la Traduction du Manuel d'Épictète & des Commentaires grecs de Simplicius qui l'a parfaitement expliqué. J'y ai joint un nouveau Manuel du même Épictète que j'ai tiré des Dissertations d'Arien, & qui renferme des maximes très-excellentes. Il paroît même qu'il y en a qui manquent au premier Manuel, & qu'il auroit été nécessaire d'y ajouter, pour le rendre plus

xvj *P R É F A C E.*

utile ; car elles renferment les solides fondemens des mœurs.

LE premier Manuel, qui a été recueilli par Arien & mis dans l'état & dans l'ordre où nous l'avons, a été traduit plusieurs fois en notre Langue depuis l'année 1558, que parut la première Traduction, qui étoit d'Antoine Gruget. Le plus célèbre de ses Traducteurs, c'est M. du Vair, Garde-des-Sceaux, dont la Traduction parut en 1606. Je n'ai pu la voir, quelque recherche que j'en aie faite ; car elle n'est pas même dans la Bibliothèque du Roi ; mais par les citations que j'en ai vues, j'ai reconnu qu'il étoit mieux entré dans le sens d'Épictète que tous ceux qui l'ont suivi. Qui pourroit ne pas estimer & admirer un homme qui, au milieu de la Cour, & chargé de tant d'affaires si

P R É F A C E. xvij

importantes, aime ces maximes des Philosophes, s'en occupe, & emploie tout le temps que l'État lui laisse, à communiquer aux autres un si précieux trésor?

C E U X qui ont fait après lui la même entreprise, méritent aussi d'être loués. Mais je puis dire qu'ils n'ont pas rempli tout ce qu'on devoit attendre de leur travail: Épicète n'a pas encore été bien éclairci. Les uns ne sont pas toujours entrés dans le sens de ce Philosophe, parce qu'ils ne connoissoient pas assez la doctrine des Stoïciens; & les autres, parce qu'ils ignoroient sa Langue. Il m'a donc paru qu'il étoit nécessaire de travailler de nouveau sur cet Auteur, pour tâcher de le faire mieux entendre.

LE soin que j'ai pris d'étudier la Langue de ces Philosophes

xviii *P R É F A C E.*

& de m'instruire de leurs sentimens, me fait espérer que mon travail ne sera pas entièrement inutile, & qu'Épictète sera mieux connu.

P O U R entendre les Stoïciens, il ne suffit pas de lire leurs écrits, il faut s'être instruit de la doctrine de Pythagore & de celle de Socrate, qui ont donné la naissance au Portique. Mais quand même l'étude de ces Philosophes ne m'auroit pas conduit comme par la main dans la doctrine des Stoïciens, les Commentaires de Simplicius auroient suffi pour m'y initier; car ils sont excellents, & fournissent tous les secours nécessaires. C'est même pour ne les avoir pas lus, que ceux qui ont traduit avant moi ce Manuel, ont laissé quelque chose encore à la diligence & au travail des autres. Voilà

P R É F A C E. xix

pourquoi j'ai joint la Traduction de ces Commentaires au texte de ce Manuel. Ils n'avoient jamais été traduits en notre Langue , & j'espère qu'on les verra avec plaisir & avec profit.

M A I S comme Simplicius s'étend extrêmement sur quelques articles pour traiter à fond certaines questions importantes qui, étant mal entendues , ruinent la Religion & les mœurs , & que ces Differtations , trop longues pour des Commentaires , interrompent trop la suite des préceptes d'Épictète , j'ai cru qu'il seroit mieux de tirer tous ces Traités de leur place , d'en faire des Differtations à part , & de les rejeter à la fin du second Volume ; & c'est ce que j'ai fait.

A P R È S ce que j'ai dit des Philosophes Payens dans mon Discours sur Platon & dans ma

xx *P R É F A C E.*

Préface sur Hiérocès , je n'ai plus rien à ajouter. On a présentement en notre Langue tout ce qu'il faut pour bien juger de leur doctrine. On a la Philosophie de Pythagore expliquée par Hiérocès ; on a celle de Socrate dans les deux Volumes que j'ai donnés de Platon , & on a toute celle des Stoïciens dans les admirables Livres de l'Empereur Marc-Antonin , dans les deux Manuels d'Épictète , & dans les Commentaires de Simplicius.

J E fais bien qu'il y a encore aujourd'hui des gens qui enseignent que la lecture des Ouvrages des Payens est inutile pour la réformation des mœurs. Ils poussent même plus loin l'injustice ; ils traitent ces Philosophes d'imposteurs & de séducteurs , & ils vont jusqu'à les envelopper & les confondre avec les faux

P R É F A C E. xxj

Messies & les faux Prophètes ,
 en leur appliquant ce que Notre-
 Seigneur dit dans S.-Jean. *Tous* Chap. X,
ceux qui sont venus avant moi v. 8.
sont des voleurs & des larrons.

Pitoyable prévention qui fait voir
 une ignorance profonde & des
 dogmes de ces Philosophes , &
 du jugement que les SS. Peres
 en ont porté.

LA conformité que l'on trouve
 entre ce qu'ils ont enseigné de
 bon , & ce que les Écrivains
 véritablement inspirés nous en-
 seignent , est une assez bonne
 justification. Les vérités que les
 Payens ont connues & démon-
 trées sont utiles , comme celles
 que nous apprennent les Livres
 sacrés ; car elles viennent de la
 même source , comme je l'ai
 fait voir ailleurs.

L'HISTOIRE ne nous per-
 met pas de douter qu'il n'y ait

xxij *P R Ê F A C E.*

eu des Payens qui ont fait un bon usage de leur raison, à qui Dieu a daigné se faire connoître ; qui l'ont aimé, qui l'ont prié, qui l'ont servi, & qui ont fait de bonnes œuvres morales. Il ne s'agit que de savoir si ces Philosophes si éclairés ont été de ce nombre.

QUELLE règle avons-nous pour en juger ? Il ne faut qu'examiner leur doctrine, nous les connoîtrons à leurs fruits. Les grands préceptes & les grands exemples qu'ils nous donnent, ne peuvent être le fruit de l'ignorance & de l'erreur ; la vérité y est trop bien marquée, & les rayons de la lumière divine y paroissent avec trop d'éclat. C'est ce qui a fait dire à S. Jérôme : *Stoici nostro dogmati in plerisque concordant. Les Stoïciens s'accordent dans la plupart des*

*Comment.
in Isa. cap.
II.*

P R Ê F A C E. xxiiij

choses avec notre dogme. Épictète s'y accorde encore plus que les autres; car on trouve dans ses maximes des sentimens & des idées qu'on chercheroit inutilement dans ceux qui l'ont précédé, qu'il ne peut avoir tirées que des Livres des Chrétiens, & dont il s'est servi pour embellir & fortifier son dogme. Et par-là il mérite encore plus d'attention, plus d'estime, & , si le j'ose dire, plus de vénération de notre part que tous les autres; car tout ce où nous voyons éclater quelques rayons de la vérité chrétienne, est digne de nos respects. Mais ceux qui ne se sont jamais donné la peine de le lire, ou d'approfondir sa doctrine, bien loin de l'estimer, veulent nous en donner du mépris, & en ont porté des jugemens très-injustes.

M. P A S C A L avoit fait plu-

xxiv *P R É F A C E.*

sieurs objections contre la Philosophie de Platon , & sur-tout contre celle d'Épictète. On y a répondu dans la Préface sur les Réflexions de l'Empereur Marc-Antonin , où l'on a distingué les erreurs où les Stoïciens sont tombés , de celles qu'il leur a imputées. Mais il y a une accusation qui mérite de nous arrêter encore , & d'être examinée à fond ; car elle a été souvent renouvelée : c'est celle où il leur reproche de n'avoir pas connu l'humilité , & d'avoir été les victimes de l'orgueil & de l'amour-propre.

DANS un autre Ouvrage , j'ai justifié Platon , & j'ai fait voir que non-seulement il a connu cette vertu , mais qu'il l'a même désignée par le même terme dont les Écrivains sacrés se sont servis. Véritablement il
n'a

P R É F A C E. xxv

n'a pas connu cette parfaite humilité , dont JÉSUS - CHRIST nous a donné l'exemple ; mais il a connu celle que l'on connoissoit avant la venue de ce divin Sauveur , cette humilité commencée , & telle que la raison naturelle , mais éclairée , pouvoit enseigner : c'est-à-dire , qu'il a connu que Dieu est l'Auteur de tout bien ; que l'homme n'a rien de bon qu'il n'ait reçu de sa bonté ; qu'il est un néant devant lui ; & que les hommes superbes , qui , pleins d'eux mêmes , ne veulent se conduire que par leur esprit , ne sont capables que de tout perdre ; au-lieu que les hommes modestes , *humbles* , ταπεινοί , qui ne présument rien d'eux-mêmes , & qui ne suivent que l'Esprit de Dieu , sont les seuls qui peuvent se bien conduire & bien conduire ceux qu'ils gouvernent. *Celui qui veut être*

Tome I.

B

xxvj P R É F A C E.

Dans le *heureux*, dit ce Philosophe, *s'at-*
 I Ve. Livre *tache à la justice divine, & la suit*
 des Loix, *avec humilité & modestie; au-lieu*
 rom. II; p. *que celui qui est enflé par l'orgueil,*
 716.

&c. ἢς ὁ μὲν εὐδαιμονήσῃν μέλλων,
ἐχόλῳ θ', ξυνέπεται ταπεινὸς &
κεκοσμημένος, ὁ δὲ τις ἐξαρθεὶς
ὑπὸ μεγαλαυχίας, &c. Il faut
 s'aveugler pour ne pas voir que
 ce Philosophe oppose *ταπεινὸς*,
l'humble, à *ἐξαρθεὶς ὑπὸ με-*
γαλαυχίας, à *celui qui est enflé,*
élevé par l'orgueil. Mais cette
 matiere est traitée ailleurs avec
 plus d'étendue. Je ne m'attache
 ici qu'à Épictète. Voyons ce que
 lui reproche M. Pascal.

LES Platoniciens, dit-il, &
même Épictète & ses Sectateurs,
croient que Dieu est seul digne
d'être aimé & admiré, & cepen-
dant ils ont désiré d'être aimés
& admirés des hommes.

LA premiere proposition est

P R É F A C E. xxvij

vraie ; ils ont connu que Dieu méritoit seul d'être l'objet de notre amour ; mais la seconde n'a pas le moindre fondement, & est très-oppoſée à tous les principes de ces Philoſophes, & je défie tous ceux qui les connoiffent, de produire un ſeul paſſage d'où l'on puiſſe inférer cela raifonnablement. Jamais ils n'ont cherché à être aimés & admirés des hommes ; au contraire ils ont travaillé très-fortement à guérir leurs diſciples de cette malheureuſe paſſion. Épiète dit à ceux qui commencent à ſ'inſtruire : *Ne deſire pas* Vol. I,
de paſſer pour ſavant , & ſi tu pag. 115.
paſſes pour un perſonnage dans
l'eſprit de quelques-uns , deſie-
toi de toi-même.

ET à ceux qui ont déjà fait Vol. I,
quelque progrès, il leur dit : *Pour* pag. 149.
toi n'aie point ce ſourcil ſuperbe.

xxviii P R Ê F A C E.

Vol. I, Et ensuite : *Si jamais il t'arrive*
 pag. 155. *de regarder dehors pour vouloir*
plaire à quelqu'un, sache que
tu es déchu de ton état. Il répète
souvent ailleurs : Ne sois rien
à tes yeux. Et Simplicius expli-
quant ce sourcil superbe, dit :
L'orgueil ne vient jamais de gran-
deur d'âme : mais c'est une en-
flure qui, poussée du dedans avec
violence & contre nature, se ré-
pand malheureusement au dehors.

LE même Épictète nous ex-
 horte à céder à tous les hommes :
 Vol. I, *Cède-leur à tous, nous dit-il,*
 pag. 155. *préfère-les tous à toi, supporte-les*
tous. Est-ce orgueil, est-ce
enflure ?

IL va plus loin, il nous en-
 seigne une humilité que nous
 ne pratiquons guères, nous qui
 nous vantons d'être Chrétiens,
 & qui devrions connoître une
 humilité plus parfaite que celle

P R É F A C E. xxix

des Payens, puisque nous avons devant les yeux celle dont JÉSUS-CHRIST nous a donné l'exemple. Il veut que, quand on nous rapporte que quelqu'un a dit du mal de nous, au-lieu de réfuter ce qu'il a dit, nous disions: *Celui qui a dit cela de moi, ignoroit sans doute mes autres vices ; car il ne se seroit pas contenté de ne parler que de ceux-là.* Qu'est-ce donc , si ce n'est pas humilité?

Vol. I,
pag. 267.

VOICI son interprète Simplicius qui veut , comme lui , que le sage se contente du témoignage de sa conscience , & encore plus du jugement de Dieu , & qui nous enseigne que l'amour de la vaine gloire est si enracinée en nous , qu'elle fait mille retours sur elle-même , & qu'elle jette des filets imperceptibles , que cette humilité seule , (de s'avouer plus

XXX P R É F A C E.

vicieux qu'on n'a dit ,) peut seule extirper , & qui nous déclare bien formellement que c'est une passion très-honteuse de vouloir acquérir la gloire par le bien qu'on fait ; que cette passion souille tout ce que nous faisons de meilleur ; qu'il faut la déraciner par l'aveu de nos fautes ; qu'il faut que cet aveu soit sincère & sans aucune vue de réputation , & que , pour achever de l'extirper , il faudroit souhaiter que tout le monde connût nos vices & ignorât nos vertus. Est-ce là être orgueilleux ? Est-ce ne chercher qu'à être aimé & admiré des hommes ? Il est donc évidemment faux qu'Épictète & ses Sectateurs aient jamais enseigné ce que M. Pascal leur impute.

QUELLE profonde humilité ne trouvons-nous point dans

P R É F A C E. xxxj

Marc - Antonin , sectateur d'Épictète ! Voici comme il se parle à lui-même : *Dieu , tout im-* Liv. VII,
mortel qu'il est , ne se fâche point Maxime
d'avoir à supporter pendant une LXXXIV.
si longue suite de siècles un nom-
bre infini de méchans ; au con-
traire , il a soin d'eux en toutes
manieres ; & toi , qui vas bientôt
mourir , tu es las de les suppor-
ter , & cela quoique tu sois toi-
même du nombre. Un grand
Empereur qui se déclare lui-même méchant , est-il bien orgueilleux , & cherche-t-il à être aimé & admiré des hommes ?

Plus Épictète a renoncé à l'estime & à l'admiration des hommes , plus il est juste que nous l'estimions & que nous l'admirions. C'est un hommage que lui doivent tous les Sages , & que tous les Sages qui ont lu ses maximes , lui ont toujours rendu.

xxxij *P R É F A C E.*

VÉRITABLEMENT nous n'aurons ni pour lui ni pour les autres Philosophes Payens cette vénération & cette estime que nous avons pour ces Hommes divins qui ont l'esprit & le cœur remplis des vérités de l'Évangile ; nous ne les regarderons point comme nous regardons les Évangélistes, les Apôtres, les SS. Pères, ni même comme de simples Chrétiens qui connoissent JÉSUS-CHRIST en qui seul sont cachés tous les trésors de la sagesse & de la science ; mais nous les estimerons comme des Philosophes qui forment notre raison ; qui nous aident à corriger nos mœurs corrompues ; qui, par les grandes vérités qu'ils enseignent, nous mènent à adorer les vérités sublimes de la Religion ; qui nous élèvent l'âme en nous enseignant à la détacher de toutes les choses terrestres ; qui travaillent à nous

P R É F A C E. xxxiiij

former à la pratique de la vertu, & qui veulent que nous nous perfectionnions à tel point, & que nous nous accoutumions à être si fort maîtres de nos mouvemens, que nous soyons victorieux de toutes les tentations jusques dans nos songes mêmes.

IL est vrai que la lumière de l'Évangile a effacé cette lumière des Payens, comme la présence de Dieu fit autrefois tomber en pièces l'idole de Dagon. Mais il y a cette différence que dans l'idole debout, ou mis en pièces, il n'y avoit rien de saint; au-lieu que dans la doctrine des Payens, éclipsée par la véritable Religion, tout n'est pas mort, tout n'est pas idole, si je puis parler ainsi: les vérités qu'ils ont enseignées demeurent vivantes comme celles que nous lisons dans les Écrits des Saints, ou plutôt

xxxiv P R É F A C E.

ce font les mêmes. Un esprit bien instruit de ces vérités, n'en fera que mieux disposé à recevoir la lumière de l'Évangile. La doctrine des Philosophes ne fera jamais des Saints ; car c'est la Grâce qui les fait : mais elle fera des hommes, & il faut être homme avant que d'être Saint.

A P P R E N O N S donc à être hommes ; les préceptes de ces Philosophes nous y serviront très-utilement ; & , en leur obéissant, nous obéirons, non à une doctrine de Payens, mais à la doctrine de Dieu même , puisque cette doctrine ne peut venir que de lui, car c'est de lui que vient

3. Aug. toute vérité : *A quocumque enim verum dicitur, illo donante dicitur qui est ipsa veritas.*

N E nous privons d'aucun des secours que nous avons pour nous porter à la vertu. Il en faut pour

P R É F A C E. xxiv

tous les hommes , pour tous les états , pour tous les âges , & nous en avons grand besoin. Quand je dis nous , je parle de moi , & du commun des hommes , qui ont encore besoin des élémens de la sagesse , & je ne comprends point sous ce terme général , ces Chrétiens parfaits , qui , ayant goûté les discours de la vraie justice & la sublimité de la doctrine de JÉSUS-CHRIST , remplissent la sainteté de leur état par une piété solide. Encore ces Chrétiens parfaits ne mépriseront-ils jamais ces préceptes d'Épictète ; & ils seront toujours bien éloignés de renouveler ces malheureuses propositions qui ont été si justement condamnées , que *toutes les actions des Infidèles sont des péchés* , que *toutes les vertus des Philosophes sont des vices* , & que *tout ce que fait le pécheur , ou l'esclave du péché , est péché.*

xxxvj *P R É F A C E.*

ON doit, à mon avis, regarder ces Philosophes comme des guides très-utiles d'abord, & qui peuvent nous bien conduire une grande partie du chemin que nous avons à faire; car ils sont bien armés, & ils nous aident merveilleusement à nous défendre contre les attaques d'un nombre infini de monstres qu'on trouve sur ce chemin. Mais quand nous sommes arrivés au bout de la route qui leur est connue, alors il en faut prendre d'autres qui puissent nous conduire sûrement, & nous faire achever heureusement notre voyage.

IL ne faut pas finir cette Préface sur Épictète, sans dire un mot de Simplicius qui l'a si excellemment commenté. Il étoit disciple du Philosophe Damascius qui vivoit dans le sixième siècle sous l'Empereur Justinien.

P R É F A C E. xxxvij

Il nous a laissé d'excellents Commentaires sur Aristote, & de-là on a tiré cette conséquence qu'il étoit Péripatéticien ; mais on voit qu'il s'est éloigné des principes du Lycée dans ce qu'il y a de plus capital. Il a aussi corrigé en beaucoup d'endroits le système du Portique. Il paroît qu'il embrassoit la vérité par-tout où il la trouvoit ; mais il étoit sur-tout attaché à Socrate : il ne faut que lire sa Préface pour en être convaincu, elle est entièrement dans ses principes.

SES Commentaires sont pleins d'excellens préceptes de Morale, & les cinq Dissertations que j'en ai tirées, & que j'ai mises à la fin du second Volume, traitent des sujets très-importans pour les mœurs & pour la Religion, & elles peuvent aujourd'hui nous être utiles pour combattre des

xxxviii *P R É F A C E.*

égaremens qui ne sont encore que trop communs. Quelques erreurs, qu'il a retenues de sa Philosophie, & dont j'ai marqué les plus considérables, ne sont plus dangereuses pour nous.

LA fortune lui fournit beaucoup d'occasions de mettre en pratique les excellentes leçons que Socrate & Épictète lui avoient données ; car il se trouva dans des temps très-difficiles, & il eut à soutenir de grandes persécutions. Il dit lui-même qu'il profite de l'occasion que la tyrannie lui avoit offerte pour s'occuper de ces bons discours, & ce furent ces épreuves mêmes qui acheverent de former en lui ce grand courage qui éclate dans ses Écrits. Heureux s'il avoit employé ces lumières & ce courage à embrasser la saine doctrine, & à imiter les Athlètes de JÉSUS-

P R É F A C E. xxxix

CHRIST, qui avoient déjà donné au monde les plus grands de tous les spectacles. Il paroît qu'il n'avoit qu'un pas à faire pour entrer dans cette voie du salut ; car, outre les grands principes qu'on voit dans ses Écrits, on trouve à la fin de son Commentaire une priere admirable, où, après s'être adressé à Dieu, Créateur de nos ames, il s'adresse à Dieu Sauveur. Mais malheureusement pour lui sa Philosophie l'a retenu. Il a été aussi aveugle qu'Épictète, & encore plus inexcusable ; car Épictète n'a vu le Soleil de Justice que lorsqu'il montoit, pour ainsi dire, sur l'horison ; au-lieu que Simplicius l'a vu dans sa force & dans toute sa lumiere. Il vivoit dans le temps que la Religion Chrétienne avoit déjà triomphé avec éclat de l'ignorance & de l'erreur, & il a fermé les yeux à cette lumiere divine. Avec

xl P R É F A C E.

toutes ses grandes connoissances & les lumieres de son esprit, il est demeuré dans les ténèbres. Il a été du nombre de ces malheureux qui *ont dormi à midi*, pour me servir de l'expression figurée de Pythagore, ou, pour parler comme un grand Prophète, *qui se sont heurtés à midi comme dans les plus épaisses ténèbres*. Aveuglement funeste ! mais qui est la juste punition de ceux qui demeurent encore attachés aux éléments de la Philosophie, après la manifestation claire & entiere de la vérité.

*Impege-
runt meri-
die quasi in
tenebris.*
Isa. LIX.





LA VIE D'ÉPICTÈTE.

CE que Sophocle dit des Loix, qu'elles sont descendues du Ciel, que Dieu en est seul le Pere, que ce n'est pas la race mortelle des hommes qui les a engendrées, & qu'aussi il n'est pas en leur pouvoir de les ensevelir dans l'oubli, & qu'il y a en elles un Dieu puissant qui triomphe de notre injustice & qui ne vieillit jamais, se doit dire avec autant de raison des Loix de la Philosophie. Ce ne sont pas les hommes qui leur ont donné le jour, Dieu en est le Pere; il ne dépend pas de nous de les abolir, elles sont immortelles, & il y a en elles un Dieu puissant qui ne manque jamais de punir les transgressions que l'on commet contre leurs ordres.

Comme dans les Loix rien ne contribue tant à les faire observer que

l'obéissance que leur rendent ceux qui les ont établies , il en est de même des préceptes des Philosophes. La pratique & la bonne vie de ceux qui nous les donnent , leur ajoutent un poids infini. Il est pourtant certain que les Loix de la Justice & celles de la Philosophie devroient tirer toute leur force de leur vérité & de leur utilité. Mais il n'en va pas ainsi ; nous n'en jugeons presque que par l'usage qu'en font leurs Auteurs ; & il est constant que le bon exemple est devenu plus nécessaire dans les dernières que dans les autres ; car , comme Épiète l'a fort bien remarqué , nous commettons sur la Philosophie une injustice que nous ne commettons point sur tous les autres Arts. Qu'un Magistrat viole la Loi , nous disons que *c'est un méchant Magistrat , qu'il est injuste* , & nous ne nous en prenons pas à la Justice pour la décrier. Mais qu'un Philosophe viole ses règles , que sa vie ne réponde point à ses préceptes , nous n'avons garde de dire : *C'est un méchant Philosophe* ; mais nous disons : *Voyez ce que c'est que les Philosophes ! la Philosophie n'est bonne à rien*. D'où vient ce faux jugement ? Il vient de notre corruption , & de notre foiblesse. Nous sommes aveuglés par nos pas-

D'ÉPICTÈTE. xliij

sions , & nous voudrions de tout notre cœur secouer un joug qui nous gêne , & nous délivrer de tout ce qui nous condamne & qui nous combat.

De ce côté-là nous n'avons heureusement aucun prétexte de désobéir aux leçons que nous ont donné les plus grands Philosophes de l'Antiquité ; car ils leur ont toujours obéi , autant que la foiblesse de la nature humaine pouvoit le permettre , & ils les ont confirmées par leur exemple. Comme Platon a dit que *la Loi est le Dieu du Sage* , ces Sages ont obéi à la Loi de la Philosophie comme à Dieu même ; car en effet la Loi n'est dans son principe que la volonté de Dieu. Pythagore , Socrate , Platon , l'Empereur Marc-Antonin & Épicète ont vécu comme ils ont parlé. L'Histoire & le témoignage de leurs contemporains nous en ont conservé assez de preuves. On a pu les voir dans la Vie de Pythagore , dans celle de Platon , dans celle de Marc-Antonin , & on va les voir dans celle d'Épicète. Nous savons par-là que Pythagore pratiqua ses maximes au milieu des plus grandes persécutions ; que Socrate les pratiqua dans la prison & dans la mort ; Platon au milieu de la tyrannie ; & , ce qui doit paroître

encore plus difficile & plus merveilleux , que Marc-Antonin les pratiqua sur le trône , & Épictète dans la misère , dans les souffrances , & dans la pauvreté. C'est pourquoi Simplicius lui donne cette grande louange , que *ses paroles touchent jusqu'au vif les âmes bien nées , parce qu'il les tire de l'état de sa vie & du fond de son expérience , & nullement de l'envie de dire quelque chose d'extraordinaire & que les hommes doivent louer.* Après ces grands exemples , personne ne peut donc plus tirer de son état aucun prétexte légitime de relâchement dans les mœurs , & le grand précepte que Marc-Antonin nous a donné est vrai dans toute son étendue : *Partout où l'on peut vivre , on peut bien vivre.*

Simplicius nous apprend qu'Arien , le principal disciple d'Épictète , avoit fait une vie fort détaillée de ce Philosophe. C'est grand dommage que cet Ouvrage soit perdu ; la vie de cet Esclave nous seroit plus utile aujourd'hui que celle de bien des Conquérans dont l'Histoire nous a conservé les actions ; on trouve assez de ces Héros qui ont affligé & désolé la terre , & qui ont tout sacrifié à la fortune & à l'ambition ; mais on en trouve peu qui l'aient

réjouie par leurs vertus , & qui aient enseigné par leur exemple à aimer les hommes , à les secourir , à les instruire , & à sacrifier l'ambition & la fortune à la vertu. C'est par cette raison que l'Empereur Marc - Antonin lui-même préféroit aux trois plus grands Capitaines que la terre eût portés , à Alexandre , à César , à Pompée , qui avoient détruit tant de Villes , & défait tant de milliers d'hommes dans les combats , il leur préféroit , dis - je , trois Philosophes , Héraclite , Diogène , Socrate , qui avoient été , pour ainsi dire , le jouet des peuples ; & c'est pourquoi encore Simplicius nous déclare qu'Épictète lui-même fut préféré à beaucoup de Princes & de Rois.

Voyez la
Max. III, du
Livre VIII.

Privés de cet Ouvrage d'Arien , nous ignorerons toujours la plupart des particularités de la vie d'Épictète. Je vais recueillir tout ce qu'on en peut trouver dans les écrits de ceux qui en ont conservé quelque mémoire ; & , quoique cela ne puisse pas composer une Vie bien suivie & bien complete , il suffira pourtant pour nous assurer que la vie de ce Philosophe a été conforme à sa doctrine , & que par ses exemples il a encore mieux mérité que par ses préceptes l'estime que son siècle

& tous les siècles suivans ont eue pour lui.

Il étoit Phrygien , né à Hiérapolis , Ville de Phrygie vis-à-vis de Laodicee. La bassesse de son origine nous a dérobé la connoissance de ses parens. On ne se donne guères la peine de conserver les noms du pere & de la mere d'un misérable Esclave. C'est ce qui nous a fait ignorer ceux qui avoient donné la naissance à Ésope, à Térence, & à tant d'autres hommes célèbres qui ont été l'admiration de tous les siècles. Bien plus, c'est ce qui a empêché leurs véritables noms de parvenir jusqu'à nous, & d'être connus même de leur temps. Ésope & Térence ne sont pas les noms propres. Épiétete n'est pas non plus le nom propre de ce Philosophe, c'est le nom de son état, car Épiétete, *ἐπίετης*, signifie, *un Esclave, un Serviteur*, comme nous lisons dans Herodote *ἐπὶ Αἰγύπτου ἐπίετης*, pour *une Servante d'Egypte*; car il naquit dans l'esclavage, & il fut ensuite Esclave d'Épaphrodite. On prétend que cet Épaphrodite étoit l'Affranchi de Néron, & le même qui devint ensuite le Favori de ce Prince, son Capitaine des Gardes, ou, selon d'autres, son Secrétaire. Je ne fais sur quoi on s'est

D'ÉPICTÈTE. xlvij

fondé. L'Épaphrodite qui fut Maître d'Épictète, est nommé tout simplement par Suïdas, *un des Gardes de Néron*, ἑμμεροφυλάκων τῷ βασιλείῳ. Or il est inouï qu'on ait jamais désigné ainsi le Capitaine des Gardes d'un Prince. J'ai encore d'autres raisons assez fortes qui ne permettent pas de croire qu'Épictète ait été l'Esclave de celui-là : je les expliquerai dans la suite. Il faut que dans les Gardes de Néron il y eût quelque Officier subalterne appelé Épaphrodite ; car c'étoit un nom assez commun aux Affranchis. Ce n'est pas tout ; on a voulu encore que l'Épaphrodite, Capitaine des Gardes, fût le même dont Saint Paul parle dans son Épître aux Philippiens, & qu'il appelle *son frere ; son aide dans son ministère, & son compagnon d'armes*, ἀδελφὸν καὶ Συνεργὸν καὶ Συνσυνεργάτην ; & que, comme ce saint Apôtre, pendant sa prison à Rome, avoit converti beaucoup de domestiques de ce Prince, cet Épaphrodite fut du nombre de ces bienheureux. Mais c'est à quoi je ne vois nulle apparence ; l'Épaphrodite dont parle Saint Paul, étoit un homme que les Philippiens lui avoient envoyé à Rome, & que Saint Paul leur renvoya peu de temps après,

cinq ou six ans avant la mort de Néron. Or c'est ce que l'on ne sauroit imaginer d'un homme qui occupoit à la Cour un poste si considérable. Cela est même démenti par l'Histoire ; car on fait qu'Épaphrodite étoit avec Néron quand ce Prince se tua , puisqu'il lui aida lui-même , selon le rapport de Suétone , *Ferrum jugulo adegit , adjuvante Epaphrodito à libellis*. Un homme qui auroit goûté les divines leçons de Saint Paul , & qui se seroit converti , auroit-il aidé son Prince à se tuer lui-même ? Il fut ensuite puni par Domitien , qui le fit mourir pour avoir prêté à son Maître un secours si impie.

On ne fait ni par quel accident Épictète fut mené à Rome , ni comment il fut vendu ou donné à Épaphrodite ; on fait seulement qu'il fut son Esclave ; qu'il passa sa vie dans la bassesse & dans la pauvreté , & que jamais il ne murmura ni ne se plaignit de sa misère , toujours occupé du soin de témoigner à Dieu son obéissance & sa soumission. Ce soin paroît dans ses maximes.

Il fut toujours attaché à la Philosophie des Stoïciens , qui étoit alors la Secte la plus parfaite & la plus sévère , & qui suivoit presque en tout l'esprit de Socrate. Elle exigeoit de ses disciples
une

D'ÉPICTÈTE. xlix

une si haute perfection , que , bien que ce fût alors la Secte la plus nombreuse , & que tout fût plein de Stoïciens , à peine en trouvoit-on un qui parût digne de porter ce nom. Épicète lui-même s'en trouvoit indigne , & il demandoit , comme le plus grand & le plus rare de tous les spectacles , qu'on lui montrât un Stoïcien , sinon un Stoïcien parfait , au moins un Stoïcien commencé. Il faut avouer aussi que cette Philosophie est la grande ennemie non seulement des vices , mais des foiblesses ; car elle veut que la raison domine à tel point dans l'homme , qu'il ne fasse jamais que par ses ordres le moindre mouvement , & qu'il s'accoutume à vaincre ses passions jusques dans ses songes même. Si l'homme le plus parfait s'examine sur ses règles , il aura honte de lui-même & ne pourra se supporter.

Le grand attachement qu'Épicète avoit pour sa Secte ne l'empêchoit pas de rendre justice à ceux qui s'étoient distingués dans les autres. Il admiroit sur-tout Diogene , & rien n'est plus beau que le portrait qu'il nous en a laissé. Il se moquoit des Pyrrhoniens ou Sceptiques qui doutoient de tout , & qui soutenoient qu'on ne connoissoit point

Vol. II,
pag. 105.

Vol. II,
p. 147, 148.

1 LA VIE

de vérité, & il en faisoit sentir le ridicule par un seul mot: *Que ce qu'ils prétendent soit vrai, ou faux, disoit-il; il est donc une vérité connue.*

Il s'attachoit sur-tout à combattre Épicure comme le plus grand ennemi de la Sagesse & de Dieu même, & parlà comme le plus dangereux corrupteur du genre humain. Jamais personne ne l'a si mal mené. Comme cette malheureuse Philosophie, qui flatte tous les penchans de l'homme, ne trouve encore aujourd'hui que trop de Sectateurs, il ne sera pas inutile de rassembler ici les reproches que ce vertueux Philosophe lui a faits, & de faire voir même l'horreur que cette doctrine impie excita dès sa naissance, & qui égale l'indignation si vive & si juste qui animoit Epictète contre son Auteur.

Dans le XX. ch. du II. Liv. d'Arien, ce Philosophe reproche à Epicure de soutenir, *qu'il n'y a naturellement aucune société entre les hommes; que les Dieux ne se mêlent point des choses humaines; & qu'il n'y a d'autre bien que la volupté.* Sur quoi il s'écrie! *Ah malheureux, étoit-ce la peine de veiller tant de nuits pour composer ces beaux Livres? Ne valoit-il pas mieux*

D'ÉPICTÈTE. 1j

te tenir chaudement dans ton lit, & mener la vie d'un ver, puisque c'est la seule dont tu t'es jugé digne ? Selon toi la piété & la sainteté ne sont que des inventions d'hommes arrogans, de Sophistes ; la justice n'est que foiblesse, la pudeur que folie ; il n'y a plus ni pere, ni fils, ni frere, ni citoyen. O l'impudence ! ô l'imposture ! Et il assure qu'Oreste agité par les Furies n'étoit pas plus furieux que lui. Tout ce chapitre est admirable, & mérite d'être lu.

Dans le chap. VII. du Liv. III. Imaginez-vous, dit-il, une Ville gouvernée selon les maximes d'Épicure, tout y sera bouleversé ; point de mariages, point de Magistrats, point de Colléges, aucune police, nulle éducation. La piété, la sainteté, la justice, la pudeur en seront bannies ; on n'y verra régner que de méchantes opinions, des opinions pernicieuses aux Villes, & que les femmes même (débauchées) n'oseroient soutenir.

Il oppose ensuite à cette Ville, une Ville gouvernée selon la droite raison. On y verra, dit-il, régner la décence & l'ordre ; on y suivra les saines opinions ; toutes les vertus y seront honorées ; la justice y fleurira ; la police y sera bien réglée ; on se mariera, on

aura des enfans, on les élèvera ; on servira Dieu. Là, le mari se contentera de sa femme, & ne convoitera point celle de son voisin ; il sera content de son bien, & ne désirera pas celui des autres ; en un mot tous les devoirs y seront remplis, & toutes les liaisons bien entretenues.

On n'avoit pas attendu au siècle d'Épicète à condamner cette horrible doctrine. On sait ce que Cicéron en a dit en plusieurs endroits de ses Ouvrages, sur-tout dans son second Liv. de *Finitibus*, où il répond à Torquatus, qui, comme Épicurien, vouloit la soutenir, & où il ôte à Épicure le masque sous lequel il cachoit ses ordures & ses vices. Avant Cicéron elle avoit été détestée ; que dis-je, avant Cicéron ? dès sa naissance, dès le moment qu'on en entendit parler en Italie, elle excita l'horreur qu'elle méritoit. Cette particularité, que Plutarque nous a conservée, est remarquable, & digne de la curiosité du Lecteur.

Pyrrhus étant à Tarente, après avoir battu le Consul Lævinus, envoya Cynéas à Rome offrir la paix aux Romains, qui la refuserent. Cynéas ne fut pas plutôt de retour à Tarente, que les Romains envoyèrent à Pyrrhus des

D'ÉPICTÈTE. liij

Ambassadeurs , pour traiter de l'échange & de la rançon des prisonniers. Du nombre de ces Ambassadeurs étoit le célèbre Fabricius , pour lequel Pyrrhus conçut une très-grande estime.

Un soir Pyrrhus, Fabricius & Cynéas étant à table , se mirent à discourir de plusieurs choses. Après la Politique , on parla de Philosophie. Cynéas , qui étoit entêté des nouvelles opinions d'Épicure , fit tomber la conversation sur ce Philosophe , qui étoit encore vivant , & qui ne mourut qu'onze ou douze ans après. Là , il étala ce qu'Épicure pensoit des Dieux & du Gouvernement des États ; Il dit , *qu'il faisoit consister la fin & le souverain bien de l'homme dans la volupté ; qu'il enseignoit à fuir les dignités & les charges , comme la ruine & la peste du bonheur ; qu'il ne donnoit à la Divinité ni amour ni haine , ni bénignité , ni colere ; qu'il soutenoit que les Dieux n'avoient aucun soin des hommes , & qu'il les reléguoit dans une vie tranquille , où ils passoient tous les siècles sans affaires , & plongés dans toutes sortes de délices & de voluptés.*

Pendant que Cynéas parloit encore ; Fabricius , à qui cette doctrine étoit nouvelle , s'écria de toute sa force :

O grand Hercule ! que Pyrrhus & les Samnites épousent cette Secte pendant qu'ils font la guerre aux Romains.

Voilà une réponse d'une force admirable & digne de ce grand personnage. Fabricius sent tout d'un coup que ceux qui ont une telle opinion des Dieux , ne peuvent que les avoir pour ennemis. Et c'est le sentiment qu'une doctrine si insensée doit exciter dans le cœur de tout homme sage. Il souhaite donc que Pyrrhus & les Samnites aient ces sentimens impies , afin qu'ils soient privés de la protection des Dieux. Mais il souhaite qu'ils ne les aient que pendant qu'ils feront la guerre aux Romains , afin qu'ils rentrent en grâce avec les Dieux dès que la guerre sera finie. Quelle vertu , qu'elle bienfaisance , quelle humanité dans ce sentiment !

M. Gassendi , de *Vita Epicuri.*

Je fais bien qu'un très-savant homme a voulu justifier Épicure dans un bel Ouvrage qu'il a fait de la vie de ce Philosophe , non pour excuser ce qu'il pouvoit y avoir de vicieux dans sa doctrine & de contraire à la Religion , mais pour faire voir par des conjectures , qu'il croyoit vraisemblables , que la mauvaise réputation d'Épicure venoit des fausses interprétations que ses ennemis , & sur-tout les Stoïciens ,

avoient données à ses préceptes, ou de la mauvaise vie de quelques disciples relâchés. Et il faut avouer que cet Écrivain a pour lui les mœurs & la sagesse de ce Philosophe, puisque Cicéron même avoue que sa probité & ses mœurs faisoient rechercher ses ouvrages, *Vaneuntque scripta ejus probitate ipsius ac moribus*. Mais il ne suffit pas que les mœurs d'un Philosophe soient sages, il faut que sa doctrine le soit aussi, & jamais la sagesse des mœurs n'a justifié une mauvaise doctrine. Et, de ce côté-là, il seroit difficile de défendre Épicure contre tant de témoignages qui l'ont condamné. Quand on compare même pour les mœurs Épicure à un Socrate, à un Diogene, à un Zénon, à un Marc-Antonin, on ne peut s'empêcher de trouver bien forte l'exagération de ce savant homme qui a écrit: *Quodd ad mores attinet, Epicurum maximè & sobrium & continentem extitisse, ac Sectam nullam Philosophorum illius Sectâ fuisse sanctiorem*: Qu'Épicure fut toujours très-sobre & très-continent, & qu'il n'y eut jamais de Secte de Philosophes plus sage & plus sainte que la sienne. Il falloit laisser dire cela à Lucrece qui en fait un Dieu; cela est trop outré, je ne dis pas

pour un Chrétien , mais pour un homme sage. Que ne répondoit-il donc à tous les reproches que lui a fait Épicète ? Ce Philosophe ne lui suppose rien , il ne prête rien à sa doctrine , c'est sur ses ouvrages mêmes qu'il le combat. Mais , dit-on , Épicète étoit Stoïcien , & par-conséquent suspect , il a donné un mauvais tour à ce qui pouvoit avoir un bon sens. Mais que répondre à la première impression que fit sur Fabricius la simple exposition de ce nouveau Systême ? On ne peut en accuser ni la jalousie des Stoïciens , ni les débauches des disciples. Il faut donc dire que Cynéas étoit mal instruit de cette doctrine , & que son rapport étoit faux. Cela est difficile. Cicéron en étoit-il mal instruit , & n'en juge-t-il pas sur ses écrits dont il rapporte les propres termes ? Mais ce n'est pas ici le lieu de traiter cette matière qui demanderoit un ouvrage particulier.

Je dirai seulement que , si le dernier siècle a pu s'applaudir du Livre de ce savant homme qui a défendu Épicure , celui-ci pourra & devra encore plus s'honorer de l'Ouvrage d'un homme d'un grand nom , qui l'a combattu , & qui , en triomphant de toutes ses raisons par la force de la vérité , dispute à son

D'ÉPICTÈTE. lviij.

Interprète & à son Panégyriste la couronne de la Poésie dans la même Langue, par la beauté & par l'heureuse facilité de ses vers & de sa diction. Déjà par les grands talents de son esprit il honore la pourpre dont il est revêtu; & il en va rehausser l'éclat par cet Ouvrage si digne de son caractère & si utile à la Religion. Revenons à Épicète.

A Lucrece.

Il vécut à Rome jusqu'à l'Édit de Domitien, qui chassa tous les Philosophes. Il demeurait là en son particulier dans une petite chambre, dont la porte ne fermoit point, & où il n'avoit qu'un bois de lit avec une méchante paille, couche ordinaire des Stoïciens; car Marc-Antonin, tout Empereur qu'il étoit, couchoit de même sur un bois de lit couvert d'une simple peau.

Il vivoit seul dans cette chambre sans valet. Une action d'humanité, qu'on prendroit aujourd'hui pour un acte de charité, l'obligea d'interrompre cette solitude. Un de ses amis, n'ayant pas le moyen de nourrir un enfant dont sa femme venoit d'accoucher, alla l'exposer. Épicète, qui en eut le vent, courut sur le lieu, ramassa l'enfant, & prit une nourrice pour l'allaiter.

Il remplissoit tous les devoirs de l'amitié avec beaucoup de zèle. Un jour il fut averti qu'un autre de ses amis avoit résolu de se faire mourir en s'abstenant de manger, il alla chez lui, & trouva qu'il y avoit déjà trois jours qu'il n'avoit pris de nourriture. D'abord il lui demanda ce qui l'obligeoit à se livrer ainsi à ce désespoir. Son ami lui dit, *je l'ai résolu. Ce n'est pas là une raison*, lui répondit Épiétète ; *il ne faut pas exécuter toutes ses résolutions, mais seulement celles qui sont justes, & que l'on a prises avec prudence, vérité & raison. Pourquoi voulez-vous nous priver d'un bon ami, priver votre patrie d'un bon citoyen, & tuer un homme qui n'a rien fait ? N'est-ce pas là une grande injustice ? Vous l'avez résolu ! Mais si vous aviez résolu de me tuer, faudroit-il le faire, parce que vous l'auriez résolu ?* Enfin il fit tant par ses remontrances qu'il lui remit l'esprit, & qu'il le sauva. Il recommandoit sur-tout la charité envers les pauvres & envers les étrangers.

Il n'avoit pour tout meuble dans sa chambre, qu'une table, quelques sièges, & une lampe de fer. Comme sa porte ne fermoit jamais, cette lampe lui fut volée. Etonné qu'une lampe, qui ne

valoit pas six fols, eût tenté un voleur, il n'en eut plus qu'une de terre, que les beaux Ouvrages qu'il composa à sa clarté, rendirent d'un très-grand prix.

Il ne fut jamais marié, quoiqu'il approuvât le mariage, & qu'il le recommandât même au Philosophe, afin qu'en mourant il laissât à son pays un homme sage en sa place. C'est ce qui donna lieu à la réponse que lui fit le Philosophe Démonax, dont Lucien a fait un bel éloge. Épicète le pressoit de se marier, & lui représentoit que cet engagement n'étoit pas contraire à la profession de Philosophe. Démonax, après lui avoir dit les raisons qui lui faisoient préférer le célibat, ne pouvant échapper à ses instances, les éluda par ce bon mot : *Donne-moi donc une de tes filles en mariage*; lui reprochant par là qu'il n'avoit pas pris lui-même le parti qu'il lui conseilloit.

Dans le
Traité ap-
pelé, *De-*
monax.

Sa sagesse étoit si connue, que les gens les plus considérables par leur naissance ou par leur dignité alloient le consulter sur leurs affaires & sur leurs dispositions, & il leur donnoit ses conseils. Sa maniere de reprendre les vices étoit vive & forte, & il n'avoit nul égard à la qualité des personnes ni

à leur dignité : il leur parloit à tous avec beaucoup de liberté & de franchise.

Quoiqu'il fût d'une sévérité fort grande, il ne laissoit pas d'avoir compassion des malheureux. Un jour un homme qui avoit été fort riche, & qui étoit tombé dans la misère, alla le prier de lui donner une Lettre de recommandation pour un grand Seigneur de Rome. Épiétète fit la Lettre la plus touchante qu'il put imaginer, & la lui donna. Celui-ci l'ayant lue, la lui rendit sur-le-champ en lui disant : *Je te demandois du secours & non de la pitié. Je n'ai que faire de tes lamentations, il ne m'est arrivé aucun mal.* Cette réponse mâle changea l'esprit d'Épiétète sur les recommandations, & le jeta dans l'excès contraire, comme on le voit par une de ses maximes, où il donne un modèle de recommandation fort singulier, & très-opposé à la charité & à l'humanité même.

Il relevoit le ridicule des vicieux avec beaucoup de finesse & avec un tour très-simple & très-naturel. On n'a qu'à voir le ridicule qu'il donne à Épaphrodite, Capitaine des Gardes de Néron, sur ce qu'il faisoit la cour à Félicion, & à Vatinus.

Vol. II,
Pag. 25.

Vol. II,
P. 44, 45.

D'ÉPICTÈTE. 1xj

En voici un autre qu'il donne à ce même Épaphrodite, & qui est d'une autre nature, mais qui n'est pas moins grand. *Je connois un homme, dit-il, qui, déplorant son malheur, alla se jeter aux pieds d'Épaphrodite & lui dit qu'il étoit le plus malheureux homme du monde, qu'il étoit entièrement ruiné & qu'il n'avoit plus de quoi vivre, car il ne lui restoit que cent-cinquante-mille écus. Que croyez-vous que dit à cela Épaphrodite? Pensez-vous qu'il se moqua de ce fou? non. Il lui répondit sérieusement: Ah! malheureux pourquoi ne m'as-tu pas plutôt parlé de ton infortune? Comment as-tu eu le courage de la supporter sans mourir?*

Arien, liv. I, chap. XXVII,

On ne peut pas douter qu'ici Épaphrodite ne soit le Capitaine des Gardes de Néron & son Favori; & voici ce qui me persuade que ce n'est pas celui dont Épiète avoit été Esclave. Premièrement, ce Philosophe parle de lui sans faire entendre qu'il l'avoit servi; ce qu'il n'auroit pas oublié vraisemblablement, s'il avoit été son Esclave. En second lieu, il lui donne deux ridicules très-marqués; ce qu'il étoit encore moins capable de faire. Je suis persuadé qu'Épiète n'auroit pas approuvé si un Esclave eût parlé ainsi d'un hom-

me qui auroit été son Maître ; car il vouloit que l'on conservât toujours le souvenir de ses liaisons , & que l'on remplît tous les devoirs qu'elles exigent. La liaison du Maître & de l'Esclave a des devoirs , qu'il n'est pas permis de violer , & Épiétète les auroit respectés selon ses maximes.

Vol. II ,
P. 182 , 183.

Les deux examens de conscience qu'il fait faire , l'un au scélérat , & l'autre à l'homme de bien , me paroissent la plus fine satire qu'on ait jamais faite , & en même-temps la plus utile , car elle ne blesse nommément personne , & elle instruit. Telle est encore la peinture qu'il fait de la vie du commun des hommes de son temps : peinture où nous reconnoissons bien des caractères du nôtre.

Il étoit d'une patience à toute épreuve ; ni les maladies , ni les douleurs les plus grandes ne troubloient sa tranquillité ; il regardoit tous ces états comme envoyés de Dieu , & par-conséquent comme plus utiles pour lui que les états contraires. Comment n'auroit-il pas reçu avec soumission ce que Dieu lui envoyoit ? il souffroit même sans murmurer & avec douceur ce qui lui arrivoit de plus fâcheux de la part des hommes. Il étoit boiteux dès sa

D'ÉPICTÈTE. Ixiiij

jeunesse d'une fluxion qui lui étoit tombée sur une jambe, & qu'on n'avoit pu guérir. On raconte que son maître Épaphrodite jouant un jour avec lui, & jouant fort rudement, Épicète lui dit plusieurs fois, *vous me casserez la jambe*. Épaphrodite continua, & lui cassa enfin la jambe malade. *Je vous l'avois bien dit que vous me casseriez la jambe*, dit-froidement Épicète; *la voilà cassée*. Aussi fut-il le premier qui réduisit toute la Philosophie à ces deux mots, *s'abstenir & souffrir*, comme la tempérance & la patience en étant la bête & le fondement.

Il combattoit avec beaucoup de soin la vanité, comme une gangrene qui empêche tout le progrès de l'âme, & qui corrompt tout le bien qu'elle fait; & il étoit si éloigné de ce vice, qu'il nous apprend lui-même ce que pensoient de lui de plus désobligeant la plupart de ceux qui lui rendoient visite, & qui mal payés, dit-il, de leur peine, disoient en s'en retournant: *Épicète n'est pas grand'chose, qu'il parle grossièrement! Il ne sait pas même sa langue.*

On peut voir ce qui a été dit dans la Préface.

Vol. II,
pag. 126.

Dans Arien il rapporte qu'un des plus considérables de Rome, & qui

Liv. III,
chap. 8.

passoit pour un des plus grands Philosophes , entra un jour dans une furieuse colere contre ses gens en sa présence. *Vous faites des choses que je ne puis supporter* , leur dit-il , *vous me feriez devenir fou , & vous me rendriez enfin tel que cet homme-là* , en montrant Épictete.

Outre les Ouvrages qu'Arien nous a conservés de ce Philosophe , nous avons encore de lui dans Stobée plusieurs Sentences dignes de sa grande sagesse , & qui ont échappé à la diligence de son disciple. J'en rapporterai ici les principales.

La vie qui roule avec la fortune ressemble à l'eau d'un torrent ; elle est toujours trouble , bourbeuse , dangereuse , violente , tumultueuse , & passagere : au-lieu que l'âme , qui se nourrit de la vertu ressemble à une source qui fournit toujours une eau pure , claire , saine , abondante , & qui ne tarit jamais.

Il ne dépend pas de toi d'être riche , mais il dépend de toi d'être heureux. Les richesses même ne sont pas toujours un bien , & certainement elles sont toujours de peu de durée ; mais le bonheur qui vient de la sagesse , dure toujours.

Quand tu vois une vipere ou un

D'ÉPICTÈTE. Ixx

est dans une boîte d'or, l'en est-tu d'avantage ? & n'as-tu pas toujours pour elle la même horreur à cause de sa nature malsaisante & venimeuse ? Fais de même du méchant, quand le vois au milieu de ses richesses.

Il est aussi difficile aux riches d'acquiescer la sagesse, qu'aux sages d'acquiescer les richesses.

Ce n'est pas la pauvreté qui afflige, mais le désir ; de même ce ne sont pas les richesses qui délivrent de toute inquiétude, mais la raison.

L'esclavage du corps, c'est l'ouvrage de la fortune ; & l'esclavage de l'âme, c'est l'ouvrage du vice. Celui qui a la liberté du corps, s'il a l'âme liée & contrainte, est esclave ; & celui qui a l'âme libre, a beau être chargé de chaînes, il jouit d'une pleine liberté. L'esclavage du corps, la nature le finit par la mort, ou le vice par les richesses ; mais l'esclavage de l'âme, c'est la vertu seule qui le finit.

Ne veux-tu plus être au nombre des esclaves ? romps tes chaînes, délivre-toi, n'aie ni désir ni crainte. Aristide, Alcibiade & Lycurgue n'ont pas été appelés, l'un Juste, l'autre Libérateur, & l'autre Dieu, parce qu'ils étoient riches, & qu'ils avoient beau-

coup d'esclaves , mais parce que , quoique pauvres , ils avoient mis la Grece en liberté.

N'orne point ta maison de tableaux & de belles peintures , mais fais-y éclater par-tout la sagesse & la tempérance. Les tableaux ne sont qu'une imposture pour repaître & tromper les yeux ; au-lieu que la sagesse est un ornement solide , réel & durable.

Meubler sa maison de meubles riches & magnifiques , c'est aimer le luxe ; mais meubler son âme de bonté , de libéralité , de justice , c'est être véritablement magnifique & humain.

Veux-tu embellir ta Ville d'une offrande très-rare & d'un très-grand prix ? donne-toi à elle après t'être rendu un modèle parfait de douceur , de libéralité , & de justice.

Le Soleil n'attend point qu'on le prie pour faire part de sa lumiere & de sa chaleur. Fais de même tout le bien qui dépend de toi , sans attendre qu'on te le demande.

La nature est quelque chose de bien admirable & qui nous attache fortement à la vie , disoit Xénophon. Nous avons soin de notre corps , quelque désagréable & dégoûtant qu'il puisse être : si nous avions celui de notre voisin à

D'ÉPICTÈTE. lxxvj

soigner seulement quatre jours , nous ne pourrions le supporter.

Tout homme qui aime le bien , la volupté ou la vaine gloire , ne sauroit aimer les hommes. Le seul ami des hommes est celui qui aime ce qui est honnête & décent.

Il est mieux de pardonner que de se venger ; car l'un est l'effet d'une nature douce & humaine , & l'autre d'une nature féroce & brutale.

Avant que de te présenter au tribunal des Juges , présente-toi à celui de la Justice.

Comme les fanaux qu'on allume dans les ports sont d'un grand secours aux vaisseaux qui ont perdu leur route , de même un homme de bien dans une Ville battue de la tempête , est d'un grand secours à ses citoyens.

On ne connoît , des véritables disciples d'Épictète , qu'Arien , qui nous a conservé ce que nous avons de lui. Mais on peut mettre de ce nombre l'empereur même Marc-Antonin , car on voit manifestement qu'il profita de la lecture de ses Ouvrages. Il témoigne qu'il avoit une grande obligation à Rusticus de lui avoir fait connoître les Commentaires de ce Philosophe , dont lui avoit fait présent , & il a inséré

dans son excellent Ouvrage quelques mots de lui, comme celui-ci, *Tu es une âme qui promène un mort ; & celui-ci encore, Il n'y a ni voleur ni tyran de la volonté.*

Comme la Philosophie Stoïcienne fuit presque par-tout, principalement dans ce qui regarde les mœurs, l'esprit de Socrate, (car on doit regarder les Commentaires d'Épictète comme un abrégé & un précis de la doctrine de ce pere de la Philosophie) elle donne les mêmes préceptes sur la nécessité de remplir tous les devoirs que la nature impose. La soumission que nous devons aux Princes est le plus important, & elle n'a pas oublié un devoir si nécessaire, & duquel dépendent la sûreté & la tranquillité des États.

Sur ce que la véritable Philosophie travaille à inspirer aux hommes la noblesse & le courage, qui doivent naître du sentiment de leur liberté, ses ennemis la décrioient auprès des Empereurs comme l'ennemie capitale de la domination, & comme une doctrine qui enseignoit l'indépendance & le mépris de l'autorité. Cette calomnie étoit sur-tout en vigueur du temps d'Épictète. Ce Philosophe la confond admirablement par cette belle maxime : *Les*

D'ÉPICTÈTE. Ixix

Philosophes enseignent que l'homme est libre ; ils enseignent donc à mépriser l'autorité de l'Empereur. A Dieu ne plaise. Nul Philosophe n'enseigne à des Sujets à se révolter contre leur Prince , à soustraire à sa puissance rien de ce qui lui est soumis. Tenez , lui dis-je , voilà mon corps , voilà mon bien , voilà ma réputation , voilà ma famille , vous les avez. Et quand vous trouvez que j'enseigne à les retenir mal-à-propos , faites-moi mourir , je suis rebelle. Ce n'est pas là ce que j'enseigne aux hommes ; je ne leur enseigne à conserver la liberté de leurs opinions , dont Dieu les a fait seuls les maîtres.

Voilà une maxime digne du Chrétien , & qui doit être gravée dans tous les cœurs , Ce qui en augmente encore le prix , c'est le temps où Épicure l'a renouvelée , sous les plus cruels des Tyrans. Simplicius son disciple l'a parfaitement expliquée dans sa dissertation sur les différentes liaisons des hommes. Les Sujets , dit-il , doivent obéir en tout à leurs Princes légitimes , exécuter de tout leur cœur ses ordres , & les honorer comme ses bienfaiteurs après Dieu. Ils doivent les aider en tout , les servir de

tout leur pouvoir , & être bien persuadés que le salut de l'Etat dépend de leur salut. Que si les Princes ne sont Princes que de nom , s'ils sont méchans , & qu'ils ne rendent pas à leurs sujets les devoirs que cette liaison exige , rien ne dispense les sujets de s'acquitter de tout ce qu'ils doivent à leur caractère en leur rendant toutes sortes d'honneurs , & de respects , & en obéissant à tous leurs ordres qui n'iront pas à blesser l'âme.

Dans ces préceptes il n'est pas malaisé de reconnoître la doctrine de Socrate , qui veut que , quelques mauvais traitemens que nous ayons reçus de notre pere , de notre patrie , de nos maîtres , nous leurs soyons toujours soumis , que nous les bénissions , & même que nous les aimions ; l'injustice que nous souffrons de leur part ne pouvant jamais justifier ni autoriser le moindre esprit de désobéissance , de vengeance , de haine , ni de révolte. Quel honneur pour la Philosophie d'être si bien d'accord avec la Religion ! C'est une maxime sûre , les princes ne doivent attendre d'obéissance ferme , durable , entiere , que de ceux qui sont instruits.

Si l'on doit tous ces sentimens aux méchans Princes , comme on n'en peut

D'ÉPICTÈTE. lxxj

is douter , que ne doit-on point aux
ons , à ceux qui font régner Dieu sur
ix , & qui se montrent moins les
aîtres , que les peres de leurs peu-
es?

Épictète sortit de Rome avec tous
s autres Philosophes , que Domitien
iassa ; car la sagesse & la vertu sont
ujours suspectes au vice. Il alla s'é-
blir à Nicopolis , ville considérable
Épire , où il passa le reste de ses
urs honoré de tout le monde. Nous
voyons pas que l'estime qu'on avoit
our lui l'ait tiré de sa misère. La vertu
t toujours louée , mais peu de gens
piquent de la soulager. Aussi n'a-t-il
mais travaillé pour en sortir. Il disoit
Dieu , *J'ai été malade , parce que*
vous l'avez voulu , & je l'ai voulu de
ême. J'ai été pauvre , parce que vous
avez voulu , & j'ai été content de ma
uvreté ; j'ai été dans la bassesse ,
parce que vous l'avez voulu , & je n'ai
mais désiré d'en sortir , &c. C'est au
ilieu de cet état de misère, de bassesse
de souffrance qu'il a déclaré qu'il
oit aimé des Dieux , dans ce beau
stique où il a fait toute son Histoire.

Vol. II,
pag. 120.

Ἄλλος Ἐπίκτητος γένομεν, καὶ Σῶματι πηρὲς,
καὶ πικρῶν ἰσθμῶν, καὶ φίλος ἀθανάτοις.

*Je suis Épicète , esclave , estropié ,
un autre Irus en pauvreté & en misère ,
& cependant aimé des Dieux.*

C'est un mot tout divin ; par-là Épicète crie aux hommes qui prennent les prospérités pour les marques de la faveur du Ciel , & les adversités pour les marques de sa haine & de sa colere , qu'ils se trompent grossièrement ; qu'ils sont aveugles , & que ce sont , au contraire , les misères & les humiliations qui marquent l'amour & l'attention que Dieu a pour nous. Casaubon le fils a fort bien remarqué qu'il semble que ce Philosophe soit entré dans ce beau sentiment de David : *Ego autem mendicus sum & pauper , Dominus sollicitus est mei : ET moi je suis mendiant & pauvre , le Seigneur a soin de moi.*

Pf. xxxix ,
23.

C'est dans ce même esprit qu'il a dit ces paroles très-remarquables : *Dieu me laisse dans la pauvreté , dans la bassesse , dans l'esclavage. Ce n'est pas par haine qu'il ait pour moi ; car où est le Maître qui haïsse un Serviteur fidèle ? Ce n'est pas non plus par négligence , car il ne néglige pas les plus petites choses ; mais il veut m'exercer , il veut voir s'il a en moi un bon soldat , un bon citoyen,*

Vol. II ,
pag. 158.

D'ÉPICTÈTE. lxxiij

citoyen. Enfin il veut que je lui serve de témoin auprès des autres hommes.

On ne fait pas précisément en quel temps il mourut, on fait seulement qu'il mourut fort vieux, car il est appelé par Aulu-Gelle, *vénérable Vieillard, venerandus Senex*, & par Lucien, *Vieillard admirable, θαυμάσιος γέρον*. Suïdas écrit qu'il parvint jusqu'au regne de Marc-Antonin: mais beaucoup de choses combattent ce sentiment.

La première, c'est que, si Épiète avoit vécu jusqu'au temps de cet Empereur, il auroit sans doute été appelé auprès de lui, sa grande réputation lui auroit fait donner quelque part à l'éducation de ce Prince.

La seconde, que cet Empereur lui-même parle de ce Philosophe comme d'un homme déjà mort depuis assez long-temps, & qu'il dit dans son VII^e Liv. *Combien le temps a-t-il déjà emporté de Chrysippes, combien de Socrates, combien d'Épiètes!* & qu'il remercie Rusticus de lui avoir fait connoître les Commentaires de ce Philosophe, dont il lui fit présent. Or ces Commentaires ne parurent que quelques années après la mort d'Épiète.

La troisième, qu'Aulu-Gelle, qui écrivoit vers la fin du regne d'Adrien,

Tome I.

D

Liv. II,
ch. XVIII.

& sous Antonin le Pieux , parle de lui comme d'un homme qui venoit de mourir depuis peu. *De Episteto autem Philosopho nobili , quod is quoque servus fuit , recentior est memoria , quàm ut scribi quasi oblitteratum debuerit.* La mémoire d'Épictète est trop récente pour qu'on doive écrire qu'il fut aussi Esclave , comme une particularité déjà oubliée. Cela persuade qu'il mourut quelques années avant Adrien , dont la mort arriva l'an de Notre-Seigneur 138:

Depuis la mort de Néron , qui fut tué l'an 68 de Notre-Seigneur , jusqu'à celle d'Adrien , il y a soixante-dix ans ; quand Épictète n'en auroit eu que quinze ou seize lorsqu'il tomba au pouvoir d'Épaphrodite , & qu'il n'auroit été que six ou sept ans avec ce Maître avant l'an 68 , on voit qu'il avoit un grand âge quatre ou cinq ans avant la mort d'Adrien , car il avoit au moins quatre-vingt-dix ou douze ans.

Rien ne marque mieux l'estime qu'on avoit pour lui , & combien sa réputation étoit grande , que ce qui arriva après sa mort. La lampe de terre qu'il avoit laissée , fut achetée trois-mille drachmes , c'est-à-dire , trois-cents écus de notre monnoie. C'est Lucien même

D'ÉPICTÈTE. lxxv

qui nous a conservé cette particularité, dans la Satyre contre un ignorant qui faisoit une Bibliothèque : *Mais pourquoi, dit-il, te rapporter les exemples d'Orphée & de Néanthus ? De notre temps il s'est trouvé un homme, & il est encore en vie, qui a acheté la lampe de terre d'Épictète trois-mille drachmes ; car il espéroit qu'en lisant les nuits à la lueur de cette lampe, la sagesse d'Épictète viendrait incontinent à lui pendant son sommeil, & qu'il deviendrait tout semblable à ce merveilleux vieillard.* Voilà un hommage très-honorable que Lucien, c'est-à-dire, le plus satyrique de tous les hommes, & qui n'épargnoit ni les Philosophes ni les Dieux, rend à la sagesse & à la vertu d'Épictète. Les éloges que la vertu arrache à ceux qui n'en suivent pas les préceptes, sont d'autant plus précieux, qu'ils ne peuvent être suspects de flatterie. *La plus belle de toutes les louanges, dit fort bien Dion l'Orateur, c'est celle qui nous vient de ceux qui ne suivent pas notre doctrine, & qui sont forcés de l'admirer.*

Mais une chose très-déplorable pour ce Philosophe, c'est qu'avec tout cet esprit, cette sagesse, & cette grande vertu, qui le font paroître presque

Chrétien , il ait été à Rome dans le temps que Saint Paul y faisoit tant de conversions , qu'il ait ouï parler de la doctrine toute céleste du Sauveur du monde , qu'il ait même tiré de cette sainte doctrine des rayons pour éclairer la sienne , & qu'il soit pourtant demeuré dans ses erreurs , qu'il ne se soit pas rendu à cette lumière , & que non-seulement il ne s'y soit pas rendu , mais qu'il ait même parlé avec mépris de la Foi des premiers Chrétiens & de leur courage héroïque. Il est nécessaire de rapporter ici ce qu'il en a dit ; car , contre l'intention de ces Payens aveugles , on en tire un témoignage très-glorieux à notre Religion.

Dans le IV chap. du VII Liv. d'Arien , Épiète , après avoir montré qu'un homme qui sent sa liberté , & qui est persuadé que rien ne peut lui nuire , parce qu'il a Dieu pour libérateur , ne craint ni les satellites ni les épées des Tyrans , ajoute : *La folie & la coutume ont pu porter quelques-uns à les mépriser , comme elles y portent les Galiléens , & la raison & la démonstration ne pourront le faire !*

Épiète appelle *Galiléens* , les Chrétiens ; & comme ce Payen connoissoit mal la Foi des Chrétiens & les solides

D'ÉPICTÈTE. lxxvij

fondemens sur lesquels elle est appuyée, il appelle *folie & coutume*, c'est-à-dire, *effet de la coutume & de l'exemple*, le courage véritablement héroïque avec lequel ces Athlètes de JÉSUS-CHRIST se présentoient à la mort pour soutenir leur doctrine, & souffroient les tourmens les plus cruels.

Ce Philosophe très-aveugle enseigne bien des vérités que sa raison & les Écrits de quelques Sages lui ont apprises, ou qu'il a même puisées dans les Écrits des Saints; mais il a ignoré la seule qui rend toutes les autres sûres & salutaires. Il a ignoré JÉSUS-CHRIST, qui seul enseigne la vérité, parce qu'il est seul la voie, la vérité & la vie. Voilà pourquoi il a si mal jugé de ces héros incomparables. Il faut pourtant le remercier du témoignage qu'il leur rend. En voulant les blâmer, il nous confirme tout ce que les Historiens sacrés nous rapportent de leur courage & du mépris qu'ils avoient pour la mort, & il devient lui-même un témoin de leur foi & de leur martyre. Nous en connoissons les motifs, & nous savons que toute la raison & toute la démonstration des Payens ne font qu'erreur, ignorance & ténèbres, comparées à cette raison & à

lxxviii L A V I E , &c.

S. Paul. 1.
Cor. 1, 22,
23.

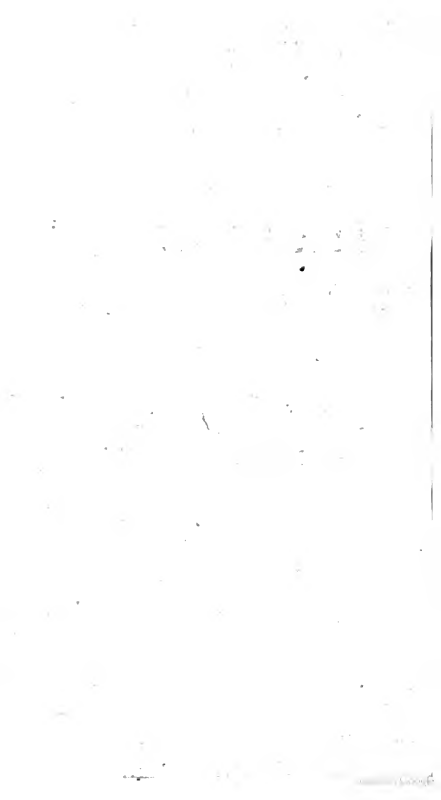
cette démonstration plus forte & plus évidente que toutes les démonstrations de la Géométrie, qui ont fait mépriser aux premiers Chrétiens les plus grands tourmens, & se livrer à la mort la plus cruelle. Si Épictète avoit connu ces motifs, il en auroit admiré la grandeur & la vérité. Mais cet aveuglement ne doit pas nous surprendre; un plus grand Philosophe que lui nous a avertis que les Gentils cherchoient la sagesse, & que JÉSUS-CHRIST crucifié leur paroissoit une folie, quoiqu'il fût la force de Dieu & la sagesse de Dieu. Voilà pourquoi ils n'ont pas trouvé cette sagesse qu'ils cherchoient, & sont demeurés dans les ténèbres. Nous qui connoissons ces merveilles de Dieu, qu'Épictète a si malheureusement ignorées & rejetées, nous pouvons mieux profiter que lui de tout ce qu'il a enseigné de bon, & qui se trouve conforme à la saine doctrine.



MANUEL
D'ÉPICTÈTE,
AVEC LES
COMMENTAIRES
DE SIMPLICIUS.



D4





PRÉFACE
DE SIMPLICIUS (a)
SUR LE
MANUEL
D'ÉPICTÈTE.

Pour ce qui est de la vie & de la mort d'Épictète, Arien en a écrit fort au long dans les Livres (b) où il a recueilli les Dissertations de ce Philosophe. De-là, on peut suffisamment apprendre quel personnage c'étoit. Le

(a) Ce Simplicius étoit disciple de Damascius qui vivoit sous Justinien.

(b) Cet Ouvrage d'Arien est perdu ; ou bien les quatre Livres que nous avons de cet Auteur ne sont qu'une partie de son Ouvrage qui étoit plus étendu.

même Arrien a aussi recueilli ce petit Livre qu'on appelle *le Manuel* d'Épictète, en choisissant parmi ses maximes celles qui lui paroissoient les plus importantes, les plus fortes, & les plus capables de toucher le cœur, comme il nous l'apprend dans la lettre qu'il écrit à Messalinus (a), auquel il a dédié son Ouvrage, comme à son meilleur ami, & à celui qui avoit eu une singulière admiration pour Épictète. Ces maximes se trouvent presque toutes mot à mot dans les Livres où Arrien a ramassé toutes les dissertations dont je viens de parler. Si ce Manuel trouve des gens disposés à lui obéir, & qui, ne se contentant pas de le lire, mais qui, touchés de la vérité de ses maximes, soient soigneux de les pratiquer, son but est de rendre notre âme aussi libre (b) que Dieu l'a créée, de manière qu'elle ne craigne rien, qu'elle ne s'afflige de rien, & qu'elle ne s'af-

(a) C'est M. Valerius Messalinus qui fut Consul l'an de Rome DCCCC, la dixième année d'Antonin Pie. Épictète étoit déjà mort, quand Arrien adressa cet Ouvrage à Messalinus.

(b) C'est-à-dire, autant qu'il dépend de l'homme, car il n'est pas en son pouvoir de remettre l'âme en cet état dont elle est déchue : c'est l'ouvrage de la Grâce.

DE SIMPLICIUS. 3

sujettisse à rien de tout ce qui est au-dessous d'elle. Ce petit Livre est appelé *Manuel*, parce qu'il doit être toujours dans la main de ceux qui veulent bien vivre, comme on appelle les courtes épées des soldats, des (a) *poignards* ou *manuels*, parce qu'ils doivent être toujours sous la main de ceux qui veulent combattre. Ces maximes ont tant d'énergie & de force, que ceux qui ne sont pas absolument (b) morts, en sont frappés, qu'ils se reprochent leurs passions vicieuses, & qu'ils sont exacts à les corriger, les uns plus, les autres moins. Que si quelqu'un ne sent point en lui ces effets, il n'y a plus pour lui d'espérance, & il ne peut être corrigé que par les peines qu'il souffrira dans les enfers (c).

Ce Livre instruit l'homme en tant qu'il est une âme raisonnable, qui se

(a) C'est ainsi que les Grecs les appeloient.

(b) Il faut être absolument mort, pour n'être pas touché de ces maximes.

(c) Simplicius parle selon l'opinion des Pythagoriciens, qui croyoient que les peines des enfers n'étoient pas éternelles, & qu'elles servoient à expier ceux qui n'avoient pas fait pénitence pendant leur vie, & qui ne s'étoient pas purgés de leurs passions.

4 P R É F A C E .

Quelles
sont les cho-
ses permises
& les choses
defendues.

sert du corps comme d'un instrument. C'est pourquoi il lui permet de se marier , d'avoir des enfans , & de jouir de toutes les choses qu'on peut désirer dans la vie : mais il veut toujours que l'âme se conserve indépendante du corps & dégagée de toutes ses passions brutales , & qu'elle tende toujours au seul bien qui lui est propre ; & pour ce qui est de toutes les choses extérieures , que l'on regarde comme des biens , il lui permet de jouir modérément de celles qui peuvent compatir avec son véritable bien , & lui ordonne de s'abstenir entièrement de celles qui y sont contraires.

Récom-
penses de la
vertu après
la mort, in-
faillibles &
nécessaires.

Ce qu'il y a d'admirable dans ces maximes , c'est qu'elles rendent heureux , ou , pour mieux dire , qu'elles font jouir de la félicité des bienheureux , ceux qui ont la force de leur obéir & de les mettre en pratique. Ils n'ont pas même besoin qu'on leur promette les récompenses qui suivent la vertu après la mort , quoiqu'elles en soient une suite infaillible & nécessaire ; car ce qui se sert du corps , comme d'un instrument , a une essence distincte & séparée de ce corps & de ses passions , une essence qui existe après la mort , & il est évident qu'il a une perfection

DE SIMPLICIUS. 5

convenable à son essence. Mais quand même on supposeroit l'âme mortelle (a) & périssable avec le corps, celui qui vivra selon ces maximes, recevant par ce moyen toute la perfection dont il est capable, & jouissant du bien qui lui est propre, il sera nécessairement très-heureux; car le corps humain lui-même, tout mortel qu'il est, s'il a reçu toute la perfection qui est convenable à sa nature, & tout le bien qui lui est propre, n'a plus besoin de rien.

Preuve de cette vérité; que l'âme qui a bien vécu, est heureuse après la mort.

Pourquoi l'âme seroit-elle donc de pire condition que le corps?

Ces maximes sont courtes & sententieuses, comme celles que les Pythagoriciens appellent *des préceptes* (b), avec cette différence que dans celles-ci, ou du moins dans la plupart, il y a une liaison & une suite, comme nous le verrons en les parcourant. Et quoi- qu'elles soient distinguées par articles,

(a) Quand même l'âme seroit mortelle, il ne laisseroit pas d'être vrai que la vertu seule peut rendre l'homme heureux.

(b) Il n'y avoit ni liaison ni suite dans les préceptes des Pythagoriciens. C'étoient des maximes détachées. Il ne faut pas comprendre dans le nombre de ces maximes celles qu'on appelle les Vers dorés de Pythagore; car elles sont très-suivies, comme on peut le voir par les Commentaires d'Hiérocès.

Utilité qui
se trouve à
expliquer
les maxi-
mes les plus
claires de
la Philoso-
phie.

elles composent ensemble un seul & même art, qui est celui de réformer la vie humaine; & elles n'ont qu'un seul & même but, qui est d'exciter l'âme à conserver sa dignité, & à ne faire que les actions qui lui sont propres. Elles sont toutes très-claires. Il ne sera pourtant pas absolument inutile de les expliquer; car l'Interprète en fera plus frappé lui-même, & en découvrira mieux la vérité, & les Lecteurs, qui ne sont pas initiés à cette sorte d'étude, seront peut-être aidés par cette explication.

Premièrement il faut déterminer à quelle sorte de gens ces maximes s'adressent, & de quelle sorte de vie elles veulent inspirer la vertu à ceux qui leur obéiront. Il est évident qu'elles ne s'adressent point à ceux qui peuvent vivre dans une continuelle purgation de leurs passions vicieuses; car ces gens-là, étant déjà parvenus à une certaine perfection, n'ont plus besoin de ces maximes, ils les ont déjà passées, & ils ne redescendent point à ces premiers élémens: car ces gens-là ne travaillent, autant qu'il leur est possible, qu'à se dégager du corps; & renonçant à toutes ses passions, ils sont toujours renfermés en eux-mêmes. Encore

moins conviennent-elles à ceux qui sont plus parfaits (a), & qui mènent une vie contemplative; car ceux-là, s'élevant au-dessus de la vie raisonnable, sont absorbés tout entiers dans les êtres les plus parfaits auxquels ils tâchent de ressembler. Elles conviennent à ceux qui mènent véritablement une vie raisonnable; mais qui se servent du corps comme d'un instrument (b), & qui ne croient ni que le corps soit une partie de l'âme, ni que l'âme soit une partie du corps, ni que l'âme & le corps ensemble composent l'homme; comme si l'homme étoit composé de deux parties, de l'âme & du corps; car ceux qui ont de tels

(a) Les contemplatifs, plus parfaits encore que les purgatifs, en ce qu'après s'être purgés, ils s'élèvent par la science à la connoissance de Dieu, & tâchent de lui ressembler.

(b) Voilà les gens à qui ces maximes conviennent, c'est-à-dire, aux hommes, à qui la lumière de la raison a déjà fait connoître que ni le corps, ni l'âme & le corps ne font point l'homme, & que l'âme seule c'est l'homme. Les deux premiers genres n'ont pas besoin de ces maximes, ils sont bien plus avancés; & elles sont inutiles au quatrième dont il va parler; car ce sont des bêtes plutôt que des hommes.

8 P R É F A C E

sentimens , sont ce qu'on appelle les hommes du commun , c'est-à-dire , des hommes mêlés & confondus avec la matiere ; accablés de son poids , & non moins animaux irraisonnables , qu'animaux raisonnables ; & qui par cette raison ne peuvent être appelés proprement des hommes. Mais celui qui veut être véritablement homme , & qui desire de recouvrer sa premiere noblesse & la dignité dont il est déchu , & dont Dieu l'avoit avantaagé par-dessus les animaux irraisonnables , celui-là tâche de porter son âme à vivre selon qu'il est convenable à sa nature , commandant au corps , le tenant toujours assujetti , & le regardant non pas comme une partie de l'âme même , mais comme un instrument dont elle se sert. C'est à cet homme-là que conviennent les vertus morales & politiques auxquelles ces maximes ont pour but de nous porter. Or que le véritable homme , l'homme proprement dit , soit celui dont l'essence consiste dans l'âme raisonnable , c'est ce que Socrate , s'entretenant avec Alcibiade (a) , démontre comme la bête de tout

(a) C'est dans le premier Alcibiade , dans ce dialogue admirable où Platon prouve que

DE SIMPLICIUS. 9

ce qu'il veut établir. Épictète, sur ce fondement, qu'il tient suffisamment posé, enseigne à ceux qui lui obéissent par quelle sorte de vie & par quelles actions on peut perfectionner cet homme véritable, *cet homme intérieur*. Car, de même que le corps, en faisant tous les mouvemens qui lui sont propres, & qui sont convenables à sa nature, s'exerce & se fortifie, de même aussi l'âme par les actions qui sont selon sa nature, ramène son essence à l'habitude, & à l'état qui lui est propre & naturel. Mais, pour le plus grand éclaircissement de ces maximes, il n'est pas inutile, ou peut-être est-il nécessaire que ce qu'Épictète a supposé comme suffisamment prouvé & accordé, je veux dire que le véritable homme, c'est l'âme raisonnable qui se sert du corps comme d'un instrument, nous l'établissions & le démontrions, avant que de passer à l'explication de chaque article en particulier : car Épictète, en mettant devant les yeux les actions qui sont

l'homme est l'Âme raisonnable qui participe à l'intelligence & qui se sert du corps. Par l'intelligence à laquelle il participe, il parvient à se connaître ; car il se connoît en Dieu. 1. Plat. tom. 1, p. 361 de ma seconde Édition.

propres & convenables à ce véritable homme , exhorte & excite ses disciples à les connoître & à les opérer , afin que par elles , comme je l'ai déjà dit , nous perfectionnions notre propre essence ; & il ne s'amuse nullement à prouver ce principe que tel est l'homme proprement dit ; mais il le suppose prouvé & accordé ; au-lieu que Socrate , prouvant d'une manière sensible que l'homme , par exemple un Cordonnier , pour faire son ouvrage , se sert de sa main ni plus ni moins qu'il se sert de son tranchet , & ajoutant que celui qui se sert d'une chose , & la chose dont il se sert , sont très-différens , en recueille que l'homme est autre chose que son corps , qu'il est ce qui se sert du corps , & qu'il n'y a que l'âme seule qui s'en serve dans tous les arts & dans toutes ses autres opérations. Ensuite , concluant de tout ce qu'il a déjà dit que ce qui se sert du corps , commande au corps dont il se sert , il propose cette division , qu'il faut nécessairement que l'homme soit une de ces trois choses , ou l'âme , ou le corps , ou le composé de l'un & de l'autre. Que si l'homme commande au corps , & que le corps (a) , comme on

(a) Car puisque c'est l'homme qui com-

DE SIMPLICIUS. II

le voit manifestement, ne se commande pas à lui-même, il est évident que le corps n'est pas l'homme. Ce n'est pas non plus le composé de l'âme & du corps, par la même raison. Car si c'est l'homme qui commande au corps, le corps ne commandant point (a), il est impossible que les deux ensemble commandent. Enfin si le corps par lui-même est immobile & mort, & que l'âme lui donne le mouvement & la vie, comme nous voyons dans tous les arts, que ce sont les instrumens qui sont mus, & que c'est l'Artisan qui les meut, il est très-clair par-là que le corps est au rang des instrumens par rapport à l'âme, & l'âme seule est l'homme par - conséquent. Ainsi que celui qui veut avoir soin de l'homme, ait soin de l'âme raisonnable, & qu'il lui fasse connaître ses véritables biens : car celui qui a soin du corps, n'a pas soin de l'homme, de ce qui est véritablement nous, mais de ce qui est à nous, c'est-

mande au corps, & que le corps n'est pas l'homme, il est absurde de dire que le corps commande au corps.

(a) Car à qui commanderoient-ils ? il n'y a pas une troisième chose à qui ils puissent commander, comme je l'ai remarqué dans Platon.

12 PRÉF. DE SIMPLICIUS.

à-dire , de l'instrument qui sert à l'âme ;
& (a) celui qui travaille à amasser des richesses , ou choses semblables , il n'a soin ni de l'homme ni de ce qui appartient à l'homme ; mais d'une chose encore plus éloignée , & qui appartient à ce qui est à l'homme , c'est-à-dire , à l'instrument dont il se sert.

(a) Tout homme qui aime les richesses (ce sont les propres termes de Platon) ne s'aime ni lui ni ce qui est à lui ; mais il aime une chose encore plus éloignée , & qui ne regarde que ce qui est à lui.



MANUEL.

D'ÉPICTÈTE.

I.

DE toutes les choses du monde, les unes dépendent de nous, & les autres n'en dépendent pas. Celles qui en dépendent sont nos opinions, nos mouvemens, nos desirs, nos inclinations, nos aversions; en un mot, toutes nos actions.

S I M P L I C I U S.

Épictète dit fort bien que les choses qui dépendent de nous sont celles dont nous sommes les maîtres, & dont nous pouvons disposer, & il n'y a de ce nombre que celles que nous ne tenons point des autres, & que les autres ne peuvent jamais empêcher. Tels sont, par exemple, les mouvemens de notre âme, qui se font en dedans par son jugement & par son propre choix; car il ne se peut que ce choix vienne du dehors. Quoique l'objet qu'elle choisit soit en dehors, le choix & le mouvement qui la portent vers cet

Ce qui dépend véritablement de nous.

Que tous les mouvemens de notre âme dépendent d'elle.

objet choisi, viennent du dedans. Il en est de même des opinions, comme que les richesses, la mort, &c. sont un bien ou un mal, ou des choses indifférentes. Car supposé que nous ne formons telle ou telle opinion, que sur ce que nous avons entendu dire aux autres, c'est toujours nous qui la formons, & nous ne sommes nullement comme les perroquets, qui, sans savoir ce qu'ils disent, répètent ce qu'on leur a appris. Notre opinion & notre persuasion est un mouvement qui vient de nous. Il peut être occasionné & excité par le dehors, & suggéré par ceux qui nous parlent; mais il n'y est pas formé, & il est à nous. Il en est de même de nos desirs, quoique l'objet où ils se portent soit en dehors; car quoiqu'une occasion & une cause étrangère fassent naître le désir, il se forme pourtant tout entier en dedans, & n'est pas comme ces corps qui, poussés par un mouvement étranger, tirent tout leur mouvement du dehors; mais plutôt comme ceux qui sont mûs par leur propre mouvement selon leur faculté naturelle. Il en est de même de nos inclinations & de nos aversions; car l'inclination est *la pente de l'âme vers l'objet qu'elle desire*, & l'aversion,

Ce que c'est
qu'inclina-
tion & aver-
sion.

c'est l'éloignement que l'âme a pour l'objet qu'elle fuit. Il est évident que tous ces sentimens naissent de l'opinion, qui est proprement une connoissance raisonnable & digne de l'homme.

Ce que
c'est que l'opinion.

Lorsque nous jugeons qu'une chose est pour nous un bien ou un mal, ou véritable, ou apparent, voilà l'opinion formée. Cette opinion excite l'inclination ou l'aversion, & de cette inclination ou aversion naît le mouvement qui nous porte vers l'objet, ou qui nous en détourne : car il faut que l'inclination ou l'aversion précèdent ce mouvement. Mais les Stoïciens ren-

versent cet ordre, & ils mettent le mouvement avant l'inclination & l'aversion, considérant, sans doute, les mouvemens qui se passent dans l'âme avant qu'elle incline vers un objet, ou qu'elle s'en détourne. Mais il n'en est pas de même des appétits brutaux, comme de la colere & de la convoitise qui sont naturelles au corps, & des facultés corporelles; de maniere qu'elles paroissent le germe qui naît de son tempérament : elles tiennent beaucoup

Stoïciens
mettent le
mouvement
qui porte
l'âme vers
un objet,
avant l'in-
clination, &
comment.

Passions brutales, le germe du tempérament du corps.

du mouvement étranger, elles ne sont pas absolument libres & indépendantes, & quoiqu'elles se forment en dedans, elles ne sont pourtant pas

Les passions brutales ne sont pas libres comme les autres mou-

venens de
l'âme , &
pourquoi.

Comment
l'âme n'est
plus libre ni
maîtresse
d'elle-même.

entièrement au pouvoir de ceux qui en sentent les aiguillons. Aussi quand l'âme se soumet au corps , & qu'elle se livre à ses mouvemens insensés & brutaux , elle n'est plus maîtresse d'elle-même , & elle est poussée & balotée çà & là comme une marionnete remuée par des ressorts étrangers; au-lieu que, quand elle agit selon sa nature , alors elle est libre , & tous ses mouvemens ne viennent que d'elle-même & de son propre choix. Et c'est dans une telle âme que se voit manifestement notre liberté , & ce qui est en notre pouvoir.

I I.

CELLES qui ne dépendent point de nous , sont le corps , les biens , la réputation , les dignités; en un mot, toutes les choses qui ne sont pas du nombre de nos actions.

S I M P L I C I U S .

Quand Épicète dit que le corps , les biens , la réputation , &c. ne sont pas en notre pouvoir (a) , ce n'est pas

(a) L'âme influe beaucoup sur les choses étrangères , mais non pas assez pour en être la maîtresse.

que

que notre âme n'influe en quelque manière sur ces choses ; car nous voyons , pour l'ordinaire , que lorsqu'elle en a soin , elles vont bien , & qu'elles vont mal lorsqu'elle les néglige. C'est aussi notre âme qui , par son application , ouvre le chemin à la gloire , aux dignités , aux charges ; car il est bien sûr que personne , sur-tout dans les États comme celui-ci (a) , n'auroit de dignité , ni de charge , si son âme n'y consentoit ; mais elle n'en est pas absolument la maîtresse toute seule , & , pour les avoir & les conserver , elle a besoin de beaucoup de secours étrangers ; voilà pourquoi il dit qu'elles ne dépendent point de nous. Car le corps , pour être bon , a besoin d'abord de bons principes , & d'une bonne constitution ; ensuite d'une bonne nourriture , de bons exercices , d'un air pur , & d'eaux qui soient saines. Il faut que toutes ces choses concourent pour lui donner la force nécessaire dans toutes ses fonctions , & aucune n'est en notre puissance. Quand des ennemis plus forts fondent sur nous , nous voudrions devenir invisibles. Quand nous tombons malades , nous voudrions de tout notre

Que le corps ne dépend point de nous.

(a) Car à Rome on briguoit les Charges.

Ni les biens de la fortune. cœur recouvrer promptement la santé ; mais cela ne dépend point de nous. Il en est de même des biens de la fortune , il faut être aidé pour les acquérir , & quand on les a , ils sont toujours en

Ni la réputation.

Passage remarquable de Simplicius.

Charges vénales en quelques États , du

prise aux plus forts. La réputation ne dépend pas non plus de nous , quoique nous fournissions les occasions qui la font naître , mais elle dépend toujours des autres ; car ils sont les maîtres de croire tout ce qu'il leur plaît. Aussi voit-on souvent des gens qui , commettant tous les jours des impiétés , se croient pourtant pieux , & passent pour tels dans l'esprit des autres. Et au contraire on en voit qui , rendant à Dieu le culte qui lui est dû , & n'ayant sur la Divinité que des pensées dignes d'elle , & de saines opinions , passent pourtant pour impies. La sagesse & la retenue ne sont-elles pas tous les jours traitées de folie & de simplicité ? Tant il est vrai qu'il ne dépend pas de nous d'être en bonne réputation , mais de ceux qui sont les maîtres de penser de nous ce qu'ils veulent. Pour les dignités & les charges , il faut des gens qui nous soient soumis , & d'autres qui nous favorisent & qui nous aident. Et dans les États où les charges sont vénales , & où elles se vendent très-chèrement ,

est-il possible aux pauvres d'y parvenir? temps de
Voilà pourquoi Épicète dit fort bien Simplicius.

que tout ce qui n'est pas du nombre
de nos actions n'est pas en notre puis-
sance. Et dans le détail qu'il fait des
choses qui ne dépendent pas de nous, Pourquoi
il met avec raison le corps tout le pre- Épicète a
mier; car c'est à cause du corps que mis le corps
nous tombons dans le besoin de toutes à la tête des
ces choses dont nous ne sommes pas choses qui
les maîtres. Les biens sont la cause ne dépen-
de toutes les guerres, & c'est pour le dent point
corps seul que nous sommes forcés de nous.
d'en avoir. Que le

III

LES choses qui dépendent de
nous sont libres par leur nature:
rien ne peut ni les arrêter, ni leur
faire obstacle; & celles qui n'en
dépendent pas sont foibles, esclaves,
dépendantes, sujettes à mille
obstacles & à mille inconvénients,
& entièrement étrangères.

SIMPLICIUS.

Après qu'Épicète a détaillé les choses
qui dépendent de nous, & celles
qui n'en dépendent pas, il explique la
nature des unes & des autres. Les pre-

La nature
de ce qui est
libre.

La nature
de ce qui est
esclave.

mieres sont celles que personne ne peut ni nous forcer, ni nous empêcher de faire, & dont personne n'a le pouvoir de se servir; car telle est la nature de ce qui est libre, il est toujours maître de soi-même, toujours propriétaire de soi-même: au-lieu que les autres, étant toujours au pouvoir de ceux qui peuvent les donner, les ôter, les empêcher, &c. sont nécessairement leurs esclaves. Les choses suffisantes à elles-mêmes, sont toujours fortes, toujours victorieuses; & celles qui ont besoin d'autrui, sont toujours foibles, toujours nécessiteuses; toujours soumises. Les premières ne peuvent jamais être forcées, parce qu'elles sont libres; car qui peut m'empêcher d'avoir telles opinions, telles inclinations, telles aversions, tels desirs? Et celles qui ne dépendent point de nous, & que les autres peuvent nous donner & nous ravir, sont toujours empêchées par eux, soit qu'ils nous les ôtent ou qu'ils ne nous les donnent pas. Il est évident par-là que les choses qui dépendent de nous, étant nos actions, sont à nous en propre, & que celles qui n'en dépendent pas, étant en la puissance d'autrui, nous sont étrangères; & par conséquent les biens & les maux qui

dependent de nous , & qui consistent dans nos opinions vraies ou fausses , & dans nos desirs bien ou mal placés , sont nos véritables biens & nos véritables maux. Les autres , qui n'en dépendent point , ne sont ni des biens ni des maux pour nous ; mais les unes appartiennent au corps , qui est à nous & notre instrument ; & les autres regardent la gloire , ou autre chose , qui est encore plus éloignée de nous que le corps.

I V.

SOUVIENS-TOI donc que , si tu prends pour libres les choses , qui de leur nature sont esclaves , & pour tiennes en propre celles qui dépendent d'autrui , tu trouveras partout des obstacles , tu seras affligé , troublé , & tu te plaindras des Dieux & des hommes : au-lieu que , si tu prends pour tien ce qui t'appartient en propre , & pour étranger ce qui est à autrui , jamais personne ne te forcera de faire ce que tu ne veux point ; ni ne t'empêchera de faire

ce que tu veux ; tu ne te plaindras de personne ; tu n'accuseras personne ; tu ne feras rien , pas la plus petite chose , malgré toi ; personne ne te fera aucun mal , & tu n'auras point d'ennemi , car il ne t'arrivera rien de nuisible.

S I M P L I C I U S .

Après qu'Épictète a expliqué la nature des choses qui dépendent de nous , & de celles qui n'en dépendent pas ; qu'il a fait voir la liaison qu'elles ont avec nous , & montré que les unes sont à nous en propre , & que les autres nous sont étrangères , il nous exhorte ensuite à user des unes & des autres convenablement à ce qu'elles sont , & à ne pas prendre le change ; car de-là dépend notre bonheur ou notre malheur. Avoir les biens , être exempt des maux , voilà ce qui rend heureux. Tomber dans les maux , ne pas obtenir les biens , c'est ce qui rend malheureux. Si notre bien consiste donc à n'avoir que des desirs & des aversions convenables à la nature , & que ces desirs & ces aversions soient du nombre des choses qui sont en notre pouvoir , c'est-là qu'il

Ce qui rend
heureux ou
malheureux.

faut chercher notre bien pour l'obtenir sûrement ; car il dépend de nous de l'obtenir , puisque nous sommes les maîtres d'avoir ces desirs & ces aversions ; & c'est le bien qui nous est propre. Mais si nous désirons les choses qui ne dépendent point de nous , & que nous cherchions en elles notre véritable bien , nous nous trompons nécessairement en deux manières. En premier lieu , nous nous trompons totalement , & en tout sens , en ce que , quand même nous les obtiendrions , nous n'obtiendrions pourtant pas les biens qui nous sont propres. Et en second lieu , nous nous trompons en ce qu'il est impossible que nous ne soyons le plus souvent frustrés dans notre poursuite , lorsque nous poursuivons ce qui n'est pas en notre puissance , & qui dépend d'autrui. De-là il arrive qu'étant frustrés de nos desirs , nous sommes troublés & affligés ; car comme l'accomplissement de nos desirs cause la satisfaction & la joie ; de leur mauvais succès naissent nécessairement les douleurs , les plaintes , le désespoir , les murmures contre les hommes , & souvent même contre les Dieux.

Méprises de ceux qui désirent ce qui n'est pas en leur pouvoir , & les malheurs qu'elles causent.

Voici encore un autre mal qui nous

arrive , c'est que , quand on vient à nous ôter ces biens étrangers que nous avons desirés , nous perdons en même temps ceux qui nous sont propres , & qu'on ne pouvoit nous ravir , c'est-à-dire , nos desirs & nos aversions raisonnables & conformes à la nature. Mais , si nous distinguons bien les choses qui sont à nous en propre & celles qui sont à autrui , & que , sans prendre le change , nous nous attachions uniquement aux biens qui nous sont propres , & qui dépendent de nous , c'est-à-dire , à n'avoir que des desirs & des aversions conformes à la nature , personne ne pourra nous forcer ni nous empêcher d'avoir tels & tels desirs , & telles ou telles craintes , & par-conséquent nous ne serons jamais affligés ni troublés ; car il n'y a que ces deux choses qui nous affligent : la première de ne pas obtenir ce que nous désirons : & la seconde de tomber dans ce que nous voulons éviter. Or , pendant que nous ne désirerons que les choses qui dépendent de nous , nous ne manquerons jamais de les obtenir , & nous ne tomberons jamais dans ce que nous craignons. Nous ne craignons donc personne ; car nous ne craignons que ceux qui peuvent nous nuire , ou ne

nous pas servir. Et il n'y a personne d'assez puissant & d'assez fort pour contraindre les inclinations & les aversions de celui qui vit selon la raison, & dans lesquelles seules consistent son bien & son mal. Nous n'aurons point d'ennemi ; car l'ennemi est celui qui nuit, & personne ne nuit à ce qui est hors d'insulte. Nous ne nous plaindrons de personne, nous n'accuserons personne, & nous ne ferons rien malgré nous. Ainsi notre vie sera exempte de tristesse & de crainte, entièrement libre & parfaitement heureuse : car la vie du sage est non-seulement plus utile que celle des autres hommes ; mais encore plus douce & plus voluptueuse. Platon dit fort bien que tout animal cherche naturellement la volupté, & fuit la douleur. Or des choses qui constituent la volupté, les unes sont attachées à ce qui est notre véritable bien & qui nous est utile, & les autres à ce qui nous est contraire & nuisible. D'où il s'ensuit que nous devons être très-sages & très-sobres pour choisir les voluptés utiles, & pour nous y accoutumer ; car que la tempérance soit plus délicate pour le sage, que la débauche ne l'est pour le vicieux, en voici une preuve incontestable : c'est que le

La vie du sage plus voluptueuse que celle des autres hommes.

La tempérance plus délicate que la débauche.

vicieux quitte la débauche pour la tempérance , & s'en trouve bien , & que jamais le sage n'a quitté la tempérance pour la débauche, qu'il ne s'en soit fort mal trouvé. Si la vie du sage n'étoit extrêmement agréable & délicieuse , jamais on ne l'embrasseroit de son bon gré , & avec plaisir. Et Épicetere prouve qu'elle est plus délicieuse que celle du débauché , par cette raison incontestable que ceux qui font consister leurs biens & leurs maux dans ce qui dépend d'eux , mènent une vie toujours libre , sans pouvoir jamais être ni empêchés ni forcés.

V.

P U I S Q U E tu aspires donc à de si grandes choses , souviens-toi que tu ne dois pas travailler médiocrement pour les acquérir. Mais que , de toutes les autres choses extérieures , tu dois entièrement renoncer aux unes , & remettre les autres à un autre temps. Car si tu cherches à les accorder ensemble , & que tu poursuives & ces véritables biens,

D'ÉPICTÈTE. 27

& les richesses & les dignités, tu n'obtiendras peut-être pas même ces dernières, parce que tu as désiré les autres. Mais certainement tu manqueras d'acquiescer celles qui peuvent seules faire ta liberté & ta félicité.

S I M P L I C I U S.

Épictète a montré en quoi consiste notre véritable bien, & quelle est la vie de ceux qui le cherchent où il est, c'est-à-dire, dans les choses qui dépendent de nous, & non dans les choses extérieures, & qui n'en dépendent point. Il a fait voir que la vie de ces gens-là obtient toujours tout ce qui lui est propre, sans que rien puisse la traverser, la troubler ni la blesser, parce qu'elle ne donne prise à aucune chose nuisible, & qu'elle est non-seulement utile, mais agréable, ne manquant jamais d'obtenir ce qu'elle désire, & ne tombant jamais dans ce qu'elle craint, & pour tout dire en un mot, qu'elle est toujours heureuse & comblée de félicité. Présentement il exhorte & excite son disciple à faire paroître une ardeur digne d'obtenir de si grandes

Méthode
d'Épictète.

Les choses auxquelles il faut renoncer absolument.

Celles qu'il faut différer, quand on commence à s'appliquer à l'étude de la sagesse.

promesses , & de ne pas se contenter de travailler mollement & par maniere d'acquit , mais de ne pas souffrir que rien vienne partager les soins & son travail dans cette poursuite. C'est pour-quoi il lui ordonne de renoncer à toutes les choses extérieures qui sont incompatibles avec la vie de l'âme raisonnable , comme au plaisir de la table , aux voluptés du corps , aux richesses mal acquises , aux dignités & aux charges obtenues par des voies injustes , comme n'étant pas possible de les rechercher & de se conserver en même temps dans l'état qui est selon la nature. Et pour les autres choses extérieures , qui , recherchées & possédées avec sagesse & tempérance , ne nuisent point aux biens de l'âme , comme de faire une maison , d'avoir des esclaves , de se marier selon les loix , d'avoir des enfans , de s'élever aux charges & aux dignités par les voies louables & permises , de s'occuper même quelquefois du soin des choses nécessaires au corps , toutes ces choses-là doivent être différées & remises à un autre temps par ceux qui travaillent à s'instruire ; car rien ne doit les distraire dans l'étude de la vertu , s'ils veulent s'y perfectionner. Il faut même

que celui qui veut user, non en homme ordinaire, mais en homme de bien, de ces choses extérieures & permises, ait la prudence nécessaire pour bien discerner ce qui est utile & ce qui est nuisible, & pour tenir toujours ses appétits brutaux tellement soumis à la raison, qu'ils ne s'élèvent jamais contre elle, & qu'ils suivent toujours ses ordres, en ne se portant que vers ce qu'elle ordonne, que quand elle l'ordonne, qu'autant de temps qu'elle l'ordonne, & dans les bornes, & avec la mesure qu'elle l'ordonne. Car les péchés se commettent, ou lorsque, la prudence étant éclipsee, la raison n'ordonne plus ce qu'il faut faire, ou lorsque cette même raison voit encore, à la vérité, ce qui est de notre devoir, mais elle le voit faiblement, & nos appétits brutaux, profitant de la négligence qu'elle a eu de les châtier, & de les régler, s'élèvent tyranniquement contre elle, & achèvent de corrompre & de relâcher son jugement, comme Medée dit dans la Tragédie:

Prudence
nécessaire à
celui qui
veut bien
user des choses
permises.

Quatre règles à observer pour obéir comme il faut à la raison.

Source des péchés, ou la raison éteinte, ou la raison faible.

Belle peinture d'une âme qui connoît encore son devoir, mais qui est combattue par des passions qu'elle a négligé de régler.

Je vois tous les forfaits dont je vais me noircir,
Mais ma faible raison, cédant à ma colere, &c.

Il est donc absolument nécessaire

que celui qui veut vivre innocemment & sans péché dans l'usage des choses extérieures & permises , acquière auparavant la prudence , & qu'il apprenne à modérer ses appétits & à obéir à la raison. Avec ces armes à toute épreuve , il peut user de ces choses en temps & lieu. Voilà pourquoi Épiétète exhorte ses disciples à différer les choses même qui sont compatibles avec la sagesse , & à les remettre jusqu'à ce que par un exercice continuel & non interrompu ils aient acquis la vertu qui en règle l'usage. Car comme il n'est ni beau ni honnête d'aller au combat sans armes , il ne l'est pas non plus de se jeter dans les affaires de la vie sans la prudence & sans la modération. Et il fait voir que , pour ceux qui cherchent à s'avancer dans l'étude de la sagesse , l'empressement pour les choses extérieures , est non-seulement dommageable , mais encore inutile & vain. Car il est impossible que celui qui desire ou qui craint ce qui ne dépend pas de nous , ne perde la bonne disposition de l'âme , & la soumission à la raison , qui font sa liberté & son véritable bonheur. Il sera nécessairement esclave de ses appétits brutaux , il leur obéira comme

Jusqu'à quel temps il faut différer les choses permises.

L'empressement pour les choses extérieures n'est pas seulement pernicieux à celui qui cherche à s'avancer dans l'étude de la sagesse , mais il est même inutile.

à des maîtres cruels & furieux , & il
 sera toujours soumis à ceux dont il
 espérera , ou dont il craindra quel-
 que chose. D'ailleurs le soin des cho-
 ses extérieures , en nous ôtant le loisir
 de penser à celles qui sont à nous en
 propre , nous prive de nos véritables
 biens. Car ceux qui veulent allier ces
 deux choses , & travailler à les acqué-
 rir ensemble ; ne discernent pas bien
 les bonnes d'avec les mauvaises ; & ne
 donnent ni le temps ni le soin néces-
 saires à celles qui peuvent les rendre
 heureux : ainsi il est impossible qu'ils
 les acquièrent. Ils perdent même les
 autres , en ne leur donnant pas tout
 leur temps & tous leurs soins , & en
 ne prenant pas la forte résolution de
 tout faire & de tout souffrir pour les
 posséder. Car quelque sorte de honte ;
 qui est le fruit de l'autre application ;
 les retient & les empêche. De cette
 manière la vie de celui qui ne s'atta-
 che pas uniquement & sans partage
 aux choses extérieures , est véritable-
 ment moins vicieuse au fond , mais
 elle est plus désagréable & plus pé-
 nible , en ce qu'il s'efforce d'allier
 des choses incompatibles , qu'il tombe
 dans de continuelles contradictions ,
 qu'il passe les jours à se repentir , &

Ceux qui
 veulent al-
 lier les biens
 extérieurs
 avec les
 biens vérita-
 bles , les
 perdent tous
 deux.

C'est-à-
 dire de l'ap-
 plication
 aux vérita-
 bles biens.

La vie de
 celui qui se
 partage en-
 tre les biens
 véritables
 & les biens
 extérieurs ,

est plus malheureuse que celle de ceux qui s'appliquent aux derniers sans partage. Il est bon d'avertir qu'Épictète se servira souvent de ce mot *souviens-toi*, parce qu'il parle à l'âme, qui possède par son essence les raisons des choses, & qui a la vérité innée; mais qui, se laissant quelquefois détourner par les objets sensibles & par ce corps mortel où elle est reléguée, les perd de vue, & tombe par-là dans un oubli qui est la cause de tous ses maux, & qui demande qu'on lui dise de temps en temps, *souviens-toi*. Au reste, quand Épictète dit que *celui qui desire de si grandes choses ne doit pas travailler médiocrement*, il ne dit pas qu'on doit travailler plus qu'il ne faut, mais qu'on ne doit pas travailler moins qu'il ne faut, & que la chose ne mérite. Car puisqu'il y a du danger de perdre nos véritables biens, certainement le danger n'admet point un homme lâche & mou, pour me servir des termes de Pindare.

Pourquoi Épictète se sert toujours du mot *souviens-toi*.

L'âme possède par son essence les raisons des choses & la vérité innée.

Oubli de l'âme.



V I.

D'ABORD donc à chaque imagination fâcheuse fois prêt à dire : Tu n'es qu'une imagination , & nullement ce que tu paroîs. Ensuite examine-la bien, approfondis-la , & , pour la sonder , fers-toi des règles que tu as apprises , sur-tout de la première , qui est de savoir si ce qui te paroît est du nombre des choses qui dépendent de nous , ou de celles qui n'en dépendent point ; & s'il est du nombre de celles qui ne sont pas en notre puissance , pense , sans balancer , qu'il ne te regarde point.

S I M P L I C I U S.

Épictète nous a enseigné que l'homme qui travaille à acquérir les biens qui lui sont propres & à se faire une véritable & solide félicité , doit se donner tout entier à cette étude & ne pas se laisser distraire par les choses de dehors. Mais parce que ceux qui

Pourquoi
Épictète
parle des
imagin-
ations dans
cet article.

S'opposer
à ses ima-
ginations
dès leur nais-
sance.

sont les plus appliqués à ce travail & qui ont le plus de soin d'eux-mêmes, ont souvent des imaginations qui les portent à desirer ou à craindre quelque-une de ces choses extérieures, il enseigne ici comment on doit en user avec ces imaginations, pour n'en être pas blessé. Et il les appelle *fâcheuses*; parce qu'elles sont déraisonnables, emportées, & qu'elles troublent véritablement la vie par le désordre & l'inégalité de leurs mouvemens. Le précepte donc qu'il donnera plus clairement dans la suite, de ne se pas laisser emporter à des imaginations subites, il le donne ici, & il dit qu'il faut s'opposer à elles dès leur naissance, & arrêter tout d'un coup leur impétuosité par cette pensée, que ce ne sont que des imaginations. Les imaginations rapportent vrai quelquefois, & nous représentent des objets véritablement utiles ou agréables; mais quelquefois aussi elles rapportent faux, & ne nous représentent que des songes & des chimères. Or, en leur opposant d'abord cette forte barrière, je veux dire la pensée qu'elles ne sont pas ce qu'elles paroissent, toute leur force se relâche, de manière qu'elles ne peuvent empêcher le jugement de la rai-

son, qu'il nous avertit d'employer dès que l'imagination est calmée & tranquille, & que toute sa fougue est apaisée, si nous voulons bien juger de ce qu'elle nous présente. Pour en juger, il y a plusieurs règles. Les unes se tirent de la nature des choses mêmes que nous présente l'imagination; savoir, si elles se rapportent au bien de l'âme, ou au bien du corps, ou à quelqu'une des choses extérieures; ou si elles tendent à quelque utilité, ou à la volupté seule: enfin, si elles sont possibles ou impossibles. On tire encore une autre règle du jugement qu'en font les sages & les fous, & de l'empressement qu'ils ont pour elles, & encore plus du jugement qu'en fait la Divinité. Car ce qui est agréable à Dieu & aux sages, cela seul est digne de tout l'empressement de l'homme qui veut se sauver; & ce qui leur est désagréable doit être fui & abhorré. Or il n'y a point d'homme assez insensé & assez livré à ses passions pour croire que l'intempérance & l'injustice puissent plaire à Dieu. Y ayant donc plusieurs règles pour juger de la différence des objets que présente l'imagination, il y en a une qui est propre à l'homme en tant qu'homme, & dont

Règles pour
juger de
nos imagi-
nations.

Ce qui est
agréable à
Dieu & aux
sages, seul
digne de
tous nos em-
pressemens.

La liberté constitue l'essence spéciale de l'homme.

nous devons nous servir généralement sur tout : c'est celle qui se tire de la division qu'on a faite des choses , en choses qui dépendent de nous & en choses qui n'en dépendent pas. Car , si ce que l'imagination nous présente comme une chose à desirer ou à craindre est du nombre de celles qui ne sont pas en notre pouvoir , il est bon de sentir d'abord & de dire qu'elle ne nous regarde point , rien de tout ce qui n'est pas en notre pouvoir ne pouvant être pour nous ni un bien ni un mal , à cause de la liberté qui constitue l'essence spéciale de l'homme. Car cette nature existant dans le monde , ses biens & ses maux doivent dépendre d'elle nécessairement.

V I I.

SOUVIENS-TOI que la fin de tes desirs , c'est d'obtenir ce que tu desires ; & la fin de tes craintes , c'est d'éviter ce que tu crains. Celui qui n'obtient pas ce qu'il desire est malheureux , & celui qui tombe dans ce qu'il craint est misérable. Si tu n'as donc de l'aversion que pour ce qui est

contraire à ton véritable bien, & qui dépend de toi, tu ne tomberas jamais dans ce que tu crains. Mais si tu crains la mort, la maladie ou la pauvreté, tu seras misérable. Transporte donc tes craintes, & fais-les tomber des choses qui ne dépendent point de nous, sur celles qui en dépendent; & pour tes desirs, supprime-les entièrement pour l'heure. Car si tu desires quelqu'une des choses qui ne sont pas en notre pouvoir, tu seras malheureux nécessairement; & pour les choses qui sont en notre pouvoir, tu n'es pas encore en état de connaître celles qu'il est bon de désirer. En attendant donc que tu y sois, contente-toi de rechercher ou de fuir ce qui se présente, mais doucement, toujours avec exception & sans te hâter.

S I M P L I C I U S.

Cet article est aussi lié avec celui qui précède, car il contient la preuve de

ce qu'il vient de dire, que si, pour juger des choses que notre imagination nous présente comme agréables & désirables, nous employions la règle qui se tire de la différence des choses qui dépendent de nous, ou qui n'en dépendent point, cela nous rendroit heureux, comme le contraire nous rend misérables. D'abord il définit ce que c'est que d'être (a) heureux, fortuné, malheureux & misérable : cela bien établi, il dit : Si tu crains ce qui est opposé à ce qui dépend de toi, à ton véritable bien, c'est-à-dire si tu crains l'intempérance, l'injustice, & tous les vices, comme il dépend de toi de les éviter, tu ne tombèras jamais dans ce que tu crains, & par-conséquent tu ne feras jamais misérable. Mais si tu crains ou

(a) Simplicius expliquoit ici les termes dont les Stoïciens se servent pour expliquer le différent bonheur ou le différent malheur des hommes, *εὐτυχεῖν*, *εὐτυχεῖν*, *ἀτυχεῖν* & *δυστυχεῖν*; *εὐτυχῆς* étoit de ne pas tomber dans ce que l'on craint; *ἀτυχῆς*, de ne pas obtenir ce que l'on desire; *δυστυχῆς*, de tomber dans ce que l'on craint; & *εὐτυχῆς*, d'obtenir ce que l'on souhaite : mais cette division est ici inutile; car ces termes se confondent, & d'ailleurs notre langue ne peut pas descendre dans ces précisions.

la maladie ou la pauvreté, ou quelque autre de ces choses qui ne dépendent point de nous, comme il n'est pas toujours en ton pouvoir de les éviter, il est impossible que tu n'y tombes quelquefois, & que tu ne sois misérable. De même, si tu desires ce qui ne dépend point de toi, il faut nécessairement que tu sois souvent malheureux, en n'obtenant point ce que tu desires. Mais si tes craintes & tes desirs ne tombent que sur les choses qui dépendent de nous, tu ne seras jamais ni malheureux ni misérable; mais au contraire toujours heureux & fortuné. Et voici quelle est la conclusion qui se tire de ce raisonnement. Celui qui place ses desirs & ses craintes dans les choses qui ne dépendent point de nous, n'obtient pas toujours ce qu'il desire & tombe souvent dans ce qu'il craint, parce que ce sont des choses qui dépendent d'autrui, & un tel homme est, de l'aveu de tout le monde, & malheureux & misérable, de sorte qu'il passe sa vie dans la misère & dans la calamité. Ce raisonnement est entièrement à la manière de Socrate, & plein d'insinuation pour nous porter à mieux placer nos craintes & nos desirs. Car ceux qui vivent bien &

Socrate
plein d'in-
sinuation
dans ses rai-
sonnemens.

Différence
des sages &
des vicieux
dans leurs
desirs &
dans leurs
craintes.

ceux qui vivent mal , c'est-à-dire les sages & les vicieux , font également consister la félicité à obtenir ce qu'ils desirent & à éviter ce qu'ils craignent ; mais la différence qu'il y a entre eux , est que les sages desirent les choses qui sont purement des biens & des biens utiles , & qu'ils craignent celles qui sont véritablement nuisibles & des maux réels , en se servant de la raison pour juge , & en accoutumant leurs appétits brutaux à obéir à cette raison , & à ne prendre pour agréables que les choses qui lui paroissent telles : au lieu que le commun des hommes , c'est-à-dire les vicieux , négligeant leur raison , & ayant leurs appétits toujours exercés & échauffés par un mouvement continuel , ne jugent de ce qu'ils desirent que par la volupté , & nullement par l'utilité. C'est pourquoi ils tombent toujours dans des plaisirs mêlés de beaucoup de chagrin & de tristesse ; parce que ce ne sont pas des plaisirs purs , mais des ombres de plaisirs , & comme un premier crayon , une première ébauche. Cependant les uns & les autres , comme je l'ai déjà dit , font consister leur bonheur & leur félicité à obtenir ce qu'ils desirent & à éviter ce qu'ils craignent. Or cet article

article montre aux méchans même que, s'ils ne veulent ni manquer d'obtenir ce qu'ils desireront, ni tomber dans ce qu'ils craignent, ils doivent faire consister les choses agréables qu'ils desireront & les désagréables qu'ils craignent, ils doivent les faire consister dans les choses qui dépendent de nous ; car tandis qu'ils desireront ou qu'ils craindront ce qui n'est pas en notre pouvoir, ils seront nécessairement malheureux & misérables ; ce qu'ils veulent pourtant éviter. Transporte donc tes craintes, & fais-les tomber des choses qui ne dépendent point de nous sur celles qui en dépendent : car si tu crains la maladie ou la pauvreté, il n'est pas toujours en notre pouvoir de les éviter : nous avons bien quelques remèdes qui peuvent quelquefois nous en garantir, mais on n'est pas toujours sûr qu'ils réussissent ; & quand ils réussissent même, ce n'est ni entièrement, ni pour toujours : c'est pourquoi tombant dans ce que nous craignons & que nous voulons éviter, nous ne pouvons qu'être très-misérables. Mais si, obéissant à ce précepte, nous transportons nos craintes sur les choses qu'il dépend de nous de fuir ; de manière que nous

éviter les fausses opinions des choses & tout ce qui peut nous empêcher de mener une vie conforme & convenable à la raison, comme il est toujours en notre pouvoir de les éviter (car nous n'avons besoin que de le vouloir & nous en sommes toujours les maîtres) nous ne tomberons jamais dans ce que nous craignons : cela est très-évident & très-sensible.

Mais comment Épictète nous ordonne-t-il ici de supprimer pour le présent tous nos desirs ? Car de supprimer les desirs des choses qui ne dépendent point de nous, l'utilité en est manifeste & visible ; parce que, n'obtenant point ce que nous désirons, nous sommes malheureux & nous passons notre vie dans le déplaisir ; & que, l'obtenant, nous n'obtenons pas toujours un bien qui nous soit propre & utile. Mais ce n'est pas cela seulement que veut Épictète, il veut que nous supprimions les desirs des biens qui dépendent de nous : pourquoi cela ? En voici la raison ; c'est que nous n'avons pas encore appris comment il faut les désirer ; & quand nous l'avons appris, il n'est pas encore temps, & il ne faut pas se presser ; car le desir est le penchant de celui qui desir vers

Apprendre
à désirer, &
suspendre
encore ses
desirs.

l'objet désiré. Mais qui est-ce qui peut obtenir un bien, s'il ne le desire ? Et, en un mot, si notre bien consiste non dans nos actions, mais dans nos desirs & dans nos craintes conformes à la nature, comment Épiète nous ordonne-t-il de les supprimer pour le présent ? Comment est-il possible que l'homme vive sans desirs ? Cela paroît contraire au précepte qu'il a donné un peu auparavant, lorsqu'il a dit : *Puisque tu aspires donc à de si grandes choses, souviens-toi que tu ne dois pas travailler médiocrement pour les acquérir* ; car il ne parle pas là du travail du corps, mais du travail du cœur & de l'esprit, qui forme le désir. En effet comment se peut-on porter vers un objet qu'on ne le desire auparavant ? Il faut que le désir précède ce mouvement. Ce précepte ne s'adresseroit-il pas seulement à ceux qui commencent à s'instruire, pour lesquels il n'y a point de sûreté à former des desirs avant que d'avoir appris quelles choses il faut désirer, & auxquels il ne permet que le mouvement qui précède un désir déterminé & une crainte formée. Prenons bien garde même qu'en parlant à ceux qui s'instruisent encore, il ne leur ordonne pas de

Art. V.

supprimer entierement le desir des biens qui dépendent de nous, comme il semble le faire, mais qu'il les exhorte à modérer la violence de ces desirs & de ces craintes qu'il leur permet; car il dit, *contente-toi de chercher & de fuir ce qui se présente, mais doucement, toujours avec exception & sans te hâter.* Car il est visible & sensible que le desir & la crainte précèdent les mouvemens pour rechercher ou éviter un objet. Quand Épictète a donc dit, *Puisque tu aspires à de si grandes choses, souviens-toi que tu ne dois pas travailler médiocrement,* &c. il n'a point ordonné un mouvement violent & excessif; mais, comme il le dit lui-même dans la suite du même article, il conseille de renoncer entierement aux unes, & de remettre les autres à un autre temps. Car la violence du mouvement pour rechercher ou pour éviter, & du desir & de la crainte, est défendue avec raison à ceux qui s'instruisent, de peur qu'un desir excessif, ou une crainte démesurée ne les pousse au de-là de ce qu'il faut, & ne leur fasse passer les bornes. Car c'est ce qui énerve la vigueur de l'âme & qui épuise entierement & avant le temps les forces du corps,

* Tout mouvement excessif vers les meilleures choses défendu avec raison à ceux qui commencent à s'instruire.

comme cela est arrivé déjà à la plupart de ceux qui ont embrassé des règles austeres avec une ardeur excessive & prématurée. Car il y a peu d'âmes & de corps d'une trempe assez forte pour passer tout d'un coup des faux biens aux biens véritables, comme ont fait un Diogene, un Cratès, un Zénon & autres semblables. Le commun des hommes, comme nous, tombe peu-à-peu, & se relève peu-à-peu, & pour l'âme & pour le corps, & c'est dans ce milieu qu'on trouve le chemin le plus sûr, qui est de retenir & de modérer les forces & les desirs de l'âme, & de les augmenter peu-à-peu. Voilà pourquoi il nous exhorte à rechercher & à fuir les objets doucement & avec exception, c'est-à-dire en faisant des progrès peu-à-peu, & en ne poussant pas d'abord à l'excès nos mouvemens, nos desirs & nos craintes. Car celui qui veut passer de l'intempérance à la frugalité, ne doit pas se vouer tout d'un coup à la dernière maigreur & se livrer à l'extrême diète, mais se retrancher peu-à-peu ses premiers excès, & comme dit le Poëte qui a fait les Vers dorés, *Il faut fuir en cédant.*

Ardeur
prématurée énerve
l'âme & le
corps.

Progrès
faits peu-à-peu, plus
sûrs que les
progrès subits.

De même, sur les connoissances,

Les imaginations ne doivent pas être d'abord prises pour des dogmes.

ceux qui commencent à s'instruire, ne doivent pas prendre d'abord leurs imaginations pour des dogmes constants, afin que si, dans la suite ils sont obligés de changer d'avis, ils le fassent avec douceur & tranquillité.

Mais si à ceux qui commencent il leur est utile d'aller doucement sur les deux, c'est-à-dire sur les desirs & sur les craintes, pourquoi Épicète leur ordonne-t-il de faire passer leurs craintes, des choses qui ne dépendent point de nous sur celles qui en dépendent, & , pour ce qui est des desirs, de les supprimer entièrement ? Est-ce parce qu'il faut que ceux qui commencent à passer d'une vie débordée à une vie réglée & sage, doivent auparavant vomir tout le venin de cette première vie, & prendre ensuite le bon suc & la bonne nourriture de cette bonne vie qu'ils veulent embrasser ? Car ce que le divin Hippocrate a dit, *que les corps impurs plus on les nourrit, plus on les rend malades*, cela est encore plus vrai des âmes : le vice qui est en elles corrompt tout ce qu'on y verse de meilleur, tantôt en le leur faisant trouver ou désagréable ou nuisible, ou inutile, & tantôt en les obligeant d'y renoncer comme à une chose ab-

Il faut purger l'âme, avant que de la nourrir.

folument impraticable & impossible. Ainsi l'âme se fortifie dans le mal & méprise le bien par une volonté déterminée, s'imaginant qu'elle l'a suffisamment examiné, & par ce moyen elle devient incurable & renonce pour toujours aux meilleures raisons & aux actions les plus louables, dont elle feroit encore en état d'être touchée; comme celui qui, ayant trouvé une fois le miel amer pendant une jaunisse, y renonceroit pour toujours & ne voudroit plus en goûter. L'ordre veut donc que l'on change de régime & de conduite. Et tout cet article tend à procurer à ceux même qui commencent à s'instruire, une entière exemption de tristesse & de crainte, & une entière liberté, afin qu'ils mènent une vie douce & agréable; ce qui est le but de tous les animaux. Il est beau certainement de désirer une entière impassibilité & une vie conforme à la raison; mais ceux qui commencent doivent se contenter de modérer leurs passions, de tomber quelquefois & de se relever. Et en cet état ils ne peuvent pas encore obtenir les choses qu'il est beau de désirer; car ils ne sont pas même en état de les connoître. Or si tu desires ce que tu ne peux

Comment l'âme se fortifie dans le mal & devient incurable.

Passions doivent être modérées dans ceux qui commencent à s'instruire.

obtenir, il faut nécessairement que tu sois toujours chagrin & malheureux, que tu te relâches & que tu tombes même quelquefois dans le désespoir. Enfin on voit toujours que ceux qui desirent immodérément les choses qui sont au-dessus de leur portée, méprisent celles qui leur sont proportionnées & les rejettent comme au-dessous d'eux, en les comparant aux plus grandes qu'ils ambitionnent. Cependant il est impossible, comme dit le Proverbe, d'obtenir les grandes choses avant les petites, & de parvenir à celles qui sont au-dessus de nous avant que d'avoir passé par celles qui nous sont proportionnées.

V I I I.

SUR chacune des choses qui te divertissent, qui servent à tes usages, ou que tu aimes, souviens-toi de te dire à toi-même ce qu'elles sont véritablement, en commençant par les plus petites. Si tu aimes un pot de terre, dis-toi que tu aimes un pot de terre; car ce pot venant à se

D'ÉPICTÈTE. 49

casser, tu n'en seras point troublé. Si tu aimes ton fils ou ta femme, dis-toi à toi-même que tu aimes un homme mortel ; car s'il vient à mourir, tu n'en seras point troublé.

S I M P L I C I U S.

Épictète a partagé les choses en choses qui dépendent de nous & en choses qui n'en dépendent point : il nous a appris que les unes nous sont propres & les autres étrangères, & il nous a enseigné comment nous devons nous servir de celles qui dépendent de nous : il faut craindre, & fuir celles qui sont contre la nature & suspendre pour le présent tous nos desirs, peut-être à cause des raisons que j'en ai données ; mais comme il faut nécessairement que, pour les commodités de la vie, nous nous servions souvent des choses qui ne sont point à nous en propre, il nous apprend dans cet article ce que nous devons faire pour nous en servir sans trouble & sans chagrin. Il partage donc en trois ce qui n'est pas en notre pouvoir ; en ce qui procure une volupté simple &

Méthode
d'Épictète.

Partage des
choses qui
ne dépendent pas de

nous , en
choses agréa-
bles , utiles
& chères.

Le plaisir ,
la nécessité
& l'affec-
tion clouent
l'âme à tous
les embarras
de cette vie
mortelle.

Les choses
agréables.

nue sans aucune utilité , voilà les choses qui nous divertissent ; en ce qui est utile & d'usage , & en ce que nous aimons & à quoi nous sommes attachés par des liaisons naturelles & légitimes , quoiqu'il ne soit souvent ni utile ni d'un usage nécessaire : car ce sont ces trois choses , la volupté , la nécessité & l'affection naturelle , qui clouent l'âme à tous les embarras de cette vie mortelle. Les uns se divertissent à une chose , les autres à une autre : les uns se plaisent à la Tragédie & à la Comédie : les autres aux Combats d'Athletes & aux Courses de chevaux : ceux-ci aux Danseurs , aux Joueurs de Passe-passe , aux Mimes , aux Farceurs : ceux-là aux beautés qu'étale la nature , comme la beauté des oiseaux , l'émail des prairies , la fraîcheur des bois , le cours des rivières , &c. Il y en a qui mettent leur plaisir à voir les tableaux , les statues , les palais & les autres merveilles des beaux Arts. Il y en a d'autres qui ne cherchent que le plaisir des oreilles , & qui ne se plaisent qu'à entendre de belles voix & de belles symphonies : il y en a enfin qui sont encore plus touchés de l'histoire & des narrations fabuleuses ; il faut avouer aussi que cela

divertit merveilleusement, c'est pour-
quoi dès notre enfance nous sommes
amateurs des fables.

Les choses d'usage sont aussi fort
différentes : les unes tendent à l'utilité
de l'âme, comme nos précepteurs,
nos amis qui ont de la vertu, les bons
livres ; les autres sont pour l'utilité du
corps, comme la nourriture, les ha-
bits, les exercices ; & les autres enfin
sont pour l'extérieur, comme les char-
ges, les dignités, les terres, les ri-
chesses, &c. L'affection naturelle nous
lie à nos enfans, à nos femmes, à nos
pârens, à nos amis, à nos citoyens,
indépendamment de l'usage qu'on en
peut faire. Sur toutes ces choses donc
Épictète nous dit : souviens-toi & re-
dis-toi à tous momens quelle est leur
nature ; c'est une chose passagère,
mortelle, aisée à enlever, parce qu'elle
ne dépend point de nous ; car ce sou-
venir est une méditation qu'on peut
les perdre, & cette méditation pro-
duisant une espèce d'habitude, nous
empêche d'être troublés quand la cho-
se arrive ; car en tout les choses les
plus fâcheuses deviennent supporta-
bles & pour le corps & pour l'esprit,
quand on y est accoutumé. Et Epic-
tète fait fort bien ici & dans la suite

Les choses
utiles & d'u-
sage.

Les choses
chères.

La médi-
tation pro-
duit l'habi-
tude ; & l'ha-
bitude, la
force.

Pourquoi
Épictète
veut que
nous com-
mencions
par les plus
petites cho-
ses.

de nous avertir de commencer par les petites, & non-seulement par les petites, mais par les plus petites, afin que, comme dit le proverbe, nous ne fassions pas notre apprentissage par un vase de grand prix. Celui qui commence par les plus grandes, est facilement vaincu, il manque de succès, &, consumant inutilement ses forces, il se décourage enfin, & renonce à tout : mais celui qui commence par les plus petites devient, par le succès, plus fort, plus hardi & plus plein de confiance, de manière qu'il surmonte plus facilement celles qui lui sont plus proportionnées, & que peu-à-peu il peut attaquer les plus grandes. Celui qui est accoutumé à faire quatre repas, s'il veut entreprendre tout d'un coup de jeûner tout un jour, trouble son corps par ce changement trop subit, & est incommodé toute la journée, car ce grand progrès est difficile & dangereux ; mais si, au lieu de quatre repas, il n'en fait d'abord que trois, & qu'il s'y habitue, il viendra facilement à n'en faire que deux, & plus facilement encore à n'en faire qu'un dans la suite. Il en est de même des choses que nous estimons pour notre usage : si, sur les petites & sur celles dont on ne fait pas ordinaire-

ment grand cas, on s'accoutume à avoir toujours devant les yeux leur nature, & à se dire qu'on ne doit pas espérer de les garder long-temps: par exemple, sur un pot de terre, dont on se sert, (car qu'y a-t-il de plus vil?) si l'on se dit qu'il est fragile, & que dans un moment il peut être cassé, en avançant peu-à-peu vers les plus grandes, & en se fortifiant toujours de plus en plus, on aura enfin la force, en caressant son fils, non de se dire seulement du bout des lèvres ou par un simple tour d'imagination, mais de faire paroître par toute la conduite de sa vie, qu'on est fortement convaincu que l'on caresse un homme, c'est-à-dire un être mortel & corruptible, & qui peut facilement nous être ravi. Dans cette disposition, & bien fortifiés dans cette habitude, nous ne serons point troublés, quand nous viendrons à le perdre.

Mais il faut bien prendre garde avec quelle prudence & avec quel art Épictète traite ce sujet, & fait en sorte que, par le moyen des choses qui sont en notre pouvoir, nous nous servions de celles qui n'y sont pas comme si elles y étoient; car il n'est pas en notre pouvoir de faire que notre

Art & prudence d'Épictète dans la manière dont il traite ce sujet.

filz ne meure point : mais , en nous remettant toujours devant les yeux sa nature périssable , & préparés ainsi à le voir mourir comme à le voir vivre , & à n'être point troublés de sa mort , au contraire à être de même que s'il n'étoit pas mort ; ce qui n'est pas en notre pouvoir , je veux dire de l'empêcher de mourir , y devient en quelque maniere ; car il dépend de nous de dire que notre filz n'est pas mort , ou , ce qui est encore plus vrai , que , quoiqu'il soit mort , nous conservons la même tranquillité que s'il vivoit encore.

Pourquoi Épicure n'a point donné d'exemple sur les choses qui nous divertissent. Une autre grande beauté de cet article est qu'Épicure n'a donné des exemples que des choses qui servent à notre usage , & de celles que nous aimons , & n'en a point donné de celles qui nous divertissent , & cela pour nous montrer , comme au doigt , que ceux qui ont commencé à faire quelque progrès doivent mépriser tout ce que la plupart des hommes ne recherchent que pour le plaisir.

IX.

QUAND tu vas faire quelque chose que ce soit , remets-toi un peu dans l'esprit auparavant

D'ÉPICTÈTE. 55

quelle action c'est que tu vas faire ; si tu vas te baigner , représente-toi ce qui se passe d'ordinaire dans les bains , qu'on s'y jete de l'eau , qu'on s'y pousse , qu'on y dit des injures , qu'on y vôle , &c. tu iras ensuite plus sûrement à ce que tu veux faire , si tu te dis auparavant : je veux me baigner , mais je veux aussi conserver ma liberté & mon indépendance , véritable appanage de ma nature ; & de même sur chaque chose qui arrivera ; car , par ce moyen , si quelque obstacle t'empêche de te baigner , tu auras en main ce remède , qui est de dire : je ne voulois pas seulement me baigner , mais je voulois aussi conserver ma liberté & mon indépendance ; & je ne la conserverois point , si je me faisois.

S I M P L I C I U S.

Après qu'Épictète nous a représenté ce que nous devons être pour les

choses extérieures que nous recherchons, ou pour le plaisir, ou pour la nécessité, ou pour l'affection naturelle qui nous lie à elles, il nous enseigne dans cet article comment

Comment il faut nous préparer à toutes les actions qui ne dépendent pas absolument de nous, & sur lesquelles la fortune a beaucoup de pouvoir.

Il faut renoncer à toute action qui n'est pas nécessaire, lorsque les accidens qui peuvent arriver sont trop fâcheux.

nous devons nous préparer à toutes nos actions sur lesquelles la fortune a beaucoup de pouvoir & qui ne dépendent pas absolument de nous ; il faut nous représenter leur nature & tous les accidens qui ont accoutumé de les traverser, & ne pas nous promettre qu'ils ne nous arriveront point, afin que, si ces accidens sont trop fâcheux, nous renoncions absolument à cette action, à moins qu'elle ne soit nécessaire & indispensable. Car le grand Caton même comptoit parmi les fautes de sa vie d'avoir fait un voyage par mer, lorsqu'il pouvoit le faire par terre : de sorte que, lors même que ces accidens fâcheux ne nous arrivent point, s'ils sont pourtant communs & ordinaires, c'est toujours une faute d'avoir fait ce qu'on pouvoit s'empêcher de faire ; comme aussi d'avoir méprisé la voie la plus sûre pour choisir la plus dangereuse, sous prétexte que beaucoup de gens l'ont prise & ont réussi.

Ce qui est Mais si l'action est nécessaire & in-

dispensable, comme s'il faut aller nécessairement à un tel lieu ou en partir, aller au secours de son père ou de son ami qui sont en danger, défendre sa patrie, alors il ne faut point balancer à l'entreprendre, mais après avoir considéré sa nature & tous les accidens qui peuvent la traverser, il faut la faire à quelque prix que ce soit; car étant préparés à tous ces accidens, nous ne serons point troublés, s'ils nous arrivent: au contraire, s'ils ne nous arrivent point, nous aurons de la joie, comme si de les avoir prévus & de nous y être préparés, cela nous les avoit fait éviter; & s'ils arrivent, nous les recevrons sans danger & sans trouble, parce que nous nous y serons attendus.

Mais, dira-t-on, ceux qui pensent toujours à tout ce qui peut arriver, n'ont jamais la force ni le courage de rien entreprendre & demeurent là sans action. De plus cette pensée est triste de croire toujours que ce qui peut arriver de plus fâcheux nous arrivera, & encore plus triste, si on est obligé de l'avoir long-temps, l'affaire que l'on a entreprise venant à traîner; c'est pourquoi le conseil de Démosthène est bien meilleur, *d'entre-*

nécessaire doit être *entrepris*, quel que péril dont on soit menacé; mais il faut en prévoir tous les accidens, & s'y préparer. Utilité de cette méthode.

Objection contre cette méthode.

Passage de

Démofthe-
ne.

prendre toujours ce qui est beau & honnête, en se remplissant l'esprit d'une douce espérance; & de supporter courageusement tout ce que Dieu en ordonnera. Mais, mon ami,

Réponse à
cette objec-
tion, & ex-
plication du
passage de
Démofthe-
ne.

si Démofthene appelle douce espérance celle que l'on a en entreprenant quelque chose, quel qu'en soit le succès, il dit la même chose qu'Épictète, excepté qu'il ne donne pas, comme Épictète, la méthode & la règle pour apprendre à supporter courageusement ce qu'il plaira à Dieu d'ordonner, quelque fâcheux qu'il puisse être; car Épictète veut que l'on acquiere cette soumission & cette patience, en préméditant la nature de l'action que l'on entreprend, & en se convainquant qu'elle nous est sçante & honnête, & en même temps qu'elle peut avoir des suites fâcheuses, qui deviennent supportables, d'un côté parce que l'action est utile & belle, & qu'étant belle elle ne peut être sans quelque difficulté; & de l'autre parce que nous nous sommes préparés à tout ce qu'elle peut avoir de fâcheux, & qu'il n'arrivera point contre notre espérance. Mais si Démofthene, en nous exhortant à avoir bonne espérance, entend que nous devons espérer ferme-

ment que nous nous tirerons d'affaire, & que nous n'aurons à effuyer aucune chose fâcheuse, aucun danger; je crois très-difficile, ou plutôt impossible, que celui qui a conçu une telle espérance de succès, supporte patiemment ce qui arrivera de fâcheux contre son attente; car ni le corps ni l'âme ne supportent sans trouble les changemens subits, puisque même les changemens des saisons, quoiqu'ils se fassent peu-à-peu, ne laissent pas d'engendrer le plus souvent des maladies. Il n'est pas vrai même que de penser par avance à tout ce qui peut arriver, cela ôte la force & le courage, & remplisse la vie de tristesse & de chagrin; car si la raison fait voir à l'âme, c'est-à-dire à l'homme, que la chose qu'elle va faire lui est saine & utile, de quelque danger qu'elle soit accompagnée, le desir du beau & de l'honnête la remplit de courage, la porte à l'entreprendre & guérit même cette crainte du danger, par la consolation qu'il lui donne, qu'en la faisant elle obéit à la droite raison, qui lui dit que cette action doit être entreprise, quelque danger qu'il puisse y avoir; car le danger & la perte qui tombent

Change-
mens subits
troublent
l'âme com-
me le corps.

Les dangers
prévus n'ô-
tent point
la force.

Le desir du
beau & de
l'honnête
remplit l'â-
me de cou-
rage, la for-
tifie, la con-
sole.

sur le corps & sur les choses extérieures ne sont pas un mal qui nous regarde proprement : je dis *nous*, si nous jugeons bien des choses ; au-lieu que l'utilité & la beauté d'une action entreprise avec danger ; regardant l'âme, c'est-à-dire *nous*, & *nous* véritablement & proprement, contrebalancent la douleur, la perte, l'exil, l'ignominie, la mort. Que dis-je, contrebalancent ? Elles prévalent infiniment & consolent de tous ces malheurs par l'excès du bien qu'elles renferment ; car il n'y a point d'homme qui ne choisisse un bien, lorsqu'il est plus grand que le mal qui l'accompagne. S'il paroît donc visiblement que le bien qui se trouve dans une telle action nous regarde proprement, & que le mal qui s'y rencontre quelquefois ne nous regarde point, & regarde ce qui nous est étranger, & que nous ne nous le disions pas des lèvres seulement, ou par un simple tour d'imagination, mais que ce soit la droite raison toujours d'accord avec la vérité, & toute la vie bien persuadée & convaincue de cette différence, qui nous le disent, comment est-il possible que nous soyons affligés & découragés par la seule pensée des mau-

Car l'âme est l'homme.

L'utilité & la beauté d'une action contrebalancent tous les dangers & prévalent sur tout.

Droite raison toujours d'accord avec la vérité.

vais succès que peut avoir cette bonne action ? Car même cela seul de choisir une bonne action , quoiqu'environnée de dangers ; je ne dis pas dans l'espérance de n'y rien souffrir de fâcheux & d'incommode , mais avec la certitude d'y périr , donne une joie excessive à tous ceux qui ont les dispositions conformes & convenables à la nature , comme le prouvent les Ménéceés & tant d'autres qui ont embrassé la mort pour le salut de leur patrie. Et quoiqu'Épictète ne donne son instruction que sur une chose très-petite & très-vile , pour rendre son précepte plus général , & plus commun par une chose qui se voit tous les jours & qui arrive à tout le monde , & pour toucher davantage ses auditeurs , & pour faire voir en même temps , comme il l'a dit lui-même , que ceux qui commencent à s'instruire doivent s'exercer d'abord sur les petites choses , par les raisons que j'ai déjà expliquées , on ne laisse pas de transporter & d'appliquer ce précepte aux plus grandes ; & à celles qui sont ordinairement accompagnées des plus grands dangers ; car sur celles-là , nous pouvons tout de même examiner la nature de l'action , pour voir si

Une bonne action entreprise, même avec la certitude d'y périr , bien loin d'affliger & de décourager , donne de la joie à ceux qui sont bien nés.

Ce précepte qu'Épictète donne sur une petite chose peut être transporté aux

plus gran-
des.

elle est sçante & honnête, pour envisager ce qui peut arriver de plus fâcheux, & pour nous préparer à le supporter courageusement; s'il arrive. Par cette conduite nous nous conserverons dans les dispositions convenables à la nature, nous jouirons des fruits de notre bonne action, & nous ne serons point troublés de tous les accidens fâcheux dont elle pourra être suivie; car si on en est troublé, & que l'on croye être tombé dans quelque malheur, on s'imaginera, ou que dès le commencement on a eu tort de l'entreprendre, ou bien on perdra entièrement courage; & on se repentira de s'y être engagé, & l'une & l'autre de ces dispositions sont opposées à la nature.

X.

CE qui trouble les hommes, ce ne sont pas les choses, mais les opinions qu'ils en ont. Par exemple, la mort n'est point un mal: car si elle en étoit un, elle auroit paru telle à Socrate; mais l'opinion qu'on a de la mort qu'elle est un mal, voilà le mal.

Lors donc que nous sommes traversés, troublés ou tristes, n'en accusons point d'autres que nous-mêmes, c'est-à-dire, nos opinions.

S I M P L I C I U S.

Après avoir dit qu'on peut se maintenir ferme & inébranlable dans les accidens les plus fâcheux qui arrivent souvent dans les actions les plus belles & les plus honnêtes, parce que par la méditation on a prévu qu'ils arriveroient, & parce qu'on a choisi ces actions, même avec tous ces accidens, outre la consolation & la tranquillité qui se tirent de la méditation & de la prévoyance; Épicète fournit ici une autre démonstration qui se tire de la nature même des choses qui nous paroissent fâcheuses & qui nous troublent: & il prend pour exemple non pas la plus petite, mais la plus grande de toutes ces choses, qui est la mort. Car s'il prouve sa proposition sur la mort même, à plus forte raison sa proposition se trouvera-t-elle véritable sur toutes les autres choses qui nous paroissent moins fâcheuses que la mort. Il dit donc que les choses qui nous paroissent des maux &

La prévoyance produit la consolation & la tranquillité.

Démonstration de la vérité précédente par la nature même des choses.

L'opinion
seule fait
tous nos
maux.

Quelamort
n'est point
un mal.

Tout ce
qui est na-
turel est gé-
néral & uni-
versel.

Vérité de
l'âme.

qui par là nous troublent comme si nous étions effectivement tombés dans des maux réels & véritables, ne sont pourtant point des maux, & ne sont pas, dans la vérité, la cause de notre affliction & de notre trouble : mais l'opinion seule que nous avons que ce sont des maux, voilà ce qui les rend tels. Et il prouve que ce qui paroît le plus grand de tous les maux, je veux dire la mort, qui nous prive avant le temps du commerce des hommes, n'est point un mal. Il le prouve, dis-je, par ce raisonnement fort court, mais très-fort & très-démonstratif : ce qui est par sa nature un mal, paroît tel à tous les hommes, comme ce qui est naturellement froid ou chaud, ou beau, &c. paroît tel à tout le monde, & sur-tout à ceux qui sont bien disposés & de sens raffiné. La mort ne paroît point un mal à tous les hommes ; car elle ne parut pas telle à Socrate, qui, ayant en ses mains le pouvoir de l'éviter, la souffrit sans en être troublé, & passa toute cette dernière journée à discourir avec ses amis, à leur découvrir la vérité de l'âme & à leur enseigner quelle est la vie purgative des Philosophes. De-là on tire cette conséquence

quence sûre que la mort n'est point un mal par sa nature ; ce n'est donc pas elle qui nous trouble , mais l'opinion que nous en avons qu'elle est un mal , voilà ce qui cause notre affliction. Le miel n'est point amer : mais celui qui a la jaunisse , se trouvant mal disposé pour le miel à cause de la bile dont il est plein lui-même , est affecté par le miel , comme s'il étoit amer , & il faut purger cette bile pour rendre le malade capable de goûter les saveurs & de juger véritablement de la qualité du miel. Il en est ici de même , il faut redresser les opinions que nous avons des choses , en jugeant de nos biens & de nos maux par la règle qui nous apprend à distinguer les choses qui dépendent de nous , de celles qui n'en dépendent point , & ce qui est à nous en propre , de ce qui nous est étranger ; car si la mort est une de ces choses qui ne sont pas en notre pouvoir , elle n'est donc pas un mal (a). Et si elle n'est pas un mal de l'âme , mais un mal du corps , elle ne peut être non plus un mal qui

(a) Elle n'est pas un mal pour les gens de bien ; car c'est ainsi que Socrate l'a entendu.

nous regarde. Cela est si vrai que Platon, & dans Platon Socrate prouvent invinciblement que la mort est un bien, & qu'elle est préférable à la vie du corps, non pas pour celui-ci ou pour celui-là, (a) mais généralement pour tous les hommes, car voici les propres termes de Socrate dans le Phédon : (b) *Peut-être ferez-vous étonné de voir que c'est une chose qui ne change jamais comme la plupart des autres choses du monde qui changent selon les circonstances : celle-là ne varie en aucune occasion, la mort est toujours meilleure que la vie. Et dans les Livres des Loix, Platon en personne assure la même chose en ces mots : L'union de l'âme & du corps n'est pas meilleure que leur séparation, & je le dis très-sérieusement. Épictète, pour faire la démonstration à pris la mort, parce que c'est la*

(a) Simplicius se trompe ici : Socrate ne croyoit pas que la mort fût un bien pour les méchans qui avoient commis des péchés qui ne pouvoient être expiés.

(b) Ce passage est au commencement du Phédon : Simplicius en le citant de mémoire s'y est trompé, comme on peut le voir par la traduction que j'ai donnée de ce dialogue : ici j'ai accommodé la citation à son sens.

chose qui paroît la plus terrible ; mais comme chacun de nous trouve souvent plus terrible que la mort le moindre malheur où il est tombé ! que souvent , dans la moindre douleur , nous appelons la mort à notre secours , & que la pauvreté nous paroît plus insupportable que la mort même , sur tous ces accidens nous pouvons nous servir de la même démonstration qu'Épictète fait sur la mort ; car les malades , je dis même parmi le peuple , choisissent volontairement les plus grandes douleurs , lorsqu'ils donnent leur corps à brûler & à couper aux Chirurgiens qu'ils paient même très-chèrement , & bien qu'ils prennent ce parti pour l'amour de la vie , & de peur de la mort qui leur paroît plus terrible que les douleurs , on voit toujours par-là qu'on peut supporter courageusement & sans trouble les plus grandes douleurs , lorsqu'elles paroîtront utiles ! Les enfans des Lacédémoniens , pour le seul amour de la gloire , souffroient cette terrible flagellation en donnant jusqu'à la mort des preuves de leur patience. Il est évident qu'ils la souffroient non seulement avec constance , mais encore avec plaisir ; car autrement ils ne se

Les plus grandes douleurs supportées courageusement , quand elles sont utiles.

Patience des enfans de Lacédémone.

Douleurs
supportées
courageuse-
ment sont
un bien.

Que la pau-
vreté n'est
point un
mal.

feroient pas engagés volontairement dans cette lice. Ce n'est pas qu'ils ne sentissent la douleur, quoiqu'ils la sentissent moins que n'auroient fait des enfans moins exercés & plus délicats; mais c'est qu'ils étoient persuadés que les douleurs, bien loin d'être un mal, étoient un bien & un bien utile pour ceux qui pouvoient les supporter courageusement. Épicète diroit de même sur la pauvreté: ce n'est point un mal; car, si elle en étoit un, elle l'auroit paru à Cratès le Thébain, qui, ayant donné tout son bien à sa patrie, en disant;

Cratès prive Cratès de ces biens passagers,

Couronne
de liberté
que la pau-
vreté seule
donne.

crut s'être affranchi lui-même, & prit la couronne de liberté, parce qu'il avoit changé ses richesses contre la pauvreté. Ainsi, bien loin que tout cela soit terrible ou insupportable, comme il nous paroît, il est même souvent plus utile que le contraire, lorsque nous en rapportons toute l'utilité à nous-mêmes, c'est-à-dire à notre âme. Celui donc qui veut demeurer ferme & inébranlable dans tous ces accidens, doit avoir les saines opinions, qui seules en font

bien juger, & c'est ce qui est toujours en notre pouvoir, & par conséquent il est en notre pouvoir de demeurer toujours fermes & inébranlables.

Ceux qui suivront cette maxime en tireront encore un autre grand avantage ; c'est qu'ils se serviront des choses qui ne sont pas en notre pouvoir comme si elles y étoient. Il ne dépend pas de moi, par exemple, de n'être pas méprisé, ruiné, battu ; mais il dépend de moi d'avoir les saines opinions sur tous ces accidens, & de juger qu'ils ne sont pas des maux, mais au contraire le plus souvent des biens, & cette opinion suffit pour croire même qu'ils ne sont pas arrivés, ou que, s'ils sont arrivés, bien loin d'être préjudiciables, ils sont le plus souvent utiles : car tout homme de bon sens, comme je pense, fera toujours persuadé qu'il est plus beau & plus honnête pour nous, c'est-à-dire pour notre âme, de demeurer fermes & inébranlables dans les accidens fâcheux, que de n'y pas tomber, & d'autant plus beau & plus honnête que ces accidens sont plus grands, plus difficiles & plus fâcheux ; car comme dans les exercices, les plus

Autre grand avantage qu'on tire de cette maxime d'Épictète.

Tout homme sage trouve plus beau de soutenir un accident fâcheux avec courage, que de n'y pas tomber.

Exerci-

ces de l'âme
comme ceux
du corps,
les plus forts
sont meil-
leurs pour
celle qui
peut y ré-
sister.

Quatrecho-
ses qui ser-
vent à ac-
quérir la
constance &
la patience.

Vie dure
utile à tout.

forts & les plus violens exercent mieux les corps qui peuvent y résister, & contribuent davantage à procurer la santé, l'agilité, la force; il en est de même des exercices de l'âme; de sorte qu'elle doit rechercher ceux où elle a besoin de plus de force & de constance pour les supporter, & cette force & cette constance s'acquierent par ces deux voies; la première est d'avoir les saines opinions sur tous ces accidens, & la seconde d'y être préparé. Ce qui y sert encore beaucoup, est la vie dure du corps, qui certainement est bonne & utile à tout, & par le moyen de laquelle, les hommes les plus vicieux ont souvent méprisé ce qui nous paroît le plus douloureux & le plus insupportable. Un autre grand secours encore, c'est de méditer sur tous ces accidens qui peuvent arriver, & de s'y attendre; & toutes ces quatre choses sont en notre pouvoir. Que si donc ni la mort, ni aucune de ces autres choses qui nous paroissent fâcheuses, ne sont point des maux, il est évident que ni elles, ni ceux que nous en regardons comme les auteurs, ne sont la véritable cause de notre trouble, mais nous-mêmes & nos opinions; & par conséquent ce n'est que

nous & nos opinions que nous devons accuser de notre trouble, de nos regrets, de notre tristesse & de nos craintes.

X I.

ACCUSER les autres de ses malheurs, cela est d'un ignorant; n'en accuser que soi-même, cela est d'un homme qui commence à s'instruire; & n'en accuser ni soi-même ni les autres, cela est d'un homme déjà instruit.

S I M P L I C I U S.

Cet article est une suite du précédent, & si l'on y a joutoit la conjonction causative *car*, & que l'on dit tout de suite, *car accuser les autres*, &c. cela se suivroit fort naturellement, & Épicète ajouteroit fort à propos la raison pourquoi il ne faut jamais accuser les autres de ce qui nous trouble, qui nous effraye, qui nous afflige, ni de tout ce que nous prenons pour des-maux; car nous n'en accusons les autres que par ignorance. Et Épicète joint fort bien ici à

Pourquoi
l'homme
instruit n'ac-
cuse perfon-
ne de ses
malheurs.

Pourquoi
l'homme
qui com-
mence à
s'instruire
s'accuse de
ses mal-
heurs.

cet état d'ignorance, l'état de celui qui commence à s'instruire, & la disposition de celui qui est déjà instruit; car l'homme bien instruit, vivant selon la nature, ne manque jamais d'obtenir ce qu'il desire & ne tombe jamais dans ce qu'il craint, c'est pourquoi il ne se regarde jamais comme tombé dans aucun mal, & n'accuse personne d'un mal qu'il n'a point; mais l'homme qui commence à s'instruire manque quelquefois d'obtenir ce qu'il desire & tombe dans ce qu'il craint, parce qu'il associe à ses actions ses appétits brutaux; mais, retenu par la division que nous avons faite des choses qui ne dépendent point de nous & de celles qui en dépendent, il connoît qu'il est la cause de ses malheurs, & non pas les autres, toutes les fois qu'il fait consister ses biens & ses maux dans les choses qui ne sont pas en notre pouvoir.

Mais, dira quelqu'un, d'où vient donc qu'un homme qui commence à s'instruire, & qui connoît que nos biens & nos maux dépendent de nous, (car il ne s'accuseroit pas lui-même s'il ne le connoissoit) d'où vient qu'il tombe dans les fautes qui lui sont connues, & qu'il est obligé de ne s'en

prendre qu'à lui-même ? C'est parce que la connoissance des biens & des maux précède nos actions , car elle est l'action & l'effet de notre raison , & que nos appétits brutaux ne se conforment pas d'abord en tout , & ne se soumettent pas à ses ordres , & moins encore lorsque d'un côté l'indolence & la paresse de la raison , & de l'autre les mouvemens enflammés de la partie déraisonnable , ont fortifié nos passions & leur ont laissé usurper une tyrannie dont on ne peut presque plus secouer le joug. Telle étoit la disposition de Médée , qui dit dans la Tragédie qui porte son nom ,

D'où vient
que nous ne
faisons pas
le bien que
nous con-
noissons &
que nous
voudrions.

Je vois tous les forfaits dont je vais me noircir :
Mais ma foible raison , cédant à ma colere , &c.

C'est donc assez , & on doit être bien content , si avec le temps la raison , moitié par force & moitié par douces persuasions , comme par une espece d'enchantement , réduit les passions à s'accorder avec elle ; ce qui ne se fait que lorsque la connoissance est plus certaine , plus évidente , plus décidée & qu'elle n'est plus combattue par aucun doute. Il ne faut donc pas

Il faut du
temps pour
porter les
passions à
obéir à la
raison.

Pleine
science né-
cessaire
pour rédui-
re les pas-
sions.

Ignorance,
source de
tous les
maux, &
comment.

s'étonner que ceux qui commencent à s'instruire tombent dans des fautes, leurs passions n'étant pas encore subjuguées, & leur raison n'agissant pas encore avec une pleine science; & ils s'accusent eux-mêmes, & n'accusent pas les autres, parce qu'ils ont reçu tellement quellement la division de ce qui dépend de nous & de ce qui n'en dépend pas; mais ceux qui sont absolument ignorans tombent en plusieurs fautes, & parce que leurs passions sont allumées en eux, & parce que l'ignorance où croupit leur raison ne leur a pas permis de discerner ce qui est véritablement un bien ou un mal, & enfin parce qu'ils ne se sont jamais séparés un seul moment de cette nature brutale, non pas même par la seule pensée. Que dis-je, ils ne se sont jamais séparés de cette nature brutale? Eh! bien loin de nous en séparer, nous pensons que ce corps est nous-même & notre véritable essence, comme les avares croient que c'est leur or & leur argent. Nous péchons donc, parce que, n'étant point instruits, nous faisons consister nos biens & nos maux dans les choses extérieures, & qu'ignorant absolument ce qui est véritablement notre bien ou notre

mal, nous prenons souvent pour la cause de nos maux ceux qui nous enlèvent quelqu'une des choses extérieures que nous regardons comme des biens, & qui sont l'objet de nos desirs, ou qui nous précipitent dans celles que nous regardons comme des maux, & qui sont l'objet de nos craintes. Cependant ces choses extérieures ne sont pas toujours ce que nous les croyons; souvent même elles sont tout le contraire. Voilà pourquoi les enfans, qui sont dans cette ignorance, haïssent leurs précepteurs & les regardent comme la cause de leurs maux, & ils aiment, comme leurs bienfaiteurs, ceux qui ne les portent qu'à la joie & au plaisir.

Épictète nous donne donc ici en peu de mots des marques certaines pour connoître ceux qui sont instruits, ceux qui sont ignorans & ceux qui commencent à s'instruire.

Les premiers, ne tombant dans aucune faute à cause de la perfection de leur raison & de la soumission entière que leurs passions ont à ses ordres, n'accusent personne d'être cause de leurs maux; car il ne leur arrive aucun mal qui leur soit propre; en effet ils ne se font eux-mêmes aucun mal,

Caractère
de ceux qui
sont in-
struits.

puis qu'ils sont instruits ; & ils n'en peuvent recevoir des autres , puis qu'ils ne font pas confister leurs maux dans les choses extérieures & qui ne dépendent point d'eux.

Caractère
des igno-
rans.

Les ignorans , au contraire , pèchent par ces deux endroits , & par l'imperfection de leur raison , & par la révolte & l'indépendance de leurs passions , & ils accusent toujours les autres du vice qui est en eux , comme le voyant dans les choses extérieures. Or il n'y a rien de plus aisé , de plus doux , ni de plus convenable aux ignorans que d'accuser les autres des fautes qu'ils ont faites eux-mêmes.

Caractère
de ceux qui
commencent à s'in-
struire.

Mais ceux qui commencent à s'instruire ayant en eux un principe & un commencement de salut , quoiqu'ils commettent quelquefois des fautes & qu'ils tombent dans quelques maux , ils savent au moins où est le mal & où il s'engendre , & ce qui est la cause de leur égarement : c'est pourquoi ils ne s'en prennent qu'à cette cause , qui n'est autre qu'eux-mêmes.

Tous ceux donc qui , pour juger des hommes , se serviront sagement de ces règles , ne manqueront jamais de discerner exactement ces trois états , état d'ignorance , état d'instruction pleine

& entière, & état d'instruction commencée; car qu'est-ce que l'instruction? C'est proprement *la correction de l'enfant qui est en nous par le Pédagogue que nous avons aussi en nous.* L'enfant, c'est la partie brutale & déraisonnable qui ne voit jamais ce qui lui est utile, & qui tend toujours à ce qui lui fait plaisir, comme les enfans; & le Pédagogue, c'est la raison qui réfrène & modère nos appétits brutaux, & qui les ramène à ce qui est utile. Voilà pourquoi les ignorans, courant toujours après leurs desirs comme les enfans, & sans aucune réflexion, commettent plusieurs fautes, parce qu'ils s'abandonnent eux-mêmes; & ne s'accusent pourtant jamais, parce qu'ils ne font point de réflexion.

Ce que
c'est que
l'instruction.

Il y a en
nous un en-
fant & un
Pédagogue.

Ceux qui commencent à s'instruire ont déjà le Pédagogue qui parle & l'enfant qui commence à écouter; c'est pourquoi quand ils pèchent, ils sentent qui est celui qui fait la faute, & n'en accusent que lui.

Enfin ceux qui sont instruits ont & le Pédagogue plein de sagesse, & qui a déjà réduit l'enfant; & l'enfant bien corrigé, & qui a reçu toute sa perfection, parce qu'il est entièrement soumis à son maître, & parfaitement

d'accord avec lui-même ; car voilà en quoi consiste la vertu de l'enfant.

X I I.

N E te glorifie jamais d'aucun avantage étranger : si un cheval, en se vantant, disoit : je suis beau, cela feroit supportable ; mais toi, quand tu dis, en te glorifiant : j'ai un beau cheval, sache que c'est d'avoir un beau cheval que tu te glorifies. Qu'y a-t-il donc là qui soit à toi ? L'usage que tu fais de ton imagination. C'est pourquoi lorsque, dans l'usage que tu feras de ton imagination, tu suivras la nature, alors tu pourras te glorifier ; car tu te glorifieras d'un bien qui est à toi.

S I M P L I C I U S.

Épictète vient de nous enseigner comment il est possible que dans les accidens fâcheux qui viennent du dehors, on se conserve sans trouble, sans crainte, sans tristesse. Et ici il nous apprend comment nous devons nous conduire à l'égard des choses extérieures qui nous paroissent des

biens, & qu'il appelle *des biens étrangers*, selon ce qu'il a dit au commencement que les choses qui ne dépendent point de nous sont foibles, esclaves, sujettes à mille traverses & entièrement étrangères. Il dit donc que nous ne devons jamais nous glorifier d'aucune de ces choses étrangères que nous regardons comme des biens. Et, par ce mot *se glorifier*, il ne veut pas parler d'une vanité, d'un orgueil & d'une sottise présomption, comme nous avons coutume de nous servir souvent de ce mot en mauvaise part; car, dans ce sens, il ne nous permettroit pas même de nous glorifier de nos biens propres, de nos véritables biens; mais, par ce terme de *se glorifier*, il veut dire seulement concevoir une opinion de quelque augmentation, de quelque aggrandissement, par le moyen de quelque bien qui nous est arrivé. Il dit donc qu'il ne faut pas s'imaginer que nous puissions croître & devenir plus grands par les biens étrangers; ni exceller par-là en quoi que ce soit; car chaque bien est le bien du sujet où il se trouve, & qu'il embellit selon sa nature. Le bien qui se trouve dans un cheval, est le bien du cheval & non pas le nôtre. Si le cheval est

Ce que signifie le mot *se glorifier* dans cette maxime d'Épictète.

Orgueil condamné par les Stoïciens, qui ne veulent pas qu'on s'enorgueillisse, même de ses véritables biens.

Ce que c'est que le véritable bien.

hardi , léger & obéissant , il a les vertus qui font les vertus d'un cheval , & non pas les nôtres ; & par-conséquent ce n'est pas un bien qui soit à nous , & qui nous rende plus grands & plus parfaits.

Mais quoi ! dira-t-on , les vertus des choses qui sont à nous & des instrumens dont nous nous servons ne se rapportent-elles pas tous les jours

Oui ; car on loue les ouvriers d'avoir leurs instrumens en bon état.

Autre est la vertu & la perfection de l'instrument , & autre la perfection de l'ouvrier.

à leurs maîtres ? Oui ; cependant la vertu d'une hache ne rendra jamais le Charpentier bon artisan , s'il ne l'est auparavant ; car , autre est la vertu d'une hache , en tant qu'elle est bien faite & bien aiguillée ; & autre la vertu du Charpentier , en tant qu'il fait fort bien son métier : la figure & le tranchant bien aiguisé , voilà la vertu de la hache ; cette vertu sert à l'art & à l'ouvrage qui en résulte , mais c'est toujours la vertu de l'instrument , & elle ne contribue en rien à la perfection de l'ouvrier , dont la vertu consiste dans les règles de son art , quand même l'ouvrage qu'il feroit seroit méchant , soit par la faute de la matiere , ou par la faute de l'ouvrier , ou enfin par quelque autre accident. Mais , dira-t-on , quel est donc notre bien propre , & que nous puissions regarder comme

un bien qui nous rend plus grands & plus parfaits ? Épicète a dit d'abord que c'étoient les saines opinions, & il dit ici que c'est l'usage que l'on fait de ses opinions en suivant la nature ; car ce qu'il a appelé là *opinion*, il l'appelle ici *imagination*, parce que les choses paroissent telles & telles à notre imagination ; quelquefois telles qu'elles sont, & quelquefois tout le contraire ; & cet usage de notre imagination, en suivant la nature, n'est autre chose que de voir les choses telles qu'elles sont véritablement, & de ne pas les confondre, de manière que l'on prenne l'intempérance pour un bien & la tempérance pour un mal ; & , pour parler encore plus proprement, l'usage de nos imaginations, en suivant la nature, est le desir du bien & la crainte du mal. Ce n'est pas la simple connoissance que telle chose est un mal & telle autre un bien, mais le desir & la recherche de ce qui nous paroît certainement un bien, & la crainte & la fuite de ce qui nous paroît certainement un mal. Nous ne sommes pas véritablement les maîtres de faire ce que nous voudrions, mais nous sommes les maîtres de desirer & de craindre. Épicète ne

Quel est le bien qui nous rend plus grands & plus parfaits.

Voir les choses ce qu'elles sont.

La connoissance seule du véritable bien ne suffit pas, si on ne le desiré, si on ne le recherche.

Nos actions doivent être d'accord avec nos saines opinions,

La raison combat jusqu'à certain point pour la vertu dans les viciieux, mais enfin elle est vaincue.

renfermeroit-il pas aussi quelqu'autre chose dans le précepte qu'il nous donne, de faire de nos imaginations un usage qui soit conforme à la nature ? Il nous montre par-là que nos actions doivent être d'accord avec nos saines opinions & suivre nos desirs ; c'est-à-dire , que nous ne devons pas être seulement persuadés que la tempérance est un bien , mais aussi être tempérans & faire que nos actions répondent aux saines opinions & soient conformes aux bons desirs ; car de croire que la justice est un bien & de la désirer foiblement , & seulement parce que tout bien est désirable , & de commettre des injustices , c'est ce que font tous les jours les intempérans , le désir de la volupté surmontant & subjuguant le désir du bien : car dans ces gens-là la raison voit foiblement ; mais enfin elle voit ce qu'il faut faire , & combat même pour cela jusqu'à certain point ; les bons desirs , & les justes craintes se remuent même pour la soutenir ; mais ils se remuent foiblement ; la cupidité plus forte tient cette raison captive , la dépouille de tout ce qui pourroit l'aider , & la force enfin d'obéir à tout ce qu'elle ordonne , de maniere qu'elle est comme Médée dont on a déjà parlé.

D'ÉPICTÈTE 83

Il ne suffit donc pas d'avoir les saines opinions , ni de desirer & de craindre ; il faut encore que toutes nos actions s'accordent avec ces opinions saines : & c'est en cela que consiste l'usage que nous devons faire de nos imaginations , en suivant la nature ; usage que nous devons regarder comme notre véritable bien , qui ne peut jamais consister dans aucune des choses extérieures : car , comme l'ouvrage du Charpentier , en tant que Charpentier , n'est bon que lorsqu'il est conforme aux règles de son art , il en est de même des actions du Philosophe , elles ne sont bonnes que quand elles s'accordent avec les saines opinions.

Ce que c'est que l'usage que nous devons faire de nos imaginations , de nos opinions.

X I I I.

COMME dans un voyage de long cours , si ton vaisseau entre dans un Port , tu sors pour aller faire de l'eau , & , chemin faisant , tu peux amasser un coquillage , un champignon ; mais tu dois avoir toujours ta pensée à ton vaisseau , & tourner souvent la tête , de peur que le Patron

ne t'appelle ; & , s'il t'appelle , il faut jeter tout & courir , de peur que , si tu fais attendre , on ne te jette dans le vaisseau pieds & poings liés , comme une bête ; il en est de même dans le voyage de cette vie : si , au-lieu d'un coquillage ou d'un champignon , on te donne une femme , un enfant , tu peux les prendre ; mais , si le Patron t'appelle , il faut courir au vaisseau & tout quitter , sans regarder derriere toi. Que si tu es vieux , ne t'éloigne pas trop du navire , de peur que , le Patron venant à t'appeler , tu ne sois pas en état de le suivre.

S I M P L I C I U S .

Épictète en peu de mots , & d'une maniere pleine de force , nous a retirés des choses extérieures qui paroissent des biens , en nous prouvant qu'elles sont toutes étrangères , & qu'il n'y en a aucune qui soit notre véritable bien. Mais , de peur qu'on

ne pense qu'il veut nous défendre absolument de nous marier, d'avoir des enfans, en un mot, d'user des choses extérieures, il enseigne ici quelles sont les choses dont nous pouvons user, & comment nous en devons user. Il dit donc premièrement, que nous devons faire tout dépendre de la volonté de Dieu seul qui gouverne ce monde, & , nous tenant toujours attachés à lui, user ensuite des choses extérieures avec subordination. Premièrement, nous pouvons user des choses nécessaires à la vie & sans lesquelles il est impossible de la conserver : ces choses sont comprises sous ce mot *aller faire de l'eau* : c'est-à-dire, la nourriture, les habits & le logement qui suffisent à ceux qui ne cherchent pas le superflu : on peut donc rechercher ces choses, pourvu que ce ne soit qu'en second ; & pour les choses qui ne sont pas nécessaires, mais seulement utiles ou commodes pour la vie, comme une femme, des enfans, des terres & autres choses semblables, qui ne sont données qu'en passant, & qui ne tiennent que le troisième rang, il faut les recevoir de Dieu, en tenant toujours sa pensée attachée à son bien principal ; & , pour

Vues d'Épictète dans cette maxime.

Nous devons faire tout dépendre de la volonté de Dieu seul.

Choses nécessaires peuvent être recherchées.

Choses utiles ou commodes doivent être reçues de Dieu.

Choses agréables, comme le luxe, les voluptés, doivent être rejetées.

les plaisirs, le luxe, les richesses, les dignités & autres telles occupations étrangères, comme elles ne peuvent s'ajuster avec la vie conforme à la nature, il ne veut pas même qu'on les reçoive en passant; car ce sont ces choses dont il a dit plus haut qu'il falloit absolument y renoncer. Quant à ceux qui commencent à s'instruire, il leur a aussi conseillé de différer pour le présent de se marier, d'avoir des enfans & autres choses semblables, afin que l'instruction ait le temps de prendre & de se fortifier; mais à ceux qui ont déjà fait quelque progrès, comme ils peuvent user de ces choses sans danger, il leur en permet l'usage, pourvu que ce soit en passant; & il me semble, qu'il ne pouvoit se servir d'un exemple plus propre ni plus convenable: car la mer, à cause de sa profondeur, de ses tempêtes & de ses continuelles vicissitudes, & parce qu'elle incommode ceux qui n'y sont pas accoutumés, a été prise par les anciens Mythologues pour le symbole de la naissance. Le vaisseau, c'est ce qui mène les âmes à la naissance, soit Parque ou Destinée, ou, comme on voudra l'appeler. Le Patron du vaisseau, c'est Dieu, qui, par sa providence,

La mer pour quoi prise pour le symbole de la naissance.

Simplicius explique en Pythagoricien les termes figurés, dont Epicure s'est servi dans cette maxime.

régit l'univers, & règle la naissance
 des âmes. L'entrée du vaisseau dans un Le vais-
 Port, est la descente des âmes dans le seau,
 lieu, la nation, la famille qui leur Le Patron
 conviennent, & selon laquelle les unes du vaisseau,
 naissent en tel lieu, en telle nation, Entrée du
 en telle famille & de tels parens, & vaisseau
 les autres ailleurs. La sortie pour aller dans le Port.
 faire de l'eau, c'est le soin des choses Aller faire
 nécessaires à la vie, & sans lesquelles de l'eau,
 on ne peut la conserver : car, qu'y a-t-il
 de plus nécessaire pour la nourriture
 que l'eau ? Le coquillage & le champi- Le coquil-
 gnon que l'on ramasse en passant, c'est, lage & le
 comme il l'a lui-même fort bien expli- champi-
 qué, une femme, des enfans, une mai- gnon,
 son & autres choses semblables que
 Dieu donne & qu'il faut recevoir, non
 pas comme des biens principaux, ni
 comme nos biens propres ; car notre
 bien principal, c'est d'être toujours at-
 tachés à notre Patron & de ne le perdre
 jamais de vue : il ne faut pas même
 courir à ces choses comme à des choses
 nécessaires, ni comme on court pour
 aller faire de l'eau ; mais il faut les rece-
 voir comme des choses superflues &
 pourtant utiles à la vie. Que si le Pa-
 tron du vaisseau nous rappelle & nous
 donne le signal de retourner à lui &
 à notre véritable patrie, d'où nous
 sommes sortis : cours, dit Épicète,

retourne vite au vaisseau, en quittant toutes ces choses superflues qui t'occupent, en suivant celui qui t'appelle, & sans regarder un moment derriere toi, afin que, lorsque la nature te délie, tu ne veuilles pas demeurer ici par ton propre choix; car, dit Épicure, si tu ne suis volontairement & de tout ton cœur, en quittant ici bas toutes choses sans regret, tu seras jeté dans le navire pieds & poings liés, comme les bêtes, c'est-à-dire, que tu quitteras la vie malgré toi, en pleurant & en regrettant ceux que tu quittes, comme les insensés & les stupides. Celui qui se marie chemin faisant & qui a des enfans & autres choses semblables, peut vaquer à cela pour un temps, de maniere que, suffisamment rassasié, il puisse tout quitter & sortir de la vie sans aucune attache qui l'y retienne, & obéir de tout son cœur à la voix de son Patron. Que si tu es vieux & déjà près de ta fin, ne te jette dans aucun de ces liens; mais tiens-toi toujours prêt pour la retraite, afin que, le moment du départ étant venu & le signal donné, tu ne traînes pas derriere comme un homme trop chargé, & embarrassé de mille entraves, & que tu ne pleures pas une jeune femme que tu as épousée,

D'ÉPICTÈTE. 89

épousée, & de tendres enfans. D'ailleurs il est bien plus séant à un vieillard de penser à sortir de cette vie, que de travailler à y prendre de nouvelles racines & à s'y établir.

X I V.

NE demande point que les choses arrivent comme tu les desires, mais desire qu'elles arrivent comme elles arrivent, & tu prospéreras toujours.

S I M P L I C I U S.

Après nous avoir dit quelles sont les choses extérieures dont nous devons user, que nous devons user nécessairement de celles qui sont nécessaires, & de routes les autres en chemin faisant, & que ni les unes ni les autres ne doivent être notre but principal, cet usage ainsi limité & borné, Épicète nous donne ici les moyens d'user de ces choses extérieures sans trouble, sans tristesse, & même avec plaisir. Si nous voulons donc vivre sans fâcherie & sans gronder toujours de ce qui arrive, il faut de deux choses l'une, ou que la nature fasse toujours pour nous des choses qui nous

Moyens
d'user sans
trouble des
choses exté-
rieures.

Il faut
que la na-
ture s'ac-
comode à

nous , ou
que nous
nous accom-
modions à
la nature.
Lequel est
le plus juste
& le plus
aisé ?

soient agréables , ou que nous trou-
vions agréables celles qu'elle fait pour
nous , car autrement il n'est pas pos-
sible que nous soyons heureux. Or est-il
que de vouloir forcer la nature à ne
faire que ce qui nous plaît , outre que
cela est impossible , il ne seroit pas
même utile : car une infinité de choses
nous plaisent , qui nous sont pourtant
très - préjudiciables , soit à cause de
l'ignorance où nous sommes de leur
nature , soit à cause de nos appétits
brutaux qui règlent le plus souvent
nos desirs. Si nous voulons donc être
heureux il faut de toute nécessité que
nous nous mettions dans la disposi-
tion que tout ce que la nature fait
nous plaise (a).

(a) Simplicius ajoutoit ici beaucoup de choses
pour prouver que les calamités qui arrivent dans
le monde ne sont pas des maux ; j'en ai fait
une dissertation particuliere , que l'on trouvera
à la fin du second volume , sous ce titre : *Que
les calamités qui arrivent dans le monde ne sont
pas des maux , mais des biens ; & de leur utilité.*



X V.

LA maladie est un empêchement du corps & nullement de la volonté, à moins qu'elle ne le veuille. Je suis boiteux, voilà un empêchement pour mon pied; mais pour ma volonté, point du tout. Sur tous les accidens qui t'arriveront, dis-toi la même chose; car tu trouveras que c'est toujours un empêchement pour quelqu'autre chose & non pas pour toi.

S I M P L I C I U S.

Après qu'Épictète a dit que celui qui veut être heureux ne doit pas demander que les choses arrivent comme il veut, mais qu'elles arrivent comme elles arrivent, il fait ici la démonstration & donne la preuve de son précepte, qui est qu'il faut supporter patiemment les choses fâcheuses qui arrivent du dehors; & en même temps il prévient une objection qu'on pourroit faire. Sa démonstration ou sa preuve est, je pense: si les choses fâcheuses, qui arrivent du dehors, nous arrivoient

Que cet article est la preuve & la démonstration de l'article précédent.

à nous, il faudroit avec tout cela, si elles étoient utiles, les supporter patiemment, quelque fâcheuses qu'elles pussent être: & si ce n'est pas à nous qu'elles arrivent, mais à toute autre chose, pourquoi nous fâcher de ce qui arrive à d'autres qu'à nous? *La maladie est un empêchement du corps*: il dit fort bien *un empêchement* & non pas *un mal*; car ni la maladie ni la mort ne sont un mal pour le corps, comme nous l'avons déjà montré, mais un empêchement & un obstacle pour ses fonctions, comme de boiter est un empêchement pour les fonctions du pied. Épictète étoit en cet état: c'est pourquoi il ne parle pas, comme on dit, du bout des lèvres, mais du fond du cœur & par la force d'une vérité dont sa vie est la preuve. Je suis boiteux, c'est un empêchement pour mon pied; je suis pauvre, c'est un empêchement pour la grande dépense & nullement pour ma volonté, à moins qu'elle ne le veuille. Si nous étions corps, pieds ou argent, ces choses seroient certainement un obstacle pour nous; mais si nous ne sommes rien de tout cela, & que nous soyons seulement l'âme raisonnable qui se sert du corps comme d'un instrument & des choses extérieures pour ses fonctions, & que notre bien & notre

mal , consistant dans notre volonté , ne puissent être empêchés par aucune de ces choses , il est évident que nous ne pouvons l'être non plus , & que rien de tout ce qui arrive du dehors ne peut être un empêchement pour nous , mais pour quelque autre chose qui n'est point nous ; d'où il s'ensuit que nous ne devons point être fâchés de tous ces accidens comme s'ils nous arrivoient à nous en propre ; car si nous sommes fâchés , il arrive que notre volonté sur des choses étrangères se fait un mal qui lui est propre , je veux dire son chagrin & son affliction. Voilà comment il a démontré ce qu'il avoit dit ; & pour l'objection qu'il prévient , c'est une objection tirée de l'utile , comme parlent les Rhéteurs. En effet , quelqu'un pourroit dire qu'il n'est nullement utile d'être malade ni d'être pauvre ; car le malade peut-il faire les fonctions auxquelles la nature l'a destiné ? Et le pauvre n'est-il pas obligé de travailler jour & nuit pour amasser de quoi soutenir sa vie ? Il prévient donc cette objection , en disant que la maladie , la pauvreté & autres tels états ne sont point du tout des empêchemens de la volonté , qui fait l'essence de l'homme , &

Objection
qu'Épictète
prévient
dans cet ar-
ticle.

Ni la ma-
ladie ni la
pauvreté ne
sont des em-
pêchemens
pour l'âme.

de laquelle dépendent son bien & son mal ; car qui est-ce qui empêche un malade d'embrasser ce qui est conforme à sa nature & de fuir le contraire ?

Éloge de la
pauvreté.

Qu'est-ce que la pauvreté a forcé un homme de bien & un honnête-homme de faire qui fût indigne de lui ? N'est-ce pas dans la pauvreté que Diogene , Cratès & Zénon se sont appliqués véritablement à la Philosophie ? N'est-ce pas dans cet état qu'ils ont fait voir un modèle achevé de la vie qui convient aux hommes qui veulent suivre la nature ? Et n'ont-ils pas montré à ceux qui ont de bons yeux le fonds de richesses qui se trouve dans la vie simple & frugale , puisqu'ils avoient quitté les richesses pour la pauvreté ? Car qui est-ce qui n'aimeroit pas à nourrir de tels personnages ? Qui est-ce qui , en les nourrissant , ne croiroit pas plutôt recevoir une grâce que la faire ? Mais pourquoi chercher d'autres exemples , lorsque le même Épicète , qui nous donne ce précepte , a été esclave , infirme & boiteux dès sa jeunesse , & a vécu toujours dans une si extrême pauvreté , que la petite maison qu'il avoit à Rome n'a jamais eu besoin de porte , parce qu'il n'y avoit qu'une couchette & un matelas sur lequel il dormoit ? C'est le

Épicète
infirmes, boi-
teux & pau-
vre.

même Épicète qui nous dit que d'être boiteux, c'est un empêchement pour le pied, & non pas pour la volonté, à moins qu'elle ne le veuille : & ces belles paroles il les tire de l'état de sa vie & du fond de son expérience, & nullement de l'envie de dire quelque chose d'extraordinaire, & que les hommes doivent louer, comme nous faisons nous autres pour la plupart ; & voilà pourquoi aussi les paroles de cet homme pénètrent jusqu'au vif les âmes bien nées.

D'où vient que les maximes d'Épicète pénètrent jusqu'au vif ceux qui sont bien nés.

X V I.

SUR chacun des objets qui se présentent, souviens-toi de rentrer en toi-même, & d'y chercher quelle vertu tu as pour bien user de cet objet. Si tu vois un beau garçon ou une belle fille, tu trouveras, contre ces objets, une vertu, qui est la continence ; si c'est quelque peine, quelque travail, tu trouveras le courage ; si ce sont des injures, des affronts, tu trouveras la résignation & la patience. Si tu t'accoutumes ainsi à déployer sur chaque accident

la vertu que la nature t'a donnée pour le combattre , jamais tes imaginations ne t'emporteront.

S I M P L I C I U S .

Les maximes d'Épicure paroissent impossibles à la plupart des hommes.

Qu'elles ne sont nullement impossibles.

Dieu a donné à l'âme des vertus contre chaque accident.

Après avoir avancé des maximes très-grandes & qui paroissent impossibles à la plupart des hommes , qu'il faut mépriser la maladie du corps comme un mal étranger ; qu'on doit vouloir que les choses arrivent comme elles arrivent , & qu'il ne faut ni se laisser surprendre par les choses agréables qui viennent du dehors , ni se laisser abattre par celles qui sont tristes & fâcheuses , il entreprend ici avec raison de montrer que ces maximes ne sont nullement impossibles , & qu'il dépend de nous de les pratiquer. Il montre donc que celui qui a créé l'âme humaine , non pour être toujours élevée parmi les êtres supérieurs (car c'est-là le propre des Esprits angéliques , ou plutôt des Dieux) mais pour descendre quelquefois dans les corps , & converser parmi les êtres mortels & périssables , lui a donné contre chaque accident des vertus par le secours desquelles elle pourra fournir sa carrière sans en être blessée , & les surmonter. Contre les choses qui paroissent agré-

bles, il lui a donné la continence; remarquez qu'il ne dit pas la *tempérance* ou la *sagesse*, mais la *continence*, parce qu'il adresse ce précepte à ceux qui travaillent encore à s'instruire: ces choses agréables excitent les passions, combattent contre la raison & sont vaincues, lorsque l'instruction n'est pas vaine; car voilà ce que c'est que la *continence* (a), comme l'*incontinence* est lorsque la raison succombe dans ce combat contre les passions & est vaincue: au lieu que dans ceux qui sont parfaitement instruits, l'appétit concupiscible, qui est l'enfant dont j'ai parlé, est soumis entièrement & sans réserve à la raison, de manière qu'il n'est ému d'aucun objet qu'autant qu'elle le commande, que quand elle le commande & jusqu'où elle le commande, & c'est-là la *tempérance* ou la *sagesse*, c'est-à-dire la santé & l'intégrité de notre raison, & son empire sur tous les sens; car elle est malade & divisée, lorsque les passions la surmontent & la déchirent; mais elle est saine & entière, lorsqu'elle a surmonté les passions.

Contre les choses tristes & pénibles, Contre les

(a) C'est-à-dire que la continence trouve encore des passions à vaincre, & que la tempérance n'en trouve plus.

choses fâcheuses & pénibles, Dieu a donné la force aux instruits & le courage à ceux qui s'instruisent.

Le courage n'est plus nécessaire, lorsqu'il n'y a plus de combat.

Dieu a donné à ceux qui sont déjà instruits la force, qui, se tenant à la porte de l'âme, comme un homme armé, empêche la tristesse d'y entrer, & qui, lui assaisonnant les travaux, les lui fait recevoir sans chagrin & sans peine, comme un exercice qui lui est présenté : & à ceux qui s'instruisent encore, il leur a donné le courage qui résiste généreusement aux accidens fâcheux, empêche l'âme d'y succomber & la porte à combattre & à repousser les coups de son ennemi ; car cette résistance vigoureuse & continuelle du courage, fait que la raison est victorieuse & la passion soumise, & cela étant répété plusieurs fois avec sagesse & prudence, la passion s'accoutume enfin à obéir à la raison & à ne plus se révolter, parce qu'elle a déjà reçu le frein de la science. Et il n'est plus besoin de courage, parce qu'il n'y a plus de combat ; car un tel homme ne desire rien, n'est frustré de rien, ne craint rien & ne fuit rien ; & voilà d'où naissent nos combats & nos tristesses.

Contre les injures, dit Épicète, tu trouveras la patience pour les repousser ; car les injures n'ont point par leur nature la vertu d'affliger & de chagriner ceux à qui elles s'adressent ; ce n'est que notre opinion, que nous formons ou

par vanité ou par colere. La seule vertu qu'elles aient c'est de faire que nous blâmions celui qui les dit. Or, afin que ce blâme ne soit pas l'effet de notre passion, il faut bien connoître le vice de celui qui nous dit ces injures : car ou il ment, ou il est notre ennemi ; ainsi nous souffrirons l'injure comme ne nous faisant aucun mal : bientôt même nous supporterons le vice de celui qui nous calomnie, quand nous penserons qu'il en porte le premier la peine, puisqu'il corrompt & détruit sa liberté, qui n'est autre que lui-même. Que dis-je ? Nous pouvons même tirer une grande utilité de ces injures ; l'utilité en est manifeste, si elles sont fausses ; & si elles sont vraies, l'utilité en est encore sensible, en ce qu'elles découvrent quelques-uns de nos maux que nous ne connoissons pas, ou si nous les connoissons, nous nous flations qu'ils étoient inconnus aux autres ; & cela suffit pour retenir ceux qui commencent à s'instruire & qui ne surmontent pas leurs passions basses & sordides par le seul amour du bien, mais par ambition : car l'ambition est bonne & utile pour corriger les autres passions ; c'est pourquoi elle est appelée *la chemise*, parceque l'âme,

Il ne faut pas seulement souffrir les injures, il faut encore supporter le calomniateur.

Utilité des injures.

L'ambition est bonne à quelque chose. Simplicius trait-

tera cela plus
au long sur
un autre ar-
ticle.

dépouillant toutes les autres passions, dépouille l'ambition toute la dernière pour se livrer toute nue au véritable bien. Il faut donc, dit Épicure, sur chaque objet, sur chaque accident qui vient du dehors & qui nous tire en dehors, il faut ne pas nous laisser emporter à notre imagination qui nous dit, cela est bon, cela est mauvais, & ne pas laisser exciter d'abord en nous des mouvemens de desir ou de crainte; mais, après avoir trouvé la vertu que nous avons en nous-mêmes, & qui est opposée à ces accidens, & après l'avoir appelée à notre secours, repousser avec elle & par elle tous les traits de notre ennemi.

X V I I.

NE dis jamais sur quoi que ce puisse être : j'ai perdu cela; mais je l'ai rendu. Ton fils est mort? tu l'as rendu. Ta femme est morte? tu l'as rendue. Ta terre t'a été ôtée? voilà encore une restitution que tu as faite. Mais celui qui te l'a ôtée est un méchant. Que t'importe, par les mains de qui celui qui te l'a don-

D'ÉPICTÈTE. 101

née a voulu la retirer ? Pendant qu'il te la laisse , uses-en comme d'une chose qui ne t'appartient point , & comme les voyageurs usent des hotelleries.

S I M P L I C I U S .

Après avoir parlé des accidens qui arrivent du dehors & nous avoir enseigné de quelle manière nous devons les recevoir & user des choses fâcheuses ou agréables , Épiète parle ici des pertes que nous pouvons faire & de la manière dont nous devons les prendre pour les supporter. Il dit donc : tout homme qui croit avoir perdu quelque chose qui lui appartient en propre , ne peut n'en être pas affligé , & ne pas se plaindre de celui qui la lui a ôtée ; & tout homme qui ne fait que rendre ce qui appartient à autrui , à moins que d'être très-injuste & très-ingrat , n'est nullement affligé & ne se plaint point de celui qui retire ce qui est à lui. Or toutes les choses extérieures ne nous appartiennent point , c'est pourquoi elles ne dépendent point de nous : mais ce qui nous appartient en propre ce sont nos desirs , nos mouvemens , nos craintes dans lesquels

Suite & méthode d'Épiète.

consistent uniquement nos biens & nos maux. Sur toutes les choses extérieures, il faut donc être ferme sur ce principe & les regarder comme étrangères, c'est-à-dire comme un bien qui appartient à autrui. Et nous y ferons fermes, si nous ne disons pas seulement du bout des lèvres que ces choses extérieures ne nous appartiennent point, mais si nous en sommes intimement convaincus, & que nous nous exerçons dans la pratique jusqu'aux épreuves dont il parle ici. Quand un homme pleure la mort de son fils & qu'il dit qu'il l'a perdu, il est évident qu'il le regardoit comme son bien propre; puisqu'il appelle *perte* ce qui n'est que restitution & qu'il s'en afflige. Il est même certain que, s'il le pouvoit, il se vengeroit de celui qui le lui a ôté. Mais celui qui croit l'avoir rendu comme un bien étranger & qui appartient à autrui, ne s'afflige point & ne se plaint point de celui qui reprend ce qu'il lui a donné. Mais prenons bien garde à ce qu'Épictète veut nous insinuer en cet endroit; c'est que non-seulement les pensées communiquent leur disposition & leur vertu aux mots qu'elles produisent, mais aussi que les mots attirent & excitent les pensées. Il faut

Pensées
communi-
quent leur
vertu aux
mots, & les

donc, dit-il, donner aux choses extérieures le nom d'*étrangeres*, afin que par ce nom nous soyons disposés d'abord à les regarder comme des choses qui ne nous appartiennent point, & qu'ayant toujours d'elles cette pensée, nous en usions comme d'un bien qui est à autrui. Et parce que les soins qu'on en prend & l'empressement qu'on a pour elles augmentent la passion qu'elles causent, il faut n'avoir ces soins & ces empressements que comme pour des choses étrangères, c'est-à-dire qu'il faut ne les pas négliger & les soigner, non pas comme un bien propre & qui ne peut être ôté, mais comme les voyageurs soignent une hotellerie qu'ils espèrent de quitter bientôt, & que, pendant qu'ils y sont, ils tâchent de rendre la plus commode qu'il est possible. Et il ajoute fort bien, *pendant qu'il te la laisse*, afin que nous ayons toujours devant les yeux que celui qui nous l'a donnée peut aussi nous l'ôter.

mots, à leur tour, excitent les pensées.

Utilité qui se trouve à donner à chaque chose son véritable nom.

Mais parce que la plupart des hommes, pour augmenter leur affliction, exagèrent en termes tragiques la manière dont les choses leur sont ravies : *Pourquoi m'a-t-on ôté cela de telle ou de telle manière ? Pourquoi mon fils*

ou ma femme m'ont-ils été enlevés par une telle mort ? Je me console-rois plutôt , s'ils étoient morts d'une fièvre & non pas d'une apoplexie ou d'une convulsion ; c'est comme si on disoit en se fâchant : pourquoi celui qui m'a donné une telle chose me l'ôte-t-il par les mains de celui-là plutôt que par les mains de celui-ci ? Eh ! mon ami , il est juste que celui qui te l'a donnée de la manière qu'il a voulu , soit aussi le maître de te l'ôter de la manière qu'il lui plaît. Et Épictète a choisi avec raison les choses auxquelles on est le plus attaché , qui sont une femme & des enfans ; toutes les autres choses comparées à celles-là sont de nulle conséquence , & le vulgaire même a la force de les mépriser ; mais , comme il l'a déjà dit , & comme il le dira encore , il faut commencer par les petites. Quelqu'un t'a volé ta bourse , quelqu'un t'a enlevé ton domestique , t'a ôté ta maison , a confisqué ton bien , ne dis point : j'ai perdu cela ou cela ; mais : je l'ai rendu.

X V I I I.

Si tu veux avancer dans l'étude de la sagesse , laisse-là tous ces

raisonnemens : si je néglige mes affaires , je serai bientôt ruiné & je n'aurai pas de quoi vivre ; si je ne châtie mon valet , il deviendra méchant : car il vaut mieux mourir de faim , après avoir banni les soucis & les craintes , que de vivre dans l'abondance avec inquiétude & avec chagrin ; il vaut mieux que ton valet soit méchant , que si tu te rendois misérable. Commence donc par les petites choses : on a répandu ton huile , on t'a dérobé ton vin ? dis sur tout cela , c'est à ce prix qu'on vend la tranquillité , c'est à ce prix qu'on vend la liberté , on n'a rien pour rien. Quand tu appelleras ton valet , pense qu'il peut ne te pas entendre , & que , t'ayant entendu , il peut ne rien faire de ce que tu lui as commandé (a). Mais , diras-tu ,

(a) Il ne faut que cet endroit pour faire voir que ceux qui ont traduit Épiète ne l'ont traduit que sur le Latin qui est fautif , & qui n'explique nullement le texte.

mon valet se trouvera fort mal de ma patience & deviendra incorrigible : oui, mais tu t'en trouveras fort bien, puisque, par son moyen, tu apprendras à te mettre hors d'inquiétude & de trouble.

S I M P L I C I U S.

Objection
qui donne
lieu à cette
maxime.

Épictète
s'adresse en-
core à ceux
qui s'instrui-
sent, & non
pas à ceux
qui sont déjà
instruits.

Sur ce qu'il vient de dire qu'il faut user des choses extérieures comme de choses qui sont étrangères, & comme les voyageurs usent des hotelleries, il entend des gens qui lui font cette objection : mais si je néglige mes affaires, je n'aurai pas de quoi vivre ; si je ne châtie mon valet, il deviendra méchant ; & il leur répond, en suivant le principe qu'il a établi d'abord, & qui fait consister nos biens & nos maux dans les choses qui dépendent de nous & non dans le corps ni dans les choses extérieures. Et ce discours s'adresse à ceux qui, s'instruisant encore, ne sont pas en état de pouvoir avoir soin en même temps & d'eux-mêmes & des choses extérieures, sans danger ; car cet avantage n'est que pour ceux qui sont déjà instruits, & qui, s'étant mis en sûreté & ayant soumis leurs appétits brutaux à l'empire

de la raison, ne craignent plus que, s'ils viennent à regarder dehors, ils soient entraînés par la cupidité vers les objets sensibles, & qu'ils participent au désordre & au trouble qu'on y voit régner; car, demeurant toujours en eux-mêmes, ils communiquent aux choses extérieures le même ordre qui règne en eux: au-lieu qu'à ceux dont la cupidité est encore bouillante, il n'est pas sûr de leur permettre de se répandre vers les choses extérieures; car la cupidité se trouvant de même nature que ces objets, & n'étant ni réglée ni soumise à la raison, les entraîne & les submerge dans ces objets, parce qu'ils ne sont pas en état de se servir du gouvernail qui leur est propre. Que faut-il donc faire pour empêcher que celui qu'on instruit ne s'embarrasse du soin des choses nécessaires? On pourroit lui dire que la diminution que sa négligence apporteroit à son bien, seroit avantageusement compensée par la frugalité, qui seule est convenable à son état; & que, quand même il n'auroit pas de quoi se soutenir dans cette frugalité (a), il ne manque-

Les objets
extérieurs
ont en nous
un second
qui combat
pour eux.

(a) C'est ce que Criton & ses amis disoient à Socrate pour le porter à se sauver. Dans tous les lieux du monde où vous irez, vous y ferez tou-

roit pas de gens qui se chargeroient volontiers de nourrir un homme qui est content de si peu de chose, & qui, pour avoir soin de soi-même, a négligé son bien : on pourroit, dis-je, lui tenir tous ces discours qui n'ont rien que de vrai ; mais Épictète les laisse là comme trop mous & comme relâchant les nerfs de la vertu & souillant sa pureté, si son disciple a absolument besoin du secours des choses extérieures ; & il porte tout-d'un-coup sa comparaison à l'extrême. Il vaut mieux, dit-il, mourir de faim après avoir banni les soucis & les craintes, & après avoir recouvré toute la perfection, que de vivre dans l'abondance avec inquiétude & avec chagrin : car à quoi sert l'abondance des choses extérieures à celui qui n'est pas disposé selon la nature ? Elle lui est plus préjudiciable qu'utile ; à quoi sert la diversité des mets les plus exquis, à celui qui, à cause de sa maladie, ne sauroit en user sans empirer son mal ? *Il vaut mieux que ton valet devienne méchant, que si tu*

jours aimé ; si vous voulez aller en Thessalie, j'y ai des amis qui vous honoreront comme vous le mériteriez, & qui s'estimeront heureux de vous fournir tout ce qui vous sera nécessaire.

te rendois misérable ; car s'il étoit en notre pouvoir d'avoir soin de notre valet en nous conservant nous-mêmes, cela seroit sans doute beaucoup mieux ; mais si cela est impossible par deux raisons ; la première , parce que n'étant pas encore instruits , nous ne pouvons instruire les autres (a) ; & la seconde ,

(a) Ici Épiète & Simplicius, en cherchant la perfection, s'en éloignent entièrement ; car la perfection consiste dans la charité, & c'est une chose très-contraire à la charité que de laisser ses valets sans instruction. Il est bien certain que nous ne pouvons pas les instruire, si nous ne sommes nous-mêmes instruits ; mais il n'y a presque personne d'assez ignorant pour ne pouvoir pas enseigner à ses domestiques leurs principaux devoirs ; & c'est encore une très-méchante raison de dire que, *sans leur être utiles, nous pouvons nous faire à nous-mêmes un très-grand tort*. Il est très-vrai que, si le soin que nous avons de nos valets préjudicioit au soin que nous avons de nous-mêmes, nous serions obligés de les abandonner pour ne penser qu'à nous ; mais cela est impossible ; en les instruisant, nous nous instruisons, & le soin que nous avons d'eux s'accorde parfaitement avec celui que nous avons de nous-mêmes : car c'est un seul & même art ; & nos valets & nous, nous avons un seul & même maître. Ceux qui ont traduit *fils*, au lieu de *valet*, ont fait une faute très-ridicule.

parce que , sans être utiles à notre valet ; nous nous faisons un très-grand mal à nous-mêmes ; il vaut mieux le laisser dans son vice & avoir soin de nous. Ainsi donc Épictète , en poussant son disciple à la dernière extrémité , & en lui conseillant de choisir plutôt de mourir de faim que de demeurer sans instruction , s'il se tourmentoit beaucoup pour les choses extérieures , & de laisser au besoin son valet devenir méchant , plutôt que de se rendre lui-même misérable , l'exhorte à commencer par les petites choses , & il s'accommode aux forces de celui qu'il instruit :

Tout exercice modéré & proportionné à nos forces , est efficace & sûr.

car tout exercice modéré & proportionné à celui qui le fait est sûr & efficace ; au-lieu que si quelqu'un , méprisant cette médiocrité comme trop vile , refuse de commencer à s'exercer par cette huile renversée & ce vin dérobé , & qu'il passe tout-d'un-coup à des exercices au-dessus de ses forces , il n'y réussira nullement , parce qu'il n'est pas monté par degrés ; & les autres exercices lui seront inutiles , parce qu'il les a méprisés. Car supposons qu'un homme , sans passer par ces petits exercices , veuille imiter d'abord un Cratès & se défaire tout-d'un-coup comme lui de tout son bien ; ne s'en repentira-t-il

point bientôt , & ne desirera-t-il point les richesses qu'il a abandonnées ? car quoiqu'un Cratès , un Diogene , un Zénon & quelques autres se soient élevés tout-d'un-coup à la dernière frugalité & à la vie la plus conforme à la nature , cela est rare , & il n'est pas sûr que celui qui n'est pas rare lui-même , & qui n'est souvent qu'un homme du commun , se mesure avec ce qui est très-rare.

Il faut être un homme très-rare pour imiter ce qui est très-rare.

Après avoir dit que celui qui a commencé à s'exercer par les petites choses , doit s'exercer à mépriser la diminution des biens & des richesses , il ajoute , pour notre avancement , comment sur nos valets même , après avoir commencé par les petites choses , nous devons nous exercer à mépriser leur négligence & leur oubli , & à n'en être ni émus ni troublés. Il faut , dit-il , nous imaginer que notre valet ne nous entendra point , ou , s'il nous entend , qu'il n'exécutera pas nos ordres ; & nous dire d'avance que notre émotion & notre trouble ne lui serviront de rien ; car les choses imprévues & subites troublent sur-tout ceux qui commencent à s'instruire , elles les tirent de leur assiette ordinaire & leur font oublier leur but ; au-lieu que celles qu'on

a prévues & préméditées , apportent avec elles la modération , chassent l'oubli , & , par l'aecoutumance , elles nous préparent à celles qui arrivent contre nos espérances & qui surprennent notre imagination. Or qu'il y ait une extrême différence entre recevoir ces choses après s'y être préparé , & les recevoir sans y être préparé , c'est ce qui est sensible à tout le monde ; car non-seulement les choses tristes , mais encore les choses agréables qui arrivent sans que nous les attendions , troublent l'esprit ; celles qui sont tristes bouleversent & resserrent l'imagination , & avec elle la liaison de l'âme & du corps ; & celles qui sont agréables , relâchent , déchirent & dissipent la vigueur de l'âme ; de maniere que ces deux sortes d'accidens , quoique contraires , produisent pourtant les mêmes effets , les pâmoisons , les évanouissemens , les défaillances , & quelquefois même la mort. Mais cela est connu de tout le monde.

Lors donc qu'Épictète , sur la diminution des biens , nous avertit de nous dire , *c'est à ce prix qu'on vend la tranquillité & la liberté , & on n'a rien pour rien ;* & que , sur les valets , il nous dit que , *lorsque nous les appelons , nous*
devons

Les choses les plus agréables font souvent le même effet que les plus fâcheuses , quand elles arrivent tout d'un-coup sans être prévues.

Devons nous préparer à n'en être point entendus ou à n'en être point obéis ; sur les deux accidens , il est bon de pratiquer les deux préceptes , car il faut se figurer d'avance la diminution de son bien & l'attendre ; & , lorsque nos valets ne nous entendent point , ou ne nous obéissent point , il faut se dire de même : c'est à ce prix qu'on vend la tranquillité & l'exemption de passion & de trouble ; on n'a rien pour rien. Et pour ce qui est de ces petites choses , l'huile perdue & le vin dérobé , il a sans doute cru qu'on n'avoit pas besoin de préparation , & qu'il suffisoit de se dire ce mot après qu'elles étoient arrivées. D'ailleurs même , sur ces petites choses , la seule comparaison qu'on fait sur-le-champ suffit pour toucher & réveiller l'âme , puisque pour un peu d'huile & un peu de vin perdu , qui ne sont pas des choses de fort grand prix , on peut , si l'on veut , acquérir la tranquillité & l'exemption de passion & de trouble , & non pour une fois seulement , mais pour toujours , & s'en faire une habitude , si l'on est bien entendu à cette sorte de commerce , & que l'on sache bien acheter : car qui est-ce qui , comme le Diomède d'Homere , ne changeroit pas des armes d'airain contre des

Dans les petites choses , la seule comparaison de la perte ou du gain suffit pour nous rendre tranquilles.

armes d'or ? Qui est l'homme sensé qui refuseroit d'acheter les plus grands biens de l'âme par la perte des choses extérieures, des choses de néant, quelquefois même sans les perdre, & en se préparant seulement à les perdre comme des choses indifférentes, & qui ne nous touchent point ?

X I X.

Si tu veux avancer dans l'étude de la sagesse, ne refuse point sur les choses extérieures de passer pour imbécile & pour insensé.

S I M P L I C I U S.

Les deux causes de l'empressement des hommes pour les biens extérieurs.

Ceux qui négligent d'amasser des richesses, passent dans l'esprit des hommes pour des imbéciles & des insensés.

L'empressement que nous avons pour les choses extérieures, vient non-seulement de l'envie d'amasser du bien, afin de ne pas manquer du nécessaire, mais aussi de la peur de passer dans l'esprit des autres pour fainéans & pour insensés. Épictète, s'opposant donc à cette imagination, conseille à son disciple, qui veut faire du progrès, de ne pas, sur cette idée, s'appliquer tellement aux choses du dehors qu'il néglige celles du dedans ; car quelle plus grande folie que de vouloir demeurer véritablement fou, de peur de passer

D'ÉPICTÈTE. 115

pour fou dans l'esprit des fous ? Et cela même de nous accoutumer à ne vouloir pas vivre à la fantaisie des fous , & à ne pas nous soucier des jugemens qu'ils font de notre conduite , mais de régler & gouverner toutes nos affaires , en regardant toujours à la droite raison & en nous conformant au jugement de ceux qui vivent selon les règles , c'est ce qui contribue le plus à nous faire mener une vie conforme à la nature & convenable à l'homme , qui est un animal raisonnable.

*Mépriser
le jugement
des fous, &
ne faire at-
tention qu'à
celui des sa-
ges.*

X X.

NE cherche point à passer pour savant , & si tu passes pour un personnage dans l'esprit de quelques-uns , défie-toi de toi-même ; car sache qu'il n'est pas facile de conserver ta volonté conforme à la nature , & les choses du dehors ; mais il faut de toute nécessité qu'en t'attachant à l'un, tu négliges l'autre.



L'amour
de la vaine
gloire trou-
ble les plus
polis , &
ceux qui
sont les plus
avancés
dans l'étude
de la sages-
se.

Comment
l'amour de
la gloire em-
pêche le pro-
grès de l'a-
me.

Epictète travaille beaucoup à rendre l'âme de son disciple uniquement attentive à elle-même , principalement dans le temps de l'instruction. Et parce que le soin des choses extérieures n'est pas le seul qui tire l'âme au-dehors , mais aussi l'amour de la vaine gloire , qui trouble même les plus polis & ceux qui sont les plus avancés dans cette étude , il ordonne de couper & de retrancher cet amour jusqu'à la racine , en disant , *ne cherche point à passer pour savant*. Il n'empêche pas le desir de savoir , mais il retranche la cupidité de vouloir passer pour savoir : car c'est elle qui enfle l'âme , qui la tire au-dehors , qui la réduit à vivre pour les autres & non pas pour elle , & qui , satisfaite de la bonne opinion que les autres ont d'elle , ne lui permet plus d'avancer vers la véritable science. Et c'est avec raison qu'il ne dit pas , *ne passe point pour savant* , mais , *ne cherche point à passer pour savant* ; car la bonne opinion que les autres ont de nous n'est pas en notre puissance ; mais de la vouloir & de la chercher , c'est ce qui dépend de nous , c'est notre ouvrage. Et parce qu'il

arrive souvent que nous passons pour être quelque chose, sans que nous le voulions, & que nous le cherchions, c'est alors qu'Épictète nous dit : *défie-toi de toi-même* ; car cet avertissement nous aide à ne nous plus abandonner au jugement favorable que le public fait de nous, & à ne pas nous en contenter, de manière que cela nous empêche de faire de nouveaux progrès. En effet il est très-évident que rien ne convient davantage à ceux qui travaillent à s'instruire que de se défier d'eux-mêmes sur la bonne opinion qu'on a d'eux ; car celui qui est instruit & qui a déjà acquis la science, pouvant juger de lui-même sûrement & avec vérité, n'a pas besoin de s'en défier. Or il ne s'agit pas seulement ici de réputation de science, mais de réputation de sagesse, de justice, de valeur, de prudence, & en général de toutes les autres vertus ou qualités politiques, en un mot, de tout ce qui rend les hommes considérables. Et toutes ces qualités, Épictète les a comprises sous ce seul petit mot *ris*, *quelqu'un*, en disant, & *si tu passes pour quelqu'un*, c'est-à-dire, *pour quelque personnage dans l'esprit de quelques-uns*. Ensuite il ajoute la raison qui sert également

Nous défier de nous-mêmes, quand le public juge favorablement de nous.

Celui qui est déjà instruit, c'est-à-dire, qui a acquis la sagesse, peut seul juger sûrement de lui.

& à ce qu'il dit ici , & à ce qu'il a déjà dit , du soin des choses du dedans : c'est qu'il n'est pas aisé à celui qui s'instruit encore de conserver sa volonté libre & conforme à la nature , & de travailler à acquérir les choses du dehors , les biens ou la gloire ; car la conservation de notre volonté libre & conforme à la nature , consiste à rechercher les choses qui dépendent de nous & à mépriser celles qui n'en dépendent point ; & l'empressement qu'on a pour les choses du dehors produit un effet tout contraire. Voilà pourquoi il n'est pas facile à celui qui s'instruit de faire l'un & l'autre. Et , pour parler plus sûrement , il n'a pas dit , *il est impossible* , mais *il n'est pas facile* ; car il se trouve quelquefois des naturels excellens & des âmes grandes qui font tout d'un-coup de nobles efforts. Mais il faut de toute nécessité , ajoute-t-il , que , si tu veux réussir dans l'un , tu abandonnes entièrement l'autre.

X X I.

SI tu veux que tes enfans , que ta femme & que tes amis vivent toujours , tu es fou ; car c'est vouloir que les choses qui ne

dépendent point de toi, en dépendent, & que ce qui est à autrui soit à toi. De même si tu veux que ton valet ne fasse jamais de faute, tu es fou; car c'est vouloir que le vice ne soit plus vice, mais quelque autre chose. Veux-tu n'être pas frustré de tes desirs? tu le peux; ne desire que ce qui dépend de toi.

S I M P L I C I U S.

Les seules choses dignes de notre empressement & de nos recherches, ce sont celles où l'on peut réussir, car celui qui desire l'impossible est insensé: il faut encore qu'elles regardent & touchent de près celui qui les recherche; car de se mêler des affaires des autres, rien n'est plus superflu. Une troisième qualité qu'elles doivent avoir, c'est qu'il faut qu'elles soient de quelque prix, & sûres & durables. Car qui est l'homme sensé qui voudroit rechercher avec empressement ce qui est vil & passager? Épicète donc, voulant détourner son disciple de la recherche des choses extérieures, se sert de la division qu'il a faite au commencement, lorsqu'il a partagé les choses en celles

Quelles
sont les choses
dignes
de notre em-
pressement,
& les trois
qualités
qu'elles doi-
vent avoir.

qui ne dépendent point de nous, & en celles qui en dépendent : & il montre ici que toutes celles du dehors sont étrangères, & qu'étant étrangères, elles ne dépendent point de nous, comme il l'a montré. Tout homme qui veut que ses enfans, sa femme, & ses amis vivent toujours, veut & cherche ce qui ne dépend point de nous, & ce qu'il nous est absolument impossible de nous donner : car nous ne saurions jamais nous donner ce dont nous ne sommes pas les maîtres ; & c'est à ceux qui en sont les maîtres à nous les donner. De plus, les choses extérieures sont viles & périssables ; car tout ce qui est mortel doit nécessairement mourir, quand l'heure est venue. De même celui qui demande que son valet ne fasse point de faute, & soit meilleur qu'il n'est, comme nous le demandons tous, nous qui nous fâchons des fautes de nos valets, il est fou, dit Épicète, car il demande l'impossible (a) : & il est impossible que l'âme qui vit selon les appétits bru-

(a) Car le vice ne pouvant être chassé que par l'instruction, & les esclaves n'étant pas instruits, il étoit presque impossible qu'ils ne fussent pas vicieux. Voilà pourquoi les Anciens ont toujours parlé des esclaves comme du vice même.

taux de la partie animale, le vice de l'âme consistant à faire mal, il est impossible, dis-je, que cette âme ne fasse pas les actions convenables à ce vice qui est en elle. Il est donc d'une nécessité absolue que celui qui désire des choses impossibles, étrangères & périssables, ne les obtienne point, & que, ne les obtenant point, il passe sa vie dans la tristesse & dans les regrets; mais si nous voulons obtenir ce que nous désirons, ne désirons que ce qui dépend de nous. Or il dépend de nous de désirer ce qui est selon la nature. Plaçons donc nos empressements & nos recherches dans cela seulement, & point du tout dans les choses extérieures.

X X I I.

LE véritable maître de chacun de nous est celui qui a le pouvoir de nous donner ou de nous ôter ce que nous voulons ou ne voulons pas. Que tout homme donc, qui veut être libre, ne veuille & ne fuye rien de tout ce qui dépend des autres, sinon il sera esclave nécessairement.

Que tout
ce que nous
desirons ou
que nous
craignons
nous rend
esclaves.

Voici encore un nouveau reproche contre les choses extérieures & contre le penchant de l'âme pour elles ; c'est que non-seulement nous passons notre vie dans la tristesse & dans les regrets ; quand nous ne pouvons les obtenir , mais encore que nous sommes forcés d'être esclaves , & de servir , non pas à un seul maître , mais à plusieurs maîtres , cruels & impitoyables : *Car*, dit-il, *le véritable maître & seigneur de chacun de nous , c'est celui qui a le pouvoir de nous donner ou de nous ôter ce que nous voulons ou ne voulons pas.* Nous sommes soumis à ceux qui peuvent nous donner ce que nous désirons , nous leur obéissons , nous les servons comme des esclaves , afin qu'ils nous le donnent. Et ceux qui peuvent nous ôter ce que nous avons , nous les flattons avec crainte ; nous tremblons , & nous nous humilions comme devant nos maîtres , devant ceux qui ont le pouvoir de faire tomber sur nous ce que nous craignons , afin qu'ils n'usent pas de leur pouvoir. Or il est évident que pour nous les choses extérieures & les étrangères sont celles que les autres sont les maîtres de nous donner ou de

nous ôter : car nous sommes les maîtres de celles qui sont à nous , & elles sont absolument en notre puissance. Si donc la liberté est un bien , & que nous voulions être libres & non pas esclaves , ne desirons & ne craignons aucune des choses qui dépendent des autres ; autrement il faut de toute nécessité que nous soyons esclaves en plusieurs manières ; esclaves pour obtenir ce que nous desirons , & pour ne pas le perdre ; esclaves pour éviter ce que nous fuyons , & pour n'y pas tomber. Et prenez bien garde comme sur chaque chose nous avons deux maîtres , l'un au-dedans , l'autre au-dehors ; car la cupidité , surmontant la raison , c'est-à-dire nous , dont la raison fait l'essence , & traînant cette raison captive , sert désormais avec elle le maître qui est au-dehors , de sorte que nous ne sommes pas seulement esclaves , mais esclaves des esclaves. Encore les autres esclaves ont-ils cet avantage qu'ils sont éloignés de leurs maîtres , au moins pendant leur sommeil , & qu'ils en obtiennent quelque relâche ; mais nous , pendant notre sommeil même , nous obéissons aux ordres insolens , injustes & injurieux de nos maîtres cruels & barbares , & nous n'en obtenons pas le moindre relâche ,

Sur chaque chose nous avons deux maîtres, l'un en - dedans & l'autre en - dehors.

Qui est-ce qui peut résister à cette conspiration sans un secours de Dieu ?

Nous ne sommes pas seulement esclaves , mais esclaves des esclaves.

En quoi dès que nous avons une fois subi leur
l'esclavage joug : mais tantôt par des actions , tan-
de celui qui tôt par des discours , & tantôt par des
desire ou qui imaginations, ils nous font essuyer toute
craint , est leur rage , qui nous rend comme for-
plus dur & cenés. Et ce qu'il y a de plus fâcheux
plus funes- & de plus pitoyable , c'est que , parmi
te que celui les autres esclaves , ceux qui sont les
des véritables esclaves , ceux qui sont les
ves. plus sages , n'obéissent que malgré eux

Nos maîtres , c'est-à-dire , nos
à-dire , nos passions , ne
passions , ne au-lieu que nous , nous obéissons à nos
nous con- maîtres avec plaisir , & nous employons
seillent & toutes sortes de moyens pour obtenir ,
ne nous or- ou pour éviter ce qu'ils nous ordonnent
donnent de chercher ou de fuir , & qu'ils n'or-
rien que donnent jamais que pour notre perte.
pour notre perte.

X X I I I.

SOUVIENS-TOI que tu dois te
conduire dans la vie comme dans
un festin (a). Un plat est-il venu
jusqu'à toi ? Étendant ta main

(a) *Un plat est-il venu jusqu'à toi ?*

Pour entendre la lettre du texte , il faut savoir
que , quand on étoit à table , le maître du festin
faisoit porter tout autour des bassins garnis de
tout ce qu'on pouvoit manger avant le repas
pour se mettre en appétit ; & c'est ce qu'on appel-
loit *πρωτοφαΐ* , *gustationes*.

avec décence , prends - en modestement. Le retire - t - on ? Ne le retiens point. N'est - il point encore venu ? N'étends point loin ton desir , mais attends qu'il arrive enfin de ton côté. Uses - en de même avec des enfans , avec une femme , avec les charges & les dignités , avec les richesses , & tu seras digne d'être admis à la table même des Dieux. Que si , quand on te les présentera , tu ne les prends point , & que tu les rejettes & les méprises , alors tu ne seras pas seulement le convive des Dieux , mais leur collègue , & tu regneras avec eux : car c'est par - là que Diogene , Héraclite & quelques autres ont été justement des hommes divins , & reconnus pour tels de tout le monde.

S I M P L I C I U S .

Après qu'Épictète a refréné en plusieurs manières le penchant de ses dis-

ciples pour les choses extérieures , afin
 qu'on ne croye pas qu'il veut les en dé-
 tourner entièrement , il leur dit quel-
 les sont celles dont ils peuvent user , &
 de quelle manière ils en doivent user.
 Il leur a déjà dit que , de celles qui sont
 nécessaires & utiles à la vie , ils peu-
 vent en user comme en chemin faisant ,
 pourvu qu'ils aient toujours l'œil sur
 leur vaisseau. Et ici il leur dit que de
 ces choses nécessaires & utiles , celles
 qui leur sont données , ils les doivent
 prendre décemment & modestement ,
 comme les femmes ; les enfans , les
 dignités , les charges , les biens & au-
 tres choses semblables , ne pas porter
 sur elles leurs desirs de trop loin ; & si ,
 après qu'ils les ont eues , elles viennent à
 leur être ôtées (car c'est ce que signi-
 fie , à mon avis , ce mot , *le retire-t-on*)
ne les retiens point , leur dit-il ; c'est-
 à-dire , ne leur fais pas violence pour
 les faire demeurer , & ne te fâche point
 de ce qu'elles te sont enlevées. Que si
 elles ne sont pas encore venues jusqu'à
 toi , ne les desire point , & ne t'aban-
 donne pas sur cela à ta cupidité & à
 ton imagination , en t'oubliant toi-mê-
 me , & en oubliant le progrès que tu
 dois faire. Que si on te les donne , ne
 te porte point vers elles avec une joie

Recevoir
 modeste-
 ment les
 biens que
 Dieu nous
 donne.

Ne les
 point rete-
 nir & les
 rendre sans
 peine, quand
 il nous les
 ôte.

Ne les
 point desi-
 rer, quand il
 ne les don-
 ne point.

excessive & comme un glouton : mais prends-les sobrement & modestement, & comme on dit, du bout du doigt, afin que tu puisses conserver sur elles l'empire que la nature t'a donné, & en user avec décence, les tenant toujours soumises, & ne leur étant jamais soumis.

Épictète compare à un banquet, l'assemblée des hommes que Dieu a placés dans ce monde comme le maître d'un festin, & où chacun des conviés use conformément à ses appétits & à ses desirs, des mets qu'on sert sur cette table sacrée ; les uns avec décence selon leur nature & selon la volonté du maître du festin, en se souvenant qu'ils ont l'honneur d'être ses convives ; & les autres immodestement, avec gloutonnerie & d'une manière indigne d'eux, & peu respectueuse pour celui qui les traite.

Pourquoi
cette vie
comparée à
un banquet.

Que si quelqu'une de ces choses extérieures, dont le peuple fait tant de cas, t'étant donnée, tu ne la prends point, & que tu la méprises, comme ont fait un Cratès & un Diogène ; (car Alexandre ayant demandé à ce dernier ce qu'il desiroit de lui : *que tu te retires de mon soleil*, lui dit-il, parce qu'il se chauffoit à ses rayons, de sorte qu'A-

Alexandre , frappé d'admiration , pria que , *s'il étoit possible , il devînt Diogene , sinon qu'il demeurât Alexandre ;*) Si tu ne prends donc point ce qui t'est offert , que tu le méprises , & que tu t'élèves à la vie excellente & prééminente des êtres exempts de corruption , tu ne feras pas seulement le convive des Dieux , mais leur collègue ; car la Providence , qui préside à la naissance des hommes , fait les convives des Dieux ceux qui vivent selon l'esprit de ces mêmes Dieux. Que s'ils se distinguent encore davantage , & qu'ils s'élèvent au-dessus de toutes choses , ce qui commande étant toujours séparé de ce qui obéit , cette même providence fait régner avec les Dieux ces âmes généreuses qui imitent les Dieux ; car étant élevées au-dessus de toutes choses , elles gouvernent avec elle cet univers , & ne lui sont jamais soumises ; c'est pourquoi , dit Épictète , ceux qui ont méprisé les choses périssables , un Diogene , un Héraclite , étoient justement des hommes divins & reconnus pour tels de tout le monde. En effet ceux qui passent leur vie selon ce qui est en eux de plus grand , de plus sublime , de plus parfait & séparé de la matière , sont véritablement divins ; car , en

Comment celui qui refuse les choses extérieures est le collègue des Dieux & règne avec eux.

D'ÉPICTÈTE. 129

toutes choses , ce qu'il y a de plus grand est divin , parce que ce qu'il y a de plus grand , & de plus parfait , & de plus sublime en toutes choses , n'est autre que Dieu.

Comment
un homme
peut être un
homme di-
vin.

X X I V.

QUAND tu vois quelqu'un dans le deuil & fondant en larmes pour la mort , ou pour le départ de son fils , ou pour la perte de quelque bien , prends garde que ton imagination ne t'emporte & ne te séduise , en te persuadant que cet homme est dans de véritables maux , à cause de ces choses extérieures , & fais en toi-même cette distinction , que ce qui l'afflige , ce n'est point l'accident qui lui est arrivé ; car un autre n'en est point ému : mais l'opinion qu'il en a. S'il est pourtant nécessaire , ne refuse point de pleurer avec lui , & de compatir à sa douleur par tes discours ; mais prends garde que ta com-

passion ne passe au-dedans & que tu ne sois affligé véritablement.

S I M P L I C I U S.

Comme dans les choses extérieures, qui paroissent bonnes & desirables, nous ne devons pas être trop impatiens & trop avides, persuadés que, de quelque nature qu'elles soient, elles ne peuvent être notre véritable bien, de même dans celles qui paroissent mauvaises (je parle toujours des choses extérieures) nous devons être fermes, comme ces choses ne pouvant être nos véritables maux. Quand donc, dit Épicète, tu verras quelqu'un dans le deuil & fondant en larmes, soit pour le départ ou pour la mort de son fils, ou pour la perte de quelque bien, que ton imagination ne t'emporte point, & ne va pas croire que cet homme est dans de véritables maux à cause de ces choses extérieures, car ce n'est point en elles que consistent nos biens & nos maux. Comment donc cet homme qui pleure est-il affligé de cet accident, comme s'il étoit mauvais? Car certainement il n'est point tel de sa nature, puisque, s'il étoit tel, il affligeroit généralement tous ceux auxquels il arrive-

roit, comme nous voyons que ce qui est naturellement chaud, échauffe tous ceux qui y touchent. Anaxagore apprenant la mort de son fils, dit avec tranquillité & magnanimité, *je sçavois que je l'avois engendré mortel*. Qu'est-ce donc qui afflige cet homme? C'est l'opinion qu'il a que cet accident est mauvais, voilà ce qui l'afflige: or l'opinion est à nous & dépend de nous, de sorte que ce qui l'afflige est un mal: mais c'est un mal qui ne vient pas des choses extérieures, il vient des choses qui dépendent de lui, car il dépend de nous d'avoir telles ou telles opinions des accidens qui nous arrivent. Quoi donc faut-il qu'un honnête homme soit sans compassion pour les affligés, & que, condamnant leur opinion, il les néglige? Nullement: au contraire il doit compatir & se laisser entraîner jusqu'à certain point, en témoignant par ses paroles la part qu'il prend à leur douleur, en pleurant même avec eux, s'il est nécessaire, & cela sans fard & sans déguisement; car le déguisement est indigne d'un honnête-homme: mais en pleurant véritablement sur l'infirmité humaine de croire tels accidens dignes de nos pleurs. Seulement qu'il prenne bien garde aux justes

Un homme de bien doit avoir de la compassion pour son prochain, & pleurer avec lui, & jusqu'à quel point.

Déguisement indigne d'un honnête-homme.

bornes qu'il doit donner à sa complaisance, de peur que, poussé trop loin par sa compassion, il ne vienne enfin à pleurer en-dedans; car il ne pourra plus être d'aucun secours à celui qui est affligé. En effet celui qui veut remédier à une affliction & en retirer celui qui est tombé, doit condescendre & s'accommoder jusqu'à certain point à celui qui souffre, & demeurer pour-

Que ceux
qui n'ont
point de
compassion,
& ceux qui
en ont trop,
sont inuti-
les aux affli-
gés.

tant toujours ferme dans son assiette: car ni celui qui se tient toujours roide & inflexible au-dedans de lui-même, ne retirera celui qui est emporté par le torrent; ni celui qui se laisse entraîner au même torrent: le premier, parce qu'élevé au-dessus des choses humaines, & paroissant insensible à toutes sortes d'accidens, ne persuade point celui qui souffre; & l'autre, parce qu'emporté & vaincu par la même douleur, il a besoin d'un autre qui le secoure.

XXV.

SOUVIENS-TOI que tu es acteur dans la pièce où le maître qui l'a faite a voulu te faire entrer, soit longue ou courte. S'il veut que tu joues le rôle d'un

mendiant, il faut que tu le joues le mieux qu'il te sera possible; de même s'il veut que tu joues celui d'un boiteux, celui d'un Prince, celui d'un particulier; car c'est à toi de bien jouer le personnage qui t'a été donné; mais c'est à un autre à te le choisir.

S I M P L I C I U S.

Épictète vient de comparer à un banquet la vie qu'on mène ici-bas, & l'usage qu'on y fait des choses extérieures; & Dieu, qui les donne, il l'a comparé au maître du festin, parce qu'il nous suppose les maîtres de prendre ou de refuser ce qu'on nous sert, & par cette image il instruit nos desirs, & nous enseigne comment nous devons les régler, & conserver notre liberté sur les choses extérieures tant présentes que passées & futures; car dans les festins chacun a la liberté de prendre ou de refuser ce qui est devant lui. Dans cet article il compare la vie à une pièce de théâtre; les hommes qui y sont engagés, il les compare aux acteurs de cette pièce; & Dieu, il le représente sous l'image du Magistrat qui la fait.

Cette vie
comment
comparée à
une pièce de
Théâtre.

jouer, ou du Poëte même qui l'a faite. Comme nous ne sommes pas les maîtres de prendre ou de refuser le personnage qu'il nous assigne, il faut le jouer nécessairement; il en est de même de la plupart des choses de la destinée. Il dépend bien de nous de ne pas recevoir les richesses: mais il ne dépend pas de nous d'éviter la maladie ou la pauvreté. Nous pouvons bien nous empêcher d'être maîtres ou Princes: mais d'être esclaves ou d'être soumis à l'empire des autres, c'est ce que nous ne pouvons pas toujours empêcher: c'est pourquoi, sur ces accidens de la fortune, la seule chose qui soit à nous, c'est la manière d'en user, & c'est en quoi consistent notre bien & notre mal, & non point à desirer de prendre ou de ne pas prendre ce qui nous est assigné, comme il vient de le dire. Or la manière d'en user dépend de nous, car il dépend de nous d'en user bien ou mal: car je puis bien user de la maladie, je puis bien user de la pauvreté; en un mot le bon usage de ce que j'ai reçu ou volontairement ou nécessairement dépend de moi. Comme, dans les pièces de théâtre, de choisir des acteurs pour leur faire jouer les personnages qui leur conviennent, celui d'un

Le bon usage des choses dépend de nous.

Roi, celui d'un esclave, ou celui d'un furieux comme Oreste, c'est-là l'affaire de celui qui fait jouer la pièce, & qui connoît les personnages qu'il introduit, & les qualités des comédiens qu'il a dans sa troupe : mais de bien jouer le personnage qu'on a reçu, c'est l'affaire de l'acteur qui a été choisi. C'est pourquoi on voit souvent sur le théâtre qu'un esclave, qu'un mendiant ou qu'un furieux jouent avec beaucoup de succès & sont applaudis de tout le monde, & qu'on siffle un riche, un Général d'armée, un Roi, lorsque les premiers jouent bien le rôle qu'on leur a donné, & que les derniers le jouent mal; parce que les uns se sont donné de la peine, & que les autres se sont négligés : il en est de même dans la vie. A combien de Rois, à combien de riches, à combien d'hommes bien faits Épiète. esclave, pauvre & boiteux a-t-il été préféré, & par Dieu même auteur & maître de cette grande pièce de la vie, & par tous les spectateurs de cette vie même ? Pourquoi cela ? Parce que le personnage qui lui avoit été donné, il l'a joué parfaitement & selon les vues de celui qui l'en avoit chargé, & qu'il a sçu bien user de ce qui dépendoit de lui ; car dans cet usage

Épiète
préfé-
ré même
à des
Rois.

consistent & le bien & le mal de l'homme, & tout ce que les sages peuvent louer ou blâmer.

X X V I.

L O R S Q U E le corbeau jette un croassement de mauvais augure , que ton imagination ne t'emporte point , mais d'abord fais cette division en toi-même, & dis : aucun des malheurs présagés par cet augure ne me regarde , mais il regarde ou mon chétif corps , ou mon petit bien , ou ma petite réputation , ou mes enfans , ou ma femme ; & pour moi il n'y a que d'heureux présages , si je veux ; car , quoi qu'il arrive , il dépend de moi d'en tirer un fort grand bien.

S I M P L I C I U S.

Que cet article d'Epictète est déplacé, & où il doit être.

Il me semble que cet article auroit eu la place qui lui convient , s'il avoit été mis avant celui qui précède & immédiatement après celui qui commence :
Quand tu vois quelqu'un dans le deuil,

deuil, &c. Car, après avoir dit dans cet article qu'il ne faut pas s'affliger avec ceux qui croient être tombés dans des maux, parce qu'ils ont perdu quelque une des choses extérieures, ni, en se laissant emporter à son imagination, se persuader qu'un tel homme est malheureux, puisque l'essence de notre bien & de notre mal consiste uniquement dans ce qui dépend de nous; il dit dans celui-ci (a) : si un oiseau, un devin ou quelque autre augure paroissent te présager des maux, ne te laisse pas non plus emporter à ton imagination; mais, laissant à part tout ce qui regarde ton corps & toutes les choses extérieures, pense que ton bien & ton mal dépendent de toi. Si tu ne veux donc être dans aucun mal, tous les maux qui sont présagés ne te regardent point & ne sont point présagés pour toi, mais ou pour ton corps, ou pour ta réputation, ou pour tes biens, ou pour tes enfans, ou pour ta femme. Et il n'y a

Simplicius
étoit persuadé, comme
Épictète,
que les augures présa-
geoient quel-
que chose.

(a) Nous n'avons aujourd'hui ni devins ni augures : mais nous avons une infinité d'autres superstitions aussi ridicules ; une salière renversée, un songe, un sorcier, un astrologue, nous alarment. Cette maxime d'Épictète peut donc nous être encore de quelque secours.

Tome I.

K

Qu'on peut
tirer un
fort grand
bien des
plus grands
maux.

pour toi que d'heureux présages, si tu veux, parce que tes biens & tes maux dépendent de toi : il est même très-possible que, de ces choses extérieures qui te paroissent des maux, tu en tires un fort grand bien ; & plus ces maux paroîtront grands, plus le bien que tu en tireras pourra être grand, si tu uses comme il faut de tous ces accidens ; cependant si ces accidens étoient de véritables maux pour toi, ils te blesseroient sans doute & ne pourroient te faire de bien. S'ils peuvent donc te faire du bien, ils ne sont point de véritables maux, & il ne t'arrivera aucun mal, si tu ne veux, & tous ces présages, que tu regardes comme mauvais & comme menaçant ta tête, ne te regardent point, si tu veux : mais ils regardent quelque chose qui est hors de toi.

X X V I I.

Tu peux n'être jamais vaincu, si tu n'entreprends jamais aucun combat où il ne dépende pas absolument de toi de vaincre.



Après t'avoir dit que rien ne te pré-
 sage du mal, si tu ne veux, de manière
 qu'il dépend de toi de ne tomber ja-
 mais dans aucun malheur, il donne ici
 un peu obscurément la raison de cette
 vérité, & en fait comme la démonstra-
 tion; car il dépend de toi de ne t'ex-
 poser jamais à combattre contre les
 choses extérieures en les desirant ou en
 les craignant; combats où il faut né-
 cessairement que tu sois quelquefois
 vaincu, soit parce que tu n'obtiendras
 pas ce que tu desires, soit parce que tu
 tomberas dans ce que tu crains: mais
 renferme-toi dans les choses qui dé-
 pendent de toi, & que tu es le maître
 d'obtenir ou d'éviter selon que tu les
 desires ou que tu les crains, c'est-à-
 dire, où il dépend de toi de n'être ja-
 mais vaincu & de demeurer toujours
 invincible. Cela étant, il est manifeste
 qu'il dépend de toi de ne tomber ja-
 mais dans aucun malheur; car celui qui
 tombe dans un malheur est vaincu par
 ce malheur qui lui arrive: & s'il dépend
 de toi de ne tomber jamais dans aucun
 malheur, il dépend aussi de toi par
 conséquent de faire en sorte que rien
 ne te présage aucun mal. C'est donc

Cette ma-
 xime est la
 preuve & la
 raison de la
 précédente.

avec raison qu'il a dit qu'il n'y a point pour toi de mauvais présage , si tu ne veux ; c'est-à-dire , si tu n'entreprends aucun combat où il ne dépende pas de toi de vaincre ; c'est-à-dire , si tu ne fais pas consister dans les choses extérieures tes biens & tes maux.

X X V I I I.

P R E N D S bien garde qu'en voyant quelqu'un comblé d'honneurs , ou élevé à une grande puissance , ou florissant de quelque autre manière que ce soit , prends bien garde , dis-je , qu'emporté & séduit par ton imagination tu ne le trouves heureux ; car si l'essence du véritable bien consiste dans les choses qui dépendent de nous , ni l'envie , ni l'émulation , ni la jalousie n'auront plus de lieu , & toi-même tu ne voudras être ni Général d'armée ; ni Sénateur , ni Consul , mais libre ; & il n'y a pour cette liberté qu'un chemin , le mépris des choses qui ne dépendent point de nous.

Après avoir dit que celui-là est invincible qui ne combat point contre les choses qui ne dépendent point de nous, comme les exemples de ceux qui paroissent avoir réussi dans ces sortes de combats, y attirent fortement & remplissent d'émulation & d'envie, il montre ici en peu de mots qu'aucun de ceux qui cherchent le bien de l'homme, n'a jamais ni envie ni émulation; car si le bien de l'homme consiste dans les choses qui sont en notre puissance, & si ceux qui sont comblés d'honneurs, qui ont beaucoup d'autorité, ou qui sont applaudis des hommes, n'ont en cela aucune des choses qui sont en notre pouvoir, il est évident qu'ils n'ont point le bien qui est propre & convenable à l'homme. Quel lieu peuvent donc avoir contre eux l'émulation & l'envie? Car l'envie est *une tristesse causée par le bien qui arrive à autrui*; & l'émulation est *un desir enflammé d'égaliser quelqu'un dans ce qu'on prend pour un bien*; & ces deux passions naissent de ce que l'homme est naturellement desireux d'honneur, & qu'il ne veut jamais céder à ses égaux. Voilà pourquoi ceux qui sont d'une nature

Ce que c'est proprement que l'émulation & l'envie.

L'envie,

le vice des
foibles,

plus foible & qui ne peuvent s'avancer, tâchent d'égaliser leur prochain ou de le surpasser en le rabaisant, & sont affligés des prospérités qui lui arrivent; car voilà ce que c'est que l'envie, elle en veut toujours à celui qui est bien dans ses affaires ou qui paroît y être bien, & sur-tout à un égal soit par la naissance, soit par les emplois, soit par la fortune: car personne ne porte envie ni à ceux qui sont infiniment élevés au-dessus de lui, ni à ceux qui sont entièrement au-dessous, & on ne combat point contre eux; mais pour ceux qui

L'envie
n'est qu'en-
tre égaux.

L'émula-
tion, le vice
de ceux qui
ont plus de
force.

ont plus de force & plus de courage, pleins d'ardeur, ils font continuellement des efforts pour s'avancer & pour égaliser ou surpasser ceux contre lesquels ils sont entrés en lice; & voilà ce que c'est que l'émulation. C'est pour-

L'envie tou-
jours mau-
vaïse, &
l'émulation
quelquefois
bonne.

quoi l'envie est toujours une passion mauvaise, & l'émulation, quand c'est pour la vertu, est bonne, & la sœur du bon & du véritable amour: & quand c'est pour les choses extérieures, elle est mauvaise & de même ordre que l'envie. S'il est donc vrai que l'émulation & l'envie naissent de ce qui paroît un bien, & que ni les honneurs, ni l'autorité, ni la gloire, qui passent pour des biens dans l'esprit du peuple, ne

soient point des biens (car le bien consiste dans ce qui dépend de nous) c'est une conséquence sûre que sur ces choses ni l'émulation, ni l'envie n'auront plus de lieu, si l'on suit la vérité. Il ne faut donc point que celui qui s'instruit ait ni émulation ni envie contre ceux qui prospèrent en ces sortes de choses, & qu'il place là son véritable bien : il ne doit désirer que d'être libre, & de s'affranchir des chaînes de ces passions toutes déraisonnables & brutales, & n'avoir aucun désir des choses extérieures. Or il n'y a qu'un chemin pour arriver à cette liberté, c'est le mépris des choses qui ne dépendent point de nous & qui causent notre défaite & notre esclavage ; car elles sont que nous n'obtenons pas ce que nous désirons, & que nous tombons dans ce que nous craignons. Ce sont elles qui enflamment nos appétits brutaux, & qui exercent sur nous une cruelle tyrannie : c'est pourquoi, en méprisant les choses extérieures, nous faisons que nos passions brutales qu'elles excitent & qui sont comme leurs alliées, sont soumises à la raison, privées de ce secours qui faisoit toute leur force.

Dès qu'on place son véritable bien où il est, il n'y a plus ni émulation ni envie.

Le seul chemin de la véritable liberté.

Nos passions sont les alliées des choses extérieures, & nous font la guerre avec elles.



X X I X.

SOUVIENS-TOI que ce n'est ni celui qui te dit des injures, ni celui qui te frappe, qui te maltraite ; mais c'est l'opinion que tu as d'eux, & qui te les fait regarder comme des gens dont tu es maltraité. Quand quelqu'un donc te chagrine & t'irrite, sache que ce n'est pas cet homme-là qui t'irrite, mais ton opinion. Sur toutes choses, tâche donc d'empêcher que ton imagination ne t'emporte ; car si une fois tu gagnes du temps & quelque délai, tu seras plus facilement maître de toi-même.

X X X.

QUE la mort & l'exil, & toutes les autres choses qui paroissent terribles, soient tous les jours devant tes yeux, particulièrement la mort, & tu n'auras jamais de

pensée basse, & tu ne desireras rien avec trop d'ardeur.

S I M P L I C I U S.

Après avoir encore infiniment ravalé les choses extérieures qui paroissent des biens, & avoir montré que l'unique chemin qui mène à la liberté est le mépris des choses qui ne sont pas en notre puissance; il détruit ici les objections qu'on peut lui faire, & qui peuvent même venir dans la tête de ses disciples & les troubler. Pour cet effet il se sert des mêmes principes sur lesquels il a fondé son instruction. Ces objections sont que, méprisant les choses extérieures, & par ce moyen demeurant vils, méprisés & sans crédit, nous aurons à souffrir bien des maux de la part de ceux qui sont dans les premières places, si nous n'avons quelque autorité, ou du moins si nous ne nous concilions la faveur des Grands par nos soumissions & par nos flateries; car ces gens-là nous calomnient, nous battent & nous maltraitent en mille façons. Ils nous enlèvent nos biens, nous condamnent à l'exil, & souvent même ils nous font mourir. Sur cela Épicète dit qu'il n'y a rien là de terrible; car

Ces deux articles d'Épicète sont pour détruire les objections que ses disciples pouvoient lui faire.

Quelles sont ces objections.

si ces choses étoient terribles d'elles-mêmes, elles le paroîtroient à tout le monde également: mais l'opinion qu'on a qu'elles sont terribles, voilà ce qui est terrible; de sorte que ce ne sont point ces gens-là qui nous maltraitent: mais l'opinion que nous sommes maltraités, voilà ce qui nous maltraite; & l'opinion c'est notre ouvrage, & par conséquent c'est nous-mêmes qui nous maltraitons & qui nous injurons. Or que l'injure ne soit ni un mal ni un sujet digne de nous fâcher, en voici la preuve: cette injure est ou vraie, ou fausse; si elle est vraie, pourquoi sommes-nous fâchés d'entendre la vérité? Pourquoi ne sommes-nous pas fâchés de commettre ces actions, & que nous sommes fâchés de les entendre? & si elle est fausse, celui qui ment est seul blessé & maltraité. Que faut-il donc faire à cela? Ne vous laissez point, dit-il, emporter à votre imagination, qui vous persuade que vous êtes maltraité, & qui vous fait crier & vous plaindre, comme si vous souffriez véritablement du mal: mais donnez-vous le temps d'examiner ce qui vous arrive pour connoître ce qu'il en est: car si vous gagnez un peu de temps & le moindre délai, sans vous laisser emporter à l'objet qui

Que les injures ne font pas un mal, & qu'elles ne doivent pas nous fâcher.

vous surprend tout-d'un-coup, vous serez d'abord sans tristesse, & vous aurez le loisir d'appeler à votre secours vos principes, & de vous servir de cette division, *ce qui m'arrive est-il du nombre des choses qui dépendent de nous, ou du nombre de celles qui n'en dépendent pas?* Et si vous trouvez qu'il est des dernières, vous ajouterez que ce n'est donc ni un bien ni un mal pour vous, que même il dépend de vous d'en user comme d'un bien & d'en tirer un grand avantage, en le méprisant avec magnanimité. Et ce qui nous aide beaucoup à ne nous pas laisser emporter à notre imagination, c'est, quand quelqu'un de ces accidens nous arrive, de nous accoutumer à garder le silence jusqu'à ce que nous sentions que le bouillonnement de notre passion soit rassé, & que le chien que nous portons cesse d'aboyer. On dit que Socrate, lorsqu'il sentoît quelque émotion, ufoit de ce remède.

Grande
utilité du
silence.

Chien que
nous por-
tons au-de-
dans ; c'est
la cupidité.

A cet article on doit joindre, à mon avis ; immédiatement celui qui le suit, & suppléer la copulative, *mais que la mort & l'exil, &c.* Car après avoir dit en général de tous les accidens qui arrivent du dehors & qui paroissent terribles, qu'il n'y en a aucun qui soit

ni fâcheux , ni offensant , ni nuisible ; que c'est l'opinion qu'on en a qui blesse & qui nuit , il ajoute un secours contre les injures , les coups & les autres accidens , pour nous empêcher d'en être fâchés & de nous laisser abattre ; c'est de ne nous pas laisser entraîner à notre imagination ; mais contre l'exil & la mort , & les autres accidens plus terribles , il nous fournit ici un autre secours ; c'est de ne les perdre jamais de vue , & de nous y attendre continuellement comme à des choses ordinaires : car si la raison nous a une fois démontré que ces choses extérieures ne sont ni des biens ni des maux , & que notre imagination faite & accoutumée à ces idées nous ait familiarisés , & , si j'ose ainsi parler , naturalisés avec tous ces accidens , comme avec des accidens qui arrivent tous les jours , nous ne serons ni abattus par ceux qui paroissent les plus fâcheux , ni trop attirés par ceux qui paroissent les plus agréables.

X X X I.

Tu veux devenir Philosophe ; prépare-toi dès-là à être moqué , & fais ton compte que le peuple te sifflera & dira : ce Philosophe

nous est venu en une nuit. D'où lui vient ce sourcil arrogant ? Pour toi , n'aies point ce sourcil superbe , mais attache-toi fortement aux maximes qui t'ont paru les meilleures & les plus belles , & souviens-toi que, si tu y demeures ferme , ceux même qui se sont d'abord moqués de toi t'admireront ensuite ; au-lieu que , si tu cèdes à leurs insultes , tu en feras doublement moqué.

S I M P L I C I U S.

Épictète a donné beaucoup de préceptes pour porter les hommes, en tant qu'hommes, à résister aux choses du dehors comme à des choses étrangères , & à ne chercher qu'en eux-mêmes leurs biens & leurs maux ; ce qui convient à des natures libres & maîtresses de leur choix & de leurs mouvemens. Dans la suite de cet ouvrage il leur parle comme supposant qu'ils ont déjà fait quelque progrès , & qu'ils veulent être véritablement Philosophes ; & d'abord il travaille à soutenir & à appuyer ce commencement de

Jusqu'ici
Épictète a
parlé aux
hommes
comme à des
gens qui
commen-
çoient à

s'instruire. Déformais il leur parle comme à des gens qui sont déjà avancés, & qui vont être philosophes.

Ceux qui embrassent la sagesse, exposés aux insultes & aux risées des vicieux.

Les vicieux ne s'opposent que par ressentiment & par envie à ceux qui embrassent la sagesse.

desir, en les avertissant de tout ce qui arrive à ceux qui commencent d'embrasser cette profession, de peur que ces choses, arrivant tout-d'un-coup contre leur attente, ne les troublent & ne les fassent renoncer à leur dessein; car la plupart des hommes voient de mauvais œil ceux qui prennent la résolution de renoncer à leur train de vie ordinaire; leurs camarades mêmes, pour ne pas paroître avoir pris le mauvais parti, sont les premiers tantôt à se moquer d'eux & à les brocarder, tantôt à leur reprocher que c'est par orgueil qu'ils veulent s'élever au-dessus d'eux, & se distinguer. Ainsi, & par ressentiment, & par envie, ils font tous leurs efforts pour les obliger à renoncer à leur desir; & la plupart, vaincus par ces brocards & par ces reproches, ont quitté leur poste & ont repris leur premier train. Il y en a même qui n'en sont pas quittes pour des brocards & pour des reproches: mais eux & ceux qui les aident dans cette étude, ont à essuyer de grands dangers, soit de la part de leurs parens qui les regardent comme des gens qui vont se rendre entièrement inutiles à la société, soit de la part des étrangers qui leur portent envie à cause de l'excellence de la

vie qu'ils ont embrassée, & qui sont fâchés de voir qu'on les méprise eux & la vie qu'ils font. Il est vrai aussi qu'il arrive souvent que ceux qui commencent à aimer la sagesse & la bonne vie, par l'effet d'une bonne naissance & d'un heureux naturel, & qui ne sont pas entièrement confirmés dans cet amour, mais flattés de l'espérance de parvenir, & charmés du portrait qu'ils se font de l'excellence de la vie qu'ils ont embrassée, comme s'ils étoient déjà parvenus à cette perfection, s'élèvent & s'enorgueillissent par cette raison-là même qu'ils n'y sont pas parvenus: car il n'y a rien de si éloigné de la philosophie & de la bonne vie, rien qui leur soit si étranger qu'un sourcil superbe & une vaine arrogance qui oublie ce précepte d'un Dieu, *Connois-toi toi même*, précepte qui est le commencement & la fin de toute la philosophie & de la bonne vie. Dès-là donc les superbes en sont indignes; car l'orgueil ne vient point de grandeur d'âme: mais c'est une enflure vuide, & qui, poussée du-dedans avec violence & contre nature, se repand malheureusement en-dehors; au-lieu que la grandeur véritable & saine est, dans l'âme, comme dans le corps, un état qui suit

L'orgueil ordinaire à ceux qui commencent à entrer dans les voies de la sagesse.

L'orgueil, marque sûre qu'on n'a pas la chose dont on s'enorgueillit.

Rien n'est si opposé à la sagesse & à la bonne vie que l'orgueil.

Se connoître soi-même, le commencement & la fin de la philosophie & de la bonne vie.

Ce que c'est que l'orgueil.

Ce que

c'est que la
grandeur
véritable :

la disposition naturelle des parties intérieures, qui se répand également partout, qui conserve sans interruption le juste tempérament, & la juste proportion entre les parties du dehors & celles du dedans, & fait qu'elles se répondent.

Épictète avertit donc ici ceux qui veulent être Philosophes, d'éviter cette passion vicieuse comme abhorrée des hommes, & comme la cause de toutes les pièces qu'on fait à ceux qui en sont possédés : & pour ceux qui en sont exempts, il les exhorte à ne se soucier ni des injures, ni des brocards, ni des reproches, mais à penser sérieusement ce que c'est que l'homme, & ce qui convient à une telle nature, & à se tenir fortement au choix qu'ils ont fait de la meilleure vie, comme y étant portés & poussés par Dieu même ; car certainement le plus grand don que Dieu ait fait aux hommes c'est la Philosophie ; ceux-mêmes qui se moquent de nous en disant, *voilà un Philosophe qui nous est venu en une nuit*, montrent par-là qu'ils ont une grande idée de la Philosophie, puisqu'ils nous en jugent indignes. Que si avec des mœurs douces & réglées nous continuons jusqu'à la fin dans notre profession, ils

Le plus
grand don
de Dieu,
c'est la philosophie.

nous admireront encore davantage en voyant la beauté & la grandeur de la Philosophie dans ceux dont ils s'étoient moqués auparavant. Que si vaincu par leurs brocards, ajoute Épicète, tu quittes ta profession & reprends ton premier train de vie, tu seras doublement moqué : car leurs premières risées, si tu eusses tendu vers la perfection, qui t'auroit enfin attiré l'admiration de tes moqueurs même, n'eussent point porté sur toi & seroient retombées sur leurs auteurs; au lieu qu'étant vaincu par leurs moqueries, tu deviens digne de leurs premières risées, (a) en ce que tu as entrepris de prendre la massue avec le cothurne, & d'embrasser la Philosophie en menant un train de vie très-bas & très-digne de mépris, & tu mérites encore leurs secondes risées, en ce que tu as abandonné le poste où tu avois été placé, & que tu en as été chassé par des ennemis si foibles &

(a) C'étoit un proverbe qui se disoit de ceux qui, menant une vie molle & efféminée, contrefaisoient les gens sages & vertueux. Et il est tiré des Grenouilles d'Aristophane, où Hercule dit à Bacchus, qui étoit descendu aux enfers avec la peau de lion & la massue : *La massue & le cothurne ne s'accordent pas.*

si méprisables, par des risées & des brocards : c'est donc justement & à la grande satisfaction même des sages, que tout homme est doublement moqué, qui est vaincu par les risées des hommes insensés & injustes, qui ne seroient pas tombées sur lui, s'il eût continué dans sa profession, & qui, en abandonnant cette profession, a donné lieu à des risées encore plus justes & mieux fondées. Ces avis sont suffisans à une âme qui n'est pas entièrement dénuée de force, pour l'aider à persévérer constamment dans ses bonnes résolutions ; car ils lui donnent même

Gloire qui aide à persévérer dans la vertu.

Comment elle se justifie auprès de la raison.

Comment les honneurs peuvent être aimés.

Témoignage des sages seul estimable & sûr.

pour renfort & comme pour second la gloire qui naît des bonnes actions, gloire qui donne des nerfs & de la force à la raison, & qui se justifie auprès d'elle en lui faisant voir que nous n'aimons pas les honneurs pour l'amour des honneurs & de ceux qui nous les rendent, & que nous ne faisons nullement consister notre bien dans les choses de dehors, mais que nous les prenons pour un signe sûr que nous avons en nous quelque chose de bon & qui mérite les honneurs & les respects : c'est pourquoi il ne faut pas recevoir les honneurs des premiers venus indifféremment, mais ceux des sages qui sont les

D'ÉPICTÈTE. 155

seuls sur le témoignage desquels on puisse s'assurer.

X X X I I.

SI jamais il t'arrive de regarder dehors pour vouloir plaire à quelqu'un, sache que tu es déchu de ton état. Qu'il te suffise donc en tout & par-tout d'être Philosophe ; & si tu veux le paroître, contente-toi, l'étant, de le paroître à tes yeux ; & cela suffit.

S I M P L I C I U S.

Épictète, après t'avoir dit qu'il faut persévérer dans la bonne vie comme dans un poste où Dieu lui-même t'a placé, & que, si tu y perséveres, ceux-mêmes qui se moquoient d'abord de toi, t'admireront, au-lieu que, si tu cédes à leurs risées, tu seras doublement moqué, ajoute ici en général à tous ces préceptes que de sortir de soi-même & de se répandre en-dehors pour plaire à quelqu'un, cela nous fera déchoir de notre état, qui veut que nous ne nous perdions jamais de vue, & que nous soyons toujours appliqués &

Sortir de soi-même pour plaire aux autres, c'est déchoir, c'est quitter son poste.

attentifs à ce qu'il y a de meilleur. Qu'il te suffise donc en tout & par-tout d'être Philosophe, c'est-à-dire, d'être homme de bien : que, s'il ne te suffit pas de l'être seulement, & que tu veuilles que le bien qui est en toi paroisse, parce que les choses véritablement bonnes & belles jettent de l'éclat, & qu'on est encore plus assuré d'être homme de bien, quand ce bien qui est en nous paroît au-dehors, c'est en cette occasion qu'Épictète dit : Ne te tourne point vers les choses de dehors & vers le peuple, qui n'est nullement un digne juge de ta vertu : mais paroïs à toi-même ce que tu es, cela suffit. En effet philosopant déjà (car c'est à un Philosophe qu'il parle) tu persévéreras dans ta profession, toujours appliqué & attentif à toi-même, & tu t'auras en même temps toi-même pour juge de toi-même, & juge beaucoup meilleur que le peuple. Et prends bien garde à la différence qu'il y a entre ce qu'il a dit d'abord à celui qui commençoit à s'instruire, & ce qu'il dit ici à celui qui desire déjà de philosopher. Il a dit au premier, *ne desire point de passer pour* *scavoir quelque chose*, parce que ce premier vouloit passer pour scavoir auprès de ceux de dehors, frappé de cette

Le pouvoir n'est jamais un bon juge de la sagesse.

Le Philosophe peut mieux juger de lui-même que les autres ;

C'est-à-dire, celui qui, déjà instruit, desire de mettre

scavoir quelque chose, parce que ce premier vouloit passer pour scavoir auprès de ceux de dehors, frappé de cette

forte de gloire, & n'étant pas encore en pratique un assez bon juge de lui-même; au lieu ce qu'il a appris que ce dernier, comme il est plus prêt à se tourner toujours vers lui-même, & qu'il ne demande à paroître ce qu'il est, que pour avoir un signe & un témoignage sûr du bien qui est en lui, Épicète lui dit, *qu'il se suffise d'être Philosophe*; que si tu veux aussi le paroître, comme tu peux désormais être un assez bon juge de toi-même, *paroïs-le à toi-même, & cela suffit.*

Mais ne peut-on pas tirer aussi une autre utilité de cette fin? Il me semble que cet homme admirable, pour empêcher qu'on n'abuse de ses paroles, s'il lui est arrivé de dire quelque chose où l'on pourroit se méprendre, ne manque jamais de corriger ou de prévenir cette méprise. Ayant donc dit d'abord, *si tu demeures ferme dans tes maximes, ceux qui se moquoient de toi t'admireront ensuite, & si tu cedes à leurs risées, tu seras doublement moqué*: comme il semble par ces paroles faire dépendre en quelque façon son disciple du jugement qu'on fait de lui au-dehors, pour prévenir cette pensée, il réprime cet épanchement au-dehors, & de l'envie de passer pour philosophe dans l'esprit des au-

Épicète est fort soigneux d'empêcher que ses paroles ne causent quelque méprise.

Le sage
doit être
content du
témoignage
de sa con-
science.

tres, envie qui tire l'âme hors d'elle-même, & qui la corrompt, il fait passer son disciple à l'envie de paroître tel à ses propres yeux, & à se contenter du témoignage qu'il se rend à lui-même, puisqu'il est en état d'en juger purement & sans aucune vanité, & que ce témoignage lui est nécessaire & utile : car de passer pour homme de bien dans l'esprit des juges prudens & sensés, c'est un témoignage sûr qu'on l'est ; c'est dans cette vue, à mon avis, qu'il a ajouté, *contente-toi de le paroître à tes yeux, & cela suffit.*

X X X I I I.

QUE ces sortes de pensées & de raisonnemens ne te troublent point : *je serai méprisé ; je ne serai rien dans le monde* : car si le mépris est un mal, tu ne peux être dans le mal par le moyen d'un autre, non plus que dans le vice. Dépend-il de toi d'avoir les premières charges ? Dépend-il de toi d'être appelé à un festin ? Nullement. Comment se peut-il donc que ce soit encore là un mépris

& un déshonneur pour toi? Comment se peut-il que tu ne fies rien dans le monde, toi qui ne dois être quelque chose que dans ce qui dépend de toi, & en quoi tu peux te rendre très-considérable? *Mais tes amis seront sans aucun secours de ta part? Qu'est-ce à dire, sans aucun secours?* Tu ne leur donneras point d'argent. Tu ne les feras pas citoyens Romains. Qui t'a donc dit que ces choses sont du nombre de celles qui sont en notre pouvoir, & qu'elles n'appartiennent pas à d'autres qu'à nous? Et qui est-ce qui peut donner aux autres ce qu'il n'a pas lui-même? *Aye du bien*, dit-on, *afin que nous en ayons aussi*. Si je puis en avoir en conservant la pudeur, la modestie, la fidélité, la magnanimité, montrez-moi le chemin qu'il faut prendre pour devenir riche, & je le ferai: mais si vous voulez que je perde mes

véritables biens, afin que vous en acquériez de faux, voyez vous-mêmes combien vous tenez la balance inégale, & à quel point vous êtes ingrats & inconsiderés. Qu'aimez-vous mieux, ou de l'argent, ou un ami sage & fidèle? Ah! aidez-moi plutôt à acquérir ces vertus, & n'exigez point que je fasse des choses qui me les feroient perdre. *Mais*, diras-tu, encore, *ma patrie ne recevra de moi aucuns services*. Quels services? Elle n'aura pas par ton moyen des portiques; elle n'aura pas des bains. Eh! qu'est-ce que cela? Elle n'aura pas non plus des souliers par le moyen d'un Forge-ron, ni des armes par le moyen d'un Cordonnier. Or il suffit que chacun remplisse son état & fasse son ouvrage. Mais si tu donnois à ta patrie un autre citoyen sage, modeste & fidèle, ne lui rendrois-tu aucun service? Certainement

nement tu lui en rendrois un, & un fort grand ; tu ne lui serois donc pas inutile. *Quel rang aurai-je donc dans la Ville ?* Celui que tu pourras y avoir en te conservant fidèle & modeste. Que si, voulant la servir, tu perds ces vertus, quels services tirera-t-elle désormais de toi, quand tu seras devenu impudent & perfide ?

S I M P L I C I U S.

De tous les hommes qui sont appliqués à avoir soin d'eux-mêmes, les uns sont distraits par une chose & les autres par une autre ; & de-là chacun tire les objections qu'ils se font à eux-mêmes, & à ceux qui les exhortent à tendre à la perfection. Ceux qui commencent à s'instruire, pleins encore de pensées viles & basses, disent : *si je néglige mes affaires, je n'aurai pas de quoi vivre : si je ne châtie mon valet, il deviendra méchant.* Mais ceux qui ont déjà fait quelque progrès, méprisent ces pensées comme trop basses, & ont cette confiance, qu'ils ne sauroient jamais être assez ineptes & assez inutiles pour mourir de faim : mais ils sont en

Diverses sortes de distractions qui arrivent à ceux qui veulent s'appliquer à la sagesse.

Objection de ceux qui commencent à s'instruire.

peine sur la récompense qu'on donnera à leurs vertus, & qu'ils regardent comme bonne & honorable ; car ces hommes desirent les honneurs les plus purs, fuient le mépris, & veulent servir leurs amis & leur patrie. De-là, ils tirent les objections qu'ils font ici, & qu'Épictète détruit l'une après l'autre. La pre-

Objection
de ceux qui
ont déjà fait
quelque pro-
grès.

miere est cette objection générale qui se tire du mépris, qu'en se retirant des choses du dehors & des assemblées publiques, dans lesquelles, selon Homère, *les hommes acquièrent de la réputation & se rendent illustres*, on vivra dans le mépris & on ne fera rien dans le monde. Épictète combat fortement cette objection par ce syllogisme : le mépris est un mal ; le mal est en notre puissance comme le bien ; ce qui est en notre puissance, ne peut nous venir par le moyen des autres ; car si cela étoit, on ne pourroit plus dire qu'il fût en notre puissance : donc le mépris, quand il nous arrive, est en nous & par nous, soit que ceux du dehors nous méprisent ou ne nous méprisent pas, & par-conséquent il ne faut pas craindre le mépris qui vient des autres, ni le prendre absolument pour mépris, puisque le mépris, étant un mal, dépend de nous.

Le mépris
est en nous
& par nous.

Mais voyons la suite, & examinons les propositions pour voir si elles sont vraies. *Le mépris*, dit-on, *est un mal* ; car si l'honneur est un bien, comme nous en convenons tous, le déshonneur, (le mépris) est certainement un mal, puisque, s'il étoit un bien, il seroit honorable, & non pas honteux. De plus, si l'honneur est un bien, puisqu'il convient à tous les sages (car l'honneur convient à Dieu & aux Génies & aux gens de bien, en tant qu'il est bon) il est évident que le mépris doit être un mal : car si les deux contraires existent dans l'un, ils existeront aussi dans l'autre ; car le mépris est contraire à l'honneur, & le mal au bien. Or, que le bien & le mal de nous tous, qui sommes libres, dépendent de nous & de notre volonté, & que rien ne se fasse, soit bien, soit mal, que par la détermination de cette volonté, c'est, je pense, ce qui a déjà été démontré suffisamment, & il n'est pas nécessaire de le répéter. Si donc le mépris, quand il arrive, dépend de nous & vient de nous, nous ne sommes donc pas méprisés à cause des choses extérieures, quoique nous les négligions absolument ; car, s'il ne dépend pas de nous d'obtenir une charge, d'entrer dans un tel conseil, d'être prié

C'est-à-dire, si le bien & le mal sont contraires, l'honneur & le mépris le sont aussi.

à un festin , certainement de ne pas avoir ces avantages , ce ne sauroit être un mal pour nous , ni par-conséquent un déshonneur , puisque le déshonneur est un mal (a). En un mot , s'il est impossible d'être dans le vice & dans l'infamie par le moyen d'un autre , comme cela est évident , à plus forte raison l'est-il qu'on soit dans le mal par le moyen d'un autre ; car cela est de toute impossibilité , puisque le vice & le mal dépendent de nous. Comment donc dis-tu *que tu ne feras rien dans le monde , si tu n'as de l'autorité dans l'Etat ?* Tu as oublié que ce n'est pas là le lieu où se trouvent le bien & le mal de l'homme , mais dans tes desirs & dans tes craintes ; en un mot , dans les choses qui dépendent de toi , & dans lesquelles il dépend de toi de te rendre très-considérable , si tu veux te conduire selon la nature.

Nous avons en nous-mêmes une grande place , une grande dignité ; c'est le bien,

Ayant donc en toi-même cette grande place , cette grande dignité , qui est le bien , & pouvant t'y rendre considérable , comment dis-tu que tu ne feras

(a) J'ai passé ici une page entière du texte , parce qu'elle m'a paru inutile , & que Simplicius s'attache à prouver par de vaines subtilités de Grammaire une vérité d'ailleurs assez sensible & déjà assez établie par tout ce qu'il a dit.

rien dans le monde ? C'est sans doute parce que tu fais encore consister ton bien dans les choses extérieures qu'un véritable Philosophe doit nécessairement mépriser. *Mais, dit-on, quand il seroit possible que je devinssé fort considérable par moi-même, sans dignité, sans charge, mes amis ne tireront aucun secours de moi.* Voilà le discours de celui qui est déjà un peu avancé ; car pour lui, autant qu'en lui est, il méprise souvent les choses extérieures : mais il desire de secourir ses amis dans le besoin, parce qu'il croit cela beau & honnête, & par cette raison il desire des richesses, & souvent même de l'autorité & de la puissance dans l'État, pour n'être pas inutile à ses amis. Épicure détruit cette objection par la règle qu'il a établie des choses qui dépendent de nous ou qui n'en dépendent pas ; & par cette grande maxime, qu'un ami sage & fidèle dans tous les devoirs de l'amitié est mille fois plus utile que celui qui donne les dignités & les richesses. Les richesses, les dignités, les honneurs ne sont point du nombre des choses qui dépendent de nous. Si un Philosophe les avoit, il les donneroit de tout son cœur, & croiroit recevoir plutôt une grâce que la faire : mais s'il

ne les a pas , il ne viole donc pas l'amitié ; car qui est-ce qui peut donner ce qu'il n'a pas lui-même ? *Acquérez donc des richesses* , disent nos amis , *afin que nous en ayons aussi*. Mais s'il m'est possible d'en acquérir en demeurant fidèle pour vous , & en me conservant pur & net de toutes les choses qui peuvent apporter de la honte à un Philosophe , montrez-moi le chemin , & j'en acquerrai. Voilà ce Philosophe prêt à se rendre & à amasser des richesses pour l'amour de ses amis , & à souffrir même les emplois & les charges , s'il lui est possible de les acquérir en persévérant dans la profession qu'il a embrassée , & qui est conforme à sa nature. Mais si cela est impossible le plus souvent , & qu'il faille de toute nécessité que celui qui veut les acquérir perde en même temps la persévérance dans son véritable bien , quand ses amis lui tiennent ce discours , *amasse des richesses , afin que nous en ayons aussi* , ils le prient proprement de perdre son véritable bien , c'est-à-dire , le bien de l'âme raisonnable , afin qu'ils acquièrent eux ce qui n'est pas leur propre bien ; car ce qu'ils cherchent n'est pas le bien de l'âme raisonnable par laquelle l'homme est homme , mais les biens qui sont les

Injustice
de nos amis
qui nous
veulent por-
ter à amas-
ser des ri-
chesses.

objets des appétits brutaux. Ces sortes de gens ne tiennent point la balance égale, & sont ingrats & inconfidérés. *Ils ne tiennent point la balance égale*, c'est-à-dire, qu'ils sont sans amitié; car l'amitié n'est autre chose qu'égalité, comme disent les Pythagoriciens, & il n'y a pas de plus grande inégalité que de vouloir jeter son ami dans le plus grand des maux pour satisfaire son appétit brutal. *Et ils sont ingrats & inconfidérés*, en ce qu'ils demandent des choses si injustes à un ami qui se livre à eux, & qui ne demande qu'à les servir; & en ce qu'ils ne sentent pas l'extrême différence qu'il y a entre ce que leur ami perdra, s'il les croit, & ce qu'ils gagneront. Ce qu'il perdra, c'est pour lui le plus grand des biens; & ce qu'ils gagneront, bien loin d'être leur véritable bien, est souvent un mal. Peut-être aussi qu'il les appelle *inconfidérés*, c'est-à-dire, *insensés*, à cause de ce qui suit, parce qu'ils préfèrent l'argent à un ami modeste & fidèle: & par cela même il prouve plus évidemment qu'un tel homme n'est nullement inutile à ses amis, & qu'il leur est même plus utile que ceux qui leur fournissent de l'argent; car si, parmi nos valets, Fidélité
ceux qui sont sages & fidèles nous sont dans les va-
lets mêmes,

préférable à l'adresse & à l'ardeur pour le travail.

plus utiles & plus considérables que ceux qui sont plus laborieux & plus adroits, à combien plus forte raison les amis de cette trempe nous sont-ils plus utiles & plus précieux, si nous sommes sages, que ceux qui nous ouvrent leur bourse : car, & pour le commerce, & pour le conseil, & pour la conservation de ce que nous avons de plus précieux & de plus cher, & dans les dan-

Ami fidèle est d'une utilité inestimable.

gers & dans les maladies, & après la mort même, un ami fidèle est d'une utilité inestimable ; car il n'a rien de réservé pour son ami, & ne lui manque jamais. Les amis donc, s'ils le sont véritablement, aideront leur ami à demeurer fidèle & modeste par la vue même de leur propre intérêt, & ils n'exigeront jamais de lui qu'il fasse des choses qui lui feroient perdre ces qualités, & qui le rendroient-entièrement inutile. Épicète pouvoit aussi détruire cette objection par les mêmes raisons que les précédentes : Tu es le maître de ce qui est en ton pouvoir : qui t'a dit que c'est une des choses qui sont en ton pouvoir, de bâtir des portiques & des bains ? Qui est-ce qui peut donner ce qu'il n'a pas ? Et si on lui dit : amassez donc de l'argent, afin que votre patrie ait des bains & des portiques, il

répondra ce qui vient d'être dit ; mais nous laissant penser ses solutions , il fait une réponse plus propre , plus naturelle & plus convenable , & il la fait avec une véhémence digne de lui.

Que cela te fait-il , que ta patrie n'ait par ton moyen ni bains ni portiques ? Elle n'a pas non plus des souliers par le moyen du Forgeron , mais par celui du Cordonnier ; ni des armes par le moyen du Cordonnier , mais par celui du Forgeron.

Car la ville est justement policed & convenablement pour elle , quand chacun , faisant son métier , ne se mêle point de celui des autres , qu'un Forgeron la sert dans son état de Forgeron , un Cordonnier dans son état de Cordonnier , & les autres Artisans de même. *Mais moi , dira le Philosophe , en quoi serai-je donc utile à ma patrie ?*

Épictète lui répond fort bien : mon ami , si tu pouvois donner à ta patrie un autre citoyen , sage , modeste & fidèle , ne lui ferois-tu pas un présent plus utile & plus nécessaire que tout ce que peut faire pour elle un Forgeron ? Et encore plus , si tu pouvois rendre tous les autres citoyens de même , soit en les avertissant & en les enseignant , soit en devenant toi-même le modèle d'un bon & fidèle citoyen.

Ville justement policed , quand chacun y fait son métier.

Donner à sa patrie un citoyen sage , c'est lui faire un très-grand bien.

Que si cela ne se peut , en te donnant toi-même à ta patrie tel que je dis , tu feras plus pour elle que tous les autres citoyens ensemble. *Mais quel rang , dit-il , aurai-je dans la ville ?* Car tous les autres y ont leur rang marqué ; celui-ci est Magistrat , celui-là est Officier de guerre , & l'autre est Artisan & fait quelqu'une des choses qui sont nécessaires à la vie. Épicète fait à cela cette réponse générale : *Aye dans la ville le rang que tu pourras y avoir en conservant la fidélité & la modestie. Que si , voulant la servir dans ce qui regarde les richesses , les bains , les portiques , tu perds ces grandes qualités , tu ne pourras peut-être pas lui être d'un grand service dans ces choses-là même , après que tu seras une fois devenu impudent & perfide (a).* Lequel est le plus beau pour ta ville , ou d'avoir des citoyens fidèles & gens de bien , ou d'avoir des bains & des portiques ?

Le rang
que le Philo-
sophe tient
dans sa ville.

Mais cherchons quelle place , quel rang aura dans sa ville le véritable Philosophe. Il y aura , sur-tout , le rang que doit avoir celui qui y forme les

(a) Les bains , les portiques & autres édifices publics ne sont pas les liens de la société , mais la sagesse , la pudeur , la bonne-foi , la justice.

hommes & qui lui fournit des citoyens pleins de fidélité, de probité & de modestie ; car il n'y a d'autre occupation que de se purger & de purger les autres, afin que tous ensemble ils mènent une vie convenable & conforme à la nature ; il est le pere commun & le Pédagogue de tous les citoyens, leur réformateur, leur conseil, leur curateur, & il les aide à faire tout ce qui est beau & bon ; il se réjouit avec ceux qui sont dans la prospérité, & il s'afflige avec ceux qui sont dans la tristesse & les console ; enfin, il fait dans sa ville tout ce que doit faire un homme persuadé que son unique fait & la seule place qu'il doit tenir dans sa ville, c'est d'avoir de tous les hommes un soin bienfaisant & généreux, autant qu'il lui est possible. Que si tu veux le voir attaché particulièrement à quelque-une des fonctions & à quelque'un des emplois qui sont reçus dans la ville, dans un État bien policé il sera choisi pour le gouverner, comme étant au-dessus des autres, & autant au-dessus du peuple qu'un berger est au-dessus de son troupeau. Il est bon Conseiller d'État & bon Général d'armée même (a), s'il

Simpli-
cius fait ici
le portrait
de Socrate.

Véritable
Philosophe,
seul propre
à gouverner
les États.

(a) *S'il s'est appliqué* : Simplicius ajoute cette

s'est appliqué aux choses de la guerre ; car il est certainement plus vaillant & plus courageux que les autres & plus prudent. Socrate ne remporta-t-il pas le prix de la valeur à la bataille de Délium ? & lorsqu'il se retiroit seul au travers des bataillons ennemis , personne , dit-on , n'osa l'attaquer dans sa retraite , tant son audace étonna ses ennemis. Xénophon ne sauva-t-il pas par son courage & par sa prudence ces dix-mille Grecs si renommés , & ne fut-il pas couronné aux jeux Olympiques ?

États mal
 policés , la
 perte des
 âmes. Com-
 bien d'exem-
 ples prou-
 vent cette
 vérité.

 Au- reste , il faut se souvenir que les États mal policés sont la perte des âmes ; qu'ils rejettent & chassent la lumière divine , & , pour ainsi dire , les irradiations célestes qu'il plaît à Dieu d'envoyer ; qu'ils méprisent & foulent aux pieds les professions les plus sages & les plus saintes , & qu'ils bannissent tout bon modèle de bonne vie & de bonnes mœurs : c'est pourquoi ils troublent les âmes & les empêchent de

condition pour faire voir de quelle manière les Stoïciens entendoient cet axiôme , que le sage est tout , bon Conseiller , bon Général d'armée. Ils vouloient dire qu'il réussissoit seul parfaitement bien , & mieux que tous les autres , aux choses auxquelles il s'étoit appliqué ; car la sagesse est l'œil des vertus tant politiques que morales,

D'ÉPICTÈTE. 173

sucer les premiers élémens de la bonne éducation, ou ils empêchent les bons principes de s'y fortifier & d'y prendre racine. Et si, dans un État si mal conditionné, il s'y trouve heureusement une âme fortifiée par la grâce divine (a), elle y est si durement exercée qu'elle en devient enfin plus vertueuse & plus parfaite. C'est donc une vérité constante que toute fortune & tout accident heureux ou malheureux tourne en bien à celui qui, avec un choix plein de sagesse & de prudence, fait prendre ce qu'il y a de bon dans chaque sujet.

Gens de bien persécutés dans les États mal policés.

Toutes choses tournent en bien au sage.

X X X I V.

QUELQU'UN t'a été préféré dans un festin, dans un conseil, dans une visite. Si ce sont des biens que ces préférences, tu dois te réjouir de ce qu'ils sont arrivés à ton prochain. Et si ce sont des maux, ne t'afflige point de ce que tu en es exempt ; mais souviens-toi qu'il ne se peut qu'en ne faisant pas, pour acquérir ce qui ne

(a) Comme Socrate, dont l'injustice des Athéniens ne fit que perfectionner la vertu.

dépend point de nous, les mêmes choses que font ceux qui l'obtiennent, tu en ferois également partagé. Car comment celui qui ne va jamais à la porte d'un grand Seigneur en sera-t-il aussi-bien traité que celui qui y est tous les jours? celui qui ne l'accompagne point quand il sort, que celui qui l'accompagne? celui qui ne le flatte, ni ne le loue, que celui qui ne cesse de le flatter & de le louer? Tu es donc injuste & insatiable, si, ne donnant point les choses avec lesquelles on achète toutes ces faveurs, tu veux les avoir pour rien. Que vend-on les laitues au marché? une obole. Si ton voisin donne donc une obole (a), & emporte sa laitue, & que toi, ne donnant point ton obole, tu t'en retournes sans laitue, ne t'imagines point avoir moins que lui;

(a) L'obole étoit une petite pièce de monnoie, qui valoit environ un sou. Il y en avoit six à la drachme.

car s'il a sa laitue, tu as aussi ton obole que tu n'as pas donnée. Il en est de même ici. Tu n'as pas été invité à un festin ? aussi n'as-tu pas donné au maître du festin le prix auquel il le vend. Ce prix, c'est une louange, une visite, une complaisance, une dépendance. Donne donc le prix, si la chose t'accommode. Et si, sans donner le prix, tu veux avoir la marchandise, tu es insatiable & injuste. Mais n'as-tu rien qui puisse tenir la place de ce festin où tu n'as point été ? Tu as certainement quelque chose qui vaut mieux que le festin, c'est de n'avoir pas loué celui que tu n'aurois pas voulu louer, & de n'avoir pas souffert à sa porte son orgueil & son insolence.

S I M P L I C I U S.

Cet article paroît être une suite du précédent, & répondre aux autres objections que peuvent faire les mêmes personnes ; car celui qui est appliqué au

soin de lui-même , qui laisse aux autres les choses extérieures , qui méprise de faire la cour aux riches & aux grands du siècle , semble passer sa vie dans le mépris , parce que les autres lui sont préférés tous les jours dans les festins , dans les visites , pour le conseil , &c. on pouvoit réfuter cette objection par le même principe qui se tire des choses qui dépendent de nous , ou qui n'en dépendent point. En effet , si nos biens dépendent de nous , & que ces avantages n'en dépendent pas , ils ne sauroient donc être notre véritable bien. Mais Épiétète a négligé cette solution comme commune & déjà employée , & il en rapporte une autre plus propre au sujet , & par laquelle il découvre une utilité bien plus grande que peuvent tirer de ces accidens ceux qui sauront s'en bien servir. Il dit donc que toutes ces choses , où les autres sont préférés à ceux qui ont choisi la meilleure vie , sont ou des biens ou des maux ; ajoutons , pour rendre la division plus parfaite , ou des choses indifférentes ; car il y en a beaucoup qui sont de ce nombre : mais si elles sont indifférentes , elles ne sont pas plus dignes d'estime que de mépris. Et voilà pourquoi Épiétète n'a pas daigné ajouter ce troi-

sième parti : il reste donc qu'elles soient ou des biens , ou des maux ; si elles sont des biens , tu dois te réjouir , dit Épic-tète , qu'ils soient arrivés à ton prochain , c'est-à-dire , tu dois te servir de la faculté qui est en toi , qui souhaite du bien à tous les hommes , & qui se réjouit avec ceux à qui il en est arrivé. Et prenez bien garde quel grand bien il nous découvre , qui étoit caché sous ce prétendu mépris. Ce bien , c'est proprement une ressemblance , une conformité avec Dieu ; & c'est certainement le plus grand bien qui puisse arriver aux créatures subalternes ; car Dieu possède une puissance sans bornes , étant lui-même la cause & la source de toute puissance , & il a aussi une volonté toute bonne , voulant que tout soit bon , & qu'il n'y ait rien de mauvais , autant que cela est possible ; sa puissance étant donc égale à sa volonté , il comble de biens toutes choses , autant que chaque chose est capable de participer à sa bonté. L'âme de l'homme ne sauroit véritablement avoir cette puissance suprême , étant inférieure à plusieurs autres êtres qui sont entre Dieu & elle ; mais elle a reçu de Dieu une volonté libre , & d'une nature à vouloir du bien à tous les êtres ,

C'est être semblable & conforme à Dieu , que de vouloir du bien à tous les hommes.

quand elle a elle-même choisi le bien.
 Ainsi donc plus elle opère selon cette
 volonté, plus elle se rend semblable
 à Dieu, & quoiqu'elle ne puisse pas
 faire du bien à toutes choses, comme
 Dieu, elle ne laisse pas, en en faisant à
 tout ce qu'elle peut, d'en faire à tout
 autant qu'il dépend d'elle, & d'en faire
 à tout ce qu'elle veut; car la volonté
 est véritablement volonté, & volonté
 entière & parfaite, lorsque toute la
 puissance de celui en qui elle se trou-
 ve, coopère avec elle: car nous som-
 mes maîtres de ce qui dépend de nous;
 or, il dépend de nous de vouloir du
 bien à tous les êtres; & c'est le propre
 de l'homme de bien de vouloir du bien
 à tous les hommes, & non-seulement
 à tous les hommes, mais aux animaux,
 aux plantes: & il déploie cette bonne
 volonté envers les choses même ina-
 nimées; mais il ne peut pas tout ce
 qu'il veut; c'est pourquoi la volonté
 dépend toujours de nous, & le pouvoir
 n'en dépend point; il a besoin de plu-
 sieurs autres causes meilleures que
 nous; c'est pourquoi nous avons notre
 bien dans notre volonté, parce que
 notre bien dépend de nous. Et voilà
 pour ce premier chef.

Que nous
 faisons du
 bien à tous
 les hommes
 autant qu'en
 nous est,
 quand nous
 avons la vo-
 lonté de le
 faire.

Le propre
 de l'homme
 de bien,
 c'est de vou-
 loir du bien
 non-seule-
 ment aux
 hommes,
 mais aux
 animaux,
 aux plantes
 & aux cho-
 ses même
 les plus ina-
 nimées.

Pourquoi
 notre bien
 est dans no-
 tre volonté.

Que si les préférences, dont il s'agit,

font véritablement des maux selon la nature , ne te fâche point , ou plutôt réjouis-toi de ce qu'ils ne te sont pas arrivés. Ainsi un homme de bien ne tiendra point à déshonneur de n'avoir pas ces préférences : mais si ce sont des biens , il se réjouira de ce que son prochain en jouit ; & si ce sont des maux , il se félicitera lui-même d'en être exempt. C'est ainsi que , par la raison de l'utile , Épiète a réfuté la douleur qu'on a & les plaintes qu'on fait de ce qu'on ne jouit pas de ces avantages ; car si ce sont des biens , il fait voir que de ne les pas obtenir il en sort un plus grand bien encore à celui qui veut se rendre semblable à Dieu : & si ce sont des maux , c'est un bien d'en être privé. Il les réfute encore par la raison de ce qui est possible , & ensuite par la raison de ce qui est juste ; par la raison de la possibilité , parce qu'il est impossible que celui qui ne fait pas la cour à celui qui donne à manger , obtienne de lui les mêmes faveurs que ceux qui lui font la cour ; lui faire la cour , c'est être tous les jours à sa porte , c'est l'accompagner quand il sort , c'est louer tout ce qu'il dit & tout ce qu'il fait de quelque nature qu'il puisse être. Ne faisant donc point

Se réjouir du bien qui arrive à notre prochain , est un plus grand bien pour nous , que si ce bien nous arrivoit à nous-mêmes. Quelle beauté , & quelle vérité dans ce sentiment !

ce que font les autres , parce que tu as embrassé la Philosophie , il est impossible que tu aies les mêmes récompenses qu'eux. Et c'est encore une injustice & une avidité insatiable de vouloir être appelé à un festin sans donner le prix auquel on le vend : injustice ; car qu'y a-t-il de plus injuste que de désirer le bien d'autrui ? & avidité insatiable , parce qu'on veut avoir le festin & ne pas donner ce qu'il coûte. D'ailleurs , que celui qui n'est pas invité ait autant que celui qui l'est , c'est ce qu'il démontre évidemment par l'exemple de la laitue. Ton prochain , dit-il , a sa part du festin : mais toi , tu as ce qui est plus précieux que tout le festin , ta liberté , la satisfaction de n'avoir pas loué celui qui ne t'a pas paru digne de louange , & la joie de n'avoir pas souffert à sa porte tout ce qu'on y souffre ordinairement. Si tu veux retenir tout cela & avoir encore le festin , tu es injuste & insatiable , & étant tel , tu es le dernier des hommes ; car tu n'en trouveras point à qui tu puisses justement te préférer.

X X X V.

Nous pouvons apprendre l'intention de la nature par les

choses (a) sur lesquelles nous ne sommes pas en différend entre nous ; par exemple , lorsque le valet de ton voisin a cassé une coupe , ou quelqu'autre chose , tu ne manques pas de dire d'abord , pour le consoler , que c'est un accident très-ordinaire. Sache donc que , quand on cassera une coupe à toi , il faut que tu sois aussi tranquille que tu étois , quand celle de ton voisin a été cassée, Transporte cette maxime aux choses plus importantes. Quand le fils ou la femme d'un autre meurt , il n'y a pas un homme qui ne dise , que cela est attaché à l'Humanité. Mais quand le fils ou la femme de ce même homme

(a) Casaubon le fils a voulu corriger ce passage en ôtant du texte ces deux mots *πρὸς ἀλλήλους*, qui , à son avis , corrompent le sens. Et , selon lui , il faut traduire *par les choses qui nous sont indifférentes*. Mais je suis persuadé qu'il se trompe : car , outre que la phrase d'Épictète , *διαφέρειται πρὸς ἀλλήλους* , est très-grecque , le sens en est ici très-droit & très-bon , comme Simplicius l'a expliqué,

viennent à mourir , d'abord on n'entend que pleurs , que cris , que gémissemens : que je suis malheureux ! je suis perdu. Il falloit se souvenir de l'état où l'on avoit été , quand on avoit appris les mêmes accidens arrivés aux autres.

S I M P L I C I U S .

Notions
communes ,
pourquoi
vraies.

Notions
particulie-
res , pour-
quoi fausses
& trompeu-
ses le plus
souvent.

Les notions communes des hommes sur la nature des choses , sont celles sur lesquelles ils ne disputent point , & dont ils conviennent tous , par exemple , que le bon est utile ; que l'utile est bon ; que tout tend à ce qui est bon ; que ce qui est égal ne surpasse , ni n'est surpassé ; que deux & deux font quatre : voilà des notions communes , parce qu'elles ne sont contestées de personne. Ces notions donc & toutes les autres semblables que la droite raison a formées en nous , & qui s'y sont fortifiées par la longue expérience de tous les siècles , sont vraies & conviennent à la nature des choses. Mais nos notions particulières se trompent souvent , parce qu'elles sont tirées ou des sens , ordinairement trompeurs , comme que *la Lune est aussi grande que le Soleil* ; ou des appétits brutaux , comme que *toute*

volupté est un bien ; ou d'une raison peu approfondie , comme qu'il y a deux principes des choses , & que l'âme est matérielle. Toutes ces notions , & autres semblables sur lesquelles nous disputons tous les jours , ne sont pas toujours vraies , mais souvent ce sont les contraires qui sont vraies , & il n'y a pas de sûreté à apprendre d'elles la nature des choses qu'Épictète appelle ici *l'intention de la nature.* Car une marque sûre de l'incertitude des notions particulières , & de la certitude des notions communes , c'est que le même homme est autrement affecté du même accident , quand cet accident lui arrive à lui-même , car alors il le supporte bien plus impatiemment , & avec moins de raison ; ou qu'il arrive à un autre , car alors il le voit avec moins de sensibilité , avec plus de vérité , & plus conformément aux notions des autres hommes ; qui n'en sont point accueillis , & qui en jugent , non par la passion , mais par la raison ; & c'est ce qu'il montre par ce vil exemple d'un verre cassé. Car toutes les fois que le valet d'un autre casse un verre , la première chose qui nous vient , & à nous , & à tous ceux qui en jugent sans passion , c'est de dire que c'est un accident fort ordinaire qu'un valet tombe ou qu'il bronche ,

que le verre lui échappe , & que ce verre étant fragile , se casse. Mais quand c'est notre verre qu'on a cassé , nous nous mettons en colere , comme si quelque chose de bien extraordinaire nous étoit arrivé ; & c'étoit alors qu'il falloit se souvenir qu'il n'y a rien de plus ordinaire. Il faut user de la même méthode dans les occasions plus grandes & plus importantes. Quand le fils ou la femme d'un autre meurent , il n'y a personne qui dise que cet accident n'est pas attaché à la nature humaine : car alors on en juge par les notions communes , & conformes au train de la nature ; car que l'homme meure , cela est de l'homme , & convenable à la nature de l'homme , qui est mortel. Mais quand notre fils ou notre femme viennent à mourir , voilà les cris , les gémissemens , les plaintes , les regrets tragiques , comme s'il nous étoit arrivé à nous seuls quelque accident extraordinaire & surnaturel. Il falloit alors se souvenir de quelle manière nous étions affectés , quand un autre étoit dans le deuil ; car nous soutenions alors , & avec raison , que ce qui causoit son affliction , ce n'étoit pas cet accident , qui est très-naturel , & qui arrive nécessairement ; mais la sensibilité avec laquelle il le recevoit , trompé par
son

son opinion; & cette sensibilité vient de deux causes, de l'amour déraisonnable & excessif que l'âme a pour le corps mortel, & né pour mourir, & de l'habitude qu'elle contracte avec lui, comme s'ils ne devoient jamais se séparer. Or, ce qui trouble, & ce qui afflige sur-tout, c'est ce qui arrive contre notre attente. Car, si nous nous y étions préparés, & que nous nous le fussions rendu familier par la méditation & par la pensée, il ne nous auroit pas si fort affligés & troublés. Et une preuve bien certaine & bien évidente de cette vérité, à mon avis, c'est que ceux qui sont les plus touchés dans ces occasions, se consolent peu-à-peu, & sentent leur douleur diminuer par l'accoutumance, parce qu'alors ils appellent à leur secours ces notions communes, *que la mort est un accident attaché à la foiblesse de l'homme; que ce qui est mortel doit nécessairement mourir, & que nous mourons bien-tôt nous-mêmes.* Que si, après la mort des personnes qui nous sont chères, l'accoutumance nous rend plus supportable cette séparation, je crois que, si, avant qu'elle arrivât, nous nous y préparions, & que nous nous en fissions comme une habitude, nous ne la supporterions pas avec tant de douleur.

Deux causes de la sensibilité que nous avons pour tout ce qui nous regarde.

Puisque l'habitude diminue peu-à-peu la douleur, nous pourrions la rendre moins sensible, en nous y préparant.

Deux choses qui nous empêchent de nous familiariser avec les accidens fâcheux, en les prévoyant.

Moyens de modérer & de régler l'amour que nous avons pour les objets dont nous jouissons,

& de trouble quand elle arriveroit. Or, deux choses nous empêchent de nous accoutumer & de nous familiariser avec ces accidents, en les ayant toujours devant les yeux ; la première, c'est que les âmes de la plupart des hommes se conforment toujours à ce qui est présent, & qui les environne, de manière que, s'ils sont heureux, ils croient que leur bonheur ne finira jamais, & s'il leur arrive quelque chose de triste, ils s'imaginent que jamais ils n'en sortiront : & la seconde, qui n'est pas moins forte que la première, c'est l'amour excessif & immodéré que l'âme a pour tout ce dont elle jouit, & qui lui rend très-triste & douloureuse la moindre idée de séparation & de privation. Or, personne ne demeure volontairement dans la douleur & dans la tristesse. Il faut donc surtout régler & modérer cet amour, en jugeant sainement & de ce qui aime & de ce qui est aimé ; en considérant que toutes ces choses nous sont étrangères, & en se représentant le rassasiement qui naît de la jouissance continuelle. Retranchons tout ce qui est excessif, & abstenons-nous des discours & des expressions qui augmentent cet amour, & encore plus des actions qui l'entretiennent & le nourrissent.

XXXVI.

COMME on ne met pas un but pour le manquer, de même la nature du mal n'existe point dans le monde.

Le Commentaire que Simplicius a fait sur cet article, est une savante dissertation sur la nature du mal, pour prouver qu'il n'existe point par lui-même, & pour combattre les erreurs étranges qui suivent de cette opinion qu'il y a un principe du mal, comme il y en a un du bien. Mais parce que cette dissertation est fort longue & fort abstraite, je l'ai rejetée à la fin. Ceux qui seront curieux de la lire & de s'instruire, pourront aller la chercher au second Volume; la lecture n'en peut être que très-utile: elle est même nécessaire aujourd'hui. Car cette malheureuse doctrine que la nature du mal existe, & qu'elle n'est pas un accident, mais une substance, a été encore renouvelée de nos jours. Il est honteux pour des Chrétiens, que les Païens aient été plus éclairés qu'eux sur une matière si importante pour la Religion & pour les mœurs. Je me contenterai donc d'expliquer ici en peu de mots la pensée d'Épictète selon les vues de Simplicius qui l'a parfaitement décelée. Il veut dire simplement que si le mal existoit par sa nature, il seroit le but de ceux qui le commettoient. Or est-il que

XXXVII.

Si quelqu'un livroit ton corps à la discrétion du premier venu, tu en serois sans doute très-fâché; & lorsque toi-même tu abandonnes ton âme au premier venu, afin que, s'il te dit des injures, elle en soit émue & troublée, tu ne rougis point !

S I M P L I C I U S.

Cette comparaison d'un autre qui me livre en proie au premier venu, avec moi-même, qui m'y livre; & de mon âme avec mon corps, jette ici une grande clarté. Car c'est bien pis de se faire

personne ne commet le mal pour le mal, mais pour le faux bien qu'on y envisage : ainsi ce seroit un but pour être manqué ; ce qui est absurde : car tout but est ce à quoi l'on tend, & on ne le met point afin qu'on s'en éloigne, & qu'on le manque. C'est une vérité très-profonde, & très-sensible. Il est étonnant qu'un savant Interprète, qui a traduit Épicète dans ces derniers temps, l'ait si peu comprise, qu'il ait voulu corriger le texte. Il n'avoit qu'à lire Simplicius pour se détromper, & pour se remettre dans le bon chemin.

du mal soi-même, que d'en recevoir d'un autre. En effet si les injures que nous recevons de nos amis, nous blessent davantage que celles que nous font les étrangers, à cause du souvenir de notre amitié, & parce que cela nous arrive de leur part, contre notre attente, il est encore plus fâcheux de nous faire injure nous-mêmes. Et si nous nous fâchons, lorsqu'on maltraite notre corps; à plus forte raison devons-nous être fâchés, quand on maltraite notre âme.

Les injurés nous blessent, à proportion de la liaison que nous avons avec ceux qui nous les font.

De plus qu'un autre livre, ou ne livre pas notre corps au premier venu, cela ne dépend pas de nous; mais de lui livrer nous-mêmes notre âme, ou de ne pas la lui livrer, cela en dépend; donc il est également honteux, & de nous fâcher d'un mal qu'il ne dépend pas de nous d'empêcher, & qui ne vient pas jusqu'à nous, & de nous livrer nous-mêmes à un mal qui nous touche véritablement, & qu'il dépendoit de nous d'éviter. Et c'est avec beaucoup de raison qu'Épictète a dit, *& tu ne rougis pas!* & non pas; *tu ne te fâches point!* parce que nous nous fâchons des maux que les autres nous font; & que nous rougissons de ceux que nous faisons aux autres. Or il faut encore plus rougir des maux que nous nous faisons à nous-mêmes, &

Rien n'est plus honteux que de se faire du mal soi-même.

encore plus s'il étoit en notre pouvoir de nous en empêcher.

Ce que
c'est que la
honte, & ce
qui la pro-
duit.

En un mot, la honte vient toujours du sentiment de la turpitude des fautes que l'on a commises volontairement, & par son propre choix. Eh ! qu'y a-t-il de plus honteux que de ne pouvoir pas voir & comprendre toutes les différences de la belle comparaison qu'Épictète fait ici ?

X X X V I I I.

SUR chaque action, avant que de l'entreprendre, regarde bien ce qui la précède, & ce qui la suit ; & entreprends-la après cet examen. Si tu n' observes cette conduite, tu auras d'abord du plaisir dans tout ce que tu feras, parce que tu n'en auras pas envisagé les suites ; mais, à la fin, la honte venant à paroître, tu seras rempli de confusion.

X X X I X.

TU voudrois bien être couronné aux jeux Olympiques ; & moi aussi, en vérité : car cela est

très-glorieux; mais examine bien auparavant ce qui précède & ce qui suit une pareille entreprise. Tu peux l'entreprendre après cet examen. Il faut observer exactement une certaine règle; manger plus qu'on ne peut; s'abstenir de tout ce qui flatte le goût; faire ses exercices malgré qu'on en ait aux heures marquées, pendant le froid, pendant le chaud; ne boire jamais frais, ni même de vin que petitement, & par mesure (a). En un mot, il faut se livrer sans réserve au maître d'exercices comme à un Médecin, & après cela, aller combattre aux jeux: là être peut-être blessé; te démettre le pied; avaler bien de la poudre; être fouetté quelquefois; & après tout cela

(a) En un mot il faut se livrer sans réserve aux maîtres d'exercices. Hippocrate & Galien nous parlent du régime que ces maîtres d'exercices faisoient observer aux Athlètes; il n'y avoit rien de plus exact & de plus rigoureux.

encore , être . peut-être vaincu .
Après avoir envisagé tout cela ,
va , si tu veux , va être Athlète .
Si tu n'as pas cette précaution ,
tu ne feras que niaiser , & que
badiner comme les enfans , qui
tantôt contrefont des Lutteurs ,
& tantôt des Gladiateurs , & qui
dans le moment jouent de la
trompette , & un instant après
représentent des Tragédies . Il en
fera de même de toi ; tu feras
tantôt Athlète , tantôt Gladia-
diateur , tantôt Rhéteur ; après
tout cela Philosophe , & dans le
fond de l'âme tu ne feras rien ;
mais , comme un finge , tu con-
treferas tout ce que tu verras
faire , & tous les objets te plai-
ront tour-à-tour ; car tu n'as point
examiné ce que tu voulois faire :
mais tu t'y es porté téméraire-
ment , sans aucune circonspec-
tion , guidé par ta seule cupidité
& par ton caprice . C'est ainsi
que beaucoup de gens , voyant un

7
D'ÉPICTÈTE. 193

Philosophe , ou entendant dire à quelqu'un : (a) *qu'Euphratès parle bien ! qui est - ce qui peut parler comme lui ?* veulent aussitôt être Philosophes.

X L.

MON ami, considère premièrement ce que c'est que tu desires , & ensuite examine ta propre nature, pour voir si elle

(a) *Qu'Euphratès parle bien !* Quelqu'un , qui ne connoissoit pas ce Philosophe Euphratès , avoit lu : que *Socrate parle bien !* ce qui étoit très-ridicule. Il est visible qu'Épictète parle ici d'une chose qui arrivoit de son temps , & assez communément. De son temps , on entendoit le Philosophe Euphratès , & non pas Socrate. Wolfius & Casaubon avoient bien vu cette faute , & l'avoient corrigée sur le texte même d'Arien, Livre III , chap. XV , d'où cette maxime a été tirée ; car il y a formellement *ὁ Εὐφράτης λέγει*.

Qu'Euphratès parle bien ! Cet Euphratès étoit un Philosophe d'une très-grande réputation du temps de Vespasien & de Domitien. On peut voir son éloge dans Eusèbe contre Hieroclès , & dans les Lettres de Pline, Liv. 1. lettre X. Épictète insère ici bien naturellement & bien adroitement la louange de son ami.

Le Pentathle étoit un Athlète qui se méloit de cinq fortes d'exercices.

Il revient ici à la Philosophie ; le reste n'est amené que pour servir de comparaison.

est assez forte pour porter ce fardeau. Tu veux être un Pentathle, ou un Gladiateur ; vois tes bras , considère tes cuisses , examine tes reins : car nous ne sommes pas nés tous pour la même chose. Penses-tu qu'en embrassant cette profession , tu pourras manger comme les autres , boire comme eux , renoncer comme eux à tous les plaisirs ? Il faut veiller , travailler , s'éloigner de ses parens & de ses amis ; être le jouet d'un enfant ; avoir du dessous en tout dans la poursuite des honneurs , des charges , dans les Tribunaux , en un mot , dans toutes les affaires. Considère bien tout cela , & vois si tu veux acheter à ce prix la tranquillité , la liberté , la constance. Sinon , applique-toi à toute autre chose , & ne fais pas comme les enfans ; ne sois pas aujourd'hui Philosophe , demain Partisan , ensuite Rhéteur , & après cela Intendant du Prin-

ce (a). Ces choses ne s'accordent point ; il faut que tu sois un seul homme , & un seul homme bon ou méchant ; il faut que tu t'appliques à ce qui regarde ton âme, ou à ce qui regarde ton corps ; il faut que tu travailles à acquérir les biens intérieurs , ou les biens extérieurs , c'est-à-dire , qu'il faut que tu soutiennes le caractère d'un Philosophe , ou d'un homme du commun.

R E M A R Q U E.

Ces trois derniers articles suivoient l'article XXXVII, avant l'explication de Simplicius ; mais comme cette explication ne regarde que cet article XXXVII, je l'ai rapprochée du texte qu'elle explique , & j'ai rejeté après cette explication les trois articles qui n'y ont aucune part. Nous n'avons point de Commentaire de Simplicius sur ces trois articles qui n'en doivent

(a) Intendant du Prince , *Procurator Caesaris*. C'étoit un Officier qui avoit soin des domaines de l'Empereur , & de la Province où il étoit envoyé.

faire qu'un seul. Je trouve très-vraisemblable la conjecture de Casaubon qui a cru que ces trois articles ont été ajoutés par quelque Sçavant qui les a pris dans Arien, & qui les a rapportés ici, sans aucun égard à la suite, & à la liaison que l'Auteur de ce Manuel a si judicieusement observée.

X L I.

Tous les devoirs se mesurent presque toujours par les différentes liaisons. C'est ton pere? il t'est ordonné d'en avoir soin, de lui obéir en tout, & de souffrir ses injures & ses mauvais traitemens.... Mais c'est un méchant pere... Eh quoi! mon ami, la Nature t'a-t-elle lié nécessairement à un bon pere? non, mais à un pere. Ton frere te fait injustice? conserve à son égard le rang de frere, & ne regarde point ce qu'il fait, mais ce que tu dois faire, & l'état où se trouvera ta liberté, si tu fais ce que la Nature veut que tu fasses. Car un autre ne t'offensera, ne te bles-

sera jamais, si tu ne veux; & tu ne seras blessé que lorsque tu croiras l'être. Par ce moyen donc tu seras toujours content de ton voisin, de ton Citoyen, de ton Général, si tu t'accoutumes à avoir toujours ces liaisons devant les yeux.

S I M P L I C I U S.

On appelle *devoirs* toutes les actions qui se font selon la bienséance, la convenance, & la dignité de chacun. Ce sont les actes de la justice, qui comprend toutes les autres vertus. Car s'il y a une justice séparée & distinguée des autres vertus, il y en a une aussi qui les renferme toutes. En effet, la justice, c'est de rendre à chacun ce qui lui est dû; c'est pourquoi la morale & la politique consistent dans les devoirs. La première, étant la justice de l'âme, rend à chacune des parties de l'âme, ce qui lui est dû; & l'autre, étant la justice de la Ville, rend pareillement à chacune des parties de la Ville, ce qui lui convient. Épicète donc, après avoir instruit son Disciple par les préceptes précédents, qui regardent aussi les devoirs, lui enseigne dans la suite l'art de ces

Ce que c'est que *devoir*.

Justice renferme toutes les autres vertus.

Les devoirs renferment la morale & la politique.

Morale, la justice de l'âme.

Politique, la justice des Villes & des États.

Partage
des devoirs.

Différence
des devoirs.

devoirs, c'est-à-dire, qu'il lui apprend à les trouver (a), & à les mettre en pratique. Et ce que les autres n'ont traité qu'en plusieurs livres, tels que sont ceux qui ont pour titre, *des beautés des actions Civiles*, comme Nicolas Damascène, Épictète le renferme ici en peu de lignes avec une gravité pleine d'efficace & de force, & avec une énergie qui touche & remue l'âme. Tous ces devoirs, pour les diviser en général dans leurs parties, regardent ou les hommes, c'est-à-dire, les Êtres semblables, ou les Êtres plus parfaits, ou les moins parfaits, ou nous-mêmes. Et chacune de ces quatre especes a plusieurs différences, dont il détaille ici les principales & les plus propres, en commençant par ceux qui regardent l'homme. Et c'est avec beaucoup de raison qu'il enseigne d'abord comment on peut trouver ces devoirs Car on ne doit pas rendre les mêmes devoirs à un pere & à un fils, à un citoyen & à un étranger, à un bienfaiteur & à un ennemi : mais tous ces devoirs sont différens selon la différence des liaisons que nous avons avec eux. Car autre est la

(a) C'est-à-dire, à connoître quels ils sont, & leurs justes bornes.

liaison que nous avons avec notre pere, comme avec celui qui, après Dieu, est la cause de notre Être; & autre est la liaison que nous avons avec notre fils, comme avec celui à qui nous avons donné l'Être, & qui est une partie de nous-mêmes en quelque façon (a).

X L I I.

SACHE que le principal & le fondement de la Religion consiste à avoir des Dieux des opinions droites & saines (b); à croire qu'ils sont; qu'ils étendent leur providence sur tout; qu'ils gouvernent cet Univers très-parfaitement & avec justice; que tu es dans le monde pour leur obéir, pour prendre en bonne part tout ce qui arrive, & pour y acquiescer volontairement & de tout

(a) Simplicius ajoute ici beaucoup de choses dont j'ai fait une Dissertation à part, qu'on peut voir dans le second Volume. Elle a pour titre : *Des différentes liaisons des hommes, & des devoirs qu'elles exigent nécessairement.*

(b) Ces paroles manquoient au texte, comme cela paroît manifestement par les termes de Simplicius qui les y a lues.

ton cœur, comme à des choses qui viennent d'une providence très-bonne & très-sage. De cette maniere tu ne te plaindras jamais des Dieux, & tu ne les accuseras jamais de n'avoir pas soin de toi. Mais tu ne peux avoir ces sentimens qu'en renonçant à tout ce qui ne dépend point de nous, & qu'en faisant consister tes biens & tes maux dans ce qui en dépend. Car si tu prends pour un bien ou pour un mal quelque une de ces choses étrangères, c'est une nécessité absolue que, lorsque tu seras frustré de ce que tu desires, ou que tu tomberas dans ce que tu crains, tu te plains & que tu haïsses ceux qui sont la cause de tes malheurs. Car tout animal est né pour abhorrer & pour fuir tout ce qui lui paroît mauvais & nuisible, & tout ce qui peut le causer, & pour aimer & rechercher tout ce qui lui paroît utile & bon, & ce qui

le cause. Il est donc impossible que celui qui croit être blessé se plaise à ce qu'il croit qui le blesse ; d'où il s'ensuit que personne ne se réjouit & ne se plaît dans son mal. Voilà d'où vient qu'un fils accable de reproches & d'injures son pere, quand son pere ne lui fait point part de ce qui passe pour des biens. Voilà ce qui rendit ennemis irréconciliables Étéocle & Polynice ; ils regardoient le trône comme un grand bien. Voilà ce qui fait que le Laboureur , le Pilote , le Marchand maudissent les Dieux , & voilà enfin la cause des murmures de ceux qui perdent leurs femmes & leurs enfans. Car où est l'utilité, là est aussi la piété. Ainsi tout homme qui a soin de régler ses desirs , & ses aversions selon les regles prescrites , a soin aussi de nourrir & d'augmenter sa piété. Dans ses libations , dans

ses sacrifices, & dans ses offrandes, chacun doit suivre la coutume de son pays, & les faire avec pureté, sans nonchalance aucune, sans négligence (a), sans irrévérence, sans mesquinerie, & aussi sans une somptuosité au-dessus de ses forces.

S I M P L I C I U S.

Liaison
des hommes
avec Dieu.

Dieu n'a
nul besoin
de nous.

Après avoir expliqué nos devoirs envers nos semblables, c'est-à-dire envers les hommes, Épictète passe aux devoirs envers ceux qui sont plus excellens que nous. Car, dans la Doctrine des devoirs, comme en toute autre chose, il faut, en commençant par les plus proches, s'élever comme par degrés aux plus sublimes. Il tire encore ces devoirs de la liaison; car nous avons avec les Dieux une liaison comme avec les premières causes, avec les causes très-excellentes. Il est donc évident qu'étant telles, elles n'ont aucun besoin de nous:

(a) Le Commentaire de Simplicius fait voir clairement qu'il faut ajouter au texte d'Épictète, *μὴ δὲ ἀσεβῆς*, qui a été oublié dans toutes les Éditions.

D'ÉPICTÈTE. 203

c'est pourquoi tous les devoirs que nous sommes obligés de leur rendre, ne sont que des devoirs pour nous les concilier & pour nous soumettre à eux : car c'est-là, pour les Êtres produits, conser-

A quoi tendent les devoirs de l'homme envers Dieu.

ver la liaison & l'ordre, selon la nature, avec les premières causes, ces causes excellentes. Il faut donc les honorer, leur rendre un culte, leur obéir, déférer à tout ce qu'ils font, le prendre en bonne part, & y acquiescer comme à des choses qui viennent d'une intelligence très-parfaite & très-bonne. Et

Quels sont ces devoirs envers Dieu.

c'est ce que nous pratiquerons, si notre esprit est une fois purifié & éclairé par la vérité, & notre vie bien réglée selon la nature. Notre esprit éclairé aura les bons sentimens & les opinions saines des Dieux, étant convaincu qu'ils sont les premières causes de tous les autres Êtres, qu'ils administrent bien cet Univers, qu'ils étendent leur providence sur tout, & qu'ils règlent & gouvernent tout avec sagesse & avec justice. Car si quelqu'un croit qu'ils n'existent point, ou qu'ils existent, mais sans providence, ou même qu'ils existent & qu'il y a une providence, mais qu'ils ne se servent de cette providence, ni avec justice, ni selon la droite raison, celui-là ne sera jamais porté, ni à les

L'esprit purifié & éclairé, & la vie réglée, nécessaires pour accomplir nos devoirs envers Dieu.

Effets de l'esprit éclairé.

honorer, ni à leur rendre un culte, ni à leur obéir, ni à acquiescer à tout ce qu'ils font, comme à des choses qui viennent d'une intelligence très-sage & très-parfaite.

Effets de
la vie bien
réglée.

La vie bien réglée selon la nature, ayant pour fondement cette ferme opinion que toutes choses sont administrées & réglées par une intelligence très-parfaite, fait qu'on ne se plaint de rien, & qu'on n'accuse de rien ces premières causes; mais pour cela il faut chercher nos biens & nos maux dans les choses qui dépendent de nous, & placer là nos desirs & nos craintes, afin que nous ne soyons jamais frustrés des uns, & que nous ne tombions jamais dans les autres. Car, si nous désirons les choses extérieures comme des biens, ou que nous en craignons, & fuyons quelques-unes comme des maux, il ne se peut que nous ne manquions souvent d'obtenir celles que nous désirons, & que nous ne tombions dans celles que nous craignons. Ainsi, frustrés des uns & précipités dans les autres, il est impossible que nous n'accusions & ne haïssions ceux qui en font la cause, ou qui, pouvant l'empêcher, ont négligé de le faire.

Le propre
de tout ani-
mal & de

Car tout animal, & même tous les Êtres, désirent naturellement le bien, & crai-

gnent, par la même raison, le mal : c'est pour quoi ils fuient les choses nuisibles & leurs causes, soit qu'elles soient telles véritablement, ou qu'elles le paroissent ; & ils recherchent, embrassent & admirent celles qui sont ou qui paroissent utiles, & leurs causes. Il est donc impossible que celui qui se croit blessé aime ce qu'il croit qui le blesse, & il n'est pas moins impossible qu'il se réjouisse de sa blessure ; car il est également disposé, & pour la blessure, & pour son auteur : car toute blessure est un mal, & tout mal est à fuir & à craindre, comme tout bien est à désirer & à rechercher. Or, que ce soit une nécessité que nous haïssions & maudissions ce qui passe pour la cause de ce qui nous paroît un mal, en voici une preuve invincible ; c'est que les liens les plus forts de la nature même ne suffisent pas pour nous empêcher de haïr ceux qui nous privent de quelque chose qui nous paroît un bien, ou qui nous jettent dans ce que nous jugeons un mal. Voilà pourquoi un pere est haï & maudit de son fils, lorsqu'il ne lui donne pas ce qui lui paroît un bien, ou qu'il lui fait quelque chose qui lui paroît un mal, soit en le battant ou en le contraignant pour l'accoutumer à être tem-

tous les
Etres, c'est
de désirer le
bien, & de
craindre &
fuir le mal.

Preuve in-
contestable
de cette vé-
rité, que
nous haïs-
sons tout ce
qui nous
fait du mal.

pérant & sage. Les enfans d'Œdipe ;
Étéocle & Polynice , quoique freres ,
ne se portèrent-ils pas jusqu'à cet excès

Dieu même ne peut pas satisfaire en même temps à tous les desirs contraires des hommes , & pourquoi.

Injustice du Laboureur.

Injustice des Matelots & de ceux qui voyagent.

Injustice des Marchands.

de fureur que de se battre en combat singulier , & de se tuer l'un l'autre sur ce qu'ils croyoient que chacun d'eux vouloit priver l'autre de l'Empire qui leur paroissoit un bien ? Le Laboureur , lorsqu'après ses semailles , il n'a point plu , ou qu'il a trop plu , ou que quelque autre chose de celles qu'il croit avantageuses n'arrive point , ou que quelque une de celles qu'il croit pernicieuses arrive , maudit ceux qui en sont la cause , & s'emporte jusqu'à proférer des blasphêmes ; ou , s'il s'empêche de les proférer , il les pense. Les Matelots se fâchent , quand ils n'ont pas le vent favorable. Cependant l'un a besoin du vent du midi , l'autre du vent du nord , & ils ne font pas cette réflexion que ces vents contraires ne peuvent pas souffler en même temps ; mais ils se fâchent & s'emportent contre l'auteur & le maître des vents , de ce qu'ils n'ont pas le vent qui leur est propre , ou qu'ils en ont un tout contraire. Les Marchands , quand ils achètent , veulent qu'il y ait abondance de marchandises , & que tout soit à bon marché ; & quand ils vendent , ils veulent que tout soit rare &

se vende au poids de l'or ; & si l'un ou l'autre manque, ils sont très-fâchés, & se plaignent de ceux qui gouvernent le monde. Ceux qui perdent leurs femmes, ou leurs enfans, enfin ce qu'ils ont de plus cher, accusent les Dieux de ce qu'ils sont frustrés de ce qu'ils desirerent, & qu'ils sont tombés dans ce qu'ils craignent. Car ceux qui nous donnent ce qui nous paroît utile & commode, voilà ceux que nous honorons, & dont nous faisons l'objet de notre culte : car l'utile excite d'abord la vénération & l'amour pour ceux qui le donnent, comme le nuisible excite l'aversion & la haine pour ceux qui en sont les auteurs : de sorte que tout homme qui a soin de desirer & de craindre comme il faut, & qui ne fait pas tomber ses craintes & ses desirs sur les choses extérieures, celui-là par même moyen a soin de nourrir & d'augmenter sa piété : car, obtenant toujours ce qu'il desirer, & ne tombant jamais dans ce qu'il craint, parce qu'il ne desirer & ne craint que les choses qui sont en notre pouvoir, il est content de tout ce qui arrive, & rend aux causes le respect & le culte qui leur sont dûs ; au lieu que celui qui desirer ou qui craint les choses extérieures, s'il n'entraîne

L'utile est la mesure de la piété.

Desirs bien réglés, sont la cause de la piété.

Desirs mal réglés, la cause de l'impiété.

Beau ridicule qu'Épictète donne ici à ceux qui ont des desirs mal réglés.

tous les hommes dans ses sentimens ; s'il ne dispose à son gré des richesses & de la pauvreté , de la santé & de la maladie , de la vie & de la mort , des victoires & des défaites , des vents , de la pluie , de la grêle , & de tous les météores , en un mot de toute la destinée ; comme il a étendu nécessairement ses desirs & ses craintes sur toutes ces choses , il est souvent frustré de ses desirs , & il tombe dans les sujets de ses craintes : de sorte qu'il est toujours au désespoir ; il accuse & maudit les causes de ses défâstres , & passe sa vie dans le chagrin , dans la peine , dans l'impiété & dans la révolte contre Dieu , & par-conséquent il est très-misérable. Après donc qu'Épictète nous a enseigné les principales causes de la piété envers la Divinité , qui consistent à croire fermement qu'elle existe , & à obéir & céder volontairement à tout ce qu'elle veut & qu'elle fait , & à y acquiescer comme à des choses qui viennent d'une intelligence très-bonne & très-parfaite ; & après qu'il nous a démontré que cela est impossible à ceux qui ne font pas consister leurs biens & leurs maux dans ce qui dépend de nous , & qui les placent dans les choses extérieures , il explique les honneurs & le culte que l'on rend

rend à la Divinité par les choses extérieures, selon que Dieu même a déclaré (a), & fait connoître aux hommes que ces honneurs & ce culte étoient légitimes & conformes aux usages qui lui étoient agréables, comme les anciennes histoires (b) en font foi, afin que par leur moyen nous ayons un étroit commerce avec lui, & que ces choses extérieures, attirant sur elles, par ces prémices, les rayons célestes; c'est-à-dire, la bénédiction divine, deviennent plus abondantes & plus propres à notre usage. Car comme nous lui dédions notre âme, dont il est l'auteur, & que nous la lui consacrons, en la purgeant par la connoissance que nous avons de lui, & par la règle d'une vie conforme à la nature; de même, après l'âme, il faut aussi lui consacrer le corps, qu'il nous a donné, & le purger & nettoyer de toutes les taches visibles & invisibles. L'âme purgée de la manière que j'ai dit, & le corps aussi nettoyé & revêtu d'habits purs autant qu'on le peut, on doit offrir à Dieu les prémices des choses

Choses extérieures, pour quoi nécessaires au culte que l'on rend à Dieu.

Il faut consacrer à Dieu notre âme & notre corps, sans réserve, & nos biens par les prémices.

(a) Simplicius reconnoît ici que Dieu a déclaré aux hommes le culte qui lui étoit le plus agréable.

(b) Il semble que Simplicius avoit lu les Livres de Moïse, & qu'il les a ici en vue.

Tome I.

N

Pourquoi
les prémi-
ces doivent
être con-
sacrées à
Dieu.

Prémices
offertes peu-
vent rece-
voir l'irra-
diation cé-
leste, &
faire parti-
cipans de
Dieu même
ceux qui les
offrent.

Prémices
offertes avec
une con-
science pu-
re, partici-
pent à l'effi-
cace divine,
& produi-
sent des ef-
fets divins.

ses extérieures qu'on a reçues de sa bonté ; car il est & pieux & juste d'offrir les prémices à ceux qui nous ont donné ces biens ; non que Dieu en ait besoin ; car il n'a que faire , ni de nos présens , ni de notre piété , ni des opinions que nous avons de lui ; mais c'est nous qui , par le moyen de ces prémices devenues propres selon leur mesure à recevoir l'irradiation céleste , recevons Dieu même en nous , chacun selon qu'il en est digne. Et aussi ces prémices , offertes & consacrées avec une conscience pure , deviennent participantes de la bonté & efficace divine , jusqu'à produire des effets tout divins. Car il y a tel homme qui a avoué que par leur secours il s'étoit guéri de l'épilepsie ; & d'autres , en y participant , ont fait cesser la grêle & calmé la mer. Et ceux qui offrent ces prémices avec pureté & sainteté , outre qu'ils s'acquittent d'une œuvre juste , & qui marque leur reconnaissance , en offrant à Dieu les prémices des biens qu'ils en ont reçus , ils ont encore ce grand avantage qu'à cause de la liaison qu'ils ont avec elles , ils deviennent aussi participants de l'irradiation divine ; & , comme je l'ai déjà dit , par cette petite portion offerte & consacrée , toute la masse de la même ef-

pece devient sainte & consacrée à Dieu, & reçoit de lui les secours nécessaires. Or toutes ces choses, poursuit Épicète, doivent étre faites selon l'usage & la coutume de chaque pays. Car Dieu est toujours par-tout avec toutes ses propriétés & toute sa puissance; & nous autres, séparés selon notre espèce humaine de tant d'autres Êtres que Dieu a créés, assujettis selon cette espèce à un certain genre de vie, & relégués dans un petit coin de cet univers & de cette terre, nous participons chacun différemment à la bonté divine, & aux grâces du Ciel, & en différents lieux, & en différens temps: car tu vois bien que lorsqu'il est jour pour nous, il est nuit pour d'autres peuples; que lorsque nous avons ici l'été, on a ailleurs l'hiver; qu'ici naissent telles plantes & tels animaux, & que là il en naît d'autres: les grâces du Ciel se partagent ainsi à chaque pays, & à tout ce qu'il renferme (a). Chacun donc instruit, ou par Dieu même, ou par sa propre expérience, en différents lieux, par différentes sortes de vies, en différents temps,

Miracles
opérés par
les premi-
ces. V. la
Remarque.

Les diffé-
rens usages
& les diffé-
rentes céré-
monies ne
changent
rien au
fond, pour-
vu que Dieu
soit servi
& honoré
comme il
veut l'être.

(a) Simplicius pousse trop loin sa proposition; car il s'en sert pour prouver que toutes les Religions sont également bonnes & agréables à

en différentes manières, par des offrandes différentes, & par des sacrifices différents, cherche à se rendre Dieu favorable. Et quand on célèbre les fêtes en l'honneur de Dieu avec le zèle convenable, l'efficace de l'irradiation divine paroît manifestement (a) dans ces jours marqués & consacrés; ce qui n'arrive point dans les autres jours. Car alors les malades sont guéris, & on reçoit des prédictions & des avertissements utiles; tant la différence des temps a de pouvoir & de force pour nous unir à la Divinité. Il en est de même des lieux, des paroles, des actions, & des offrandes, selon qu'elles sont propres & convenables.

Fêtes nous
unissent à
Dieu plus
que les au-
tres jours.

Il faut aussi, continue Épictète, que tout ce qui sert à honorer les Dieux, & qui appartient à leur culte, soit fait avec pureté & sans nonchalance. Car

Dieu : ce qui est une erreur très-manifeste ; la seule véritable Religion est celle que Dieu a ordonnée & établie.

(a) Jours de fête distingués des autres jours, par des irradiations célestes. Passage très-remarquable dans un Payen. Ce que Simplicius dit ici ne convient qu'aux fêtes des Chrétiens, où Dieu a souvent opéré de très-grands miracles.

il n'est pas permis aux impurs de toucher aux choses pures, & si quelque chose d'étranger & de souillé se mêle avec ce qui est pur & net, il le souille & le corrompt. Il ne faut donc rien faire avec nonchalance; car la nonchalance entraîne la mal-propreté.

Il faut encore, dit Épiète, ne faire avec négligence rien de tout ce qui regarde le culte divin, de peur que par paresse on n'oublie, on ne brouille, ou l'on ne change quelque chose d'essentiel; car, comme dans un discours, si vous en ôtez quelques lettres, ou que vous les changiez, le discours ne conserve plus sa forme; de même dans les cérémonies & dans les paroles du culte divin, si l'on y oublie, si l'on y change, ou si l'on y brouille & confond quelque chose, l'irradiation divine ne se fait point; mais la paresse & la négligence de celui qui offre les vœux ou le sacrifice (a) affoiblit & détruit la force du sacrifice même, rien n'étant si nécessaire & si essentiel pour l'accomplissement & la perfection même de tous les autres devoirs, qu'une atten-

La nonchalance & la mal-propreté doivent être bannies du culte de Dieu.

La négligence & la paresse bannies du culte divin.

Il ne faut rien changer, ni brouiller dans les cérémonies, ni dans les paroles du culte divin.

(a) Toute la vertu du sacrifice détruite par la négligence de celui qui l'offre. Vérité bien remarquable dans un Payen.

tion continuelle jointe à la science & à la bonne volonté. Or celui qui se montre négligent & paresseux dans le service de Dieu, comment sera-t-il vigilant & ardent à accomplir ses autres devoirs ?

Épictète continue *sans irrévérence aucune*, c'est-à-dire, sans aucun manque de respect, & avec toutes les marques de vénération. (a) Car plus les choses de Dieu nous paroissent grandes & vénérables, plus nous y participons, & plus nous nous les approprions comme telles, & consacrés nous-mêmes par ce culte, nous devenons, autant qu'il est possible à l'homme, plus grands & plus divins.

La mes-
quinerie &
la somptuo-
sité bannies
du culte de
Dieu.

Au reste, quand Épictète a dit qu'il ne faut pas faire les choses avec négligence, il semble qu'il ait craint qu'on ne prît ses paroles, comme s'il disoit qu'il faut aller en cela au-delà de ses forces, & faire plus qu'on ne peut. Mais premièrement où se trouveroit jamais la juste mesure, si elle ne se trouvoit dans le culte de Dieu, qui mesure &

La juste
mesure plus
nécessaire

(a) L'idée que nous avons des choses de Dieu est la mesure de leur vertu sur nous, de notre grandeur & de notre sanctification : grande vérité.

compasse toutes choses, & leur donne les justes bornes qu'elles doivent avoir ? D'ailleurs rien n'entretient si bien le culte divin, que d'y conserver toujours l'égalité & la continuité, & par ses actions & par ses paroles. Or il est impossible de répéter souvent ce qu'on fait au-dessus de ses forces ; & ceux qui sont excessifs dans le culte divin semblent d'un côté reprocher à Dieu qu'il se laisse corrompre par les présents, & de l'autre côté ignorer ce que ces présents ajoutent à notre culte. Ces présents ne veulent être que les prémices des biens que Dieu nous a départis ; & par conséquent ils ne sont qu'une simple marque de notre reconnoissance, & un hommage que nous rendons. Voilà pourquoi Épictète ajoute *sans mesquinerie, & aussi sans une somptuosité au-dessus de ses forces.*

R E M A R Q U E.

Tout ce Chapitre de Simplicius est plein de vérités admirables très-instructives & très-capables de nourrir la piété. Ce qu'il dit, qu'il faut consacrer à Dieu notre âme & notre corps, & lui consacrer en même temps nos biens par les prémices ; & que ces prémices

offertes attirent la bénédiction divine sur le reste de nos biens, & nous font participants de Dieu même, est parfaitement beau. Ce qu'il ajoute que les différents usages & les différentes cérémonies ne changent rien au fond de la Religion, pourvu que Dieu soit servi & honoré comme il veut l'être, est encore une grande vérité ; mais il semble qu'il pousse trop loin sa proposition, comme je l'ai déjà remarqué : car Dieu ne sera pas honoré comme il veut l'être, quand nous ne suivrons que nos propres imaginations & notre prétendue expérience. Il y a encore quelque réflexion à faire sur ce qu'il ajoute, qu'il y a tel homme qui a avoué que, par le secours des prémices, il s'étoit guéri de l'Epilepsie, & que d'autres, en y participant, ont fait cesser la grêle & calmé la mer. On croit d'abord que Simplicius auroit pris cela dans les livres des Chrétiens mal entendus, & qu'il auroit appelé prémices le pain de l'Eucharistie : car il n'y a jamais eu que ce pain céleste qui ait opéré les miracles dont ce Philosophe parle ici ; mais, pour peu que l'on pénètre dans l'antiquité, on voit qu'il a égard à ce qui se pratiquoit dans les sacrifices des Payens, où l'on donnoit à chacun de ceux qui

avoient assisté au sacrifice, une petite portion des prémices que l'on avoit consacrées, à-peu-près comme on donne aujourd'hui aux fidèles des morceaux du pain béni. On avoit la liberté, ou de manger ce que l'on avoit reçu, ou de l'emporter chez soi pour le garder; & l'on étoit si persuadé que ces petits morceaux avoient la vertu de guérir les malades, & de faire des miracles, qu'ils les appelloient même *ὕγινα*, la santé.

Athenée, Liv. III. *ὕγινα δὲ κάλειται ἡ διδομένη ἐν ταῖς θυσίαις μᾶλλον ἢ αὐτογίνουσα.*

On appelle du nom de santé, les morceaux de gâteau que l'on donne dans les sacrifices, afin que chacun en goûte.

On donnoit le même nom à tout ce que l'on emportoit du Temple, & qui avoit servi au sacrifice, comme à une branche, à de l'essence : *Καὶ παντὸς ἐν τῷ οἴῳ φερόμενον, ἢτε μύρον, ἢτε θυμῶν, ἢ ὕγινα.*

Hesych. Mais je voudrois savoir si on a des exemples de cette expression & de cet usage avant le premier siècle de l'Église; je n'en connois point, & je suis persuadé que les Païens, qui ont toujours été les singes de la véritable Religion, ont imité ceci des Chrétiens.

Il est faux que leurs prémices aient fait les miracles dont Simplicius parle ici.

A la fin de cet Article , Simplicius a ajouté une Dissertation pour prouver les trois propositions qu'Épictète a avancées au commencement de ce même Article. On la trouvera à la fin du II. Vol. c'est la V. & dernière Dissertation ; elle a pour titre : Que les Dieux existent , que leur providence s'étend sur tout , & qu'ils gouvernent cet univers très-parfaitement & avec justice.

X L I I I.

QUAND tu vas consulter le Devin , souviens-toi que tu ignores ce qui doit arriver , & que tu vas pour l'apprendre. Mais souviens-toi en même tems , que si tu es Philosophe , tu vas le consulter , sachant fort bien de quelle nature est ce qui doit arriver ; car si c'est une des choses qui ne dépendent point de nous , ce ne peut être assurément , ni un bien , ni un mal pour toi. N'apporte donc auprès de ton Devin , ni inclination , ni aversion pour chose au monde : autrement tu trembleras toujours ;

mais fois persuadé & convaincu que tout ce qui arrivera est indifférent, qu'il ne te regarde point, & que, de quelque nature qu'il soit, il dépendra de toi d'en faire un bon usage, personne ne pouvant t'en empêcher. Va donc avec confiance comme t'approchant des Dieux, qui daignent bien te conseiller; & du reste, quand on t'aura donné quelques conseils; souviens-toi qui sont les Conseillers à qui tu as eu recours, & qui sont ceux dont tu mépriseras les ordres, si tu désobéis; mais ne va au Devin que comme Socrate vouloit qu'on y allât; c'est-à-dire, n'y va que pour les choses qu'on ne peut connoître que par l'évènement, & qu'on ne peut prévoir, ni par la raison, ni par les règles d'aucun autre art: de sorte que, quand l'occasion se présentera de t'exposer à de grands dangers pour ton ami, ou pour ta

Il veut dire que ce ne sont pas les Devins, mais les Dieux eux-mêmes.

patrie (a), ne va point consulter le Devin, si tu dois le faire. Car si le Devin te déclare que les entrailles de la victime sont mauvaises, il est évident que ce signe te présage ou la mort, ou des blessures, ou l'exil; mais la droite raison te dit que, malgré toutes ces choses, on doit secourir son ami, & s'exposer pour sa patrie. C'est pourquoi obéis à un Devin encore plus grand que celui que tu consultois: c'est Apollon Pythien, qui chassa de son Temple celui qui n'avoit pas secouru son ami qu'on assassinoit.

S I M P L I C I U S.

Épictète, après avoir expliqué les devoirs envers les hommes & les

(a) Ce fut par cette raison que Caton refusa, malgré les instantes prières de ses amis, d'aller consulter l'Oracle de Jupiter sur le succès de la guerre civile, disant que, quel que dût en être le succès, cela ne regardoit point un homme qui ne suivoit que la droite raison pour guide.

devoirs envers Dieu , alloit expliquer les devoirs envers nous-mêmes ; mais il a vu qu'il y en avoit une autre espèce , qu'on peut appeller mixte , & qui comprend ce que nous devons à Dieu , & ce que nous nous devons à nous-mêmes : c'est cette partie de la Religion qui regarde la divination , & il partage son discours en trois chefs ; car il explique quelles sont les choses sur lesquelles il faut consulter les Devins , dans quelles dispositions il faut les consulter , & quel usage on doit faire de leurs prédictions & de leurs oracles. Il a commencé par le second , comme le croyant peut-être le premier ; dans quelles dispositions on doit aller consulter les Devins , & il décide que nous devons y aller sans y apporter de notre part , ni inclination , ni aversion pour quoi que ce puisse être : autrement nous n'irions jamais qu'en tremblant. Car , si nous y apportons quelque inclination , nous craindrons toujours que le Devin ne nous déclare que ce que nous désirons est impossible ; & , si nous y apportons quelque aversion , nous tremblerons qu'il ne nous prédise ce que nous voulons éviter. Mais comment pourrions-nous n'apporter , ni inclination , ni aversion ?

Dans quelles dispositions il faut aller consulter les Devins.

Il ne faut
consulter les
Devins, ni
personne sur
nos devoirs
connus.

Si nous sommes persuadés, dit-il, que nous ne consultons les Devins que sur les choses extérieures, & qui ne dépendent point de nous. Car sur celles qui en dépendent, il n'est pas besoin de divination : car qui est-ce qui consultera jamais s'il faut rechercher ce qui est selon la nature & sur ce qui lui est opposé ? Si donc les choses sur lesquelles nous consultons les Devins, sont du nombre de celles qui ne dépendent point de nous, comme si l'on fera bien de s'embarquer, de se marier, d'acheter un tel champ, & que les choses qui ne dépendent point de nous, il ne faille ni les desirer, ni les craindre, il est évident qu'il ne faut apporter dans cet acte, ni inclination, ni aversion : car nous ne savons point ce qui doit arriver, & nous allons pour l'apprendre ; mais tu fais fort bien, dit Épictète, de quelle nature est ce qui arrivera, au moins si tu es Philosophe. Car tu fais que tout ce qui ne dépend point de nous, n'est ni un bien, ni un mal ; & par-conséquent qu'il n'est ni à rechercher, ni à fuir ; mais les habiles sur ces matieres disent que les signes mêmes de toutes ces choses sont brouillés & confondus par l'empressement & par l'avidité de ceux qui consultent les

Car leur
avidité leur
fait prendre
pour un
bien ce qui

Devins. Pour toi, quand tu les consulteras, sois persuadé que rien ne contribuera tant à te rendre tranquille, comme de savoir que, de quelque nature que soient les choses qui t'arriveront, il dépend de toi d'en tirer une grande utilité, & que plus elles seront fâcheuses & difficiles, plus grande sera l'utilité que tu en tireras, si tu en fais un bon usage. Arme-toi donc de confiance, dit Épicète, & sans rien craindre, approche-toi des Dieux pour les consulter? Après quoi, la seule chose qui reste à faire, c'est ton devoir envers Dieu, c'est-à-dire, qu'il faut suivre les conseils qui t'auront été donnés: car celui qui ne suivra pas les conseils d'un Dieu, de qui suivra-t-il donc les conseils? Mais lorsque nous désobéissons aux Oracles, cela ne vient que de ce que nous apportons dans cet acte nos passions & nos aversions; de sorte que de ne rien chercher & de ne rien fuir, cela ne contribue pas seulement à nous faire approcher des Devins avec confiance & sans crainte, mais nous aide encore beaucoup à obéir de tout notre cœur aux ordres de Dieu. Ensuite Épicète déclare quelles sont les choses sur lesquelles nous devons consulter les Devins. Ce sont celles dont le succès

est un mal,
& pour un
mal ce qui
est un bien.

Le premier
devoir, c'est
de consulter
Dieu avec
les disposi-
tions qu'il
demande.

Le second,
c'est de lui
obéir.

D'où vient
la désobéis-
sance aux
Oracles.

Quelles
sont les choses
sur lesquelles on

peut consul-
ter les De-
vins.

est incertain jusqu'à ce qu'on ait vu
quelle en sera l'issue, & où toute notre
prudence, tout l'art & toute l'expé-
rience que nous avons sur ces sortes
d'affaires ne sauroient nous le faire
prévoir : car personne, par exemple,
ne consultera les Dieux pour savoir, si
un homme doit se nourrir & dormir ;
car tout animal ne sauroit s'en passer :
ni s'il faut s'adonner à la Philosophie,
& vivre conformément à la nature ; car
personne n'est assez insensé pour nier
que cela ne soit très-utile : ni s'il faut
bâtir sa maison de telle ou telle ma-
nière ; car c'est à l'art à en décider & à
en tracer le plan. Un Laboureur ne
consulte pas non plus s'il faut semer
ou planter ; car c'est son métier, il faut
qu'il le fasse : mais ce qu'il pourra bien
demander, c'est en quel temps, dans
quelles terres, quelle sorte de grain,
ou quelles graines, ou quelles plantes
il semera ou plantera, sur-tout s'il n'y
est pas accoutumé, & s'il commence à
cultiver des terres qu'il ne connoît pas
encore. On demandera aussi si on doit
se mettre en mer, le temps n'étant pas
encore bien sûr : mais on ne demandera
point si l'on doit aller au marché, si
l'on peut aller à sa maison de campa-
gne ; car, quoique ces sortes d'actions

Plaisantes
consulta-
tions faites
aux Devins
par les
Païens su-
perstitieux
& crédules.

aient quelquefois une fin malheureuse ou fâcheuse, elles ont le plus souvent le succès qu'on s'étoit promis; & ce qui est le plus ordinaire suffit pour empêcher qu'on ne doive avoir recours aux Devins. D'un autre côté aussi, quoique certaines raisons & certaines règles puissent quelquefois nous donner lieu de connoître ce qui est proposé, cependant le succès n'est pas toujours nécessaire; c'est-à-dire, qu'il n'est pas nécessairement tel que nous l'avions attendu, parce que, dans toutes les choses extérieures, ni la nature, ni l'art, ni la volonté même, n'ont pas une fin déterminée & nécessaire, & ne tiennent pas toujours ce qu'elles ont promis; mais, comme je viens de le dire, ce qui arrive le plus ordinairement suffit pour faire qu'on n'ait pas besoin de divination: car de vouloir consulter les Devins sur tout indifféremment, cela nous rend timides & paresseux, & nous accoutume à regarder les plus petites choses, comme si elles étoient très-grandes; mais s'il ne faut pas absolument consulter les Devins sur ce qui dépend de nous, comme on en convient, peut-on les consulter pour savoir quelle opinion on doit avoir de l'âme, & si elle est mortelle ou

De consulter les Devins sur tout cela, rend timide & paresseux.

immortelle, & si on doit se mettre entre les mains d'un tel ou d'un tel Philosophe? Car il y a eu plusieurs Anciens qui ont consulté les Devins sur la nature des choses. Cependant nous disons que d'avoir telles ou telles opinions, cela dépend entièrement de nous & est en notre puissance. Certainement, tout ce qui peut être appris par la raison & par les démonstrations qu'elle fournit, il vaut mieux l'apprendre par raison & par démonstration; car c'est ce qui produit une connoissance de science, si la démonstration se fait par la cause. Or, que Dieu nous assure que l'âme est immortelle, cela engendre une foi ferme, comme cela est juste; mais il ne donne point la science de ce que l'on croit. Que si Dieu daigne apprendre à quelqu'un les causes & lui donner la science, c'est une autre espece de bonté en lui, & qui n'a rien de commun avec la divination, qui semble se renfermer à prédire les évènements de toutes les actions qui sont incertaines, & que toute l'intelligence des hommes ne sauroit prévoir. Que s'il y a eu quelques Philosophes qui ont interrogé les Devins sur la nature des choses, ils ont été rares, & ce n'a jamais été les chefs des sectes, mais des gens plus accou-

tumés à croire qu'à savoir : au-lieu qu'il y a bien de l'apparence que Dieu veut que, l'âme se mouvant elle-même, apprenne aussi par elle-même la vérité. n'ont jamais consulté les Devins sur la nature des choses.

Aussi Socrate & Épicète semblent avoir défendu de demander aux Devins toutes les choses que l'âme peut apprendre par elle-même. C'est pourquoi Épicète ne reçoit point ici celui qui demande s'il faut secourir son ami ou sa patrie ; car la droite raison dicte qu'il faut les secourir, quelques grands maux qu'on nous prédise. A quoi bon donc consulter les Dieux sur les choses où ce que nous devons faire est évident & certain, & comme écrit par une main immortelle ? Aussi dit-on qu'Apollon entra un jour dans une véritable colère contre ceux qui lui demandoient s'ils devoient rendre un esclave qui s'étoit réfugié dans son Temple, & qui embrassoit ses Autels ; car ce que la droite raison ordonne de faire, c'est ce qui doit être fait sans consulter les Dieux, quelque péril qui nous menace ou dans notre personne, ou dans les choses qui sont hors de nous, parce qu'il faut préférer notre véritable bien & à notre propre corps, & à toutes les choses extérieures, même à celles qui nous regardent de plus près.

Il ne faut pas consulter les Dieux sur les choses où notre devoir est évident & certain.

Après avoir donc démontré qu'il ne faut pas consulter les Dieux sur ces sortes de choses , en faisant voir que , de quelque manière que soient les entrailles des victimes , il faut partager les périls avec sa patrie & avec son ami , il confirme cette vérité par l'autorité d'Apollon même , qui chassa de son Temple un homme qui n'avoit pas secouru son ami qu'on assassinait : car deux hommes , s'en allant un jour ensemble à Delphes , tombèrent entre les mains des voleurs , qui se jetèrent sur celui qui marchoit le premier : son compagnon , loin de le secourir , prit la fuite ; ou , saisi de crainte , il le laissa tuer sans le défendre , après quoi il entra dans le Temple & consulta l'Oracle ; mais le Dieu le chassa en lui prononçant cette terrible sentence :

Va , fuis de mes Autels , malheureux assassin ,
Qui as laissé périr ton ami sans défense.

Jusqu'où
s'étend ce
qu'on doit
à ses amis.

Il est bien certain que , quand il l'auroit secouru , il ne l'auroit pas sauvé : mais il devoit partager ce péril & mourir avec lui , s'il étoit nécessaire , plutôt que de l'abandonner. A cause donc de cette mauvaise volonté , le Dieu le jugea impur & complice du meurtre ,

Celui qui
laisse tuer

comme un homme qui , par un amour son ami sans
 défordonné pour la vie , avoit trahi & le défendre
 livré son ami. Au contraire , dans une est impur &
 autre occasion le même Dieu fit con- complice de
 noître qu'il agréoit la bonne volonté , ce meurtre.
 quoique malheureuse : car deux autres
 amis ayant aussi rencontré des voleurs
 dans le même chemin , l'un d'eux fut
 attaqué. Son compagnon se mit en de-
 voir de le secourir , & lança son dard
 contre un des voleurs ; mais , au-lieu
 de frapper le voleur , il frappa malheu-
 reusement son ami & le tua ; étant
 ensuite arrivé à la porte du Temple , il
 n'osoit y entrer comme souillé du sang
 de son ami , lorsque le Dieu lui fit
 entendre cette voix consolante :

Ton ami , mort du dard lancé pour le défendre ,
 Ne fouille point ton bras ; & , plus pur que jamais ,
 Tu peux m'interroger ,

Si donc non-seulement il ne fut pas
 souillé du meurtre de son ami ; mais
 si ce meurtre le rendit même plus pur
 qu'il n'étoit auparavant , à cause de
 l'intention qu'il avoit de le secourir ,
 il est évident que nos bonnes & nos Nos bon-
 nes & nos
 mauvaises
 actions ne
 consistent
 que dans la
 volonté.
 mauvaises actions ne consistent pas
 dans l'acte ; mais dans la volonté , dans
 l'intention.

Epictète,
dans toute
la suite, ne
s'adresse
qu'à ceux
qui ont déjà
fait quelque
progrès dans
la Philoso-
phie.

Au - reste il faut bien se souvenir que tout ce qu'Épictète a dit depuis l'endroit où j'en ai averti, & tout ce qu'il dira dans la suite, s'adresse à ceux qui tiennent le milieu entre les ignorans & les maîtres; c'est-à-dire, à ceux qui, étant entièrement appliqués à la Philosophie, y ont fait quelque progrès. Car ce qu'il a ajoûté ici, *si tu es Philosophe*, a souvent lieu dans la suite, & doit être toujours sous-entendu.

R E M A R Q U E.

Par cet article d'Épictète & par le Commentaire de Simplicius, il paroît que les Augures & tous les Devins avoient encore une grande autorité dans ces temps-là, & que les Païens avoient en eux une extrême confiance; mais dans ce fumier nous pouvons trouver encore des choses précieuses, dont nous pourrons nous servir. Démêlons seulement la vérité, de l'erreur qui l'enveloppe. Ce qu'Épictète dit: va donc avec confiance, comme t'approchant des Dieux, qui daignent bien te conseiller, & du - reste, quand on t'aura donné quelques conseils, souviens-toi qui sont les Conseillers à qui tu as eu recours, & qui sont ceux dont tu mépriseras les ordres si tu désobéis.

peut nous être très-utile , appliqué à nos Conducteurs spirituels , à nos Confesseurs , que nous sommes obligés d'écouter dans leur Tribunal comme Dieu même , dont ils tiennent la place ; & , si nous ne suivons les conseils & les ordres qu'ils nous donnent pour notre sanctification , nous ne désobéissons pas à des hommes , mais à Dieu. Ce que Simplicius dit , que notre premier devoir est de consulter Dieu avec les dispositions qu'il demande pour bien connoître sa volonté ; & le second , de lui obéir & de la suivre , est encore très-vrai & très-utile. C'est encore un beau précepte , qu'il ne faut point consulter sur des devoirs connus. Simplicius a encore raison de nous dire qu'il vaut mieux que l'âme trouve elle-même les raisons de son immortalité , que de la croire simplement sur l'assurance que les hommes nous en donnent ; il y a pourtant des hommes qui ont été , si certainement remplis de l'esprit de Dieu , que leurs témoignages & les assurances qu'ils nous donnent de l'immortalité de l'âme , ont plus de force , & méritent plus de créance que tout ce que nous pourrions trouver par notre propre raison. Dans ce que Simplicius ajoute : or que Dieu nous assure

que l'âme est immortelle , cela engendre une foi ferme , comme cela est juste ; mais il ne donne pas la science de ce que l'on croit , il y a une erreur considérable qu'il est bon de relever pour la détruire. *Simplicius* donne trop ici à la raison ; il est très-vrai que la science de l'immortalité de l'âme vaut mieux que la foi qu'on a aux assurances que les hommes peuvent en donner ; mais , comme *Socrate* l'a démontré dans le *Phédon* , la foi aux promesses & à la révélation du véritable Dieu vaut mieux que toute la science & que toutes les preuves de la raison : car notre raison étant toujours très-foible , est toujours combattue par des doutes & par des incertitudes ; il n'y a qu'un Dieu parlant lui-même , & non par la bouche des Devins , qui puisse dissiper les nuages de notre ignorance & de notre incrédulité , & c'est l'avantage que la Religion Chrétienne a sur toutes les autres Religions. Ce qui suit , qu'il y a bien de l'apparence que Dieu veut que l'âme , se mouvant elle-même , apprenne aussi par elle-même la vérité , n'est pas vrai. Tous les bons mouvemens de notre âme viennent de Dieu , & c'est de lui qu'elle doit tirer toutes ses connoissances : c'est lui-seul qui est la source
de

de la vérité. D'ailleurs il y a des choses que Dieu veut que nous croyions sans les savoir. Et l'assurance d'un Dieu est un motif de crédulité plus fort que toute la science humaine, puisque Dieu est la vérité même; l'âme par elle-même ne se convaincra que foiblement de la vérité de l'immortalité de l'âme. Dieu l'en a assurée, il lui en a donné les arrhes par la Résurrection de N. S. cela est plus fort que toutes les preuves que sa raison pourroit lui fournir, c'est la plus forte & la plus sûre de toutes les sciences, & c'est celle que Dieu a eu la bonté de lui donner.

Ce que Simplicius ajoûte, qu'il faut secourir son ami & sa patrie, de quelques malheurs dont on soit menacé, est admirable. Ce qui suit qu'il ne faut pas consulter les Dieux sur les choses où ce que nous devons faire est évident & certain, & comme écrit par une main immortelle, ne l'est pas moins. Simplicius devoit même ôter le comme: car il est certain que c'est Dieu lui-même qui a écrit & marqué de sa main tous nos devoirs les plus importants. Il n'est plus nécessaire de l'interroger, il a parlé, c'est à nous d'obéir.

Quant à ce que Simplicius ajoûte qu'Apollon entra un jour dans une

véritable colere contre ceux qui lui demandoient, si l'on devoit rendre un esclave qui s'étoit réfugié dans son Temple, on voit bien qu'il étoit persuadé que la droite raison vouloit qu'il ne fût pas rendu : car les Païens croyoient les asyles, & sur-tout les asyles des Autels, toujours inviolables. La décision de cette question dépend de l'état de l'esclave; s'il étoit innocent, il ne devoit pas être rendu; & il devoit l'être, s'il étoit coupable: car la droite raison dit que le Temple où Dieu habite ne doit pas servir d'asyle aux méchans. Salomon même n'ordonna-t-il pas à Banaja d'aller tuer Joab dans le Tabernacle du Seigneur au pied de l'Autel où il s'étoit réfugié. III. Rois 2. 2. 29. 30. 31. L'étendue que Simplicius donne à ce que nous devons à nos amis, fait grand honneur à ce Philosophe; il veut que nous les secourions, & que nous mourions même avec eux, s'il est nécessaire, plutôt que de les abandonner, & il assure que celui qui laisse tuer son ami sans le défendre, est impur & complice de sa mort: au-lieu que celui qui l'a tué par malheur en voulant le secourir, est plus pur qu'il n'étoit auparavant; car la pureté & l'impureté ne viennent que de l'intention & non pas de l'acte.

X L I V.

PRESCRIS-TOI désormais un certain caractère , une certaine règle que tu suives toujours quand tu seras seul , & quand tu seras avec les autres.

X L V.

GARDE le silence le plus souvent , ou ne dis que les choses nécessaires , & dis-les en peu de mots. Nous nous porterons rarement à parler , si nous ne parlons que lorsque le temps le demandera (a). Mais ne nous entretenons jamais de choses triviales & communes ; & ne parlons ni des combats de gladiateurs , ni des courses de chevaux , ni des Athlètes , ni du boire , ni du

(a) *Mais ne nous entretenons jamais de choses triviales & communes.* C'est ce précepte qu'Horace nous dit qu'il observoit dans sa maison de campagne , quand il étoit à table avec ses domestiques & ses voisins : on peut voir la Satyre VI du Liv. II.

manger , qui font le sujet des conversations ordinaires. Sur-tout ne parlons jamais des hommes pour les blâmer ou pour les louer , ou pour en faire la comparaison.

X L V I.

SI tu le peux donc , fais tomber par tes discours la conversation de tes amis sur ce qui est décent & convenable , & si tu te trouves avec des étrangers , garde le silence opiniâtrément.

S I M P L I C I U S.

Après qu'Épictète a expliqué à celui qui a déjà fait quelque progrès dans la Philosophie , & qui est déjà Philosophe , quels sont les devoirs envers Dieu & envers soi-même , il lui ordonne de se faire désormais une règle de vie qui soit convenable à son état , & à laquelle il conforme toutes ses actions. Et , en parcourant toutes ces actions en détail , il prescrit cette règle entière & parfaite , & lui ordonne de l'observer inviolablement , & lorsqu'il sera seul , & lorsqu'il sera en compagnie. Ce qui ne signifie autre

Celui qui est déjà instruit doit se faire une règle de vie qu'il observe toujours.

Épictète prescrit cette règle.

chose à mon avis, sinon qu'autant qu'il est possible, il doit toujours être le même, en suivant toujours les mêmes maximes, & en ne changeant pas à tous momens comme l'Euripe (a), selon la diversité infinie des accidens qui peuvent arriver. Aussi dit-on que Socrate parut toujours dans le même état & avec le même visage, sans que jamais, ni les choses qui passent pour agréables, ni celles qu'on prend pour fâcheuses, l'eussent fait changer & l'eussent tiré de son assiette ordinaire, parce qu'il observoit toujours une seule & même regle de vie; & voilà sans doute ce caractère unique, & ce genre de vie qu'il faut se prescrire, & qu'Épictète a expliqué en peu de mots, en disant qu'il faut l'observer quand on est seul, & quand on est avec les autres.

On doit être toujours le même homme & ne jouer qu'un seul rôle. *Magnus est unum hominem agere*, dit Sénèque.

Or le premier & le principal trait de ce caractère, c'est le silence fréquent: car le but des instructions, c'est de détourner l'âme des choses extérieures & de ses passions brutales, & du corps, & de la rendre attentive à elle-même;

Nécessité du silence fréquent.

(a) Car l'Euripe n'est pas un seul moment tranquille. *Sed temerè in modum venti nunc huc, nunc illuc verso mari, velut montè præcipiti devolutus torrens rapitur. Ità nec nocte nec diè quies navibus datur.* Tite-Liv, Liv. 28.

Bons effets
du silence.

de maniere qu'elle mène toujours une vie digne d'elle & toujours la même. Et c'est à quoi le silence contribue le plus : c'est pourquoi les Philosophes ordonnoient un silence de cinq ans, comme un noviciat très-sûr de la regle pythagoricienne : car comme les sens conspirent à occuper au-dehors l'âme qui les suit & qui les écoute, ce qui paroît assez par ce que font ordinairement ceux qui veulent se renfermer en eux-mêmes, s'appliquer fortement, & ranimer leur attention, car alors ils ferment les yeux; de même le discours épanche l'âme en-dehors, & d'autant plus même qu'alors elle n'écoute point ses sens & qu'elle agit par elle-même. Et le seul remede à cet épanchement

Simplicius appelle le silence continuél une regle divine.

De quelle sorte de choses il est permis de s'entretenir & de parler.

c'est le silence. Mais Épiétète n'ordonne point un silence continuél, car il n'appelle pas ses disciples à cette regle sévère & divine de Pythagore, mais à une regle plus civile & plus proportionnée à l'homme. *Il faut, dit il, ou se taire, ou ne dire que les choses nécessaires, & en peu de mots, en répondant à ceux qui t'interrogent.* Et il a défini brièvement de quelle sorte de choses il est permis de parler; il faut qu'elles soient nécessaires pour la vie de l'âme & pour les besoins de l'ani-

mal: car ces choses étant en petit nombre, consistant la plupart dans l'action, & n'étant ni vaines, ni infinies, ne troublent & ne détournent pas tant la pensée, & ne la portent point à ce qui est infini & indéterminé.

Il a aussi marqué quel est le discours dont il faut user, il doit être court & en peu de mots: car si de promener seulement son imagination sur les sujets dont on parle, & de n'en pas pénétrer la nature & l'essence, cela produit les longs discours; au contraire de les approfondir par la pensée, & de démêler ce qu'ils ont de plus propre, & ce qui fait précisément que chacun d'eux est ce qu'il est, cela fait que les discours qu'on tient, étant réduits à ce qu'il y a de plus essentiel & de plus propre, sont toujours fort courts. Que s'il arrive quelquefois, dit-il, qu'il soit nécessaire de parler un peu plus longtemps, c'est-à-dire, non-seulement en interrogeant ou en répondant, mais en parlant de son chef, quoiqu'alors notre discours change nécessairement de nature, étant devenu long de court qu'il étoit, les sujets sur lesquels nous devons parler ne doivent pourtant pas changer. C'est toujours sur des choses nécessaires, ou pour exhorter à la vertu,

Quel doit être le discours.

Causes certaines de la longueur & de la brièveté dans le discours.

Sur quoi

doivent rou-
ler tous nos
discours.
Passage très-
remarquable.

Dieu ne
refuse ja-
mais son se-
cours à ceux
qui le lui
demandent
pour bien
vivre.

Sujets
ordinaires
des con-
versations
des gens du
monde.

Il ne faut
jamais par-
ler des hom-
mes ni en
bien ni en
mal.

ou pour enseigner, ou pour donner
conseil, ou pour consoler, ou pour
chercher avec les autres la vérité des
choses, ou pour bénir & célébrer l'ex-
cellence de Dieu, sa providence & le
secours qu'il donne à ceux qui lui de-
mandent par de ferventes prières la
grâce de vivre conformément à la Na-
ture. Et jamais nous ne devons parler
des choses triviales & communes qui
font le sujet des conversations de la
plupart des gens du monde. Quel fruit
tire-t-on de parler des combats de
gladiateurs, des courses de chevaux,
des vins & des viandes que tels & tels
font servir à leur table? Ces sortes d'en-
tretiens attachent & clouent, pour ainsi
dire, la pensée à ces sortes de choses;
souvent même ils excitent le désir, &
en excitant le désir, ils font qu'on y
conforme sa vie. *Sur-tout, ajoute Épicu-
tete, il ne faut jamais parler des hom-
mes, ni pour les louer, ni pour les blâ-
mer, ni pour les comparer, en disant
qu'un tel est plus ou moins estimable
qu'un tel en ceci ou en cela; car il est
évident que ces sortes de discours &
d'entretiens attirent l'âme en-dehors,
la détournent d'elle-même, & font
qu'elle se mêle uniquement des affaires
des autres, & qu'elle travaille en vain.*

Mais pourquoi Épicète recommande-t-il cela *sur toutes choses*, de ne louer, ni blâmer, ni comparer les hommes ? Qu'ont ces sortes de discours de plus dangereux ou de plus condamnable que les autres ? Est-ce parce que celui à qui Épicète adresse ce discours, s'il a déjà commencé à s'appliquer à l'étude de la Philosophie, a déjà renoncé aux spectacles, aux gladiateurs, aux Athlètes & autres semblables ? mais il aura encore du penchant à parler des hommes ; & c'est ce penchant qu'Épicète veut corriger, en lui disant, *sur-tout prends bien garde de ne parler, &c.*

Celui qui a commencé à s'appliquer à la Philosophie, a renoncé à tous les spectacles.

D'ailleurs les uns & les autres de ces discours excitent également toutes les passions ; car ils font naître l'envie, la haine, la faveur, la jalousie, l'esprit de parti ; mais il y a une autre passion qui naît particulièrement de ces discours où l'on juge des hommes, c'est l'orgueil & le mépris des autres (a).

Celui qui

(a) Car celui qui juge des hommes ne peut faire ce jugement qu'en se mettant au-dessus d'eux. Tout ce que Simplicius dit ici est très-sage & très-utile. Cependant on pourroit y apporter quelque distinction. Ceux qui ne sont pas instruits ne doivent ni louer, ni blâmer : car comme il ne connoissent pas encore ce qui mérite

parle des
hommes en
bien ou en
mal, juge
des hom-
mes, & c'est
un orgueil
qu'il faut ré-
primer.

Celui qui juge des hommes ne peut faire ce jugement qu'en se mettant au-dessus d'eux; & les fautes qu'on fait dans ces sortes de jugemens sont bien plus graves & plus dangereuses que celles qu'on fait en jugeant des spectacles & des jeux.

Il ne faut
pas même
entendre
ces sortes de
discours.

Mais il ne faut pas seulement, continue Épicète, s'empêcher de tenir de ces sortes de discours, il faut aussi s'abstenir de les entendre: car l'ouïe excite les pensées, & les pensées enfantent le desir. Ceux qui tiennent ces sortes de

d'être loué ou blâmé, ils peuvent tomber dans l'erreur; mais à ceux qui sont instruits, pourquoi leur défendre de louer ce qui est louable? Ces louanges ne peuvent-elles pas produire un bon effet, en portant ceux qui les écoutent à suivre ces bons exemples? Pour ce qui est de blâmer c'est autre chose. Non-seulement ils ne doivent pas juger des hommes par les raisons que Simplicius explique ici, mais par une raison plus forte & plus décisive, que ces Philosophes Païens n'ont pas pénétrée, & que la Religion Chrétienne nous enseigne seule. C'est que les hommes ont un Juge; auquel seul il appartient de juger: *Mes frères*, nous dit Saint-Jacques, *Épit. ch. 4, v. 11*, *ne parlez point mal les uns des autres. Celui qui parle contre son frère; ou qui juge son frère, parle contre la Loi, & juge la Loi, &c.*

propos , & qui ne sont pas retenus par la présence des gens graves & dignes de respect , sont ces impudens déclarés qui nourrissent & fomentent en eux une liberté pleine d'audace sans retenue & sans pudeur. C'est pourquoi , dit Épicète , *si tu peux* , c'est-à-dire , si tu es d'un caractère à cela & que tu puisses t'attirer le respect , fais tomber par tes discours la conversation de tes amis sur des propos plus sérieux & plus convenables ; mais si tu te trouves avec des gens nourris & accoutumés à une vie différente de la tienne , & qu'il appelle étrangers : tais-toi , dit-il , & purge-toi , en te tenant renfermé en toi-même avec un silence religieux.

Épicète appelle étrangers les gens du monde , tous ceux qui ne mènent pas la vie que la Philosophie prescrit.

X L V I I.

NE ris ni long-temps , ni souvent , ni avec excès (a).

(a) Dans ce précepte d'Épicète , on reconnoît la doctrine de Socrate ; car dans le troisième Liv. de la République de Platon , ce Philosophe , après avoir condamné les lamentations , les pleurs , & tout ce qu'on fait dans le deuil , condamne aussi le rire immodéré. *Il ne faut pas non plus* , dit-il , *être enclin à rire : car dès qu'un homme s'est abandonné à un rire ex-*

Le rire trop long , trop fréquent & trop excessif condamné.

Par ce même précepte, Épicète condamne aussi la tristesse & les pleurs.

Épicète vient de donner à son Philosophe un précepte général , qui est l'unité de caractère dans les mœurs , à quoi le silence contribue plus que toutes choses. Dans cet article il réprime le vice d'une excessive gaieté qui éclate par le rire ; & peut-être aussi que , par le même précepte , il enseigne à éviter le vice contraire , qui est la tristesse : le rire n'est autre chose qu'une ébullition , un épanchement de la joie dont l'âme est remplie , & il ne vient que du mouvement des esprits , qui , étant agités & enflés , sortent avec un bruit semblable à celui que font les flots en se brisant ; c'est pourquoi il renverse toute l'assiette , & trouble toute la tranquillité de l'âme & du corps ; comme aussi les pleurs & les cris ruinent l'unité de caractère & la juste proportion. Voilà pourquoi il

cessif, il est impossible qu'il n'arrive en lui un changement considérable. Il ne faut donc pas qu'un Poëte nous représente des hommes de conséquence livrés à ce rire immodéré , encore moins des Dieux. Nous ne recevrons donc pas ce qu'Homère dit , qu'il s'éleva entre les bienheureux Immortels un rire qui ne finissoit point , quand ils virent Vulcain empressé à les servir.

faut s'empêcher de rire & plus encore de rire souvent, c'est-à-dire, de tout ce qui se présente. Et si on est quelquefois obligé de rire, de peur qu'en nous en abstenant entièrement, nous ne rendions nos mœurs plus difficiles & plus fâcheuses, & que nous ne passions dans le commerce des hommes pour grossiers & mal-gracieux, il faut au moins que cela soit rare : car il y a très-peu de choses qui méritent que nous en riions; celui qui rit de tout, fait voir par-là qu'il se laisse trop aisément enfler par la joie. C'est-pourquoi il faut que cela n'arrive que très-peu souvent, & ne dure pas même longtemps. Il faut encore que ce rire ne soit pas excessif & sans bornes : car c'est ce que signifie ici le mot dont Épiète se sert; mais un simple sourire, qui n'est proprement qu'un léger mouvement des lèvres, & ne cause à la bouche qu'un très-petit changement.

Ce qui doit faire rire est très-rare, & il n'y a rien de plus sot que de rire de ce qui ne le mérite point.
Risu ineptiores ineptior nulla est.
Catul.

Notre rire ne doit être qu'un simple sourire.

X L V I I I.

REFUSE le serment en tout & par-tout, si cela est en ton pouvoir; sinon, autant que l'occasion pourra le permettre.

SIMPLICIUS.

Dans cette énumération des devoirs envers soi-même, après avoir réprimé tout ce qui est le plus capable de nous empêcher de demeurer fermes dans notre caractère, il commence par le respect & par la vénération que nous devons à Dieu : car le serment appelle Dieu comme témoin, & le constitue comme séquestre, & comme caution de tout ce que l'on promet (a). Or de

Ce que
c'est que le
serment &
la Religion
qu'il renfer-
me;

(a) Or de faire intervenir Dieu dans les affaires des hommes, c'est-à-dire, dans des choses viles & méprisables, cela marque une espèce de mépris. On ne peut rien lire de plus parfait sur le serment que ce qu'Hierocles en a écrit sur les Vers de Pythagore : *respecte le serment avec toute sorte de Religion*. Sur ce mot, il y a cinq ou six pages dignes de toute notre admiration. La voie la plus sûre, dit-il, pour conserver inviolablement ce respect, c'est de n'en user, ni souvent, ni témérairement & au hazard, ni pour les moindres choses, ni pour l'ornement du discours, ni pour mieux assurer ce que l'on raconte ; mais de le réserver pour des choses nécessaires & honorables, & pour les seules occasions où il ne paroît d'autre voie de salut que par la vérité du serment. Cela est parfaitement d'accord avec ce qu'enseigne la Religion. Elle défend le serment dans les choses viles ou peu

faire intervenir Dieu dans les affaires des hommes, c'est-à-dire, dans des choses viles & méprisables, cela marque une espèce de mépris pour la Divinité. C'est pourquoi il faut refuser de jurer absolument, si cela est possible, & s'exposer à souffrir des peines, & à être condamné à des amendes plutôt que de jurer; mais s'il arrive que le serment soit nécessaire & indispensable, ou pour délivrer un ami d'un grand péril, ou pour être la caution de ses parens ou de sa patrie; alors le serment est permis; &, après l'avoir fait, il vaut mieux souffrir tout ce qu'il y a de plus cruels supplices que de violer la foi donnée, & dont on fait Dieu même le garant.

Le nom de Dieu ne doit point intervenir à tout propos.

S'exposer à tout souffrir plutôt que de jurer inutilement.

Le serment n'est permis que lorsqu'il est indispensable.

Il vaut mieux souffrir les plus cruels supplices que de violer son serment.

X L I X.

ÉVITE de manger dehors, & fuis tous les festins publics; mais si quelque occasion extraordinaire te force de te relâcher

considérables; elle veut que nous nous contentions de dire *cela est*, ou *cela n'est pas*. Jacq. 5. 12. Mais elle le permet, quand il est nécessaire pour vuider des différends. S. Paul aux Hébr. VI. 16, & on en voit des exemples dans l'écriture.

en cela, redouble alors ton attention sur toi-même, de peur que tu ne te laisses aller aux manières & aux façons de faire du peuple : car sache que si l'un des conviés est impur, celui qui est assis près de lui, & qui fait comme lui, est nécessairement souillé, quelque pureté qu'il ait par lui-même.

S I M P L I C I U S.

Après avoir réprimé l'irrévérence & la négligence sur ce qui regarde Dieu, Épictète attaque la cupidité, qui a plusieurs branches, & il travaille à la modérer en commençant par la principale & la plus nécessaire qui est celle du boire & du manger ; & , passant de celle-là aux autres qui regardent le corps, il vient enfin à celle qui porte à l'amour. Les festins des sages ne sont point des repas où l'on cherche la bonne chère & les plaisirs de la table : ce sont des communications honnêtes & des conversations sur ce qui est utile & vertueux, comme le témoignent le banquet de Platon, le festin de Xénophon, ceux de Plutarque, &

Cupidité
a plusieurs
branches.

Quels sont
les festins
des sages.

tant d'autres dont l'histoire a conservé le souvenir ; mais les festins du peuple , n'étant que pour la volupté & pour le plaisir des sens , ressemblent proprement aux repas des bêtes : c'est pour-quoi on a fort bien dit *que la table sans une conversation honnête , est plutôt une auge qu'une table*. Il faut donc qu'un honnête-homme évite ces festins qui n'ont rien de ces repas seuls dignes de lui ; & si quelquefois tu es obligé de t'y trouver , ou pour quelque fête , ou par l'ordre d'un pere , ou par bien-séance , ou par quelqu'autre motif aussi pressant & aussi indispensable , redouble alors ton attention sur toi-même , dit Épicète ; c'est-à-dire , que ton âme veille & qu'elle se tienne bien renfermée & barricadée , de peur que , sortant de cet asyle , & se livrant aux cupidités du peuple , elle ne se dégrade & ne se mette dans le rang du peuple même , & ne participe à sa souillure & à sa corruption , en participant à ses appétits brutaux : car celui , qui communique avec des gens corrompus , qui fait comme eux , & qui imite leurs appétits & leurs desirs (car c'est la force du mot dont Épicète se sert ,) quelque pur qu'il fût auparavant n'ayant que des desirs purs , il est souillé , la souil-

La table sans une conversation honnête est une auge & non pas une table.

Celui qui communique avec des gens corrompus , est souillé.

lure n'étant que le mélange du pur avec l'impur.

L.

N'USE des choses nécessaires au corps (a) qu'autant que le demandent les besoins de l'âme, comme de la nourriture, des habits, du logement, des domestiques, &c. Et rejette tout ce qui regarde la mollesse ou la vanité.

S I M P L I C I U S.

Le premier soin doit être d'acquérir les choses nécessaires pour le corps ; & le second d'en bien user. Épictète parle ici de l'usage, il viendra ensuite à ce qui regarde l'acquisition. Peut-être seroit-il beau que l'homme étant une âme raisonnable n'eût besoin de rien ;

(a) Au lieu de *μίξας τὰς ἀνάγκας ψυχῆς*, on trouve dans quelques Exemplaires, *μίξας τὰς ἀνάγκας σώματος* ; qu'autant que la demande le simple besoin ; & il semble que c'est la leçon qu'a suivie Simplicius. Cependant celle que j'ai suivie me paroît bien forte : car tous les besoins du corps se doivent régler par ce que l'âme demande & qui peut lui être utile.

mais comme il se sert d'un instrument corruptible & mortel , qui est son corps (a) , il lui doit suffire de donner à ce corps le nécessaire , sans se jeter dans le superflu. Et comme un charpentier qui a bien soin de sa hache , se contente de lui donner la grandeur & la figure convenable , & un tranchant bien affilé , & ne la couvre , ni d'or , ni de pierreries ; (car outre que cela le jeteroit dans une dépense ruineuse , il auroit soin de cet instrument contre les regles de son art , & le rendroit entièrement inutile) nous devons en user de même pour notre corps , en ne lui donnant que ce qui lui est nécessaire & dont il ne peut se passer , & en choisissant pour sa nourriture les mets les plus naturels & les plus com-

Nous devons avoir soin de notre corps , comme tous les ouvriers ont soin des instrumens de leur art.

(a) Il lui doit suffire de donner à ce corps le nécessaire sans se jeter dans le superflu. Les Stoïciens avoient pris ce grand précepte de Pythagore , qui dit dans ses Vers dorés : *accoutume-toi à une manière de vivre propre & sans luxe*. On n'a qu'à voir sur cela le Commentaire d'Hierocles , tom. 2 , p. 245 , qui peut servir de Commentaire au texte d'Épictète , & à celui de Simplicius , & qui fait voir que les habits , la maison , les meubles sont principalement à notre usage , quand ils sont propres , & qu'ils nous sont proportionnés.

Les mets
les plus com-
muns sont
les plus sim-
ples & les
plus sains.

Tous les
mets que

muns de tous ceux dont le corps peut être nourri. Et il se trouve ordinairement aussi que ce sont les plus purs, les plus simples & les plus sains. L'animal a besoin d'être nourri; mais il n'a pas besoin de cette variété de mets, ni de ces mets recherchés & exquis. En effet, la Nature ne nous a pas liés à des Théorions (a), & à des Paxamons (b), & à toutes les règles de la funeste science de la gueule; mais elle nous a assujettis à prendre une nourriture capable de réparer ce que nous perdons tous les jours. Et cette vérité est démontrée par tout ce qui se passe tous les jours à nos yeux: car nous voyons que ceux que la pauvreté force à se nourrir plus naturellement, se portent beaucoup mieux que ceux qui vivent dans les délices; comme les paysans sont plus sains que les habitans des villes, les valets que les maîtres, les pauvres que les riches: car les viandes superflues, les ragoûts & tous ces mets que l'Art enfante, accablent la Nature,

(a) Théorion, ou plutôt Théarion, étoit un célèbre Pâtissier dont Platon parle dans le Gorgias.

(b) Paxamon ou Paxamus étoit un Écrivain qui avoit écrit de l'art de la cuisine; il vivoit sous les Antonins.

comme trompeurs & étrangers, & en quelque sorte, comme de véritables poisons; aussi engendrent-ils des flatuosités & des fluxions, le plus souvent mortelles. Il faut donc régler la quantité & la qualité de tout ce qu'on donne au corps pour l'usage naturel, de peur qu'en nous ruinant en une dépense superflue pour ses alimens, nous n'ayons soin de cet instrument contre les règles de la droite raison, & ne le rendions entièrement inutile aux fonctions auxquelles il est destiné. C'est un très-grand bonheur d'être accoutumé & habitué à cela dès la jeunesse; car, par ce moyen, cette diète naturelle, simple, & sans aucune superfluité, est supportable, utile, & même agréable au corps.

l'art enfante, pernicieux à la santé.

Grand bonheur d'être accoutumé à la frugalité dès la jeunesse.

Il est bon de faire de même pour ses habits; car on dit que Socrate même n'avoit que le même habit l'hiver & l'été; mais pour vivre dans le luxe & dans les délices en comparaison de Socrate, il suffira de se vêtir selon les saisons, ou du lin que la terre fournit, ou de la laine de nos brebis: car d'aller chercher les fleuves qui sont au bout du monde, & d'écorcher leurs animaux (a);

Simplicité dans les habits.

(a) Fosse outrée d'aller au bout du monde porter notre or pour n'en rapporter que des

de ne pouvoir se passer des Seres de l'Orient, & d'aller échanger les dépouilles de leurs vers contre notre or & notre argent, matieres mille fois plus solides & plus durables que ces marchandises frivoles, outre que c'est un luxe excessif, c'est une folie outrée.

On doit en user de même pour la maison; un unique tonneau suffit à Cratès pour son logement; quoiqu'il eût même une fort belle femme, nommée *Hipparchie* (a). Pour nous, ayons une maison, j'y consens; mais que ce soit une maison accommodée à notre besoin & à notre usage & pour la grandeur & pour la propreté; qu'il y ait un appartement séparé pour les hommes, & un autre pour les femmes; mais que ces appartemens ne soient ni d'une grandeur excessive, ni pavés & incrustés de marbre, & de marbre de différens pays & de différentes couleurs, & qu'il n'y ait pas des appartemens pour tous les mois de l'année; car on n'a pas besoin de tout cela pour son usage, & c'est un très-grand malheur de s'ac-

Appartemens pour tous les mois de l'année.

Grand malheur de s'accouru-

étroffes superflues & peu durables; reflexion remarquable pour le commerce.

(a) C'étoit une femme d'un grand mérite & aussi appliquée à la Philosophie que son mari: c'est pourquoi on l'appeloit un autre *Cratès*.

coutumer à une magnificence qui fait trouver insupportables toutes les autres maisons. Je ne dis point ici qu'il ne se peut que celui qui se plaît & qui est nourri dans ce luxe, ne fasse dépendre de-là toute sa félicité, qu'il ne s'oublie entièrement lui-même, & que, s'il vient à perdre ce qui l'enchantoit, comme il y a un million de choses qui peuvent l'en priver, il ne passe sa vie dans les gémissemens, dans les pleurs, dans les plaintes, & ne se trouve très-malheureux; mais le malheur, ce n'est pas de perdre ces magnificences, c'est d'en avoir joui & de s'y être accoutumé.

mer à une magnificence qui fait trouver tout pauvre.

Ce n'est pas un malheur de perdre les magnificences, mais de s'y être accoutumé.

Il faut en user de même pour le nombre des domestiques, & le proportionner à nos besoins & à nos facultés, afin qu'ils soient nourris & occupés suffisamment; car pour ce grand nombre de valets qui nous précèdent & qui nous suivent quand nous sortons, ou qui remplissent nos antichambres, & qui n'ont autre affaire, ni autre occupation, nous ne prenons pas garde que ce sont des satellites fâcheux qui nous gardent à vue & avec tant de soin que nous ne pouvons ni aller nulle part, ni parler en secret à personne, ni rien faire de ce que nous voudrions sans qu'ils le sachent, & qu'ils en soient.

Le nombre de nos domestiques doit être proportionné à nos besoins & à nos facultés.

Domestiques doivent être occupés.

Malheurs
inévitables
à ceux qui
nourrissent
grand nom-
bre de va-
lets,

Le Sage
est accoutu-

D'ailleurs, ils sont infolens avec les autres citoyens; ils dérobent ou prennent de force ce qu'il y a dans le marché, & se confiant sur leur nombre, ils frappent & maltraitent impunément ceux qui veulent s'opposer à leurs violences; & enfin corrompus par la licence & par la fainéantise, ils deviennent la plupart les plus grands ennemis de leurs maîtres, qui, pour entretenir ces malheureux dans leur luxe, dans leur vanité, & dans leurs débauches, & pour les soutenir, sont obligés de souffrir un million de choses très-dures, de passer des nuits sans dormir, de flatter les uns & les autres, d'être même les esclaves de tous ceux dont ils ont besoin, & (ce qui est le plus déplorable de tous les maux) de s'éloigner entièrement de la seule vie convenable aux hommes selon la Nature: mais cette sorte de vie si malheureuse & si éloignée des préceptes d'Épictète, trouve le salaire qui lui est dû. Celui qui commence à goûter la Philosophie n'aura que le nombre de domestiques proportionné à ses besoins. Or ses besoins ne s'étendent pas fort loin, tant à cause de la vie frugale qu'il mène, que parce qu'il est accoutumé à se servir lui-même la plupart du temps; de sorte qu'il n'a besoin de

D'ÉPICTÈTE. 257

de valet que dans une maladie, ou dans quelque urgente nécessité où il ne peut se passer du secours de quelqu'un, ou enfin dans quelque occupation importante qui lui prend tout son loisir; comme Épictète même, cet homme divin, qui vécut très-long-temps tout seul, & qui, enfin, prit une femme avec lui pour allaiter un enfant qu'un de ses amis alloit exposer à cause de son extrême pauvreté, & qu'il fit nourrir.

me à se servir lui-même.

Épictète vécut long-temps seul, & il n'interrompit cette solitude que pour faire une action de charité.

Après avoir donc détaillé toutes les choses nécessaires, il ajoute, en général, que dans les unes & dans les autres il faut retrancher le superflu; & tout ce superflu il le renferme sous ces deux genres, la mollesse & la vanité; car voilà les deux causes qui nous font passer les bornes du nécessaire dans tous les cas qui viennent d'être spécifiés. Or tous ces hommes divins avoient un si grand soin de retrancher toute superfluité, qu'on raconte que Diogène, qui portoit toujours dans sa besace une tasse de bois avec laquelle il puisoit l'eau qu'il buvoit, passant un jour une rivière, & voyant un homme qui buvoit dans le creux de sa main, jeta aussitôt sa tasse, en disant qu'il n'en avoit plus besoin, puisque ses mains pouvoient servir à cet usage.

La mollesse & la vanité, seules causes du luxe.

NE goûte point le plaisir de l'amour, si tu peux, avant le mariage; & , si tu le goûtes, que ce soit au-moins selon la Loi; mais ne sois point sévère à ceux qui en usent (a), ne les reprends point avec aigreur (b), & ne te vante point à tout moment de ta continence.

S I M P L I C I U S.

Deux
moyens de
réprimer les
appétits brutaux.

La continence dans toutes les voluptés corporelles fortifie l'âme, & la convainc, par sa propre expérience, qu'elle peut se rendre maîtresse de la partie animale; & elle réprime en deux manières les appétits brutaux, en les laissant flétrir par une inaction continuelle, & en les accoutumant à subir

(a) *Ne les reprends point avec aigreur.* Il ne faut pas reprendre ces débauchés avec aigreur; mais notre devoir est de les reprendre avec charité.

(b) *Et ne te vante point à tout moment.* Ce précepte est fort sage; en reprenant les autres de leurs vices, nous ne devons pas faire parade de nos vertus: nous devons toujours craindre de tomber.

le joug de la raison ; mais la continence dans le plaisir de l'amour est d'autant plus utile & plus précieuse à l'âme , qu'elle est plus grande & plus difficile.

Or que la raison soit formée & instruite par la bonne doctrine & par les bonnes loix , & que la violence des appétits brutaux ne soit pas seulement

Raison formée par la bonne doctrine & par les bonnes loix.

réfrénée par la force , mais qu'elle cède & s'apaise d'elle-même , cela est évident , parce qu'on voit tous les jours que la faim & la soif , & les envies

amoureuses , toutes passions naturelles & violentes , si elles sont bien mori-
genées & conduites par le frein de l'habitude , s'apaisent facilement : car ,

Les appétits brutaux cèdent à la coutume & à la loi : preuve de cette vérité.

par exemple , ceux qui sont accoutumés aux jeûnes , bien loin d'être tourmentés par l'envie de manger , sont même incommodés , s'ils mangent plus

qu'à l'ordinaire , & plus que leur règle ne leur permet. Et l'amour dans les Athlètes , quoique remplis de chair , & tout pétillans du feu de la jeunesse , est

Continence des Athlètes.

pourtant paisible , & ne fait nullement sortir son aiguillon (a) , parce qu'ils

(a) Parce qu'ils se sont accoutumés à la continence par le desir de remporter une couronne d'Olivier. Saint Paul se sert admirablement de cette continence des Athlètes pour mettre dans

Contenance
avant le ma-
riage est jus-
te.

Épictète
défend par-
là l'adultère
& autres ex-
cès abomi-
nables.

se sont accoutumés à la continence par le desir de remporter dans les Jeux Olympiques une couronne d'olivier. La Loi & la Coutume interdisent tout commerce corporel entre le frere & la sœur, & nous voyons qu'à l'aspect de ces personnes défendues, tous les desirs, comme réprimés & ramollis par la Nature même, sont tranquilles & dans le respect, hors dans quelques-uns sur lesquels la colere du ciel a éclaté, & qu'elle a livrés à leurs passions forcenées. La continence avant le mariage n'est pas seulement utile, elle est encore juste, afin que la même chasteté que le mari exige de sa femme, la femme la trouve dans son mari. Mais si tu es forcé de perdre la pureté avant le mariage, use au-moins de ce plaisir sobrement & selon la Loi : car ce qui est contre la Loi, est très-horrible & très-impie, & ce n'est pas en vain que la Loi s'est expliquée là-dessus. Et,

tout son jour la folie des hommes qui, ayant de si grandes récompenses à espérer, les négligent pour courir après leurs passions. *Tous les Athletes*, dit-il, *gardent en toutes choses une entière continence ; & ce n'est que pour gagner une Couronne corruptible, au-lieu que nous en attendons une incorruptible.* 1. Corinth. IX. 25.

outre que c'est la marque d'une incontinence sans bornes , tu t'accoutumes par-là , & tu accoutumes ceux qui suivent ton exemple , à fouler aux pieds toutes les autres Loix ; mais si tu es sage , ajoute Épiète , ne sois point sévère à ceux qui ne sont pas si sages que toi , ne les reprends point , & ne leur dis point à tout propos que tu n'uses pas de ces plaisirs ; car ces reproches & ces réprimandes sont très-désagréables , & nous ne souffrons qu'avec peine un censeur. Cela vient de ce que , pendant qu'on ne nous reprend point , nous nous croyons cachés ; & par-là nous nous imaginons que nous ne péchons point. Et la cause de cette imagination si mal fondée , c'est que nous ne consultons que l'opinion des autres pour juger de nous-mêmes , & que nous ne consultons nullement , ni notre conscience , ni le jugement de Dieu , c'est-à-dire , de la vérité.

Que si celui qui nous reprend , ne se contente pas de découvrir notre péché , mais qu'en se disant lui-même sans péché , il se publie , comme dans des jeux publics , notre vainqueur , & comme remportant sur nous un grand avantage , alors blessés par cette comparaison méprisante , nous sommes accablés

Il parle sans doute de la Loi d'Auguste , *de adulteris & puicitia*.

Il ne faut ni se glorifier de sa sagesse , ni reprocher aux autres leurs excès.

Censeurs , pourquoi si insupportables.

Nous ne consultons que les autres pour juger de nous-mêmes.

Censeur doublement insupportable , quand il se loue lui-même en nous blâmant.

Le Censeur
qui se cite
en exemple
détruit par-
là toute la
force de sa
censure.

du nouveau poids qu'ajoute au fardeau de la censure, la louange que se donne le Censeur. Et cela est même d'autant plus insupportable, que c'est notre ennemi qui se déclare notre juge. Il y a plus encore; ce Censeur, qui nous reprend, & qui se cite en exemple, se fait tort à lui-même: car cette censure tire son âme au-dehors, & fait qu'il ne nous reprend point, & ne s'ablitent pas lui-même de ces péchés pour l'amour de la vertu, mais pour bâtir sa réputation sur la ruine de celle des autres, & en donnant cette opinion de lui-même à celui qu'il reprend, il lui rend sa censure plus odieuse; & , par la comparaison, il lui fournit une espece d'apologie de son péché; car, sur le champ, il ne manque pas de trouver cette excuse: mais moi je ne suis pas Philosophe; & par-là il se croit en droit de se tout pardonner.

R E M A R Q U E.

Tout ce que Simplicius dit ici de la continence est parfaitement beau, & on ne peut s'empêcher d'admirer dans un Payen cette maxime que la continence avant le mariage est non seulement utile, mais juste, afin que la femme trouve dans son mari la même chas-

teté que le mari exige d'elle. Ce qu'il ajoute, mais si tu es forcé de perdre la pureté avant le mariage, use au moins de ce plaisir sobrement & selon la Loi, mérite d'être expliqué. *Épictète* a dit : Si tu goûtes le plaisir de l'amour avant le mariage. Et *Simplicius*, en l'expliquant, pour éloigner toute idée de débauche, veut que cela ne se fasse que par nécessité. Si tu es forcé, dit-il, &c. Comment peut-on y être forcé ? Il prétend sans doute que c'est par les Loix de la Médecine pour des raisons de santé ; mais je ne crois pas qu'*Épictète* y ait pensé ; il a parlé tout simplement : car, comme les Payens ne connoissoient pas la pureté, telle que la Religion Chrétienne nous la fait connoître, ils croyoient que l'amour étoit un plaisir permis, pourvu qu'on ne blessât, ni les Loix naturelles, ni les Loix humaines. C'étoient même les plus sages. Caton le Censeur condamnoit l'adultère : mais on fait le beau précepte qu'il donnoit aux jeunes gens, & le honteux commerce qu'il avoit avec sa servante, & celui qu'il permettoit à ses Esclaves dans sa maison. Bien loin donc de faire un crime à *Épictète* & à *Simplicius* d'avoir donné sur cela une Liberté qui étoit d'un usage reçu, il faut

admirer leur sagesse de ce que, dans ces temps de ténèbres, ils ont loué & recommandé la continence avant le mariage, & qu'ils n'ont permis l'amour avant ce temps-là, qu'en défendant toujours l'adultère, & les autres passions brutales, condamnées par la nature & par la Loi. Si cet amour avoit été défendu parmi eux, la nécessité que Simplicius a imaginée sur les regles des Médecins, n'auroit pas rendu innocent ce qui auroit été criminel.

L I I.

Si quelqu'un te rapporte qu'un tel a mal parlé de toi, ne t'amuse point à réfuter ce qu'on a dit; mais réponds simplement: celui qui a dit cela de moi ignoroit sans doute mes autres vices; car il ne se seroit pas contenté de ne parler que de ceux-là.

S I M P L I C I U S.

Cet article tend à réprimer la colere; car la colere s'enflamme d'ordinaire sur

L'ambition ces faux rapports, & elle prétexte l'ambition & la gloire, qui font les deux
& la gloire, les deux
boute-feux
de la colere. *boute-feux de cette passion. Mais pour-
quoi Épictète nous défend-il de faire*

notre apologie ? Pourquoi veut-il que nous nous accusions de beaucoup d'autres vices ? Cette modération ne paroîtra-t-elle point excessive & outrée ? Ou plutôt ces conseils ne s'accordent-ils pas avec le but qu'il se propose , & qui n'est autre que de retirer notre âme des objets extérieurs & de la renfermer toute en elle-même , de manière qu'elle vive pour elle-seule & nullement pour les choses du dehors ? Or , celui qui fait son apologie & qui ne se contente pas du témoignage de sa conscience , & encore plus du jugement de Dieu même , à qui rien n'est caché , montre évidemment qu'il veut plaire aux hommes. C'est pourquoi , s'il peut leur faire accroire qu'il ne pèche point , quoiqu'il sache bien qu'il ment & qu'il n'est qu'un hypocrite , il est content , comme si effectivement il ne péchoit point , & il lui suffit d'avoir persuadé les Juges qu'il a choisis lui-même. Mais si , méprisant tous ces Juges du dehors , il devient son Juge lui-même , & son Juge incorruptible , alors le péché est manifeste par le témoignage même de celui qui l'a commis. Or de s'accuser soi-même , comme ayant encore d'autres vices , c'est ce qui arrache l'amour de la gloire , & la vanité jusqu'à la racine :

D'où vient que nous sommes si portés à faire notre apologie sur tous les faux bruits qui courent de nous.

Quand nous pouvons persuader aux autres que nous n'avons point péché , nous sommes contents , quoique nous ayons péché.

Chacun doit être à soi-même son juge incorruptible.

Le seul moyen d'arracher de

son âme l'amour de la gloire & la vanité.

L'amour de la gloire jette mille filets imperceptibles.

Passion très-honteuse, de ne faire le bien que pour acquérir de la gloire.

car c'est une passion très-forte, qui est adhérente à l'âme, & si enracinée qu'elle fait mille retours sur elle-même, & qu'elle jette des filets imperceptibles, que cette humilité seule peut extirper. En effet, lors même que nous croyons renoncer à la gloire, ce n'est que par un effet de cette même gloire; & nous ne nous appercevons pas que c'est une passion très-honteuse à l'âme, que de paroître vouloir acquérir la gloire par le bien que nous faisons: car nous ne voyons pas, aveugles que nous sommes, qu'elle fouille le bien & ne lui permet pas d'être ce qu'il est & désirable principalement, si nous ne l'embrassons pas pour l'amour de lui-même; mais pour l'amour de la gloire qui en revient: car alors la gloire devient le but de tout le bien que nous faisons, & lors même que nous sommes justes, peut-être que notre justice n'est qu'une justice intéressée & que nous ne sommes justes que par vanité. Il semble pourtant que l'amour de la gloire soit utile à ceux qui ont d'autres vices; car par elle nous surmontons plusieurs passions & même des plus violentes, & souvent elle nous fait entreprendre des travaux plus cruels que les plus cruels supplices. C'est pourquoi aussi

on dit que l'amour de la gloire est à l'âme ce que la chemise est au corps, parce que c'est le dernier vêtement que l'on quitte; mais dans la vérité, l'amour de la gloire ne nous délivre nullement des autres vices & des autres passions; elle ne fait que les retenir & empêcher leurs actions d'éclater & de paroître: car ceux qui, à cause d'elle, s'empêchent de voir des femmes débauchées, ne laissent pas d'avoir l'esprit corrompu & l'imagination salie: de sorte qu'il arrive de-là que non-seulement elle ne calme & n'arrête nullement nos autres vices, mais qu'elle devient elle-même plus impétueuse & plus violente par la retenue & la contrainte qu'elle a imposée à toutes nos passions. Véritablement il paroît qu'elle est utile à un jeune homme, lorsqu'il a commencé à entrer dans le monde, pour lui aider à réfréner les mouvemens de la jeunesse; mais si elle continue quand il avance en âge, c'est un grand malheur pour lui, & sa perte est assurée: car elle ne permet à l'âme ni de se renfermer en elle-même, lorsqu'elle est ainsi béante après la vanité, ni d'embrasser jamais aucun bien principalement & pour lui-même, mais toujours pour la réputation qu'il produit, c'est-à-dire, qu'elle ne lui

Qu'il est faux que l'amour de la gloire nous fasse surmonter d'autres vices & vaincre d'autres passions.

Elle ne fait que les retenir pour un temps & les empêcher d'éclater.

L'ambition devient plus violente, à mesure qu'elle contraind davantage les autres passions.

Elle ne peut être utile tout au plus qu'à un jeune homme.

Défauts essentiels de l'amour de la gloire.

Ridicule
où tombent
ceux qui ne
font le bien
que pour l'a-
mour de la
gloire.

permet jamais d'embrasser le bien comme bien. Et en cet état, il arrive une chose très-risible, c'est qu'étant tous ordinairement pleins de mépris pour le commun des hommes, & n'en faisant aucun compte, cependant, comme s'ils étoient très-considérables, nous faisons dépendre tout notre bonheur de leur jugement, & nous demeurons attachés & comme pendus à leur opinion.

L'amour
de la gloire
ne peut être
déraciné
que par l'a-
veu de nos
fautes; car
il faut que la
vanité soit
réfrénée par
l'humilité.

L'amour de la gloire étant donc de telle nature, rien ne peut si bien le réduire & le déraciner, que la douceur des mœurs & l'aveu de nos fautes; mais il faut bien prendre garde que nous ne fassions pas cet aveu pour en tirer de la gloire; car s'il est sincère & véritable, nous n'attendrons aucune sorte de réputation; & s'il étoit possible de nous imposer cette nécessité que nos vertus ne fussent connues de personne, & que nos vices le fussent de tout le monde, certainement tout desir de gloire seroit retranché par-là, & nous ne ferions plus rien pour une réputation que nous ne pourrions plus attendre.

L'unique
moyen, ou
du moins le
plus sûr, de
retrancher
tout desir
de gloire, se-
roit de faire
en sorte que
tout le monde
connoît
nos vices &
ignorât nos
vertus.

R E M A R Q U E.

Voici un Article d'Épictète & un Commentaire de Simplicius qui devroient

désabuser ceux qui déclament tous les jours contre la morale des Payens, & qui accusent leurs Philosophes d'être remplis d'orgueil, de n'avoir dompté leurs passions que par la force de l'orgueil même, & de n'avoir jamais connu l'humilité. Ce Chapitre seul suffit pour faire voir qu'ils ne se sont pas donné la peine de s'instruire de leur doctrine; au-lieu de la décrier, ils pourroient s'en servir très-utilement pour combattre la pente que nous avons à la vanité & pour nous faire honte de notre foiblesse. Voici deux Stoïciens qui veulent que, quand on nous accuse de quelque vice, loin de nous justifier, nous nous accusions d'autres vices inconnus à cet accusateur; qui nous disent que celui qui fait son apologie & qui ne se contente pas du témoignage de sa conscience, & encore plus du jugement de Dieu, à qui rien n'est caché, montre qu'il veut plaire aux hommes, & qu'il est content s'il peut les tromper, & leur faire accroire qu'il ne pèche point, quoiqu'il sache bien qu'il pèche; qui nous enseignent que chacun doit être à soi-même son Juge incorruptible, & en s'accusant, arracher jusqu'à la racine l'amour de la gloire & de la vanité; qui nous assurent que cet amour de la

gloire est si enraciné en nous qu'elle jette mille filets imperceptibles, que cette humilité, de s'accuser soi-même des vices qu'on ne connoît point en nous, peut seule extirper; qui nous ordonnent d'être en garde contre nous-mêmes, parce que, lorsque nous croyons renoncer à la gloire, ce n'est que par un effet de cette même gloire; qui nous avertissent que c'est une passion très-honteuse à l'âme que de vouloir acquérir la gloire par le bien que nous faisons; car elle souille le bien, & ne lui permet plus d'être ce qu'il est; & que, quand on n'est juste que par vanité, c'est une justice intéressée, & qui, par conséquent, cesse d'être justice; qui nous marquent les défauts essentiels de l'amour de la gloire, & qui nous disent qu'elle ne peut être utile tout au plus qu'à un jeune homme qui entre dans le monde; mais si elle continue avec l'âge, c'est un très-grand malheur pour lui & une perte assurée; & enfin qui nous remontrent que l'unique moyen de retrancher tout desir de gloire, seroit de faire en sorte que nos vices fussent connus, & nos vertus ignorées. Je ne crois pas que jamais Philosophe ait combattu l'amour de la gloire plus fortement, & par des raisons plus saines & plus solides.

L I I I.

Ce n'est nullement une nécessité d'aller souvent aux théâtres & aux jeux publics. Et si tu y vas quelquefois par occasion, ne favorise aucun des partis & réserve tes faveurs & tes empressements pour toi-même : c'est-à-dire, contente-toi de tout ce qui arrive, & sois satisfait que la victoire soit à celui qui a vaincu ; car, par ce moyen, tu ne feras jamais ni fâché, ni troublé. Empêche-toi aussi de faire des acclamations, de grands éclats de rire & de grands mouvemens ; & quand tu te feras retiré, ne parle pas longuement de tout ce que tu as vu, & qui ne va point à réformer tes mœurs & à te rendre plus honnête-homme ; car ces longs entretiens témoignent que c'est le spectacle seul qui a attiré ton admiration.

Nos appétits brutaux ne nous entraînent pas seulement à la bonne chère & à l'amour, mais aussi aux spectacles, aux lectures & autres assemblées publiques. Épicète nous enseigne donc ici comment nous devons nous comporter dans ces dernières occasions; ce n'est nullement une nécessité, dit-il, d'aller souvent aux théâtres, ou plutôt c'est une nécessité de n'y aller pas souvent; car d'aller tous les jours au théâtre, c'est mener une vie de batteur; mais si quelquefois l'occasion d'y aller se présente, soit pour une fête où l'on célèbre de ces sortes de jeux; soit par une sorte de complaisance pour le peuple; (car ceux qui se distinguent & qui semblent mépriser la vie ordinaire & commune, lui paroissent fâcheux & insupportables); soit pour connoître par expérience le progrès qu'on a fait, en comparant la disposition où l'on étoit l'année dernière pour ces jeux publics avec celle où l'on est cette année; soit enfin pour quelque'autre nécessité raisonnable & fondée, il faut alors surtout redoubler notre attention sur nous, pour être toujours renfermés en nous-mêmes, & pour ne pas nous aban-

C'est mener une vie de batteur que d'aller tous les jours aux théâtres & aux spectacles.

Occasions où l'on peut aller quelquefois aux spectacles.

donner à tout ce qui se fait. Il faut vouloir que celui qui a vaincu soit vainqueur, & qu'il n'arrive autre chose que ce qui arrive; c'est-à-dire, qu'il ne faut

C'est pour condamner les brigues qui se faisoient.

porter là ni inclination, ni aversion pour toutes ces choses qui sont étrangères. Notre maintien ne doit pas être d'une gravité qui paroisse dure & fâcheuse aux assistans, mais d'une fermeté mêlée de douceur & de grâce : de manière que nous ne nous emportions ni à

Quel doit être le maintien de ceux qui assistent aux spectacles.

faire des acclamations, ni à nous lever de notre siège pour ceux qui remportent le prix, ni à rire à gorge déployée de ce que l'on dit de plaisant & de ridicule; mais que nous ne fassions que louer les uns avec discernement, & sourire doucement aux autres. *Et après que tu te seras retiré*, continue Épic-tète, *ne parle pas long-temps de ce qui s'est fait, & qui ne tend point à réformer tes mœurs* : car tout ce qu'on voit là n'est pas si instructif qu'on doive en parler long-temps. Ou peut-être faut-il entendre ainsi ces mots, *toutes choses qui ne vont point à réformer tes mœurs*; & les expliquer de tous les propos que nous tenons sur ce qui est arrivé, ou au-moins d'une partie : car peut-être Épic-tète veut-il nous conseiller par-là de ne dire sur ces spectacles que ce qui

Il ne faut pas s'entretenir long-temps de ce qu'on a vu au théâtre.

peut contribuer en quelque sorte à nous corriger, comme ce qui peut nous faire remarquer l'indécence de quelques mouvemens que nous aurons faits. Or, de parler trop long-tems de ce qu'on a vu à ces spectacles, c'est un signe sûr & évident qu'on a trouvé ces spectacles fort beaux & fort admirables, & on ne peut les trouver tels qu'en tombant dans les sentimens du peuple; & qu'en pensant comme lui.

R E M A R Q U E.

Cet Article d'Épictète sur les spectacles est fort sage; mais je trouve encore plus sage le Commentaire de Simplicius. Épictète nous dit que ce n'est pas une nécessité d'aller souvent aux spectacles; & Simplicius le corrige fort à propos en disant que c'est plutôt une nécessité de n'y pas aller souvent; & la raison qu'il en donne est admirable: car, dit-il, d'aller tous les jours au théâtre, c'est mener une vie de batteleur. Je voudrois qu'on fît aujourd'hui quelque réflexion sur ces paroles d'un Payen; il y auroit peut-être moins de batteleurs dans le monde. Les raisons que Simplicius donne ensuite pour permettre d'y aller quelquefois, étoient fort bonnes pour des Payens: car c'é-

toient des Magistrats qui donnoient ces jeux , & c'étoit souvent une obligation d'y assister ; mais elles sont très-mauvaises aujourd'hui , où c'est au contraire une vertu & une marque de piété de mépriser & de condamner la vie ordinaire & commune , & où l'on ne doit juger du progrès que l'on a fait dans la sagesse que par l'augmentation de ce mépris. Sur ce qu'Épictète nous dit qu'il ne faut pas s'entretenir long-tems de ce qu'on a vu au théâtre & qui ne va point à réformer les mœurs , Simplicius a cru qu'on pouvoit expliquer autrement ces dernières paroles , de cette manière , toutes choses qui ne vont point à réformer les mœurs ; de sorte qu'à son compte il faudroit traduire : car tous ces propos ne vont point à réformer les mœurs. Mais il me semble que Simplicius est ici trop subtil & qu'il n'est point entré dans les vues d'Épictète. Il est évident , par la suite du texte même , que ce Philosophe ne parle que du spectacle seul. Appliquons-nous à démêler sa pensée. La plupart des gens du monde qui vont à la comédie ne sont attentifs qu'à la pompe du spectacle : ils ne sont touchés que des décorations , des machines , des habits , du jeu des acteurs , de la musique & des danses ; & quand ils sont sortis du

théâtre , voilà les sujets ordinaires de leurs conversations. Il n'y en a presque point qui , se souvenant que ces divertissemens ont été inventés pour donner , sous l'appas du plaisir , des instructions utiles , pensent à démêler cette utilité qui en est le fondement. Ils ne s'entretiennent que de ce qu'il y a d'inutile , & qu'Horace appelle *gaudia vana* , & ne disent pas un mot de ce qu'il y a d'instructif. Ce n'est pourtant que de cette dernière partie qu'il faudroit s'occuper : car la tragédie étant faite pour purger les passions , il ne faudroit retenir que ce qui peut produire un effet si utile. Par exemple , quand on a vu l'*Œdipe* de Sophocle , il faudroit s'entretenir de cette vérité que le Poète y enseigne : que l'orgueil , la violence , l'emportement & la curiosité précipitent souvent dans des malheurs inévitables des hommes qui ont d'ailleurs de fort bonnes qualités. Après avoir vu l'*Électre* du même Poète , il seroit bon de parler de la grande leçon qu'il a voulu nous donner : que , quoique Dieu diffère souvent la punition des méchans , il ne les laisse pourtant pas échapper à sa justice ; qu'il n'y a rien qu'il punisse plus sévèrement que l'adultère , l'usurpation & le meurtre ; que ceux qui

committent ces crimes ne sont pas à couvert au milieu de leur famille même, & que Dieu, pour rendre leur châtiement plus terrible & plus exemplaire, les punit quelquefois par la main même de leurs enfans. Voilà le sens de ces paroles d'Épictète, qui ne nous défend pas de parler des spectacles auxquels nous avons assisté; mais qui veut que, laissant tout ce qu'il y a de vain, d'inutile, & qui ne peut que flatter la curiosité, nous ne parlions que de ce qu'il y a de solide & qui va à la réformation des mœurs. Et lui-même il nous donne l'exemple de la manière dont nous devons nous en souvenir & en parler. C'est dans l'Article LXIV. du Liv. I. du second Manuel, tom. 2. Souviens-toi que ce sont les riches, les tyrans, les Rois qui ont fourni les sujets des tragédies, &c.

L I V.

NE va ni aux récits, ni aux lectures des Ouvrages (a) de

(a) De certaines gens; il désigne par-là les Orateurs & les Poètes; en un mot, tous ceux qui ne faisoient ces lectures publiques que par vanité & par ostentation; & c'est pour excepter celles des Philosophes, où il y avoit du profit à faire.

certaines gens, & ne t'y trouve point légèrement ; mais si tu t'y trouves , conserve la gravité & la retenue , & une douceur qui ne soit mêlée d'aucune marque de chagrin & d'ennui.

S I M P L I C I U S .

Après les spectacles , Épiète vient aux récits & aux lectures que les Orateurs & les Poètes faisoient pour montrer leur habileté & leur éloquence ; tantôt en célébrant les vertus de quelque homme puissant , tantôt en faisant le panégyrique d'une ville , ou la description de quelque beau lieu , & tantôt en traitant quelques questions de droit , ou autres choses semblables. Il ne faut pas , dit-il , se trouver facilement à ces sortes d'assemblées qui ne se font que pour l'ostentation , & où l'on ne traite que des choses étrangères , qui ne nous regardent point ; ou du moins il ne faut pas s'y trouver sans quelque raison qui nous autorise & nous justifie , comme l'amitié que nous avons pour celui qui doit lire ou réciter son ouvrage ; ou la dignité de celui qui est loué ; ou enfin une coutume , une fête où il faut faire comme les autres , ce qui est souvent

d'une grande utilité pour adoucir l'envie & la haine que l'on conçoit ordinairement contre ceux qui veulent se distinguer & se soustraire aux usages publics. Mais quand tu t'y trouves, dit Épicète, conserve la gravité, la retenue & la douceur convenables : la gravité en louant à propos & avec mesure ; la retenue en ne faisant ni des mouvemens déréglés, ni des acclamations impertinentes, ni des interruptions hors de saison, mais en te tenant toujours dans la même assiette avec bienséance & modestie ; & la douceur enfin, en ne paroissant point avec un visage sombre & refrogné, comme si tu pensois à d'autres affaires ; & en ne gardant point le silence trop opiniâtrement, mais en louant modérément ce qu'on dit, & en ne le critiquant point avec aigreur, ou comme faux, ou comme outré, ou comme mal exprimé. En un mot, dans ces occasions, la douceur, la politesse & la justice même veulent que celui qui loue & celui qui est loué s'aperçoivent, l'un que tu loues ce qu'il dit de bon, & l'autre que tu approuves les louanges qu'on lui donne & qu'il a méritées.

Ceux qui veulent se singulariser, s'attirent ordinairement l'envie & la haine.

Qualités que doivent avoir ceux qui assistent aux assemblées publiques.

L V.

QUAND tu dois avoir quel-

que conversation avec quelqu'un, sur-tout avec quelqu'un des premiers de la ville, propose-toi ce qu'auroient fait en cette rencontre Socrate ou Zénon. Par ce moyen tu ne feras point embarrassé à faire ce qui est de ton devoir, & à user convenablement de tout ce qui se présentera.

S I M P L I C I U S.

Ceux qui sont appliqués à ce qui les regarde & qui ne veulent vivre que pour eux, sont d'ordinaire peu accoutumés à fréquenter les Grands. Voilà pourquoi Épictète nous propose l'exemple de Socrate & de Zénon, qui, si nous les avons toujours devant les yeux, nous enseigneront sûrement la maniere de les approcher la plus convenable & la plus digne de nous. Il faut donc nous représenter comment ces deux grands-hommes usoient du commerce des premiers de la République, sans dissimulation, sans déguisement, & en conservant toujours une magnanimité prudente & sage, éloignée de toute sorte d'arrogance & de mépris, sans s'abaisser sous la grandeur, & sans s'élever aussi

Approcher
les Grands
sans bassesse
& sans orgueil.

aussi par fierté au-dessus d'elle. La suite de ce caractère, c'est de ne flatter jamais les Grands, & de ne les reprendre pas non plus avec hauteur & insolence; mais de les louer sobrement sur ce qu'ils ont fait de bien, de commencer par-là à entrer en discours, comme les Médecins, qui corrigent par un peu de miel l'amertume des remèdes, & de ne paroître point en ces occasions comme un inquisiteur sévère, mais comme un ami fidèle, affectionné & compâtissant, & qui ne sauroit voir sans douleur que beaucoup de bonnes actions soient ternies & souillées par des fautes qui ne viennent que d'imprudence. Et tels ont été, sans doute, Socrate & Zénon; ils ont montré que, dans les grands postes & dans les premières places, il y a beaucoup de choses qu'on ne doit point désirer; que la seule qui y soit désirable, c'est le moyen que ces places donnent de faire du bien: & que ceux qui méprisent cet avantage, ont tout le mauvais qui se trouve dans ces postes, & se privent de ce qu'il y a de bon. Il est donc évident qu'on doit se proposer Socrate & Zénon pour modèles. Mais en même temps il faut garder la mesure & les bornes de son état, & ne rien faire qui n'y soit conforme, & qui ne

Véritable caractère de Socrate & de Zénon.

La seule chose qui soit bonne & désirable dans les grands postes.

Il faut toujours se tenir dans les bornes de son état.

s'y accorde naturellement. Car quelle folie qu'un homme, qui est encore à l'école, pour ainsi dire, & qui a besoin d'étudier encore Épicète, aille parler comme Socrate & comme Zénon ! Ne se rendra-t-il pas ridicule à tout le monde ? On rapporte qu'Antigonus, qui régna en Syrie après Alexandre (a), disoit ordinairement qu'il ne se souvenoit point d'avoir jamais été si embarrassé & si fort en peine, que lorsqu'il s'entretenoit avec Zénon. Cependant il avoit vu beaucoup d'autres Philosophes. Épicète enseigne donc ici les devoirs du commerce dans la vie civile, en commençant, avec raison, par ce qu'on doit faire, quand on approche les Grands.

L V I.

QUAND tu vas faire ta cour à quelque homme puissant, promets-toi bien que tu ne le trouveras pas chez lui ; qu'il sera enfermé ; que la porte te fera

(a) Simplicius veut insinuer, par cet exemple, que ce n'est point aux Philosophes à être embarrassés, quand ils approchent des Grands ; mais que c'est aux Grands à être embarrassés, quand ils sont avec les Philosophes.

D'ÉPICTÈTE. 283

fermée, ou qu'il ne te regardera point. Si, après cela, ton devoir t'y appelle, supporte tout ce qui arrivera, & ne t'avise jamais de dire ou de penser que ce n'étoit pas la peine: car c'est le langage du peuple; & d'un homme sur qui les choses extérieures ont trop de pouvoir.

S I M P L I C I U S.

C'est ici presque la même chose que ce qu'Épictète a dit dans l'Article IX. *Quand tu vas faire quelque chose que ce soit, remets-toi un peu dans l'esprit auparavant quelle chose c'est que tu vas faire, &c.* Excepté que là il ne parle que du bain, & qu'ici il parle de quelque chose de bien plus considérable, c'est du commerce avec les Grands. Dans le premier Article, il n'a eu pour but que de nous porter à mépriser tout ce qui arrive & à conserver notre liberté conformément à notre nature; mais ici il nous enseigne à nous préparer à tout, & à prévoir sans flatterie, sans négligence & le plus près qu'il se pourra de la vérité, tous les dégoûts qui nous attendent; car lorsque nous nous som-

mes déterminés à aller faire la cour aux Grands , si ces dégoûts nous arrivent , nous nous repentons le plus souvent , & nous disons que ce n'étoit pas la peine de nous exposer à ces affronts. Et cela vient , ou de ce que dès le commencement nous n'avons pas bien pris notre parti , ou de ce que nous sommes émus & troublés plus qu'il ne faut de tous ces accidens qui nous arrivent. Et l'un & l'autre est du peuple & sent l'homme qui ne fait pas bien se servir des choses étrangères , & qui ne les prend pas pour ce qu'elles sont , mais qui les estime plus qu'elles ne valent.

Après avoir parlé dans l'Article précédent du commerce avec les Grands qui se communiquent plus facilement , & dont l'accès est le plus libre , & avoir enseigné que la bonne maniere de les approcher , c'est de vivre avec eux comme Socrate & Zénon y auroient vécu ; dans celui-ci il parle du commerce avec ceux qui sont plus difficiles ; & il enseigne de quelle maniere il faut se préparer à un commerce si dangereux. Les règles qu'il donne , c'est de fuir ce commerce , à moins qu'il n'y ait une extrême nécessité ; mais si la nécessité , c'est-à-dire , le devoir nous y appelle , d'en courir les risques

D'ÉPICTÈTE. 285

& de supporter sans repentir tous les rebuts & les dégoûts qui nous arriveront.

L V I I.

DANS le commerce ordinaire garde-toi bien de parler mal-à-propos & trop longuement de tes exploits & des dangers que tu as courus ; car si tu prends tant de plaisir à les raconter, les autres n'en prennent pas tant à les entendre.

L V I I I.

GARDE-TOI bien encore de jouer le rôle de plaisant : car c'est un méchant caractère, & un pas glissant qui te fera tomber insensiblement dans les manières basses & populaires, & fera perdre aux autres le respect & la considération qu'ils ont pour toi.

L I X.

IL est aussi très-dangereux de se laisser aller à des discours

obscènes ; & quand tu te trouveras à ces sortes de conversations , ne manque pas , si l'occasion le permet de tancer celui qui tient ces discours ; sinon , garde au moins le silence , & fais connoître par la rougeur de ton front , & par la sévérité de ton visage , que ces sortes de conversations ne te plaisent point.

S I M P L I C I U S.

Après qu'Épictète a parlé du commerce avec les Grands , il parle du commerce ordinaire avec tous les hommes , & il enseigne comment il faut s'y comporter pour ne se rendre , ni importun , ni méprisable , & pour être même utile à ceux qu'on voit ; car de ne parler jamais mal-à-propos ni trop longtemps de ses exploits & des dangers qu'on a courus , outre que par-là on ne se rend point importun aux autres , qui supportent avec peine ceux qui se louent eux-mêmes , comme si ces louanges étoient autant de reproches & de censures qu'on leur fait par comparaison , cela réprime le penchant que l'âme a pour les choses extérieures & pour

la gloire , & marque une sorte de magnanimité & de grandeur.

Il a déjà dit dans un autre Article qu'on ne doit pas rire de tout , ni souvent , ni à gorge déployée ; & présentement il dit qu'on ne doit pas faire rire les autres , & il en donne la raison ; c'est , dit-il , un méchant caractère qui tombe dans les manières du peuple : car de dire des choses qui font rire le peuple , c'est une marque sûre que ce qu'on dit lui plaît & que cela tient du peuple , & par-conséquent qu'il est bas. Le peuple prend donc en ces occasions celui qui parle & qui le fait rire pour son égal , ou même pour son inférieur : de sorte que , s'il avoit auparavant quelque respect pour lui & quelque estime , cela seul suffit pour les lui faire perdre , ou du moins pour les diminuer. Il y a pourtant des occasions , ou même ceux qui passent pour les plus sages font rire les autres , pour paroître plus agréables & plus gracieux.

Pour ce qui est des discours obscènes , il est évident que celui qui a fait quelque progrès dans l'étude de la sagesse s'en abstiendra totalement ; mais Épicète lui ordonne ici de ne pas souffrir , autant qu'il le pourra , que les autres en tiennent , & de s'y opposer

Caractère de plaisant , pourquoi si mauvais.

Les plus sages peuvent quelquefois dire un bon-mot & faire rire : mais il faut que cela arrive rarement.

Il ne faut ni tenir des discours obscènes , ni les écouter.

Les richesses & les dignités rendent souvent les hommes incorrigibles.

si l'occasion le permet, c'est-à-dire, si celui qui s'y abandonne est plus jeune, si l'n'est pas un impudent de profession, & si l'n'est pas de ces gens qui, entés de leurs richesses & de leurs dignités, sont absolument incorrigibles. Ne manque pas de le tancer, dit Épicète: car, en ce faisant, tu ne te rendras nullement importun, ni à celui qui parle, ni à ceux qui l'écotent; mais si l'arrive que celui qui tient ces discours obscènes soit plus vieux, ou d'une insolence outrée, ou gâté par ses richesses & par ses grandeurs, alors la réprimande est importune & insupportable; &, avec ce qu'elle est inutile, odieuse & capable d'attirer des affaires fâcheuses, on sera encore traité de ridicule d'avoir pris cette liberté. Que faut-il donc faire en ces occasions? Témoigne, par ton silence, que ces discours te déplaisent.

Dans l'article XLV & XLVI.

Mais il faut bien remarquer avec quelle sagesse & quelle mesure Épicète proportionne ses préceptes à l'exigence des cas. Tantôt en parlant de ceux qui s'entretiennent des combats de Gladiateurs, des courses de chevaux, & de la bonne chère, ou qui s'amusent à louer ou blâmer les autres, il a dit: *si cela est possible, fais changer de conversation*; & ici, en parlant des impudents, il

ordonne que, si l'occasion le permet, on reprenne en face & qu'on tance ceux qui tiennent des discours obscènes, & là comme ici il veut que, si on ne peut faire changer de conversation, on se taise, & qu'on témoigne, par son silence, la peine & le chagrin que causent ces discours.

R E M A R Q U E.

Cet Article d'Épictète & le Commentaire de Simplicius sont dignes de considération. C'étoit une question célèbre entre les Philosophes, s'il y avoit des paroles qu'on dût regarder comme deshonnêtes, & dont la modestie ne permît pas de se servir. Les Académiciens soutenoient qu'il y en avoit, & les Stoïciens nioient qu'il y en eût : car, disoient-ils, l'obscénité ne peut être que dans les mots ou dans les choses ; elle n'est point dans les mots, puisque, ces mêmes mots ayant plusieurs significations, il y en a quelques-unes selon lesquelles ils ne sont pas deshonnêtes, & où on les employe sans blesser la pudeur. Elle n'est pas non plus dans les choses ; car, la même chose pouvant être signifiée par plusieurs façons de parler, il y en a quelques-unes dont les personnes les plus modestes ne font pas difficulté de se servir ; & ainsi, puisque

ces expressions ne donnent point l'idée de cette chose obscène, l'obscénité n'est pas non plus dans les choses. Voilà pourquoi les Stoïciens soutenoient que le sage n'étoit obligé à aucune retenue dans ses discours; & qu'il étoit *isôphron*; c'est-à-dire, qu'il appelloit chaque chose par son nom sans chercher de détour. Toute cette matiere est fort bien traitée dans la lettre de Cicéron à Patus, qui est la 22. du IX. Liv. *Amo verecundiam; tu potiùs libertatem loquendi.* Cependant voici deux Stoïciens des plus sévères qui blâment les discours obscènes, & qui défendent non-seulement de les tenir, mais encore de les entendre. Comment accorder cette contradiction? Il me semble que cela n'est pas difficile. Il est très-naturel de croire que, quand les Stoïciens soutenoient que l'obscénité n'étoit, ni dans les mots, ni dans les choses, c'étoit une des questions qu'ils proposoient dans les Écoles pour exercer l'esprit, & pour voir jusqu'où on pouvoit pousser la force du raisonnement; car du reste il étoit impossible qu'ils ne fussent pas persuadés qu'il y avoit des mots sales & des choses infâmes, qui, étant expliquées par ces mots sales, blessoient la pudeur; au-lieu qu'exprimées par des mots honnêtes, elles

devenoient honnêtes à la faveur de ce voile , & qu'on pouvoit s'en servir pour un bien. Ce précepte d'Épictète est le même que celui de S. Paul : Qu'on n'entende point parmi vous des paroles déshonnêtes. Ephes. v. 4.

L X.

Si ton imagination te présente l'image de quelque volupté, retiens-toi comme sur tous les autres objets, de peur qu'elle ne t'entraîne. Que cette volupté t'attende un peu, & prends quelque délai. Ensuite compare les deux temps, celui de la jouissance, & celui du repentir qui la suivra, & des reproches que tu te feras à toi-même, & oppose-leur la satisfaction que tu goûteras & les louanges que tu te donneras, si tu résistes. Que si tu trouves qu'il soit temps pour toi de jouir de ce plaisir, prends bien garde que ses amorces & ses attrait ne te désarment & ne te séduisent, & oppose-leur ce plaisir plus grand

encore de pouvoir te rendre ce témoignage que tu les as vaincus.

S I M P L E C I U S .

Chaque plaisir est un clou qui attache l'âme au corps.

Pourquoi Dieu a fait la volupté si courte.

La volupté du corps est très-nuisible à l'âme, car chaque plaisir attache l'âme au corps comme avec des clous. Voilà pourquoi Dieu a fait cette volupté si courte; dans le boire & dans le manger, on n'a de plaisir qu'autant de temps que la viande & le breuvage passent dans le palais, & le plaisir cesse dès qu'on a avalé. Il en est de même de l'amour, le plaisir ne dure qu'autant que dure l'action; l'action est-elle finie: le plaisir cesse, & on ne le sent non plus que s'il n'avoit jamais été. Il est donc certain que la volupté est dans le sentiment; car ce qui ne sent point n'a point de plaisir: mais les plaisirs même que donnent les choses extérieures, comme les richesses, les beaux habits, les beaux meubles, &c. sont aussi de très-peu de durée. Nous sommes d'abord très-aises de les avoir; y sommes-nous accoutumés, ils ne nous font plus de plaisir; &, si nous les perdons, nous en ressentons un déplaisir bien plus durable que n'a été le plaisir de les posséder. C'est ainsi que toute volupté, & particulièrement

tement la volupté corporelle , après n'avoir duré que très-peu de temps , s'en va laissant tout son poison dans l'âme , & souvent même dans le corps , lorsqu'on s'y est abandonné sans aucune retenue ; au-lieu que la tempérance , qui triomphe de la volupté , fait à l'âme & au corps un bien infini & durable , & leur cause une autre sorte de volupté conforme à la nature , une volupté très-innocente & dont on ne se repent jamais.

La volupté laisse dans l'âme & souvent dans le corps un poison mortel.

La volupté que cause la tempérance.

Après ces prémices , voyons ce que dit ici Épicète. Quand ton imagination te présentera l'image de quelque plaisir sur cet objet comme sur les autres , c'est-à-dire , comme sur les richesses , les dignités , la gloire , le crédit , en un mot , sur toutes les choses extérieures , & encore plus sur la volupté , tiens-toi ferme , de peur que ton imagination ne t'entraîne à l'action ; mais que cette volupté attende un peu , & toi , gagnant quelque délai par ce retardement , compare les deux temps , celui de la jouissance , qui est très-court , & celui qui le suit , qui est très-long , & tout plein de choses fâcheuses & de repentir , & dans lequel tu ne cesseras jamais de te reprocher ta foiblesse. Oppose ensuite à ces deux temps celui où ,

après avoir résisté à la volupté , tu seras comblé de plaisirs & de biens solides qui dureront toujours , t'applaudissant toi-même & toujours content de toi. Si tu fais bien cette comparaison , ta passion se calmera facilement & prévendra la honte de sa défaite ; & si tu recommences & que tu continues à la faire , elle ne t'importunera plus & sera entièrement réduite. Que si la volupté ne subsiste plus après l'action , & que celui qui en a joui ne diffère de celui qui s'en est passé , que par le souvenir qu'il en conserve , il est certain qu'elle n'a rien qui mérite qu'on la recherche ; & je n'en veux d'autre preuve que le souvenir des plaisirs que nous avons eus en songe : car ce souvenir ne fait guères d'impression , & ce n'est proprement qu'une ombre de plaisir.

Qu'il faut
résister aux
attraits des
plaisirs, même
permis.

Mais parce qu'il y a des temps où nous pouvons prendre raisonnablement de certains plaisirs , comme celui de l'amour dans le mariage , pour avoir des enfans , & celui du bain après la fièvre , quand le temps viendra de jouir de ces plaisirs , dit Épiétète , prends bien garde de ne pas te laisser tellement vaincre par ses attraits , que tout hors de toi-même tu te livres tout entier à la volupté ; mais dans ce moment

D'ÉPICTÈTE. 295

même juge combien il est plus beau de la vaincre que d'en être vaincu ; tu trouveras que cela est d'autant plus beau qu'il est plus beau de maîtriser ses passions brutales que d'en être l'esclave , & d'être un homme , que d'être une bête.

L X I.

QUAND tu fais quelque chose, après avoir bien connu qu'elle est de ton devoir , n'évite point d'être vu en la faisant , quelque mauvais jugement que le peuple en puisse faire : car si l'action est mauvaise , ne la fais point ; & si elle est bonne , pourquoi crains-tu ceux qui te condamneront sans raison & mal-à-propos.

S I M P L I C I U S.

Épictète travaille avec beaucoup de soin à nous porter à faire le bien pour l'amour du bien même , afin qu'il soit véritablement un bien , & non pas pour ce que le peuple en pensera : car celui qui fait quelque chose à cause de l'opinion du peuple , fait consister le bien dans cette opinion & non pas dans le bien même ; c'est pourquoi , si quelqu'un,

après avoir bien examiné ce qu'il veut faire , a reconnu qu'il doit ne pas le faire , il est obligé de renoncer à cette action qui est mauvaise ; mais s'il a reconnu que ce qu'il médite de faire est de son devoir , il ne doit point éviter d'être vu en le faisant , sous prétexte que le peuple pensera mal de son action. Autrement il arrive qu'on préfère à un bien véritable & réel , c'est-à-dire , un bien qui est véritablement reconnu pour tel après qu'on l'a bien examiné , qu'on lui préfère , dis-je , ce qui n'est nullement un bien , mais un mal ; puisque c'est une fausseté & un mensonge : car tel est certainement le jugement que le peuple fait sans raison d'une action qui est faite avec raison ; & ce qui est encore pis , il arrive que ce que la droite raison a jugé un bien , est pris pour un mal par celui qui le fait ; car ce qui est à fuir est un mal. Et , par-dessus tout cela , il arrive encore qu'un tel homme , sortant de lui-même , & s'éloignant des choses qui sont de son devoir , se livre entièrement aux opinions du peuple , & ne cherche que là le bien & le mal , le vrai & le faux.

R E M A R Q U E .

Cette maxime d'Épictète & l'expli-

cation que *Simplicius* lui donne doivent être prises avec quelque modification. Il est très-vrai , en général , qu'il ne faut pas se cacher pour faire le bien , de peur de déplaire au peuple qui pourra l'interpréter mal ; mais il y a des occasions où la charité veut qu'on s'abstienne de faire en public certaines choses , qui , quoiqu'innocentes & bonnes d'elles-mêmes , pourroient blesser & scandaliser les foibles. Tout ce qui est permis n'édifie pas le prochain , & il faut l'édifier ; & la charité n'approuve pas tout ce que la justice ne défend point. On peut voir sur cela ce que dit un maître plus éclairé & plus sûr qu'Épictète ; c'est *S. Paul* , *I. Corinth. chap. VIII & X*. Ce précepte d'Épictète n'est donc bon que pour les choses d'un devoir indispensable , & qu'on ne peut omettre sans péché.

L X I I.

COMME cette proposition , *il est jour , il est nuit* , est très-raisonnable quand elle est séparée , qu'on en fait deux parties , & très-déraisonnable quand elle est complexe , que des deux parties on n'en fait qu'une ; ainsi dans

les festins il n'y a rien de plus déraisonnable que de vouloir tout pour soi, sans aucun égard pour les autres. Quand tu seras donc prié à un repas, souviens-toi de ne penser pas tant à la qualité des mets qu'on servira, & qui exciteront ton appétit (a), qu'à la qualité de celui qui t'a prié, & à conserver les égards & le respect qui lui sont dûs.

S I M P L I C I U S.

Des syllogismes hypothétiques, dont les Stoïciens ont épluché l'art avec beaucoup de soin, les uns sont disjonctifs, & les autres conjonctifs ou complexes. Les disjonctifs sont ceux où, la première partie étant vraie, l'autre est fausse, & où, la première partie étant fausse, l'autre est vraie par-conséquent; comme lorsque je dis, *ou il est jour, ou il est nuit; mais il est nuit, donc il n'est pas jour*. Car ainsi, l'un étant posé,

(a) *Qu'à la qualité de celui.* A'êta est ici dans un sens bien remarquable. Dans le premier membre, il est pour la qualité, la bonté des viandes qu'on sert, & dans le second pour la dignité du maître,

l'autre est détruit , & la fausseté de l'un fait la vérité de l'autre ; comme quand je dis , *mais il n'est pas jour , donc il est nuit* ; ou , *mais il n'est pas nuit , donc il est jour*. Voilà ce que c'est que le syllogisme disjonctif dans lequel cette proposition , *il est jour , ou il est nuit* , est prise comme un axiome , c'est-à-dire , comme une vérité évidente , & entièrement conforme aux notions communes , car ces vérités étoient appelées *axiômes* par les Stoïciens.

Le syllogisme conjonctif est celui où , des deux parties qui le composent , & qui sont tellement liées ensemble que l'une est l'antécédent & l'autre le subséquent , l'antécédent étant vrai , le subséquent l'est aussi , & le subséquent étant faux , l'antécédent l'est de même ; comme on assemble véritablement ces deux parties , *il est jour , il n'est pas nuit* : car de cette première partie qui est l'antécédent , *il est jour* , il s'ensuit véritablement qu'il n'est pas nuit. Dans ce syllogisme conjonctif , l'antécédent posé , le subséquent l'est aussi : il est jour , donc il n'est pas nuit ; & le subséquent étant nié , l'antécédent l'est de même : comme si je dis , *mais il est faux qu'il ne soit pas nuit* , c'est-à-dire , *il est nuit* ; donc il est faux qu'il soit jour , c'est-à-

dire, donc il n'est pas jour : voilà ce que c'est que le syllogisme *conjonctif* ou *complexe*.

Mais voyons présentement ce que dit Epictète & l'application qu'il fait de ces syllogismes. Cette proposition *il est jour, il est nuit* dans le syllogisme disjonctif est prise pour un axiôme indubitable & qu'on ne peut nier; mais elle sera fautive dans le syllogisme *conjonctif*: car l'axiôme qu'on y établit est cet axiôme complexe, *s'il est jour, donc il n'est pas nuit*; de même donc, dit Epictète, que cette proposition *il est jour, il est nuit*, n'est raisonnable que dans le syllogisme disjonctif; (car tout syllogisme disjonctif dépend de-là, mais elle est déraisonnable, si on en fait un syllogisme *conjonctif*; car ce syllogisme rompt & sépare la liaison, la connexion qui dit, *s'il est jour, il n'est pas nuit*;) tout de même dans un festin prendre pour soi la meilleure part, cela est bon & utile pour le corps; car on contente son appétit: mais il est très-injuste & très-déraisonnable par rapport à la société, qu'il faut considérer dans ces occasions; car il la détruit entièrement, comme ce syllogisme *conjonctif*. Quand tu seras donc invité à un repas, souviens-toi non-

seulement de ne pas regarder à ce qui flatte (a) ton appétit pour t'en saisir, & prendre ce qu'il y a de meilleur, mais de faire attention à la société qui doit régner & qui ne doit jamais être blessée. Or, il est évident que bien qu'Épictète ne parle ici que de la table, son précepte s'étend à toutes les espèces de sociétés & de commerces: car de vouloir avoir plus que les autres, cela ruine & détruit toute société; au-lieu que d'avoir chacun sa part, cela l'entretient, l'augmente & la conserve: car même la société des voleurs, quoique composée de telles gens, ne dure qu'autant que l'on observe ce précepte, qu'aucun d'eux ne veuille avoir plus que ses compagnons. Cette seule petite trace de justice rend ferme & durable l'injustice de cette société. Dans les articles précédens, Épictète a exhorté son disciple à la liberté, à la vaillance, à la magnanimité, à la sagesse, à la tempérance, & dans celui-ci il travaille à le porter à la justice, en lui donnant les moyens de vaincre le seul obstacle qui vient de

Sous cette société de la table, Épictète comprend toutes sortes de commerces & de sociétés.

L'égalité est le lien de toutes les sociétés.

(a) *Ton appétit*, ἐπιθυμία. Ce mot est apparemment venu de la glose; Simplicius avoit sans doute écrit comme Épictète ἐπεὶ ἀξίως.

lui, c'est-à-dire, l'avarice & l'envie d'avoir en tout la meilleure part.

R E M A R Q U E.

Les Écoles des Philosophes ont long-tems retenti de leurs disputes sur les syllogismes hypothétiques. On feroit un Livre entier si on rapportoit tout ce qu'ils ont dit περί Συνεκτικῶν, de connexo, περί Συμπληρικῶν, de conjuncto, & περί Διαζευκτικῶν, de disjuncto. Les Stoïciens sur-tout se sont fort signalés sur cette matiere; on peut voir ce que Cicéron en dit dans son Lucullus. Toutes ces disputes sur ces syllogismes ne sauroient nous être aujourd'hui fort utiles; l'usage qu'Épictète en fait vaut mieux que tout ce qu'ils ont dit; mais il me semble que Simplicius raffine trop ici, & que l'on peut expliquer plus simplement la comparaison dont se sert ce Philosophe qui n'a voulu dire autre chose, sinon que celui qui, dans un repas, voudroit prendre pour lui tout ce qu'il y auroit de meilleur, feroit une aussi grande incongruité, & se rendroit aussi ridicule que celui qui diroit qu'il est jour & qu'il est nuit en même tems: car comme la nuit & le jour ont leurs bornes marquées & leur part au temps, sans que jamais l'un attire à soi la part

de l'autre, de même dans un repas, un seul ne doit pas avoir ce qui doit être partagé entre tous les conviés ; autrement l'égalité est entièrement perdue. La comparaison qu'Épictète emploie est très-propre à faire sentir le ridicule, & il ne l'emploie que pour enseigner à ses disciples que tout cet art si subtil des syllogismes est inutile, si on ne le fait tomber sur les devoirs de la vie civile, pour les régler & les remplir. Le texte d'Épictète n'est nullement défectueux, & ce qu'on a voulu y ajouter pour le remplir n'est qu'un verbiage très-inutile. Mais, dira-t-on, comment Épictète s'est-il amusé à donner des préceptes pour la table, comme il fait dans cet article, & comme il a fait dans l'article L ? Cela n'est nullement indigne d'un Philosophe ; nous voyons que Salomon même en a donné de semblables. Quandò federis ut comedas cum principe, diligenter attende quæ appo-
sita sunt ante faciem tuam, &c. Proverb. XXIII. 1. Et, dans le Liv. de la Sagesse, il y a des chapitres entiers sur cette matière : on peut voir surtout le chapitre XXXI, où il y a beaucoup de préceptes qui s'accordent parfaitement avec ceux qu'Épictète nous a donnés. D'ailleurs, sous cette image du

maître du festin ; & des conviés , Épic-tete veut nous porter à élever notre esprit à quelque chose de plus sublime , & à penser que c'est Dieu qui a appelé les hommes à cette vie comme à un festin où il leur étale toutes ses richesses , & où il veut que chacun se contente de la part qu'il lui a distribuée selon la place qu'il a jugé à propos de lui donner ; & par-là ce Philosophe tend à modérer leur ambition & leur avidité insatiable , & à leur faire connoître qu'ils doivent tous être contents de leur condition , & n'être pas assez injustes pour envier ou ravir ce qu'il a plu à Dieu de distribuer aux autres.

L X I I I.

SI tu prends un rôle qui soit au-dessus de tes forces , non-seulement tu le joues mal , mais tu abandonnes celui que tu pouvois remplir.

S I M P L I C I U S.

Excellente
regle pour
l'ambition.

Il ne faut pas ambitionner ce qu'il y a de meilleur absolument & simplement , mais ce qu'il y a de meilleur dans les choses qui nous sont proportionnées ; car jamais on ne se trouve bien d'avoir

d'avoir entrepris ce qui est au-dessus de soi. Voilà pourquoi il ne faut pas légèrement vouloir les premiers personnages, comme celui d'un Docteur, d'un Philosophe, ou d'un Pilote dans un vaisseau, ou d'un premier Magistrat dans une ville : car il y a plus d'honneur à réussir dans un des bas rôles, en faisant voir que nous en sommes les maîtres, & qu'il est au-dessous de nous, qu'en soutenant mal les principaux, en ne répondant point à leur dignité & à leur force. Il vaut mieux être un excellent Pédagogue (a), qu'un médiocre Précepteur ; un simple homme d'affaires intelligent & fidèle, qu'un méchant Magistrat : car outre la honte qu'il y a à mal jouer un grand rôle (je dis honte, non par rapport à l'opinion des hommes, mais par rapport à la nature de la chose) nous perdons la gloire que nous pouvions acquérir en jouant le rôle qui nous étoit proportionné. Celui qui, dans une tragédie, ou dans une comédie, joue bien le personnage d'un valet, est mille fois plus estimé que celui qui

(a) Le Pédagogue étoit différent du Précepteur : c'étoit celui qui accompagnoit par-tout les enfans, qui les menoit aux Écoles & les ramenoit.

joue mal le rôle d'un maître ou d'un Prince. Cet article me paroît aussi regarder la justice; car Épictète nous y exhorte à choisir dans la vie le rôle qui nous convient, & à n'aspirer point à ceux qui sont au-dessus de nous & qui conviennent aux autres.

L X I V.

C O M M E, en te promenant, tu prends bien garde de ne pas marcher sur un clou, & de ne pas te faire une entorse, prends garde de même de ne pas blesser la partie principale de toi-même, & celle qui te conduit. Si dans chaque action de notre vie nous observons ce précepte, nous ferons tout plus sûrement.

S I M P L I C I U S.

Deux manières dont l'âme de l'homme peut être blessée.

L'âme de l'homme est blessée en deux manières, ou lorsqu'elle s'abandonne aux passions brutales, qui la collent & la clouent au corps: ce n'est pas qu'elle en vienne là sans jeter des cris & sans faire quelque résistance; mais enfin elle succombe, & elle subit le joug de ces passions qu'elle a laissé fortifier, & qui la tyrannisent; ou lorsque,

corrompue dans ses jugemens, elle se méconnoît, jusqu'à ne se croire pas différente de ces passions brutales. Épic-tète nous avertit ici d'éviter ces deux malheurs dans la conduite de notre vie, qu'il compare avec raison à une promenade, & de ne pas nous livrer aux passions brutales qui, étant corporelles, clouent au corps, comme de véritables cloux, l'âme qui leur est attachée: car quel clou plus fort & plus perçant que ces cupidités qui font que l'âme croit qu'elle, ces passions & le corps ne font qu'une seule & même chose. Et la dépravation de la partie opitative de l'âme, de cette partie qui sert à l'âme comme de pied; (car, par son moyen, elle communique avec le corps & avec les facultés corporelles) Épic-tète la compare avec raison à une entorse, & il nous dit que, comme, en nous promenant, nous prenons bien garde de ne pas nous blesser & de ne pas nous faire une entorse, de même dans toutes les actions de la vie, nous devons avoir grand soin de conserver la partie principale de l'âme qui conduit l'animal & qui le caractérise; de peur que, sans même que nous nous en appercevions, elle ne se laisse enflammer à ses passions par son intempé-

La partie opitative de l'âme est à l'âme ce que le pied est au corps.

Le mot
d'entorse ex-
pliqué par
rapport à
l'âme.

rance , ou qu'elle ne se démette le pied , s'il est permis de parler ainsi , c'est-à-dire , qu'elle ne perde la droiture de ses jugemens & de ses opinions par la faitardise & par la lâcheté : car si , dans chaque action , nous prenons garde à nous , comme ceux qui marchent & se promènent , nous ferons tout plus sûrement & avec moins de danger ; & quand même nous ferions quelque faux pas en prenant garde à nous , nous le corrigerons avec moins de peine ; & si , par quelque légère distraction , nous marchons sur un clou , ou que nous posions mal le pied , par notre attention nous retirerons bientôt le pied de dessus le clou sans dommage , & nous remettrons le pied dans son assiette sans aucun mal.

L X V.

LA mesure des richesses (a) pour chacun , c'est le corps , comme le pied est la mesure du soulier. Si tu t'en tiens à cette règle , tu garderas toujours la juste mesure ; & si tu la passes , tu es perdu :

(a) Le Grec dit des possessions , des acquisitions.

il faut que tu roules comme dans un précipice où rien ne peut t'arrêter. De même, sur le soulier, si tu passes une fois la mesure de ton pied, tu auras d'abord des souliers dorés; ensuite tu en auras de pourpre, & enfin tu en voudras de brodés: car il n'y a plus de bornes pour ce qui a une fois passé les bornes.

S I M P L I C I U S.

Dans tout ce qui est pour le corps, comme les habits, la nourriture, les biens, les richesses, il n'y a que deux choses, la maniere de les acquérir & celle d'en user. Ayant donc déjà dit sur la maniere d'en user, qu'il faut la régler par les besoins raisonnables du corps en retranchant tout le superflu, qui n'est que pour la vanité & la mollesse, présentement il enseigne la juste mesure qu'on doit garder dans l'acquisition de ces biens, & il dit que cette mesure n'est autre que le corps même: car la mesure des richesses, c'est l'usage, puisque nous ne les avons que pour en user; & la mesure de cet usage, c'est le

corps, & toutes ses nécessités. Il est donc évident par-là que la mesure de ces biens, c'est le corps & tous ses besoins; c'est pourquoi, si on se règle par les besoins, on sera content de simples peaux pour la chaussure, de celle de dessus pour tenir le pied chaud & pour le garantir, & de celle de dessous pour empêcher qu'on ne marche à nud sur des choses qui pourroient blesser. Que si l'on passe ces besoins du pied pour l'ornement & pour le luxe, on a des souliers dorés, ensuite des souliers de pourpre, & enfin des souliers brodés: & l'on peut ce semble inférer de ce passage que les Romains étoient si curieux de ces souliers de pourpre & de ces souliers brodés, qu'ils les préféroient même aux souliers dorés. Il en est de même sur les richesses & sur toutes les choses nécessaires au corps: si quelqu'un passe la mesure du simple besoin selon ses véritables bornes, il va à l'infini, ajoutant toujours quelque chose à ce qu'il a déjà, jusqu'à ce qu'enfin il tombe dans le dernier abîme de la vanité & du luxe: car voilà les seules causes de notre dérèglement, & de tous les différens besoins qu'il entraîne, comme aussi de toutes les afflictions dont il

Les besoins
du corps
sont la juste
mesure des
richesses.

La mesure
du simple
besoin pas-
sée, il n'est
plus de bor-
nes.

est suivi. Si nous avons dix talents (a), nous en voulons avoir vingt; après ces vingt, quarante; & ainsi toujours en augmentant, sans qu'il y ait aucunes bornes à cette insatiable cupidité: car il est constant que, sur chaque chose dont on se sert pour le corps, la nature, qui a une fois passé les bornes, tombe enfin dans des excès qui n'ont plus de fin; de sorte qu'elle oublie même son but, & les besoins qu'elle veut remplir, & dont le corps est la juste mesure. C'est pourquoi aussi fort souvent nous perdons le corps même par tous ces excès. Mais cet exemple des souliers ne nous fait-il pas entendre aussi que, quand même le soulier ne seroit pas excessif dans ses ornemens, s'il est plus grand que le pied, il nous fait broncher & tomber, & peut nous jeter enfin dans quelque précipice. Dans tout ce qui a été dit sur la maniere d'user des richesses, il faut prendre tout ce qui convient à la maniere de les acquérir; & tous ces articles, qui nous enseignent à garder la juste mesure dans l'usage & dans l'acquisition de tous les biens, nous enseignent aussi la justice.

(a) Dix talents faisoient soixante-mille écus de notre monnoie.

R E M A R Q U E.

*Ce luxe des souliers des Romains est fort ancien, & il dura encore longtemps après le siècle de Simplicius. Et ce qu'il y a ici de plus considérable, c'est cette gradation qui met les souliers de pourpre au-dessus des souliers dorés, & les souliers brodés au dessus des souliers de pourpre. Il paroît par les témoignages de l'antiquité que la pourpre étoit plus estimée que l'or chez les Romains, & qu'il en étoit de même en Grèce. On voit dans Homère qu'elle étoit réservée pour les Princes & les Rois. Pour les souliers brodés, *κινητὰ βροδία*, c'étoient des souliers brodés de perles & de pierreries : car le luxe étoit monté à ce point que l'ambition n'étoit pas contente, si l'on ne fouloit aux pieds ce qu'il y avoit de plus précieux. Neque enim gestare jam margaritas, nisi calcent, ac per unguines ambulent, satis est, dit Pline ; mais Pline ne parle là que du luxe des femmes, au-lieu qu'Épictète parle de celui des hommes.*

L X V I.

LEs femmes, pendant qu'elles sont jeunes, sont appelées *mai-*

treffes par leurs maris. Ces femmes donc, voyant par-là que leurs maris ne les considèrent que par le plaisir qu'elles leur donnent, ne songent plus qu'à se parer pour plaire, & mettent toute leur confiance & toutes leurs espérances dans leurs ornemens. Rien n'est donc plus utile & plus nécessaire que de s'appliquer à leur faire entendre qu'on ne les honorera & qu'on ne les respectera qu'autant qu'elles auront de sagesse, de pudeur & de modestie.

S I M P L I C I U S.

Épictète ayant permis le mariage à ceux qui veulent vivre selon la nature, leur enseigne ici en peu de mots le soin raisonnable qu'ils doivent avoir de leurs femmes, en le comparant avec celui qu'en ont la plupart des hommes, & en tâchant de le régler par la vue des maux que ces hommes-là s'attirent par ce soin mal-entendu. Les hommes, dit-il, pendant que leurs femmes sont jeunes, les flattent, & leur rendent toutes sortes de soins & de respects, en les

Ce sont le plus souvent les maris qui corrompent leurs femmes par le soin mal-entendu qu'ils en ont.

appellant leurs maîtresses , & cela en vue du plaisir qu'ils en tirent. De-là vient que les femmes , pour conserver cet empire , ne songent qu'à se parer , & mettent là toutes leurs espérances ; & il faut avouer qu'en cela elles ne sont pas si blâmables que leurs maris , qui ne les honorent que par des raisons si honteuses. C'est pourquoi il faut leur faire entendre dès le commencement

Les femmes doivent être soumises à leurs maris avec pudeur & modestie.

Devoirs de l'honnête femme.

qu'elles n'attireront aucune marque de considération & de respect que par des mœurs sages & réglées , & par la soumission pleine de pudeur & de modestie qu'elles auront pour leurs maris : car la femme qui aura ces qualités s'accoutumera plus facilement à avoir soin de sa maison , à élever ses enfans , à aimer son mari & à mener une vie simple & frugale , ce qui constitue tous les devoirs de l'honnête-femme.

L X V I I.

U N signe certain d'un homme mal né , c'est de s'occuper long-temps du soin du corps , comme de s'exercer long-temps , de boire long-temps , de manger long-temps & de donner beaucoup de

temps à toutes les autres nécessités corporelles. Toutes ces choses ne doivent pas être le principal, mais l'accessoire de notre vie, & il ne les faut faire que comme en passant : toute notre application & toute notre attention ne doivent être que pour notre esprit.

S I M P L I C I U S.

Comme les gens bien nés travaillent incessamment à orner ce qu'il y a de plus fin, de plus simple & de plus parfait dans leur nature, & lui donnent tous leurs soins, de même ceux qui sont mal nés croupissent toute leur vie dans ce qu'il y a en eux de plus commun, de plus vil, de plus imparfait & de plus méprisable. Pour un homme donc, dont l'essence consiste dans l'âme raisonnable, qui se sert du corps comme d'un instrument, de renoncer à toutes les opérations naturelles de l'âme pour ne s'occuper que du corps, c'est le signe certain d'une mauvaise nature, comme cette mauvaise nature est la cause certaine de ce dérèglement. Car quel est le bon ouvrier dans aucune sorte d'art, qui emploie son temps à

Occupation des gens bien nés.

Occupation des gens mal nés.

Signe certain d'une mauvaise nature.

Il n'y a point d'ou-

vrier qui né-
glige son art,
pour n'avoir
soin que des
instrumens
de son art.

avoir soin de ses instrumens ; & qui néglige entièrement l'art auquel ils servent ? Ce n'est pas seulement un signe d'une méchante nature que de s'occuper trop du soin du corps , c'est aussi une marque certaine de l'amour excessif qu'on a pour lui ; car nous nous occupons volontiers des choses que nous aimons. Il faut donc , dit Épicure , que le soin du corps ne soit qu'un accessoire , & que notre principal , ce soit le soin de l'âme qui se sert du corps ; car de-là dépend le juste partage de tous nos devoirs & pour le corps & pour l'âme.

Juste par-
tage de nos
devoirs.

L X V I I I.

QUAND quelqu'un te fait du mal , ou qu'il dit du mal de toi , qu'il te souvienne qu'il croit y être obligé. Il n'est donc pas possible qu'il suive tes jugemens , mais les siens propres ; de sorte que , s'il juge mal , il est seul blessé , comme il est le seul qui se trompe : car si quelqu'un accuse de fausseté un syllogisme (a) très-

(a) Ou *conjondif*, comme Simplicius l'a expliqué ; ce qui revient au même sens.

juste & très-suivi, ce n'est pas le syllogisme qui en souffre, mais celui qui se trompe en en jugeant mal. Si tu te fers bien de cette règle, tu supporteras patiemment tous ceux qui parleront mal de toi; car à chaque rencontre tu ne manqueras pas de dire: il le croit ainsi.

S I M P L I C I U S.

Voici encore un précepte qui nous exhorte à la patience & à la douceur, en prouvant cette vérité, que chacun dans ses jugemens suit son opinion, & ce qui lui paroît juste & raisonnable, quoique cela te paroisse tout autrement. Il ne faut donc pas te fâcher qu'un tel suive ce qui lui paroît bon; car tu fais comme lui & tous les hommes font de même. Qui est donc l'homme de bon sens qui se fâche contre une nature qui est commune (a)? Que si, parce que ce qui n'est ni juste ni raisonnable, lui paroît pourtant tel, tu entres en colère pour cela, ta colère est encore injuste

(a) C'est-à-dire, qui se fâche de ce qui est naturel à tous les hommes, & qu'ils font tous,

& sans fondement. C'est lui qui est blessé, & non pas toi ; car celui qui prend pour bon ce qui est mauvais, se trompe, & celui qui se trompe est seul blessé. Par conséquent celui qui te fait du mal, ou qui parle mal de toi, est seul blessé, quoique ni toi, ni tous les plus puissans de la ville ne puissiez lui faire aucun mal (a). En effet toutes les choses extérieures qui passent pour nuisibles, ne peuvent nuire qu'au corps & à ce qui est extérieur, & ne peuvent nuire proprement à l'homme même ; mais l'erreur & les faux jugemens nuisent à l'âme qui fait son essence. Or que celui qui se trompe soit seul blessé, & nullement celui sur lequel on se trompe, c'est ce qu'Épictète rend très-sensible, par ce qui arrive à un syllogisme conjonctif : si quelqu'un s'avisait de nier comme faux ce syllogisme, *il est jour, donc le soleil est sur la terre*, ce syllogisme n'en souffriroit point du tout ; car cela ne l'empêcheroit pas d'être très-vrai : mais celui qui se tromperoit, seroit seul blessé ; de même celui qui te fait du mal, ou qui t'injurie

(a) C'est-à-dire, quoiqu'il soit très-puissant, & que son élévation le mette à couvert contre le ressentiment des autres.

sans raison est le seul puni de son injustice ; tu n'en souffres point , & il ne t'en arrive aucun mal ; sur-tout s'il est vrai que l'essence du bien & du mal consiste dans les choses qui dépendent de nous. Si tu te souviens donc que c'est une nécessité que chacun suive son opinion ; & que celui qui se trompe est seul blessé ; & non pas toi , tu supporteras avec douceur & avec magnanimité ceux qui te calomnieront , sur-tout si tu t'accoutumes à dire , dans toutes ces occasions : *Cela lui paroît ainsi & chacun juge selon ce qui lui paroît.*

Magnanimité dans la patience.

L X I X.

CHAQUE chose présente deux prises, l'une qui la rend très-aisée à porter, & l'autre très-mal-aisée. Si ton frere donc te fait injustice, ne le prends point par l'endroit de l'injustice qu'il te fait ; car c'est par où on ne sauroit, ni le prendre, ni le porter ; mais prends-le par l'autre prise, c'est-à-dire, par l'endroit qui te présente un frere, un homme qui a été élevé avec toi, & tu le prendras par le

bon côté qui te le rendra supportable.

S I M P L I C I U S.

Toutes les choses créées, étant composées de principes contraires, s'accordent & s'ajustent entr'elles par un côté qui les rend supportables les unes aux autres, & elles se contrarient & se combattent par un autre côté qui les rend insupportables & incompatibles: par exemple, le feu est sec & chaud; par sa chaleur il s'accorde avec l'air, & lui devient supportable; & par sa sécheresse, il lui est opposé & le combat. Il en est de même de ton frere qui te fait injustice; il a deux prises, l'une aisée, celle du frere; & l'autre mal aisée, celle de l'homme injuste. Or il est évident que nous nous chargeons facilement & avec plaisir de tout ce qui est aisé à porter, & que nous ne voyons qu'avec chagrin ce que nous ne pouvons porter qu'avec peine. S'il faut donc recevoir de bon cœur & avec plaisir tout ce qui arrive, puisque toutes choses ont deux prises, l'une aisée & l'autre mal-aisée, il faut les prendre par l'endroit aisé. Car toutes choses se trouvent véritablement de cette nature; les richesses, la pauvreté, la santé,

Toutes les choses du monde ont un bon & un mauvais côté.

la maladie, le mariage, le célibat, les enfans & toutes les autres choses de la vie; car des richesses, le bon côté, c'est l'abondance; & le mauvais, c'est les affaires & les soins. De la pauvreté, le bon côté, c'est la tranquillité & le loisir; & le mauvais, c'est l'indigence. De la santé, le bon côté, c'est la force & la vigueur; & le mauvais, l'audace & la confiance outrée. De la maladie, le bon côté, c'est l'affoiblissement des passions de l'âme; & le mauvais, la langueur, la douleur. Du mariage, le bon côté, ce sont les enfans, & les soins qu'ils nous rendent; & le mauvais, les besoins infinis & l'attachement outré. Le célibat a aussi son bon côté: car on a le loisir de vaquer à de meilleures choses, & on n'est pas forcé de travailler à amasser des biens au-delà de la mort; &, ce qui est à mon avis de plus considérable, on n'est point obligé d'aimer des enfans qui le plus souvent sont fort vicieux; car c'est être forcé d'aimer le vice. Les affronts qu'on nous fait & les injures qu'on nous dit ont aussi leur bon côté: car souvent nous apprenons par-là ce que nous ignorions de nos propres affaires, & toujours certainement notre patience est éveillée & tenue en haleine par leur

Le mauvais côté des richesses.

Le bon côté de la pauvreté.

Le mauvais côté de la santé.

Le bon côté de la maladie.

Le mauvais côté du mariage.

Le bon côté du célibat.

Le bon côté des affronts & des injures.

Le bon
côté de la
punition.

moyen. La punition, que nous craignons & évitons sur toutes choses, a encore un très-bon côté, qui est l'exercice de l'âme & sa purgation; & toutes ces sortes de choses font un très-grand bien, si on les supporte courageusement. Car de supporter courageusement des malheurs, cela est beaucoup plus utile à l'homme que de n'y pas tomber, puisque de n'y pas tomber, c'est le bien du corps, & des choses extérieures, & que de les supporter avec courage & sans y succomber, c'est le bien de l'âme.

Le bon
côté des ennemis & l'utilité qu'on en peut tirer.

Bien plus les ennemis même ont deux côtés, & l'on peut tirer d'eux beaucoup d'utilité, lorsqu'ils recherchent avec le plus d'animosité nos vices & nos fautes; car ils nous rendent plus attentifs sur nous-mêmes & plus sages par conséquent; c'est pourquoi Plutarque a composé un traité entier de l'utilité qu'on peut tirer de ses ennemis.

L X X.

Ce n'est pas raisonner conséquemment que de dire, je suis plus riche que vous, donc je suis meilleur que vous: je suis plus éloquent que vous, donc je vaudrai mieux que vous. Pour raisonner

conséquemment il faut dire ; je suis plus riche que vous , donc mon bien est plus grand que le vôtre ; je suis plus éloquent que vous , donc ma diction vaut mieux que la vôtre : mais toi tu n'es ni bien , ni diction.

S I M P L I C I U S.

Ceux qui font leur capital de l'éloquence , s'étudient d'ordinaire au choix & à l'arrangement des mots , ce qui est indigne du Philosophe , à moins que , s'étant appliqué dès son enfance aux Belles-Lettres & aux Arts , il n'ait acquis cette faculté de bien parler , & qu'il ne se la soit rendue comme naturelle. Et , quand cela seroit même , Épicète ne veut pas que le Philosophe s'enorgueillisse de ce talent , parce que ce n'est pas là sa fin & le but où il tend , & que cela ne constitue pas son essence : car la diction , lorsqu'elle est belle , a le bien qui lui est propre , & celui qui a pour but l'élégance de la diction , est Historien , Orateur ou Poète. Mais celui dont l'âme raisonnable fait l'essence , & qui a pour but ce qui est selon la nature de cette âme ;

Le choix des mots & l'élégance de la diction , indignes du Philosophe quand ils coûtent trop de soin.

quoiqu'il soit plus éloquent qu'un autre, ne se dira pourtant pas meilleur que lui avec justice; car il n'est point diction, & il ne fait point son but de la diction pour être distingué & caractérisé par elle, comme tous les Artisans sont distingués & caractérisés par leur Art: mais il dira, avec raison, ma diction est plus belle que la vôtre. Quoique le principal but d'Épictète soit de réprimer dans son Philosophe l'admiration pour l'élégance du discours, il ne laisse pas de se servir de l'exemple du riche, pour modérer en même temps la passion qu'il pourroit avoir pour les richesses.

L X X I.

QUELQU'UN se met de bonne heure au bain (a), ne dis point qu'il fait mal de se baigner fitôt, mais qu'il se baigne avant

(a) *Quelqu'un se met de bonne heure au bain.* Il ne s'agit nullement ici de la bonne durée du bain; car il n'y avoit pas pour cela de temps limité, chacun étoit au bain autant qu'il convenoit à son tempérament, ou à sa santé. Il s'agit de l'heure du bain avancée; car on pouvoit regarder cela comme une marque d'intempérance. C'est pourquoi Marc - Antonin

L'heure : quelqu'un boit beaucoup de vin , ne dis point qu'il fait mal de boire , mais qu'il boit beaucoup ; car avant que tu aies bien connu ce qui le fait agir , d'où fais-tu s'il fait mal (a) ? Ainsi toutes les fois que tu juges de même , il t'arrive de voir devant tes yeux une chose , & de prononcer sur une autre.

S I M P L I C I U S .

Épictète veut que nous jugions des choses avec tant d'exactitude & de soin qu'il ne nous arrive jamais de louer ni de blâmer ce qu'on fait , qu'après avoir bien connu le motif qui porte à le faire ; car c'est le motif qui caractérise l'action. C'est pourquoi on

Actions
toujours ca-
ractérisées
par les mo-
tifs.

donne à son pere Antonin le pieux cette louange , qu'il ne se baignoit jamais à une heure indue ; Liv. 1 , art. 16. On peut voir ce qui a été remarqué sur cet article.

(a) Ainsi toutes les fois. Casaubon le fils a fait ici une restitution qu'on peut suivre en traduisant : Si tu suis cette maxime , il ne t'arrivera jamais de voir , &c. Mais cela revient au même sens , & ce n'est pas la peine de rien changer.

Ce qu'il
faut obser-
ver pour
bien juger
des actions
d'autrui.

voit souvent que celui qui bat , fert ;
& que celui qui nourrit , nuit : que
celui qui dérobe (a) , fait une action
de prudence & de justice ; & que celui
qui donne , fait mal. Il faut donc , dit
Épictète , juger des actions en elles-
mêmes , & si quelqu'un se met dans le
bain avant l'heure ordinaire , il faut
dire simplement qu'il se baigne de
bonne-heure , & ne qualifier son ac-
tion , pour la dire bonne ou mauvaise ;
qu'après avoir connu ce qui le fait agir.
Car que fais-tu s'il ne s'est pas trouvé
mal , s'il n'a pas mal dormi la nuit ;
enfin s'il n'a pas eu besoin de prévenir
l'heure du bain ? Mais c'est le motif
qu'il a eu , qui détermine son action
& qui la rend bonne ou mauvaise ; &
il faut attendre que ce motif nous soit
connu , pour ajouter à son action de se
baigner avant l'heure , la qualité de
bonne ou de mauvaise (b). De même ,
un homme peut boire beaucoup de vin ,
ou à cause de son tempérament , ou à
cause de la constitution de l'air , com-

(a) Comme celui qui dérobe l'épée à un furieux.

(b) Car , selon le précepte d'Hippocrate , il
faut combattre les contraires par les contraires ,
le froid par le chaud , & le chaud par le froid ;
ainsi on doit boire plus de vin l'hiver que l'été.

me avant & après la canicule , ou à cause du lieu qui est mal-sain. Si nous n'en usons ainsi , c'est-à-dire , si nous ne jugeons simplement de ces actions , comme elles sont , & que nous ne disions de l'un , il se baigne bientôt , & de l'autre , il boit beaucoup , sans ajouter qu'ils font bien ou mal , jusqu'à ce que nous ayons connu le motif qui les fait agir , il arrive de-là que nous voyons clairement une chose ; car nous voyons manifestement que l'un se baigne de bonne heure , & que l'autre boit beaucoup ; & que nous en prononçons une autre , c'est-à-dire , que nous portons notre jugement sur ce que nous ne voyons pas , en disant que ce que nous voyons est bien ou mal fait. Or il n'y a rien de plus injuste , ni de plus absurde , que de voir une chose & d'en dire une autre. Et le but d'Épictète n'est pas tant de nous empêcher de louer ou de blâmer à la légère , que de nous porter à nous abstenir de blâmer injustement. Voilà sur quoi il a fait ce précepte , qui tend aussi à la justice.

L X X I I.

EN nulle occasion ne te dis
Philosophe , & ne débite point de

belles maximes devant les ignorans ; mais fais tout ce que ces maximes renferment. Par exemple , dans un festin ne dis point comment il faut manger , mais mange comme il faut. Et souviens-toi qu'en tout & par-tout Socrate a ainsi retranché toute ostentation & tout faste ; les jeunes-gens alloient à lui pour le prier de les recommander à des Philosophes , & il les menoit , souffrant ainsi sans se plaindre le peu de cas qu'on faisoit de lui.

L X X I I I.

S'IL arrive donc qu'on vienne à parler de quelque belle question devant les ignorans , garde le silence ; car il y a bien du danger à aller rendre d'abord ce que tu n'as pas digéré. Et lorsque quelqu'un te reprochera que tu ne fais rien , si tu n'es point piqué de ce reproche , sache que tu commences à être Philosophe dès
ce

ce moment-là : car les brebis ne vont pas montrer à leurs bergers combien elles ont mangé, mais après avoir bien digéré la pâture qu'elles ont prise, elles portent de la laine & du lait ; toi de même ne débite point aux ignorans de belles maximes ; mais si tu les as bien digérées, fais le paroître par tes actions.

S I M P L I C I U S.

Épictète s'adresse ici à ceux qui étudient encore, il ne parle point au parfait Philosophe ; car le parfait Philosophe n'a pas besoin de ces avertissemens, & jamais Épictète ne lui diroit qu'il y a du danger à rendre ce qu'on n'a pas digéré. Et comme dans ceux qui étudient encore & qui font des progrès, l'amour de la gloire & l'ostentation sont le plus à craindre, il s'est proposé de les purger par plusieurs raisonnemens, comme par celui-ci : il est faux de dire que la fonte que l'on fond encore est une statue, & qu'un embryon est un homme ; de même il est faux de dire qu'un Écolier est un Philosophe. Que si quelqu'un pense bien à l'excel-

La vanité & l'ostentation, les écueils les plus ordinaires des demi-Savans.

Le véritable Philosophe au-dessus de tous les autres hommes.

lence de la vie du véritable Philosophe, & à la prééminence qu'il a sur tous les autres hommes, il trouvera que cela est non-seulement faux, mais impie. Celui donc qui ne se dit pas Philosophe, & qui ne se met pas même dans le rang des Philosophes, peut-il entreprendre d'enseigner? Mais dira-t-on comment s'exercera-t-il, si on lui défend de parler aux ignorans? Il s'exercera, en s'empêchant de parler à ceux à qui on parle, bien moins pour s'exercer que pour paroître. Comment s'ajustera-t-il & s'accommodera-t-il avec eux? En faisant les actions que ses maximes prescrivent, & en ne vomissant pas des paroles vaines; car la fin du Philosophe n'est pas de parler, mais d'agir. Quand tu te trouveras donc à un festin, ne dis point comment il faut manger, mais mange comme il faut. Par ce moyen, quand l'occasion se présentera d'enseigner, tes discours paroîtront animés & agissans: car c'est ce que d'enseigner comment il faut manger, & comment il faut supporter les malheurs de la vie, si tu n'observes toi-même tes regles, & tes loix? Abstiens-toi donc, dit Epictète, non-seulement de commencer de pareils discours; mais, s'il arrive que les ignorans s'en entretiennent, ne t'avise point de vouloir faire le Docteur avec

L'action est la fin du Philosophe, & non pas les paroles.

Discours soutenus & animés par l'action, bien plus efficaces.

ces ignorans ; car tu courrois risque de vomir ce que tu n'as pas digéré. Comme les viandes bien digérées entretiennent & nourrissent la bonne habitude du corps , de même les préceptes bien digérés nourrissent & entretiennent la bonne habitude de l'âme ; & de cette bonne habitude , comme d'une racine ferme & solide , naissent ensuite les discours qui portent du fruit. Que si quelqu'un , avant que son habitude soit confirmée & perfectionnée , produit les discours qu'il a entendus , il est certainement en danger de rendre ce qu'il n'a pas digéré : car rien ne ressemble davantage au vomissement des viandes , que de rendre ainsi les discours qu'on a entendus , sans les tirer de sa complexion & de son habitude (a). Et parce que l'âme , qui penche en dehors , a besoin , en cet état , d'être aidée par de bons exemples , Épicète donne ici l'exemple de Soerate qui , bien qu'il fût un Philosophe parfait , jufques-là qu'un Dieu l'avoit déclaré par son Oracle le plus

Discours
solides & effi-
caces nais-
sent de la
bonne habi-
tude de l'â-
me.

(a) L'exemple de Denys le Tyran est une preuve de cette vérité : il parloit toujours des préceptes de la philosophie , & demouroit toujours vicieux , parce que ce qu'il avoit appris de Platon , il le rendoit sans l'avoir digéré.

Modestie
de Socrate.

sage des hommes , il avoit tellement retranché de toute sa vie le faste & l'ostentation , que des fous , qui le méprisoient & qui s'adrescoient pourtant à lui , pour être recommandés à des Philosophes qu'ils vouloient suivre , il n'en refusoit aucun & les menoit aux Sophistes de son temps. C'est ainsi qu'il mit entre les mains de Protagoras , Hippocrate fils d'Apollodore qui l'en avoit prié. Et il dit lui-même dans le Théâtre , *j'ai donné plusieurs disciples à Prodicus, & j'en ai aussi donné un grand nombre à d'autres sages , qui sont des hommes divins.* Ne te contente pas seulement , dit Épicète , de retrancher le faste & la vanité , en ne débitant point de belles maximes devant les ignorans , ou en te taisant , lorsqu'ils en débiteront eux-mêmes ; mais si quelqu'un te dit que tu ne fais rien , ne sois point piqué de ce reproche ; car c'est une marque encore plus sûre du mépris que tu fais de la gloire extérieure , que de ne point débiter de belles questions & de beaux problèmes. Ton silence ne te fait pas encore appercevoir qu'on te méprise & que tu es compté pour rien ; mais si tu entends ce reproche sans t'émouvoir , quoiqu'il te fût auparavant très-sensible , sache que tu as commencé à pra-

riquer ce que tous ces discours tendent à enseigner , & ce qui est le but de la philosophie , qui est que tu fasses ce qui est selon ta nature , & nullement que tu le dises ou que tu l'entendes ; car de n'être point ému de ce reproche , que tu ne fais rien , voilà déjà l'action d'un Philosophe , puisque c'est mépriser la bonne & la mauvaise réputation , qui viennent du dehors. Et s'il faut montrer à ton maître le progrès que tu as fait , tu lui montreras des actions qui sont le fruit des discours bien digérés , & dont ton habitude a été fortifiée & nourrie , & non pas des paroles seules : car les brebis ne vomissent point l'herbe qu'elles ont mangée , pour faire voir au berger combien elles ont mangé ; mais ayant bien digéré leur pâture , elles portent de la laine & du lait.

Rien ne marque plus un Philosophe que de souffrir le mépris sans s'émouvoir.

L X X I V.

SI tu es accoutumé à mener une vie frugale & à traiter durement ton corps , ne te complais point sur cela en toi-même ; & si tu ne bois que de l'eau , ne dis point à tout propos que tu ne bois que de l'eau. Que si tu veux

t'exercer à la patience & à la tolérance, pour toi, & non pas pour les autres, n'embrasse point les Statues; mais, dans la soif la plus ardente, prends de l'eau dans ta bouche, rejette-la en même temps, & ne le dis à personne.

S I M P L I C I U S.

La louange est le but de presque toutes nos actions.

Qu'il ne faut pas se glorifier de ses macérations & de ses abstinences.

Nous ne faisons presque rien que pour être loués des hommes; l'un cherche la réputation en racontant ses exploits; l'autre la cherche par son éloquence; celui-là tâche de l'acquérir par ses beaux traités de morale, où il nous enseigne nos devoirs; & celui-ci, pour y arriver, prend le chemin de la frugalité & de l'abstinence. Épictète, ayant donc déjà travaillé à guérir les premiers, s'adresse ici au dernier, en l'avertissant de ne pas se complaire dans sa vie simple & dans ses exercices du corps, c'est-à-dire, de ne pas se glorifier & de ne pas concevoir de la vanité, comme s'il étoit parvenu à quelque chose de bien merveilleux, mais de penser premièrement combien la frugalité & l'abstinence des mendiants est au-dessus de la nôtre; & ensuite quand même nous aurions cette

vertu si estimable , combien il nous manque d'autres vertus que les autres ont. D'ailleurs rien n'est plus nuisible que de s'enfler ainsi de quelque avantage : car outre que cette vanité nous empêche de perfectionner cette bonne qualité , en nous persuadant qu'elle est déjà assez grande , & que nous la possédons dans un éminent degré , elle nous empêche de désirer les autres , en faisant que nous nous contentons de celle-là. Mais , dit Épicète , ne fais pas même ces actions de vertu par ostentation ; de sorte que , si tu ne bois que de l'eau , ne cherche point à faire tomber sur cela la conversation , pour placer à propos que tu ne bois que de l'eau. Que si tu veux traiter durement ton corps & l'exercer à la tolérance , à la tempérance & à l'abstinence , fais-le en particulier , en toi-même sans témoins , & ne cherche point à être vu du peuple , comme ceux qui , étant maltraités par les puissans , & voulant appeler le peuple à leur secours , montent sur les statues publiques , crient à la force , à la violence , & rassemblent la multitude autour d'eux. Ne t'exerce donc point pour la montre , mais pour toi seul ; & , dans l'ardeur de la soif , prends de l'eau dans ta bouche , rejette-la en même

Effet le plus pernicieux de la vanité.

On perd
les biens de
la frugalité
& de l'ab-
stinence,
quand on a
pour but d'être
loué des
hommes,

Abstinences & macérations, à
quoi utiles.

temps & ne le dis à personne; car celui qui fait cela pour être vu, premièrement il court après les choses extérieures, & il est entièrement sorti hors de lui-même; & en second lieu, il a perdu les biens de la frugalité & de l'abstinence, en leur donnant pour but l'opinion des hommes. Or ces exercices & ces abstinences ne sont utiles qu'autant qu'ils accoutument le corps & les passions brutales à ne pas se révolter contre la raison, mais à lui obéir lors même qu'elle leur commande les choses les plus laborieuses & les plus fâcheuses. Et par ce moyen, quand l'occasion se présentera, cet homme abstinent & accoutumé à ce qu'il y a de plus pénible, ne sera jamais forcé de perdre sa liberté, à quelques épreuves qu'on le mette.

R E M A R Q U E.

Nous avons déjà vu avec quelle vérité & avec quelle force de raison Épictète & Simplicius ont travaillé à extirper de notre âme jusqu'aux filets les plus imperceptibles de la vanité, & ce désir insatiable d'être loués des hommes, qui est le maître ressort de toutes nos actions. Ils ont déjà tâché de guérir les gens de guerre qui ne supportent tant de travaux & tant de fatigues, & qui

ne sont braves que par ce desir de gloire ; ceux qui parlent en public , qui par leur éloquence ne cherchent que la réputation , & les Savans qui se consacrent à faire de beaux écrits dans la seule vue de la louange. Ils attaquent une sorte de vanité plus fine & plus flatteuse , qui est celle de ceux qui cherchent à se faire admirer par leurs abstinences & par leurs macérations. Ils veulent donc que ces macérations & ces abstinences se fassent en particulier , & non en public , afin qu'elles soient vues des hommes ; & Simplicius confond ces hypocrites , en leur faisant voir , premièrement que tout ce qu'ils souffrent n'approche pas de ce que souffre une infinité de mendiants & de misérables , & en leur montrant ensuite que , par cette ostentation , ils perdent tout le fruit de leurs bonnes œuvres , & que cette vanité les empêche de se perfectionner dans cette vertu même dont ils font parade. Avant Épiète , notre Seigneur avoit confondu cette sorte d'hypocrisie , qui régnoit beaucoup parmi les Juifs , en donnant ces beaux préceptes : Prenez bien garde de ne pas faire vos bonnes œuvres devant les hommes pour en être regardés. Quand vous priez , ne faites pas comme les hypocrites qui affectent

Math.

c. 6.

de prier en se tenant debout dans les Synagogues & aux coins des rues pour être vus des hommes ; mais lorsque vous voudrez prier , entrez dans votre chambre , & lorsque vous jeûnez , ne soyez point tristes comme les hypocrites qui affectent d'avoir un visage pâle & défiguré , afin que les hommes voient qu'ils jeûnent. Je vous dis en vérité , qu'ils ont déjà reçu leur récompense ; mais vous , lorsque vous jeûnez , parfumez votre tête & lavez votre visage , &c. *Dans la maniere dont Simplicius explique le mot d'Épictète* , n'embrasse point les Statues , *il paroît qu'il s'est trompé*. Ne cherche point , dit-il , à être vu du peuple comme ceux qui , étant maltraités par les puissans , & voulant appeler le peuple à leur secours , montent sur les Statues publiques. *Ce n'est point là le sens du mot d'Épictète ; car ceux qui embrassoient les Statues pour appeler le peuple à leur secours , le faisoient par nécessité & non par ostentation. Or c'est de l'ostentation dont il s'agit ici ; car Épictète parle de ceux qui , pour être vus & admirés des hommes , embrassoient , en plein hiver & tout nus , des Statues de marbre & de bronze. Pour prouver cette coutume , je n'ai qu'à rappeler la petite histoire que*

Plutarque rapporte dans son Traité des dits notables des Lacédémoniens. Un Lacédémonien , dit - il , voyant Diogène qui , au cœur de l'hiver , lorsqu'il geloit à pierre fendre , embrassoit tout nud une Statue de bronze , lui demanda s'il n'avoit pas grand froid ? Diogène lui répondit que non. Quelle grande merveille fais-tu donc là , lui répondit-il ? Il y a encore un autre défaut dans l'explication de Simplicius , c'est d'avoir cru que le but de ces macérations & de ces abstinences doit être d'accoutumer le corps & ses passions brutales à obéir à la raison , afin qu'étant endurci par-là , il puisse supporter les choses les plus laborieuses & les plus fâcheuses quand l'occasion s'en présentera. Cette vue est fort bonne ; mais elle n'est pas la seule ni la principale ; il y en a une autre plus importante & que ces Philosophes Payens n'ont point connue , c'est de punir le corps & de lui faire souffrir dans cette vie une partie des peines qu'il a méritées par le péché.

L X X V.

L'ÉTAT & le caractère de l'ignorant ; il n'attend jamais de lui-même son bien ou son mal ;

mais toujours des autres. L'état & le caractère du Philosophe ; il n'attend que de lui-même tout son bien & tout son mal.

L X X V I.

SIGNEs certains qu'un homme fait du progrès dans l'étude de la sagesse : il ne blâme personne ; il ne loue personne ; il ne se plaint de personne ; il n'accuse personne ; il ne parle point de lui, comme s'il étoit quelque chose, ou qu'il fût quelque chose ; quand il trouve quelque obstacle ou quelque empêchement à ce qu'il veut, il ne s'en prend qu'à lui-même. Si quelqu'un le loue, il se moque en secret de ce louangeur ; & si on le reprend, il ne fait point d'apologie ; mais, comme les convalescens, il se tâte & se ménage, de peur de troubler & de déranger quelque chose dans ce commencement de guérison, avant

que la santé soit entièrement fortifiée. Il a retranché toutes sortes de desirs, & il a transporté toutes ses aversions sur les seules choses qui sont contre la nature de ce qui dépend de nous; il n'a pour toutes choses que des mouvemens peu empressés & soumis; si on le traite de simple & d'ignorant, il ne s'en met pas en peine. En un mot, il est toujours en garde contre lui-même, comme contre un homme qui lui tend continuellement des pièges & qui est son plus dangereux ennemi.

S I M P L I C I U S.

Épictète est déjà arrivé à la fin de ses préceptes; &, voulant y ajouter la conclusion, qui est qu'on ne doit pas s'arrêter simplement aux discours qu'il a tenus, mais faire les actions qu'ils enseignent, & ne pas prendre pour le but de ces préceptes, de les entendre & de les répéter, mais de les mettre en pratique; il commence par nous donner ici trois différens états qui embrassent tous les hommes; car de tous les hommes, les

Tous les hommes
partagés en
trois diffé-
rens ordres
ou états.

I^{er}. État, celui des ignorans ; c'est le plus nombreux. uns sont ignorans , les autres diamétralement opposés , c'est-à-dire , Philosophes , & les autres enfin ni ignorans ni Philosophes , mais plus approchant des Philosophes que des ignorans &

II^e. État, celui des Philosophes ; c'est le plus petit. qu'il appelle *profitans* , s'il est permis de se servir de ce terme , & auxquels il

III^e. État, celui de ceux qui s'instruisent ; il tient le milieu entre les deux autres. a adressé les articles précédens ; & ces derniers il les a divisés en deux classes , en ceux qui commencent à s'instruire , & en ceux qui ont déjà fait quelque progrès. Il décrit donc ici chacun de ces trois états , en disant que celui de

Caractère de l'ignorant. l'ignorant est de n'attendre jamais de lui-même toute son utilité & tout son dommage , mais de l'attendre toujours du dehors ; car ayant en notre pouvoir

La raison est un Mercure commun à tous les hommes. la raison qui fait notre véritable essence ; & nos passions brutales , par lesquelles nous participons à la nature des bêtes ; la raison , pour me servir de l'ancien proverbe , est un Mercure commun à tous. Et quoique les raisons qui sont en nous , diffèrent en nombre , elles ne sont pourtant qu'une seule & même espèce , jusqu'à tendre toutes aux mêmes biens , à fuir les mêmes maux , & à prendre les mêmes choses pour vraies

La raison est de même nature & de même espèce. par la lumière de la raison , & toutes les mêmes choses pour fausses ; de sorte que dans chaque homme la raison est là

regle pour distinguer le bien & le mal, le vrai & le faux. Or les raisons cherchent à s'élever aux espèces immatérielles, indivisibles & qui sont toujours dans le même état, & toujours les mêmes, comme celles de la tempérance, de la justice & de la prudence, que chacun possède toutes entières, sans qu'elles soient diminuées par cette participation. Sur ces espèces, parce que c'est la droite raison qui en juge, on ne conteste point, on ne se bat point, mais on est toujours d'accord, parce que dans tous les hommes elles sont les mêmes; mais les passions brutales, comme la colere, la concupiscence, & toutes les autres espèces, quoiqu'elles soient dans la même espèce en toi & en moi; cependant la colere qui m'agite demande une chose, & celle qui t'anime en demande une autre; nos cupidités sont même différentes, comme leurs desirs & leurs aversions, & elles sont particulières à chacun des hommes, & bien qu'ils desirerent les mêmes choses en nombre, ces choses, étant corporelles & divisibles, diminuent quand un autre y a sa part, comme les richesses, les troupeaux, les esclaves, les terres, & les honneurs même, les charges & les dignités, parce qu'elles sont encore

ce dans tous les hommes.

La raison dans tous les hommes cherche naturellement à s'élever aux espèces immatérielles.

Les vertus ne se partagent point : on ne les a point, ou on les possède toutes entières, & elles sont les mêmes dans tous les hommes.

Il n'en est pas ainsi des passions brutales, quoique les mêmes dans l'espèce, elles sont différentes dans chaque homme, & produisent des effets différens.

Il n'y a que ce qui est divisible, & dont la droite raison ne juge point, qui cause les disputes, & les guerres parmi les hommes.

Caractère
du Philosophe.

divisibles; personne ne peut les avoir toutes entieres pour soi, car le partage les diminue. Voilà pourquoi sur toutes ces choses les jugemens des hommes sont différens; & voilà pourquoi aussi elles causent des combats, des séditions, des guerres. Celui-là est donc bien ignorant qui quitte la regle commune & sûre & le bien commun qui est tout à nous, pour suivre une regle particuliere & pour se borner à un bien particulier & matériel; & telles sont toutes les choses extérieures; & partout où nous plaçons nos inclinations & nos aversions, selon la nature ou contre la nature, là nous paroît certainement notre bien ou notre mal; car le bien, c'est ce que nous désirons; & le mal, ce que nous fuyons. Or le véritable Philosophe renonçant à toutes les choses extérieures & composées, & les jugeant entièrement étrangères, comme s'étant défait & purgé de toutes ces vaines images & de ces foibles ombres de biens, il se tourne vers lui-même, vers ce qui est véritablement, & vers les especes (a) communes de raison qui sont en lui, & il trouve en lui-même

(a) C'est-à-dire, vers les especes immatérielles & indivisibles dont il a parlé.

son véritable bien ; car le mal n'a plus de place en lui-même.

Après qu'Épictète a donc caractérisé ces deux états diamétralement opposés, il donne ensuite les signes de l'homme qui est entre deux, c'est-à-dire, de celui qui fait encore du progrès dans cette étude, & auquel il a adressé tout son discours ; car il ne parle point ici au Philosophe parfait, puisque le Philosophe parfait, bien loin d'avoir besoin d'être conduit & enseigné, est en état de conduire & d'enseigner les autres. D'ailleurs, ce n'est pas le caractère du Philosophe de blâmer personne ni de louer personne ; cela n'appartient qu'à un maître, ou qu'à celui qui a charge & mission pour cela ; encore faut-il qu'ils le fassent à propos. Ce discours ne peut non plus être adressé à l'ignorant, à moins qu'ayant renoncé à son ignorance, il ne se soit jeté entre les bras d'un Philosophe pour être instruit, & qu'il n'ait déjà commencé à embrasser l'instruction, ce qui est le commencement du progrès.

Ce qu'Épictète a déjà dit en peu de mots dans les maximes précédentes, il le répète ici plus brièvement, & presque dans les mêmes termes, pour le mieux graver dans notre mémoire & pour nous en faciliter le souvenir par

Ce n'est pas le caractère du Philosophe de louer ni de blâmer personne.

A qui il appartient proprement de louer & de blâmer.

Etre en
garde contre
soi-même
comme con-
tre un en-
nemi ; car
souvent
nous n'a-
vons pas de
plus grand
ennemi que
nous-mê-
mes.

cet abrégé. Ce qu'il ajoûte que chacun doit être en garde contre soi-même, comme contre un ennemi déclaré, cela est dit pour nous porter à craindre toujours que notre habitude dans le bien ne soit pas assez confirmée, & à examiner & éplucher sévèrement toutes nos pensées & nos actions, comme nous examinons & épluchons celles de nos ennemis sans leur rien pardonner ; car nous ne sommes que trop portés à nous pardonner tout à nous-mêmes, & à tout pardonner à nos amis. Or celui qui a cette sorte de foiblesse est molasse & inutile à tout, comme le cuir que l'eau a gâté.

Celui qui
se pardon-
ne tout, à
quoi com-
paré.

L X X V I I.

Q U A N D quelqu'un se glorifie de bien entendre & de bien expliquer les écrits de Chrysippe, dis en toi-même : si Chrysippe n'avoit écrit obscurément, cet homme n'auroit donc rien dont il pût se glorifier ; & moi, qu'est-ce que je veux ? Connoître la Nature & la suivre ; je cherche donc, qui est celui qui l'a le mieux expliquée. On me dit que

c'est Chrysippe. Je prends Chrysippe, mais je ne l'entends point; je cherche donc quelqu'un qui me l'explique: jusques-là ce n'est encore rien de bien considérable & de bien estimable. Quand j'ai trouvé un bon Interprète, il ne reste plus qu'à me servir des préceptes qu'il m'a expliqués & qu'à les mettre en pratique; & voilà la seule chose qui mérite de l'estime; car si je me contente d'expliquer ce Philosophe & que je n'admire que cela; que suis-je qu'un pur Grammairien, au-lieu d'être un Philosophe, avec cette différence qu'au-lieu d'expliquer Homère, c'est Chrysippe que j'explique? Quand quelqu'un me dira donc: explique-moi Chrysippe, j'aurai bien plus de honte & de confusion, si je ne puis montrer des actions conformes à ses préceptes.

SIMPLICIUS.

Après avoir bien distingué les trois

habitudes différentes qui se forment dans les hommes , celle de l'ignorant , celle du Philosophe & celle du *profitant* , & avoir rafraîchi en peu de mots la mémoire des préceptes qu'il a donnés à ce dernier , il ajoûte dans cet article & dans les suivans la conclusion , qui est , qu'il faut faire les actions que ces préceptes ordonnent ; car la fin des préceptes , ce sont les actions pour lesquelles les préceptes ont été donnés ; & c'est principalement sur ces sortes de choses que se trouve vrai ce mot de l'Orateur,

C'est un
mot de Dé-
mosthène.

Que veut
l'homme qui
cherche son
bien ?

que tout discours qui n'est pas suivi des actions est frivole & vain. Il faut donc regarder d'abord , dit Épictète , ce que veut l'homme qui cherche son bien : il veut trouver quelle est sa nature , & ce qu'il convient à cette nature de faire ou de souffrir : par exemple , celui qui vit selon la raison & qui se sert du corps comme d'un instrument , doit rapporter toutes ses inclinations & ses aversions à la perfection de sa nature ; cherchant donc à m'instruire sur cela , on me dit que Chrysippe (a)

(a) Chrysippe , disciple de Cléanthe , qui avoit fait plus de soixante & quinze Volumes. Épictète parle ici sans doute de celui qu'il avoit fait sur les vertus & sur les devoirs de l'homme.

a fort bien écrit : je prends le Livre de Chrysippe , je le lis , mais je ne l'entends point ; je cherche un interprète , & , avec ce secours , j'entends fort bien ce Philosophe. Jusques-là il n'y a rien de bien grand , ni pour le maître , ni pour le disciple ; car Chrysippe n'a pas écrit sur une si grande matière , afin qu'on l'expliquât seulement & qu'on l'entendît , mais afin qu'on pratiquât ce qu'il enseigne ; & si je le pratique , c'est le seul moyen de participer au bien qui se trouve dans ses écrits : mais si je me contente d'admirer l'interprète de ce qu'il explique si bien , & de m'applaudir de ce que j'entends Chrysippe & que je puis l'expliquer aux autres , j'ai beau avoir tout ce qu'on peut désirer sur cela , si je n'ai la pratique , au-lieu d'être devenu un Philosophe , je suis devenu un pur Grammairien ; car une grande partie de la Grammaire consiste dans l'explication des Auteurs. La seule différence qu'il y a entre le Grammairien & moi , c'est que j'explique Chrysippe & qu'il explique Homère (a). Il y a plus encore , c'est que de lire simplement Chrysippe , ou de le lire aux

Il n'est pas
seulement

(a) Car les Grammairiens n'entreprennent point d'expliquer les écrits des Philosophes.

inutile de lire les écrits des Philosophes sans les pratiquer ; c'est encore une honte.

autres sans pratiquer ce qu'il dit , cela est très-digne de blâme. Car ne seroit-ce pas une honte pour un malade , si , après avoir trouvé pour son mal des remèdes bien écrits , il se contentoit de les lire bien distinctement , & de les expliquer aux autres , sans en faire aucun usage pour sa guérison.

L X X V I I I.

D E M E U R E ferme dans la pratique de toutes ces maximes , & leur obéis comme à des Loix dont tu ne peux violer la moindre sans impiété ; & ne te mets nullement en peine de ce qu'on dira de toi ; car cela n'est plus du nombre des choses qui sont en ta puissance.

S I M P L I C I U S.

Une hirondelle , comme dit le proverbe , ne fait pas le Printemps : de même la pratique d'une ou de deux maximes de Chrysippe ne forme pas l'habitude au bien ; mais il faut , dit Épictète , demeurer ferme dans la pratique de tous ses préceptes qui sont tous bons & utiles , & regarder comme une

Il est inutile de pratiquer un ou deux pré-

impiété d'en violer un seul ; car si ^{ceptes de la} c'est une injustice & une impiété mê- ^{sagesse ; il} me que de ne pas observer les contrats ^{faut les pra-} & les accords faits sur les moindres ^{tiquer tous.} choses, la bonne-foi & la vérité, par ^{Contrats} lesquelles toutes choses subsistent & ^{& accords} demeurent fermes, étant renversées & ^{faits avec} foulées aux pieds par ces contraven- ^{les hommes,} tions ; comment n'y auroit-il point de ^{ne peuvent} l'impiété à violer l'accord fait avec la ^{être violés} philosophie & avec la bonne vie ? Car ^{sans impié-} celui qui a donné son consentement à ^{té.} ce qui est dit ou écrit, comme étant ^{La bonne} très-bon & très-véritable, & qui a ^{foi & la vé-} même commencé à le pratiquer, s'il ne ^{rité, liens} persévère dans cette pratique, il viole ^{de toutes} le traité. *Persévère donc*, dit Épicète, ^{cho es.} & pour ce qu'on dira de toi, ne t'en ^{Celui qui} mets nullement en peine, comme on te ^{ne persé-} l'a déjà dit ; car on t'a averti qu'il y aura ^{vère point} beaucoup de gens qui diront : *Voici* ^{dans la bon-} *un sage qui nous est venu en une nuit ;* ^{ne vie, est} *d'où lui vient ce sourcil ?* & autres cho- ^{impie &} ses semblables. Car que ces gens-là par- ^{viole son} lent de toi ou n'en parlent point, cela ^{traité.} n'est pas en ton pouvoir. Épicète sem- ^{Précepte} ble ici faire allusion à un précepte allé- ^{allégorique} gorique des Pythagoriciens qui disoient : ^{des Pytha-} *Quand tu entres dans un Temple, ne* ^{goriciens.} *regarde point derrière toi*, pour faire ^{Celui qui} entendre que celui qui va à Dieu, ne ^{va à Dieu} ni chance- ^{ne doit être}

lant, ni incertain, doit point être chancelant & incertain ;
& se partager entre Dieu & le monde.

L X X I X.

J U S Q U' A quand différeras-tu de te juger digne des plus grandes choses, & de te mettre en état de ne jamais blesser la droite raison ? Tu as reçu les préceptes auxquels tu devois donner ton consentement, tu l'as donné ; quel maître attends-tu donc encore pour remettre ton amendement jusqu'à son arrivée ? Tu n'es plus un enfant, mais un homme fait. Si tu te négliges, si tu t'amuses, si tu fais résolution sur résolution, & si tous les jours tu marques un nouveau jour où tu auras soin de toi-même, il arrivera que, sans que tu y aies pris garde, tu n'auras fait aucun progrès, & que tu persévereras dans ton ignorance, & pendant ta vie & après ta mort. Courage donc, juge-toi digne dès aujourd'hui de vivre
comme

comme un homme, & comme un homme qui a déjà fait quelque progrès dans la sagesse, & que tout ce qui te paroîtra très-beau & très-bon te soit une loi inviolable. Si quelque chose de pénible, ou d'agréable, de glorieux ou de honteux s'offre à toi, souviens-toi que voilà le combat ouvert, que voilà les Jeux Olympiques qui t'appellent, qu'il n'est plus temps de différer; & enfin que d'un moment & d'une seule action de courage ou de lâcheté dépendent ton avancement ou ta perte. C'est ainsi que Socrate est parvenu à la perfection, en faisant servir toutes choses à son avancement, & en ne suivant jamais que la raison. Pour toi, bien que tu ne sois pas encore Socrate, tu dois pourtant vivre comme voulant le devenir.

S I M P L I C I U S.

Il est aussi du devoir d'Épictète d'a-
Tome I. T

vertir celui qui a reçu ses préceptes, de ne pas différer désormais à les mettre en pratique; car, comme dit Hésiode,

Quiconque aime à remettre est accablé de maux,

Remise,
le prétexte
ordinaire de
la paresse.

Pratique,
le but & la
fin de tous
les précep-
tes.

Et la remise est toujours le prétexte de la paresse. Jusqu'à quel temps donc, dit-il, différeras-tu de mettre en pratique les préceptes qu'on t'a donnés; car c'est cette pratique qu'il appelle *les plus grandes choses*, comme étant ce qu'il y a de plus parfait, & le but & la fin de tous les préceptes, comme aussi de ne jamais s'éloigner de la droite raison, mais de la suivre & de lui obéir dans toutes nos actions, dans toutes nos inclinations, dans toutes nos aversions. Un autre pourra dire: j'attends qu'on m'ait expliqué la Logique & la Morale (a). Mais toi, puisque tu as déjà fait quelque progrès dans la philosophie, & que tu as reçu les préceptes auxquels il falloit, avant toutes choses, que tu donnasses ton consentement, comme à des préceptes très-bons, très-vérita-

(a) Ceux qui ne se sont pas appliqués à la philosophie, ont encore quelque excuse, s'ils diffèrent de s'amender: ce sont des enfans, ils n'ont pas encore eu de précepteur; mais toi qui as étudié, tu es sans excuse; qu'attends-tu?

bles , & dont il n'étoit pas possible de disconvenir , & qu'ensuite tu les miffes en pratique , comme des préceptes familiers & connus , quel précepteur attends-tu encore pour remettre à son arrivée ton amendement ? Les autres , qui parlent ainsi , font encore des enfans ; mais toi , tu n'es plus enfant , tu es un homme d'un esprit formé , & que la vieillesse n'a pas encore affoibli. Que si tu tombes dans la langueur & dans la paresse , ou que , par négligence tu marques aujourd'hui un temps , demain un autre , & que tu remettes ainsi de jour en jour à te corriger & à bien vivre , tu nourris des espérances vaines , en flottant ainsi entre aujourd'hui & demain , & sans que tu y prennes garde , non-seulement tu n'avanceras point , mais tu reculeras même par cette malheureuse habitude que tu contractes peu-à-peu avec la paresse , & tu persévereras dans ton ignorance & pendant ta vie (a) & après

Celui qui diffère de se corriger & de bien vivre , recule , au-lieu d'avancer.

(a) Simplicius parle comme les Pythagoriciens , qui croyoient qu'après la mort on demeurait dans le même état où l'on avoit été pendant la vie. Erreur grossière ; les méchans demeureront méchans , mais ils seront détrompés , & leur ignorance cessera : c'est même ce qui fera leur plus grand supplice.

La bonne ta mort; car comme ce que nous faisons
 vie est le ga- en ce monde est, pour ainsi dire, les
 ge de la fé- arrhes de ce que nous ferons dans l'au-
 licité future; tre, & que c'est une grande avance pour
 & la félicité future, le la félicité future, qu'un esprit bien pré-
 principe de paré par la bonne vie; on peut dire, de
 la bonne vie.

Sorte de
 perfection
 qui consiste
 dans le pro-
 grès non in-
 interrompu.

même, que ce que nous ferons en l'autre monde est le principe & la source de ce que nous faisons de bon en celui-ci, par les solides avertissemens que nous en tirons, quand nous y faisons réflexion; car là & ici, ce n'est qu'une seule & même vie qui fait un seul & même tout. Déformais donc, dit Épicète, juge-toi digne de vivre comme parfait, non pas que tu aies déjà atteint la perfection, car la perfection n'a plus besoin de ces préceptes; mais comme parfait dans le progrès pour avancer toujours, sans jamais interrompre ton avancement, & par te faire, de la pratique de tout ce qui te paroît bon, une loi que tu ne violates jamais. Or tu peux faire un bon usage de tous les accidens, même des plus contraires & des plus opposés, si tu suis toujours la droite raison. S'il se présente à toi quelque chose de fâcheux ou d'agréable, quelque chose de glorieux ou de honteux, si c'est peu de chose ne le méprise point, & si c'est quelque chose de grand, de considéra-

ble & de terrible ne le crains point & ne te donne point la licence de l'éviter; mais, sur chacun de ces accidens, pense que le combat de la vertu est ouvert; de maniere qu'il faut de toute nécessité que tu sois ou couronné, ou vaincu. Car il n'y a point là de milieu dès que la carrière est ouverte; il ne faut donc pas négliger un seul jour, pas un seul accident; dans la pensée que cette négligence ne nous nuira nullement; car de ce seul jour & de ce seul accident dépendent ou ton avancement, ou ta perte. Comment cela? Parce que celui qui néglige un seul jour, un seul accident, devient plus lâche & plus paresseux; de sorte qu'un second accident venant à arriver, il se trouve plus foible qu'auparavant, & est encore plus facilement vaincu. De même à un troisième, & ainsi sa foiblesse, augmentant de jour en jour par cette paresse continuée, ruine totalement le progrès de la raison; & ce progrès se fortifie & s'augmente par les voies toutes contraires. Un jour bien employé, un accident soutenu avec courage, laissent une certaine marque, c'est autant d'avancé; de sorte que le lendemain on se présente avec moins de peine à un nouvel accident, & on va un peu plus loin; le

Que notre salut ou notre perte dépendent d'un seul jour employé ou perdu, & d'un seul accident soutenu ou négligé; belle démonstration de cette vérité.

Socrate
s'est rendu
le plus sage
des hom-
mes, en ne
différant ja-
mais de s'a-
mender &
en profitant
de tout pour
son avance-
ment.

troisième jour encore plus loin & avec moins de peine; & ainsi toujours de même, tant qu'enfin les choses les plus pénibles ne coûtent plus rien. C'est ainsi, continue Épicète, que Socrate s'est rendu le plus sage des hommes, s'étant fait une habitude de ne jamais différer son amendement, &, sur chaque accident qui lui arrivoit, de n'obéir qu'à la raison qui lui paroissoit la plus droite & la plus saine, après qu'il avoit tout bien examiné. Pour toi, ajoute-t-il, tu n'es pas encore Socrate, mais tu dois vivre comme voulant le devenir. Or celui qui se propose un grand modèle, & qui veut lui ressembler, ne se relâche jamais, & travaille à l'imiter en toutes choses.

R E M A R Q U E.

Il n'y a rien de plus dangereux pour l'homme que de remettre au lendemain le dessein de s'amender & de bien vivre; car ce lendemain en enfante un autre, & ainsi de lendemain en lendemain, on va jusqu'à la fin de sa vie, & l'on meurt dans l'impénitence & dans le péché. Épicète dans cet article LXXVIII & Simplicius dans l'explication qu'il en donne nous remettent parfaitement devant les yeux le danger

de cette remise. Ils nous disent que d'un moment perdu ou gagné, & d'une seule action de lâcheté ou de courage dépend notre salut ou notre perte, & que ne pas avancer, c'est reculer. Rien n'est plus conforme à ce que nous enseigne la Religion; mais ces paroles doivent être encore plus effrayantes pour les Chrétiens qui ont été si bien instruits, & qu'un Dieu est venu instruire lui-même; s'ils ne se corrigent & s'ils remettent de jour à autre à s'amender, quel autre Docteur, quel Précepteur peuvent-ils attendre encore? Dans ce Commentaire de Simplicius, il y a sur-tout deux choses qui méritent d'être bien expliquées; la première, c'est lorsqu'il dit: Car, comme ce que nous faisons en ce monde est, pour ainsi dire, les arrhes de ce que nous ferons dans l'autre, &c. on peut dire, de même, que ce que nous ferons en l'autre monde est le principe & la source de ce que nous faisons de bon en celui-ci, par les solides avertissements que nous en tirons, quand nous y faisons réflexion. Ce passage est parfaitement beau & très important, mais il est aussi fort difficile. Le savant Wolfphius, qui a travaillé très-utilement sur ces Commentaires, a cru que Simplicius vouloit dire seulement que la vie que

nous menons sur la terre dépend de la descente de l'âme dans le corps , & que celle que nous mènerons dans le Ciel , dépend de celle que nous aurons menée sur la terre ; mais ce n'est pas là entièrement le sens du texte. *Simplicius* ne parle point ici de la descente de l'âme ; il enseigne une vérité encore plus admirable : car il dit que la vie que nous menons ici bas est une préparation & comme un gage pour la vie future , & que cette vie future est le principe & la source de la bonne vie que nous menons ici bas. En effet c'est l'espérance de cette vie bienheureuse , qui nous anime , qui nous soutient ; car , comme dit *Platon* , l'heureuse immortalité est un grand prix qui nous est proposé & une grande espérance qui doit nous obliger à travailler , toute notre vie , à acquérir la sagesse & la vertu. Voilà pourquoi *Simplicius* pour éclaircir sa pensée , ajoute que c'est une grande avance pour la félicité future qu'un esprit bien préparé par la bonne vie. Ainsi la bonne vie est certainement le gage de la félicité future , & la félicité future est le principe de la bonne vie.

Le second passage qui demande d'être expliqué , c'est ce qu'il ajoute ; car là & ici ce n'est qu'une seule & même vie.

Cela est vrai par rapport à la sagesse ou à la folie , au bonheur ou au malheur ; mais il y a cette différence que dans cette vie sont les travaux & les combats , ou les faux plaisirs , & dans l'autre les récompenses ou les peines.

L X X X.

LA première & la plus nécessaire partie de la philosophie, c'est celle qui traite de la pratique des préceptes, comme qu'il ne faut point mentir ; la seconde, celle qui en fait les démonstrations, comme pourquoi il ne faut point mentir ; & la troisième, celle qui fait la preuve de ces démonstrations, comme pourquoi ce sont des démonstrations, & ce qui en fait la vérité & la certitude ; ce que c'est que démonstration, conséquence, opposition, vérité, fausseté. Cette troisième partie est nécessaire pour la seconde, la seconde pour la première, & la première est la plus nécessaire de toutes, & celle où il faut s'arrê-

ter & se fixer. Mais nous renver-
sons cet ordre ; nous nous arrê-
tons entièrement à la troisieme ;
tout notre travail , toute notre
étude , c'est pour la troisieme ,
pour la preuve , & nous négli-
geons absolument la premiere ,
qui est l'usage & la pratique. Il
arrive de-là que nous mentons ;
mais aussi en revanche nous som-
mes toujours prêts à bien prou-
ver qu'il ne faut pas mentir.

S I M P L I C I U S .

L'homme
ne peut re-
couvrir sa
perfection
que par la
connoissan-
ce de la vérité.

Parce que c'est une nécessité indispen-
sable à un Philosophe , à tout homme
qui veut recouvrer la perfection qui est
selon sa nature , tant pour ce qui re-
garde la conduite de la vie , que pour
ce qui concerne la connoissance & l'in-
telligence , de connoître par science ce
que c'est que le vrai , afin que , ne se
conduisant point par l'opinion , & ne
eroyant pas légèrement & sans con-
noissance tout ce qu'on lui dit , il ne se
trompe point , & ne soit pas obligé de
changer tous les jours de Doctrine ; car
la connoissance certaine , & qu'on ap-
pelle démonstration , mere

pelle de science, s'aquier par la démonstration, qu'est-ce que la démonstration? C'est un syllogisme qui, de deux propositions évidentes & certaines assemblées selon les règles de l'art, tire une conclusion. Quelles sont les propositions certaines & véritables, & en combien de manieres peut-on les assembler? c'est ce que la Logique enseigne. Cela étant ainsi, il y a dans la Philosophie trois parties très-nécessaires. La premiere, celle qui traite de la pratique des préceptes, comme d'être *modeste dans ses actions & véritable dans ses paroles*; la seconde, celle qui fait la démonstration du précepte & qui démontre par les causes & par les raisons qu'il faut le pratiquer; & la troisième enfin, celle qui prouve méthodiquement & par les regles de la Logique que la démonstration est certaine & que nous ne sommes pas trompés, & qui enseigne ce que c'est que démonstration, conséquence, opposition, &c. *que le tout suit la partie; que si c'est un homme, c'est donc un animal*, que les opposés sont les contraires comme *quelqu'un, personne; tout homme, nul homme*. Car il est impossible que les deux soient également vrais ou faux; elle enseigne aussi quel est le syllogisme vrai, de quelles

de la con-
noissance de
science.

Ce que
c'est que dé-
monstration.

propositions il est composé, & de quelle maniere, & quel est le syllogisme faux. Et il est manifeste que cette troisième partie, qui enseigne la méthode que suit la Logique est nécessaire à cause de la seconde, afin que nous connoissions de science certaine quels sont nos véritables biens & comment nous pouvons les acquérir; mais parce que ces biens ne peuvent s'acquérir que par les actions mêmes, c'est-à-dire par la pratique, voilà pourquoi la première est la plus nécessaire de toutes, & la fin où nous devons nous arrêter; car les deux autres ne sont employées que pour celle-là & à cause de celle-là; mais nous faisons tout le contraire: car nous nous arrêtons beaucoup à la troisième, un peu à la seconde, & nous négligeons entièrement la première pour laquelle sont les deux autres. Ainsi nous mentionnons, il est vrai: mais en revanche nous sçavons parfaitement comment il faut démontrer qu'on ne doit point mentir, & quelle méthode il faut suivre pour le prouver. Cependant il falloit, après avoir bien appris comment on démontre qu'il ne faut pas mentir, connoître par démonstration & de science certaine qu'on ne doit pas mentir soi-même, & après l'avoir bien connu, & s'en

Les véritables biens ne s'acquerraient point par la connoissance, mais par l'action.

être parfaitement convaincu , persévérer toute sa vie à ne proférer jamais le moindre mensonge , cela étant le but de la première partie de la philosophie. C'est donc avec beaucoup de force & de méthode qu'Épictète , dans cet article , nous conduit comme par la main à la pratique constante de tous les préceptes qu'il nous a donnés.

But d'Épictète dans cet article.

L X X X I.

COMMENCE toutes tes actions & toutes tes entreprises par cette prière : *Conduisez-moi, grand Jupiter, & vous, puissante Destinée, à tout ce à quoi vous m'avez destiné ; je vous suivrai de tout mon cœur & sans remise. Et quand je voudrois résister à vos ordres, outre que je me rendrois méchant & impie, il faudroit toujours vous suivre malgré moi.*

L X X X I I.

Celui qui s'accommode comme il faut à la nécessité, est sage & habile dans la connoissance des choses de Dieu.

S I M P L I C I U S.

Sentences
des Anciens,
leur utilité
& leur force.

C'étoit une
ville de la
Troade.

La Desti-
née est la
cause éma-
née de Dieu,
c'est-à-dire,
les décrets
de la Pro-
vidence,
μὴ γὰρ ἐστὶν
ἰσχυρὰ ἡ

Comme quelques Anciens ont donné en abrégé les préceptes que nous venons d'expliquer au long & par ordre, Épiète nous conseille ici d'avoir, en toute occasion, sous la main leurs sentences, comme faciles à retenir, & en même temps comme très-capables par l'autorité de ces grands-hommes & par le poids & la force de leurs paroles, de fortifier en nous la foi que nous devons ajouter à leurs exhortations. La première est de Cléanthe, Philosophe Stoïcien de la ville d'Assus, qui fut disciple de Zénon & maître de Chrysippe. J'ai vu dans Assus une Statue merveilleuse de lui, monument éternel de la gloire de ce grand-homme & de la magnificence du Sénat Romain qui la lui avoit érigée. Ce Philosophe prie donc dans ses vers iambes d'être conduit par Dieu même & par la cause émanée de lui, qui s'étend sur tout, qui conduit tout, & qui donne le mouvement à toutes choses, cause qu'il appelle de deux noms, dont l'un signifie *ce qui est déterminé*, & l'autre *ce qui est assigné à chacun*; leur promettant de les suivre de tout son cœur & sans délai : car si je vous résiste,

ajoute t-il , *outré que je deviendrai par-là méchant & impie , il faudra encore que je vous suive malgré moi , en pleurant & en gémissant ; puisque c'est une nécessité que le plus foible suive le plus fort ; & la créature, son créateur. Et c'est ce qu'Épictète a démontré dans l'article où il a dit ;* *Ne demande point que les choses arrivent comme tu les désires ;* Article XIV. *mais désire qu'elles arrivent comme elles arrivent , & tu prospéreras toujours.* Car cela renferme toute la Doctrine des mœurs de se joindre au tout , & de vouloir être un même tout avec lui , & non point en se séparant du tout , & en se réduisant à une petite partie & , pour ainsi dire , à rien , de s'opposer au tout , & de vouloir que le tout suive une partie si petite & si peu considérable.

Toute la doctrine des mœurs renfermée dans ce seul précepte , de ne se séparer jamais du tout.

La seconde sentence est du Poète Euripide , & elle a le même sens que la première ; car la nécessité n'est proprement que ce qui ramène toutes choses en haut & à la cause divine , tant les volontaires , que les forcées ; celui qui s'accorde avec cette nécessité , qui lui obéit , & qui , loin de lui résister , la suit de bon cœur & sans remise , celui-là est véritablement sage , il connoît parfaitement la nature des choses , & la différence qu'il y a entre la partie & le

Ce que c'est que la nécessité , la même chose que la Providence , selon les Stoïciens.

tout, & il rend à la puissance divine l'honneur qu'il lui doit.

L X X X I I I.

EN voici encore une troisième : *Criton*, passons courageusement par-là, puisque c'est par-là que Dieu nous conduit & qu'il nous appelle. *Anytus & Mélitus* peuvent bien me faire mourir, mais ils ne sauroient me nuire.

S I M P L I C I U S.

C'est-là un passage du *Criton*, dialogue de Platon, & c'est Socrate qui parle; & ce passage renferme encore en moins de mots le même sens que les deux sentences qu'on vient de rapporter; car celui qui ne se contente pas de dire cela de bouche, mais qui le pratique dans toute la conduite de sa vie, remédie par-là à la pente qu'il pourroit avoir à se séparer du tout & à s'éloigner de Dieu, & il rompt avec tout ce qui est mauvais, en se tenant toujours attaché au tout & uni à Dieu. Et il me semble que, par ces paroles, *Épictète*, en citant à la fin de si grands témoins, veut faire entendre que toute la perfection

Toute la
perfection

de l'âme de l'homme est consommée

par sa conversion à Dieu & par son union avec lui (a). Et ce qu'il ajoute à la fin, *Anytus & Mélitus peuvent bien me faire mourir, mais ils ne sauroient me nuire*, est pris de l'apologie de Socrate, où ce Philosophe parle d'Anytus & de Mélitus qui étoient ses accusateurs. Et par-là Épiète lie la fin au commencement, en nous faisant souvenir de ce qu'il nous a dit d'abord, que celui qui fait consister son bien & son mal dans ce qui dépend de nous, & nullement dans les choses extérieures, n'est jamais ni violenté, ni blessé par qui que ce soit.

de l'âme de l'homme achevée & consommée par la conversion à Dieu.

Pourquoi Épiète finit son Manuel par la citation de ce mot de Socrate.

Voilà ce que j'ai pu fournir, selon mon petit pouvoir, à ceux qui lisent Épiète, pour leur faciliter l'intelligence de ses écrits, me réjouissant moi-même d'avoir profité de l'occasion que la tyrannie (b) m'a offerte de m'occuper

(a) *Par la conversion à Dieu & par son union avec lui.* Il est bien certain que la perfection de l'homme consiste à être uni à Dieu; mais ces Païens aveugles ne connoissoient pas les moyens par lesquels on pouvoit lui être uni. Ce n'est point par la Philosophie; c'est par la foi en J. C. & par la charité qui est le lien de la perfection.

(b) On ne fait point quelles sont les persécutions que Simplicius eut à souffrir, ni quels sont les Tyrans dont il parle.

370 M A N U E L , &c.

& de m'entretenir de ces bons discours. Il ne me reste qu'à finir mon traité par cette priere :

Seigneur , pere & guide de la raison qui est en nous , je vous prie de nous faire toujours souvenir de la noblesse dans laquelle vous avez daigné nous créer. Je vous prie de nous aider, comme créatures qui nous mouvons par nous - mêmes , à nous dépouiller du corps , & à nous purger de toutes les passions brutales , à les surmonter , & à les tenir toujours soumises ; à ne nous servir du corps que comme d'un instrument , de la manière la plus convenable , & à redresser & perfectionner par la lumière de la vérité la raison qui est en nous & son union avec les Etres qui existent véritablement. Enfin , je prie le Sauveur de dissiper entièrement les ténèbres qui couvrent les yeux de notre âme , afin que nous puissions connoître & distinguer , comme dit Homere , & l'homme & Dieu.

Simplicius reconnoît que l'homme a besoin du secours de Dieu.

Expression remarquable de Simplicius.

F I N.



ΕΠΙΚΤΗΤΟΥ ΕΓΧΕΙΡΙΔΙΟΝ.

α. I. Τῶν ὄντων τὰ μὲν ὅσιν ἐφ' ἡμῖν, τὰ δ' ἔκ ἐφ' ἡμῖν· ἐφ' ἡμῖν μὲν, ὑπόληψις, ὁρμὴ, ὀρεξεις, ἐκκλισις, καὶ ἐνὶ λόγῳ, ὅσα ἡμέτερα ἔργα.

β. II. Οὐκ ἐφ' ἡμῖν δ' ἡμῖν, τὸ σῶμα, ἡ κτῆσις, δόξαι, ἀρχαί, καὶ ἐνὶ λόγῳ, ὅσα ἔχ' ἡμέτερα ἔργα.

γ. III. Καὶ τὰ μὲν ἐφ' ἡμῖν ὅσιν φύσει ἐλεύθερα, ἀκώλυτα, ἀπαρεμπόδιτα· τὰ δὲ οὐκ ἐφ' ἡμῖν, ἀδελφῇ, δούλῳ, κωλυτὰ, ἀλλότρια.

δ. IV. Μέννησο δ' ἅπαντα, ὅτι, ἐὰν τὰ φύσιν δούλῳ, ἐλεύθερῳ οἰηθῇς, καὶ τὰ ἀλλότρια, ἴδῃς, ἐμποδισθήσῃ, πενθή-

σας, παρὰ χήση, μέμψῃ ἔθες,
 καὶ ἀνθρώπους· ἐὰν ᾧ τὸ σὸν μόνον
 οἰηθῇς σὸν εἶναι, τὸ δὲ ἀλλότριον,
 ὥσπερ ἔστιν, ἀλλότριον, ὅδεῖς σε
 ἀναγκάσει ὅτε ποτε, ὅδεῖς σε κωλύσει,
 ὅ μίμψῃ ὁδῶνα, σὸν ἐγκυκλίσει
 πῶν, ἀκων πείσεις ὅδε ἔν, ὅδεῖς
 σε βλάψει, ἐχθρὸν ὅχ' ἔξεις· ὅδε
 γὰρ βλαβερόν τι ποίησιν.

ε'. V. Τηλικύτων οὐκ ἐφίεμενος,
 μέμνησο ὅτι ὅδε μετρίως κακιστημένον
 ἀπειθεῖται αὐτῷ· ἀλλὰ τὰ μὲν ἀφίεναί
 παντελῶς, τὰ δὲ ὑπερτίθεσθαι τοῦ
 τὸ παρὸν· ἐὰν δὲ καὶ ταῦτα θέλῃς, ἔ
 ἀρχεῖν καὶ πλατεῖν, τυχὸν μὲν ὅδε
 αὐτῶν τύπων τεύξῃ, διὰ τὸ καὶ τῷ
 πορτέρον ἐφίεσθαι. πάντως γὰρ μὲν
 ἐκείνων ἀποτεύξῃ δι' ὧν μόνων εὐδαι-
 μονία καὶ ἐλευθερία ποιεῖται).

ς'. VI. Εὐθύς οὐκ πάσῃ φαντασίᾳ

τραχεία μελέτα ὀπιλέγειν, ὅτι φαν-
τασία εἶ, καὶ ὃ πάντως τὸ φαινόμενον
ἔπειτα ἐξέταξε αὐτὴν τοῖς κανόσι τέ-
τοις, οὓς ἔχεις. πρῶτον ὃ τέτρω, καὶ
μάλιστα, πρότερον ὡς τὰ ἐφ' ἡμῖν
ᾔσιν, ἢ ὡς τὰ οὐκ ἐφ' ἡμῖν· καὶ
ὡς τι τ' οὐκ ἐφ' ἡμῖν ἢ, πρὸς χειρὸν
ἔστω τὸ, διότι ὃ δὲν πρὸς σι.

ζ. VII. Μέμνησο ὅτι ὁρῶντος μὲν
ἐπαγγελία, τὸ ὀπιτυχεῖν ὃ ὁρῶν·
ἐκκλίσεως δὲ ἐπαγγελία, τὸ μὴ ἐμ-
πεσεῖν ἐκείνῳ, ὃ ἐκκλίνει). καὶ ὁ μὲν
ὁρῶν ἀποτυγχάνων, ἀτυχής· ὁ δὲ
ἐκκλίψας ὡς πῶς, δυστυχής· ἂν μὲν
οὐ μόνον ἐκκλίνης τὰ ὡς φύσιν ἢ
ὅτι σοι, ὃ δὲν ὧν ἐκκλίνεις ὡς πε-
σεῖς. νόσον δὲ ἂν ἐκκλίνης, θάνατον,
ἢ πέναν, δυστυχίης. Ἄρον οὐκ τὴν
ἐκκλίσιν ἀπὸ πάντων τ' οὐκ ἐφ' ἡμῖν,
καὶ μετὰ θες ὅτι τὰ ὡς φύσιν τῶς

374 ΕΠΙΚΤΗΤΟΥ

ἐφ' ἡμῖν· ἢ ὀρεῖξιν δὲ πάντεσσι ὅτι
 τῷ παρόντι ἀνέλθω. ἂν τε γὰρ ὀρέγη
 ἢ ὅτι ἐφ' ἡμῖν πυνθῇ, ἀτυχεῖν ἀνάγκη· ἢ δ' ἐφ' ἡμῖν, ὅσων ὀρέγεσθαι
 καλὸν ἂν, ἔστιν ἔδωκε σοὶ πάρεσι.
 μόνω δὲ τῷ ὁρμῶν καὶ ἀφορμῶν χρεῶν,
 κέφαλος μὲν τοι, καὶ μὲν ὑπεξαίρεσις,
 καὶ ἀνειμένως.

ή. VIII. Εἴ τις ἐκαστὸν τῶν ψυχάζων
 γινώσκων, ἢ χρεῖαν παρὰχόντων, ἢ
 σερζομένων, μύμνησιν ὀπιλέγειν ὁποῖόν
 ὅστις, ἀπὸ τῆς σμικροτάτης ἀρχόμηνος.
 ἂν χύτταν σέξης, ὅτι χύτταν σέξης.
 κατεαγίστης γὰρ αὐτῆς, ἢ παραχθήσῃ.
 ἂν παίδιον σαυτὲ κατὰφιλῆς, ἢ γυ-
 ναῖκα, ὅτι ἀνδρῶν κατὰφιλῆς. ἀ-
 ποθανόντος γὰρ αὐτῆς, ἢ παραχθήσῃ.

θ. IX. Ὅταν ἀφαισθῇ τινος ἔργου
 μέλλης, ὑπομύμνησκει σεαυτὸν, ὁποῖόν
 ὅστις τὸ ἔργον. ἐὰν λεσόμενος ἀπίης,

πρόβαλε σ' αὐτῶν τὰ γνώμῃμαζ βα-
 λανείω· τὸς ἀπορραίνοντας, τὸς ἐμ-
 κρομένους, τὸς λοιδωροῦντας, τὸς
 κλέπτοντας· καὶ ὅπως ἀσφαλέστερον
 αἴψῃ τὸ ἔργον, ἐὰν ὀπιλέγῃς εὐθύς,
 ὅτι, λίσσασθαι θέλω, καὶ τίμω ἑμαυτῷ
 περσείῃσιν καὶ φύσιν ἔχουσαν τηρεῖσθαι,
 καὶ ὡσαύτως ἐφ' ἑκάστῳ ἔργῳ. ὅπως γὰρ,
 ἂν τι πρὸς λίσσασθαι γένηται ἐμποδίων,
 πρὸ χειρὸς ἔσται, διότι ἔτι τὸτο ἠθέλον
 μόνον, ἀλλὰ καὶ τίμω ἑμαυτῷ περσείῃ-
 σιν καὶ φύσιν ἔχουσαν τηρεῖσθαι. ἢ τηρεῖσθαι
 δὲ, ἐὰν ἀγανακτῶ πρὸς τὰ γνώμῃμαζ.

Ι. Χ. Ταράσσει τὸς ἀνθρώπους, οὐ
 τὰ πρᾶγματα, ἀλλὰ τὰ πρὸς τὰ πρᾶ-
 γμάτων δόγματα, οἷον, θάνατος ἢ δὲν
 δεινόν, ἐπεὶ καὶ Σωκράτης ἂν ἐφάνετο·
 ἀλλὰ τὸ δόγμα τὸ πρὸς θάνατον, ὅτι
 δεινόν, ἐπείνο τὸ δεινόν ὅτι. ὅταν ὅν
 ἐμποδιζώμεθα, ἢ ταραττώμεθα, μηδέ-

376 ΕΠΙΚΤΗΤΟΥ

ποτε ἄλλης αἰτιώμεθα, ἀλλ' ἑαυτὸς, τυτέσι τὰ ἑαυτῶν δόγματα.

αί. XI. Ἀπαμειβόμενον ἔργον, τὸ ἄλλοις ἐγκαλεῖν, ἐφ' οἷς αὐτὸς παράσσει χακῶς. ἡγμένους παμδεύεσθαι, τὸ ἑαυτῶν πεπαυμένους, τὸ μήτ' ἄλλω, μήτ' ἑαυτῶν.

ιβ. XII. Ἐπὶ μηδενὶ ἐπαρθῆς ἀλλοτεῖα προσεγγίματι. εἰ δ' ἴππος ἐπαρθόμενος ἔλεγεν ἄν, ὅτι, καλὸς εἰμι, οἷσόν ἄν ἦν σὺ δὲ ὅταν λέγῃς ἐπαρθόμενος, ὅτι, ἴππον καλὸν ἔχω, ἴσθι ὅτι ὅτι ἴππῳ ἀγαθῷ ἐπαίρη. τί οὐκ ἔστι σὺν; χεῖσις φαντασιῶν. ὡς ὅταν ἐν χεῖσις φαντασιῶν κατὰ φύσιν χεῖς, τλῶικαυῖα ἐπαρθῇ. τότε γὰρ ὅτι σὺ τινὶ ἀγαθῷ ἐπαρθῇ.

ιγ. XIII. Καθὰπὲρ ἐν λιμένι, τῷ πλοῖος κατορμιθέντος, ἂν ἐξέλθῃς ὑδρεύσασθαι, ὁ δὲ μὲν πάρεργόν ἐστι, καὶ

κὴ κοχλίδιον ἀναλέξασθαι, ἢ βολ-
 βαειον· τεταῖσθαι δὲ δεῖ τὴ διάνοιαν
 ὅπῃ τὸ πλοῖον, κὴ σιωπῶς ὁπιστρέ-
 φεσθαι, μή τοι γε ὁ κυβερνήτης καλέ-
 σῃ. καὶ τότε πάντα ἐκείνα ἀφίεναι,
 ἵνα μὴ δεδεμένῳ ἐμβληθῆς, ὡς τὰ
 πρῶτα· ὅτε ἐν τῇ βίῳ, ἐὰν δι-
 δῶται ἀντὶ βολβίς κὴ κοχλιδίς γυ-
 ναικάειον κὴ παίδιον, ὃ δὲν καλύψει·
 ἐὰν δὲ ὁ κυβερνήτης καλέσῃ, τρέχε
 ὅπῃ τὸ πλοῖον, ἀφείς ἐκείνα πάντα,
 μηδὲν ὁπισρεφόμην. ἐὰν δὲ γέρον
 ᾖς, μηδὲ ἀπαλλαγῆς ποτὲ τῷ πλοίῳ
 μακρὰν, μήποτε καλουῦτος ἐλλί-
 πῃς.

ιδ'. XIV. Μὴ ζήτηι τὰ γινόμενα
 γίνεσθαι ὡς θέλεις, ἀλλὰ θέλε γί-
 νεσθαι τὰ γινόμενα ὡς γίνεται, καὶ
 εὐεχέσθαι.

ιε'. XV. Νόσος σώματός ἔστιν ἐμ-

πόδιον· θεωαρέσεως δὲ 8', ἐὰν μὴ αὐτὴ θείλῃ. χώλανσις, σκέλῃς ὅστις ἐμπόδιον, θεωαρέσεως δὲ 8'. καὶ τὸ ἐφ' ἐκάστω ἥμ' ἐμπιπόντων ὁπίλεγε. εὐρήσεως γὰρ αὐτὸ ἀλλ' ἄλλος πινὸς ἐμπόδιον, σ8' δὲ 8'.

15' XVI. Ε'φ' ἐκάστω τ' θεωστωπώντων, μέμνησο ὅπισθ' ἔχον ὅτι σεαυτὸν ζητεῖν, τίνα δυνάμιν ἔχεις πρὸς τὴν χρῆσιν αὐτῆς. ἐὰν καλὸν ἴδῃς, ἢ καλῶς, εὐρήσεως δυνάμιν πρὸς ταῦτα ἐγκράτεια. ἐὰν πόνος θεωσφύρηται, εὐρήσεως καρτερίαν. ἂν λοιδόρεια, εὐρήσεις ἀνεξικακίαν. ὅς ὅπως ἐπιζόμενόν σε, ὅς σὺ ἀρπάσῃς αἰ φαντασίαν.

16' XVII. Μηδέποτε ὅτι μηδενὸς εἴπῃς, ὅτι, Ἀ' πάλαι αὐτὸ, ἀλλ', ὅτι, Ἀ' πέδωκα. τὸ παλαιὸν ἀπέθανεν; ἀπέδωκεν. τὸ χεῖρον ἀφῆρέθη; ὥς ἐν ὅτ' αὐτὸ ἀπέδωκεν; ἀλλὰ κακὸς

ὁ ἀφιλόμῳ. πῶς δέ σοι μέλει, δια-
τινὸς σε ὁ δοῦς ἀπήτησε; μέχει δ'
ἂν διδά, ὡς ἀλλοτεῖς αὐτῷ ὅπμι-
λῳ, ὡς τῷ πάνδοχείῳ οἱ παριόντες.

ἡ. XVIII. Εἰ περὶ κόψαι θέλεις,
ἄφες τὰς τοιάτας διαλογισμούς. ἐὰν
ἀμελήσω τῷ ἐμῶν, ἔχ' ἔξω διαπε-
φάς. ἐὰν μὴ κολάσω τὴν παῖδα, πονη-
ρὸς ἔσται. κρεῖσσον γὰρ λιμῷ ἀποθα-
νεῖν, ἄλυπον ἢ ἀφοβον γυρόμῳ, ἢ
ζῆν ἐν ἀφρόνοις ταρασόμενον. κρεῖτ-
τον δὲ τὴν παῖδα κακὸν εἶναι, ἢ σε κα-
κοδαίμονα. Ἀξίζει τοιγαροῦν ἀπὸ τῶν
μικρῶν. ἐκχεῖται τὸ ἐλάδιον; κλέπτει
οἰνάριον; ὅπμιλεγε, ὅπμι, τοσούτῃ πω-
λεῖται ἀπάθεια, τοσούτῃ ἀταραξία.
περὶ κα δὲ ἔδεν περὶ γίνε. ὅταν δὲ
καλῆς τὴν παῖδα, ἐνθυμῶ ὅτι δυνάμει
μὴ ὑπακούσαι. ἢ ὑπακούσας, μηδὲν
ποιῆσαι ὧν θέλεις. ἀλλ' ἔχ' οὕτως

ἔστιν αὐτῷ καλῶς. ὁλῶς δὲ σοὶ καλῶς· ἵνα ἐπὶ ἐκείνῳ ἦ, τὸ σὲ μὴ παραχθῆναι.

ιδ'. XIX. Εἰ παροχόψαι θέλεις, ὑπόμεινον, ἕνεκα τῷ ἐκτὸς ἄνδρι δόξαι, ἢ ἡλίθιῳ.

κ'. XX. Μηδὲν βάλῃ δοκεῖν ἐπιταῖαν. καὶ δόξης τισιν εἶναι τις, ἀπίσκει σεαυτῷ. ἴσθι γὰρ, ὅτι ὁ ῥάδιον, καὶ τὸ παρὰ ἑαυτῷ καὶ σεαυτῷ καὶ φύσιν ἔχουσαν φυλάττει, ἢ τὰ ἐκτός. ἀλλὰ τὸ ἑτέρῳ ἐπιμελόμενον, τῷ ἑτέρῳ ἀμελεῖται, πᾶσα ἀνάγκη.

κα'. XXI. Ἀν' θέλης τὰ τέκνα σὺ, ἢ τὸ γυναικῆκα, καὶ τὰς φίλους σὺ πάντοτε ζῆν, ἡλίθιῳ εἶ. τὰ γὰρ μὴ ἐπὶ σοὶ, θέλεις ἐπὶ σοὶ εἶ, καὶ τὰ ἄλλότεια, σὰ εἶ. ἔγωγε καὶ τὸ παῖδα θέλης μὴ ἀμάρτανειν, μωρός εἶ. θέλεις γὰρ τὴν κακίαν μὴ εἶ κακίαν,

ἀλλ' ἀλλό τι· ἂν δὲ θέλης ὀρεγόμε-
νος μὴ ἀποτυγχάνειν, τῆτο διύασαι.
τῆτο ἔν' ἄσπαι, ὃ διύασαι.

κβ'. XXII. Κύριος ἐκάστῃ ἐξίν,
ὃ τῆρ' ἔω ἐκείνῃ θελομένων, ἢ μὴ θε-
λομένων, ἔχων τ' ὀξυσίαν εἰς τὸ πε-
ρειποιῆσαι, ἢ ἀφελέσθαι. ὅστις οὐκ
ἐλεύθερος (εἴ) βάλει, μήτε θελέτω
π, μήτε φεύγέτω τι τῆρ' ἔω ἄλλοις,
εἰ δὲ μὴ, δαλεύειν ἀνάγκη.

κγ'. XXIII. Μέμνησο, ὅτι, ὥς ἐν
συμύποσι, δεῖ σε ἀνασρέφεσθαι· ὡς
φειρόμενον γέγονέ τι κατὰ σε; ἐκτεί-
νας τὴν χεῖρα, κοσμίως μετάλαβε.
παρέρχε; μὴ κἀτεχε. ἔτω ἡκει; μὴ
ἐπίβαλε πόρρω τ' ὀρεξίν, ἀλλὰ φεί-
μιμε, μέχρ' ἂν γένη κατὰ σε. ἔτω
πρὸς τέκνα, ἔτω πρὸς γυναικα, ἔτω
πρὸς ἀρχὰς, ἔτω πρὸς πλῆτον. καὶ
ἔση ποτὲ ἄξι (εἴ) τῆρ' ὧν συμπότης.

ἀν δὲ καὶ παρατιθέντων σοι μὴ λάβῃς,
ἀλλὰ καὶ ὑπερέδῃς, τότε οὐ μόνον
συμπότης τῶ Θεῶν ἔσῃ, ἀλλὰ καὶ
συνάρχων· ἔγω γὰρ πωιῶν Διογένης
καὶ Ἡράκλειτος, καὶ οἱ ὄμριοι ἀξίως
θεῖοί τε ἦσαν, καὶ ἐλέγοντο.

κδ'. XXIV. Ὅταν κλαίοντα ἴδῃς
πνὰ ἐν πένθει, ἢ ἀποδημητῶ τέκ-
νῳ, ἢ ἀπολωλεκότῳ τὰ ἑαυτοῦ, πρῶ-
σεχε, μὴ σε ἡ φαντασία συναρπάσῃ,
ὥς ἐν κακοῖς ὄντος αὐτοῦ, τοῖς ὀπτός·
ἀλλ' εὐθύς διαίρει πρῶτον σεαυτὸν, καὶ
λέγῃν ἔστω πρῶτον, ὅτι, τὸν θλί-
βει, οὐ τὸ συμβεβηκός, ἄλλον γὰρ οὐ
θλίβει, ἀλλὰ τὸ δόγμα τὸ πρὸς τῶ-
ν, μέχρι μὲν τοι λόγῳ μὴ ὁκνῶ συμ-
παιφέναι αὐτὸν, καὶ ἔγω τυχή,
καὶ συνεπισενάξαι. πρῶτον μὲν τοι,
μὴ ἔστωθαι συνεπισενάξῃς.

κε'. XXV. Μέννησο, ὅτι ὑποκριτὴς

εἴ δράματος, οἷα ἂν θέλῃ ὁ διδάσκαλος. ἂν βραχὺ, βραχέῃ· ἂν μακρὸν, μακρῷ. ἂν πτωχὸν ὑποκρίνασθαι σε θέλῃ, ἵνα καὶ τῆτον εὐφυῶς ὑποκρίνῃ, ἂν πτωχὸν, ἂν ἄρχοντα, ἂν ἰδιώτην. σὸν γὰρ τῷτ' ὅτι, τὸ δοθὲν ὑποκρίνασθαι πρὸς ὅσῳπον καλῶς ἐκλέξασθαι δ' αὐτὸ, ἀλλυ.

κς'. XXVI. Χόραξ ὅταν μὴ αἴσιον κεκεαίγῃ, μὴ συναρπαζέτω σε ἢ φαντασία· ἀλλ' εὐθὺς διαίρει ὧσα σεαυτῷ, καὶ λέγε, ὅτι, τέτων ἐμοὶ οὐδ' ἐν ὀπσημαίνεται, ἀλλ', ἢ τῷ σωματίῳ μὲν, ἢ τῷ κησιδίῳ μὲν, ἢ τῷ δοξαρίῳ, ἢ τοῖς τέκνοις, ἢ τῇ γυναικί· ἐμοὶ δ' ὡς πάντα αἴσια σημαίνει, ἐὰν ἐγὼ θέλω. ὁ, τι γὰρ ἂν τέτων ἀποβαίνει, ἐπὶ ἐμοὶ ὅστις, ὠφεληθῆναι ὑπὸ αὐτοῦ.

κζ'. XXVII. Ἀνίκητος εἶναι δύνασθαι, ἐὰν μὴδὲνα ἀγῶνα κατα-

βαινής, ὃν σὺ ἐστὶν ὅπῃ σοι νικῆσαι.

κη'. XXVIII. Οὔτε μήποτε ἰδῶν
 πῶς περιπόμπον, ἢ μεγαλοδυνα-
 μύμπον, ἢ ἄλλως εἰδοκιμουῦντα,
 μακαρίσης, ὑπὸ τῇ φαντασίας συναρ-
 παθεῖς. ἐὰν γὰρ ἐν τοῖς ἐφ' ἡμῖν ἡ ὕψια
 τῆ ἀγαθῆς ἢ, ὅτε ὁ φθόνος, ὅτε ζηλο-
 τυπία χώραν ἔξει. σὺ δ' αὐτός ἐσπρα-
 τηρὸς, ἐπρύτανις, ἢ ὑπατος εἶ; θελή-
 σης, ἀλλ' ἐλεύθερος. μία δ' ὁδὸς πρὸς
 πάντα, κατὰφρόνησις τῇ σὺ ἐφ' ἡμῖν.

κθ'. XXIX. Μέννησο, ὅτι οὐχ'
 ὁ λοιδορεῶν ἢ τύπτων ὑβρίζει, ἀλλὰ
 τὸ δόγμα τὸ πρὸς τῶν, ὡς ὑβρι-
 ζόντων. ὅταν οὐκ ἐρεθίσῃ σέ τις, ἴδι
 ὅπῃ ἢ σὴ σε ὑπόληψις ἠρέθισε. τοιγα-
 ροῦ ἔν πρῶτοις πειρᾷ ὑπὸ τῇ φαν-
 τασίας μὴ συναρπαθῆναι· ἀν γὰρ ἅπαξ
 χερόν καὶ θλαστρίῃς τύχης, ῥᾶον
 κρατήσεις σεαυτῆ.

λ'. XXX. Θάνατος, κ' φυγή, κ'
πάντα τὰ ἀλλὰ, τὰ δεινὰ φαινόμενα,
πρὸ ὀφθαλμῶν ἔστω σοι καθ' ἡμέραν
μάλιστα ἢ πάντων ὁ θάνατος. καὶ
ὅθεν ὅδέποτε ταπεινὸν ἐνθυμηθήσῃ,
ὅτε ἄρα ἐπιθυμήσῃς τινός.

λα'. XXXI. Φιλοσοφίας ἐπιθυμεῖς;
ὥρασκευάζε αὐτόθεν, ὡς κατὰ γα-
λαθιστόμυτον, ὡς κατὰ μωκησομένων
σε πολλῶν, ὡς ἐρούντων, ὅτι, Ἄφνω
φιλόσοφον ἡμῖν ἐπανελήλυθε, καὶ,
Πόθεν ἡμῖν αὕτη ἡ ὀφρὺς; σὺ ἢ ὀφρὺν
μὲν μὴ χῆς. ἢ ἢ βελτίστων σοι φαινο-
μένων οὕτως ἔχει, ὡς ὑπὸ τῷ Θεοῦ
τεταγμένον εἰς ταύτην τὴν τάξιν. μέ-
μνησο ἢ, ὅτι ἐὰν μὲν ἐμμείνης τοῖς
αὐτοῖς, οἱ κατὰ γαλῶντες σε πρῶτον
εἶδον, οὗτοί σε ὕστερον θαυμάσουσιν·
ἐὰν δέ ἡττηθῇς αὐτῶν, διπλοῦν
πρὸςλήψῃ κατὰ γέλωτα.

λβ'. XXXII. Ε'αν ποτέ σοι γένη)
 ἔξο σραφῆναι , παρὸς τὸ βεβληθῆναι
 ἀρέσσαι πνί , ἴσθι ὅτι ἀπώλεσας τὴν
 ἔνστασιν. ἀρκῶ οὖν , ἐν παντί , τὰς εἰ)
 φιλόσοφⓈ· εἰ ᾗ εἰ δοκεῖν βάλει , τὰς
 εἰ) σεαυτὰ φαίνας , καὶ ἱκανὸς ἔσῃ.

λγ'. XXXIII. Οὔτοί σε οἱ δῆλ-
 λογισμοὶ μὴ θλιβέτωσαν , Α'τιμⓈ
 ἐνὼ βιώσομαι , καὶ οὐδεὶς οὐδαμῶ· εἰ
 γὰρ ἀτιμία ἔστι κακὸν , οὐ δύνασται
 ἐν κακῷ εἰ) δι' ἄλλον , μάλλον ἢ
 ἐν αἰσχρῷ. μὴ τι οὖν τὸ σὸν ἔργον ἔστιν ,
 τὸ ἀρχῆς τυχεῖν , ἢ ὡς βεβληθῆναι
 ἐφ' ἐξίασιν ; οὐδαμῶς. πῶς οὖν ἔπ-
 τῆτ' ἔστιν ἀτιμία ; πῶς ᾗ οὐδεὶς οὐ-
 δαμῶ ἔσῃ , ὃν ἐν μόνοις εἶναι τίνα δεῖ
 τοῖς ὅπῃ σοι , ἐν οἷς ὀξεί σοι εἶναι
 πλείους ἀξίω ; ἀλλά σοι οἱ φί-
 λοι ἀβοήθητοι ἔσονται. πὲ λέγεις τὸ
 ἀβοήθητοι ; ἔχ' ἔξῃσι ὡς σὺ ἀργύ-

ειον; οὐδὲ πολίτας Ῥωμαίων αὐτὸς ποιήσῃς; τίς οὖν σοι εἶπεν, ὅπ-
 ταῦτα τῶν ἐφ' ἡμῖν ἔστιν, οὐχὶ ἢ ἀλλό-
 τρια ἔργα; πῶς ἢ δοῦναι δύναμι' ἐτέρῳ
 ἢ μὴ ἔχει αὐτός; κτήσασθαι οὖν, φασὶν,
 ἵνα καὶ ἡμεῖς ἔχωμεν. εἰ δύναμει κτή-
 σασθαι, τηρῶν ἑμαυτὸν αἰδήμονα, καὶ
 πιστὸν, καὶ μεγαλόφρονα, δεικνύτε τὴν
 ὁδὸν, καὶ κτήσομεν. εἰ δὲ ἐμὲ ἀξιοῦτε
 τὸ ἀγαθὸν τὰ ἑμαυτῷ ἀπολέσθαι, ἵνα
 ὑμεῖς τὰ μὴ ἀγαθὰ περὶ ποιήσῃτε,
 ὁρᾶτε ὑμεῖς πῶς ἀνισοί ἐστε, καὶ ἀγ-
 νόμονες. τί ἢ καὶ βύλεσθε μάλλον,
 ἀργύριον, ἢ φίλον πιστὸν καὶ αἰδήμονα;
 εἰς τῆτο οὐγὰρ μοι συλλαμβάνετε, καὶ
 μὴ, δι' ὧν ἀποβαλῶ αὐτῷ, ταῦτά με
 περᾶν αἰσῶτε. ἀλλ' ἢ πατέρις,
 ὅσον ἐπὶ ἐμοὶ, φησὶν, ἀβοήθητος
 πάλιν· ποίαν ταύτῃ βοήθειαν; σοὺς
 οὐχ' ἔξει διὰ σε, ὅτε βαλανεῖα; καὶ

πὶ τῆτο ; οὐδὲ γὰρ ὑποδήματα ἔχει
 διὰ τὴν χαλκίαν , οὐδὲ ὅπλα διὰ τὴν
 σκυτεάν . ἱκανὸν δὲ , ἐὰν ἕκαστος ἐκπλη-
 ρώσῃ τὸ αὐτοῦ ἔργον . εἰ ὅς ἄλλον τινὰ
 αὐτῇ κατεσκευάζεις πολίτην πισὸν καὶ
 αἰδήμονα , οὐδὲν ἂν αὐτῷ ὠφείλεις ;
 ναί . ὅτι οὐδὲ σύ αὐτὸς ἀνωφελὴς
 ἂν εἴης αὐτῇ . τίνα οὖν , φησι , χῶραν
 ἔξω ἐν τῇ πόλει ; ὡς ἂν δύνῃ , φυ-
 λάττων ἅμα καὶ πισὸν καὶ αἰδήμονα . εἰ
 οὐκ ἐκείνῳ ὠφελεῖν βουλόμην
 ἀποβαλεῖς ταῦτα , τί ὄφελος ἂν αὐτῇ
 γένοιο , ἀναιδὴς καὶ ἀπιστος ἀποτελεσ-
 θείς .

λδ'. XXXIV. Πραγμὴν δὲ σου πῶς
 ἐν ἐσιάσει , ἢ ἐν περσασαγορεύσει , ἢ ἐν
 παρ' ὧν αἰσθηθῆναι εἰς συμβουλίαν ; εἰ
 μὲν ἀγαθὰ ταῦτά ἐστι , χαίρειν σε δεῖ ,
 ὅτι ἔτυχεν αὐτῶν ἐκείνῳ , εἰ ὅς κακὰ ,
 μὴ ἄχθῃς ὅτι σὺ αὐτῶν ὅτι ἔτυχες
 μέμνησο

μέμνησο ὅ, ἐπὶ ὃ δύνασαι, μὴ ταῦτα
 ποιῶν πρὸς τὸ τυγχάνειν τῆς οὐκ ἐφ'
 ἡμῶν, ἐκείνον τῷ ἴσων ἀξιῶσθαι· πῶς
 καὶ ἴσον ἔχειν δυνάτῃ, ὃ μὴ φοιτῶν δὴ
 θύρας πύλες, τῶ φοιτῶντι· ὃ μὴ πα-
 ραπέμπων, τῶ παραπέμποντι· ὃ μὴ
 ἐπαμνῶν, τῶ ἐπαμνοῦντι· ἀδίκος οὐδ'
 ἴση καὶ ἀπλῆτος, εἰ μὴ περιέμνηται
 ταῦτα ἀνδ' ὧν ἐκείνα πιπράσκειται,
 περιέμνηται αὐτὰ βελήσῃ λαμβάνειν. ἀλ-
 λά πόσους πιπράσκονται θείδαικες,
 ὁβολοῖ, ἀνέστη τύχη. ἀν' οὐδ' οὐκ περιέ-
 μνηται τὸν ὁβολόν, λάβῃ θείδαικας,
 σὺ δ' μὴ περιέμνηται, μὴ λάβῃς, μὴ
 οἷός τις ἔλαττον ἔχῃ τοῦ λαβόντος. ὡς
 γὰρ ἐκείνος ἔχει θείδαικας, ἔπειθ' οὐδ'
 ὁβολόν, ὃν οὐκ ἔδωκας. τὸν αὐτὸν
 δὴ τρόπον καὶ ταῦτα. ὃ περιεκλη-
 θῇς ἐφ' ἐσίασιν πνέει· ὃ γὰρ ἔδωκας
 τῶ καλοῦντι πόσους πωλεῖ τὸ δεῖπνον.

ἐπαίνο· δ' αὐτὸ πωλεῖ, θυσιασθείας
 πολῆ. δὲ οὐδ' τὸ διαφέρειν; εἴ
 σοι λυσιστέλει τὸ πωλόμενον. εἰ δ'
 καὶ κῆνα θέλεις μὴ περὶ εἶναι, καὶ
 ταῦτα λαμβάνειν, ἀπληκτοῦ εἶ, καὶ
 ἀβέλτερος· ἔστιν γὰρ ἔχῃς ἀντι τῷ
 δαίμονι; ἔχῃς μὲν οὐκ, τὸ μὴ ἐπαί-
 νισμαί τῶν δὲ οὐκ ἡθελεις· τὸ μὴ
 ἀναχέσθαι αὐτὴν ὅτι εἰσὶν οὐκ.

λέ. XXXV. Τὸ βέλημα τὸ φύ-
 σιως καταμαθεῖν ἔστιν ἔξ ὧν ὁ δια-
 φερόμεθα πρὸς ἀλλήλους· οἷον, ὅταν
 τῷ γείτονι παίδαιον καταμάξῃ τὸ
 ποτήριον, πρὸς ἑαυτὸν ἔστιν εὐθὺς λῆ-
 γην, ὅτι, τῶν γινομένων ἔστιν. ἴσθι
 οὖν, ὅτι, ὅταν καὶ τὸ σὸν καταμάξῃ,
 τοῖόν τινος εἶναι σε δεῖ, ὅποιον ὅτε καὶ
 τῷ ἄλλου καταμάξῃ· ὅταν μετὰ τίθει
 καὶ ὅτι τὰ μείζονα τέκνον· ἄλλος τίθ-
 νηκεν, ἢ γυνή; ἔστιν ἔστιν, ὅς οὐκ

ἀν εἴποι, ὅτι, ἀνθρώπινον. ἀλλ' ὅταν τὸ αὐτῆ πνος ἀποθάνῃ, εὐδύς, οἶμοι, τάλας ἐγὼ. ἐχέλω ἧ μεμνη-
 ῶμαι, τὴ πάρομοι, πρὸς ἄλλων αὐτὸ
 ἀκούσαντες.

λς. XXXVI. Ὡς περ σκοπὸς
 πρὸς τὸ ἀποτυχεῖν ὃ πέταται, οὕτως,
 ὃ δὲ κακῶ φύσις ἐν κόσμῳ γίνεῃ.

λζ. XXXVII. Εἰ μὲν τὸ σῶμα
 σὺ ἐπέτρεπέ τις τῷ ἀπαντήσαντι,
 ἡγανάκτεῖς ἄν' ὅτι ἧ σὺ τὴ γνώμην
 τίω' σεαυτῆ ὁπιτρέπεις τῷ τυχόν-
 τι, ἵνα, ἐὰν λοιδορήσῃται σοι, τα-
 ραχθῇ ἐκείνη, καὶ συγχυθῇ, σὺ
 αἰχμῶν;

λη. XXXVIII. Τέττα, ἕνεκα
 ἐφ' ἐλάχιστον ἔργον σκόπῃ τὰ καθηγέ-
 ματα καὶ τὰ ἀκόλῳτα αὐτῶν, ὅ ὅπως
 ἔρχεται ἐπ' αὐτό. εἰ ἧ μὴ, τὴν μὲν
 πρὸς τὴν πρὸς αὐτὸν ἐφῆξεις, μηδὲν

τῷ ἐξῆς ἐντεθυμημένος. ὕστερον δ' ,
ἀναφανέντων πινῶν αἰχρῶν αἰχμω-
δήση.

ΛΘ'. XXXIX. Θέλεις ὀλύμπια
νικῆσαι ; καὶ γὰρ, νῆ τ' ὅς τις θεός· κομψὸν
γάρ ἐστιν. ἀλλὰ σκόπη καὶ τὰ καθηγέ-
μμενα, καὶ τὰ ἀκόλυστα. καὶ ὅπως ἀπὸ
τῶν ἔργων. δεῖ σ' εὐτακτεῖν, ἀνά-
κοτροφεῖν, ἀπεχεῖσθαι πεμμάτων,
γυμνάζεσθαι πρὸς ἀνάγκην, ἐν ᾗ ῥα
τεταγμένη, ἐν καύματι, ἐν ψύχει
μὴ ψυχρὸν πίνειν, μὴ οἶνον, ὡς
ἔτυχεν. ἀπλῶς, ὡς ἰατρὸς ᾧ διαδε-
δώκεναι σεαυτὸν πρὸ ὀπισθάτη. εἴτα
εἰς τὸν ἀγῶνα παρέρχεσθαι. ἔστι δ'
ὅτι χεῖρα βλαβεῖν, σφυρὸν σρέψαι,
πολλὴν ἀφὴν καταπινεῖν. ἔω' ὅτε
μασιγωθῇς. καὶ μετὰ ταῦτα πάντα
νικηθῆναι· ταῦτα πάντα ὀπισκεψά-
μενον, εἰ μὴ ἐπὶ θέλης, ἔρχεσθαι

τὸ ἀθλεῖν. εἰ ᾗ μὴ, ὥς τὰ παιδία
 ἀνασραφήσῃ. ἂ νυν μὲν παλαιστὰς
 πάξῃ, νυν ᾗ ἀνλητὰς, νυν δὲ μο-
 νομάχους· εἴτα σαλπίζῃ, εἴτα τρα-
 γωδεῖ, ἔτα καὶ σύ. νυν μὲν ἀθλητὴς,
 νυν δὲ μονόμαχος, εἴτα ῥήτωρ,
 εἴτα φιλόσοφος· ὅλη δὲ τῇ ψυχῇ
 ἔδεν· ἀλλ' ὥς πίθηκος, πᾶσαν θέαν,
 ἐὰν ἴδῃς, μιμῇ, καὶ ἄλλο ἔξ ἄλλου σοι
 ἀρεσκεί· ἔ γὰρ μὲν σκέψῃς ἥλθεις ὅπῃ
 τ' ἔργον, ἔδὲ ἀελοδεύσας, ἀλλ'
 εἰκῇ, καὶ κατὰ ψυχρὰν ὀπιθυμίαν.
 ἔτω θεασάμενοί τινες φιλόσοφον, καὶ
 ἀκούσαντες, ἔτω τινὲς λέγοντες,
 ὥς εὔ. Εὐφράτης λέγει· καὶ, τίς
 ἔτω δυνάτῃ εἰπεῖν ὥς ἐμεῖνος, θέλῃσι
 καὶ αὐτοὶ φιλοσοφεῖν.

μ'. XL. Ἀνθρώπε, αἰσώτονον ὀπίσ-
 κειται, ὁποῖόν ἐστι τὸ παλαιόν. εἴτα
 εἴ τι σιαντὲ φύσιν κατὰ μαθεῖ, εἰ δὲ.

νασαυ βασιάσαι. πένταθλος εἶ) βύλῃ,
 ἢ παλαιστής ; ἴδε σαυτὲ τὸς μηρὺς ,
 ἢ ὀσφῦν κατὰμαθε. ἄλλο γὰρ πρὸς
 ἄλλο πέφυκε. δοκεῖς , ὅτι ταῦτα
 ποιῶν , ὡσαύτως δυνάσαι ἐδίειν , ὡ-
 σαύτως πίνειν , ὁμῶς δυσαρρετὴν ;
 ἀγρυπνήσαι δεῖ , πονῆσαι , ἀπὸ τῶν
 οἰκείων ἀπελθεῖν , ὑπὸ παμφαείᾳ κα-
 ταφρονηθῆναι , ἐν παντὶ ἥττον ἔχειν ,
 ἐν τιμῇ , ἐν ἀρχῇ , ἐν δίκῃ , ἐν
 πειθαρχίᾳ παντί. ταῦτα ἐπίσκε-
 ψαι , εἰ θέλεις ἀντικαταλλάξασθαι
 τύπων ἀπάθειαν , ἐλευθερίαν , ἀτα-
 ραξίαν. εἰ δὲ μὴ , πρὸς τεχὲρ μὴ ὡς τὰ
 παιδία , νῦν φιλόσοφος , ὕστερον δὲ τε-
 λώνης , εἴτα ῥήτορ , εἴτα ἐπίτροπος
 Καίσαρος γένη , ταῦτα οὐ συμφωνεῖ.
 εἴνα σε δεῖ ἄνθρωπον , ἢ ἀγαθόν , ἢ
 κακὸν εἶ) , ἢ τὸ ἡγεμονικόν , σε δεῖ
 εἰς ἐργάζεσθαι τὸ σαυτὲ , ἢ πὰς ἐκτάς

ἢ περὶ τὰ ἔσω φιλοτεχνεῖν, ἢ τὰ ἔξω. τέττιςιν, ἢ φιλοσόφῃ τάξιν ἐπέχειν, ἢ ἰδιώτῃ.

μα'. ΧΛΙ. Τὰ κακῶν, ὡς ἐπὶ παντὶ ἔχουσιν ὡς ἀμετρεῖται. πατήρ ὅστις; ὑπολαβὴν ὅτι μελεῖται, παρὰ χωρεῖν ἅπαντων, ἀνέχεσθαι λοιδορῶντος, παίοντος· ἀλλὰ πατήρ κακός ἐστι, μήτις ἐν ὧς ἀγαθὸν πατέρα φύσις ὠκείωθης; ὅχι, ἀλλὰ ὧς πατέρα. ὁ ἀδελφὸς ἀδικεῖ; τήρει τοιγαροῦν τὴν τάξιν ἢ σεαυτὲς ὡς αὐτὸν, μηδὲ σκόπον ἢ ἐκείνους ποιεῖ, ἀλλὰ πᾶσι ποιήσαντι κατὰ φύσιν ἢ πᾶσι ἔξω παρὰ αἵρεσις. σὲ γὰρ ἄλλος ὃ βλάπτει, ἀντὶ τοῦ μὴ σὺ θέλῃς· τότε ὃ ἔστι βεβλαμμένος, ὅταν ὑπολάβῃς βλάπτεσθαι ὅτι ὧς ὅτι ἀπὸ τῆς γείτονος, ἀπὸ τῆς πολίτης, ἀπὸ τῆς στρατηγῆς, τὸ κακῶν εὐρησθῇ, εἰάν τις θέλῃς ἐκείνης θεωρεῖν.

μβ'. XLII. τῆς περὶ τῆς θούης
 εὐσεβείας ἴδι ὅτι τὸ κυριώτατον ἐμεινόν
 ὅσῃ, ὁρῶντες ὑπολήψεις περὶ αὐτῶν
 ἔχον ὡς ὄντων, & διοικῶντων τὰ ὅλα
 καλῶς καὶ δικαίως· καὶ σαυτὸν εἰς τῆτο
 κατὰ τεταχέναι, τὸ πείθεσθαι αὐτοῖς,
 καὶ εἶναι πᾶσι τοῖς γινόμενοις, καὶ
 ἀκολουθεῖν ἔκοντα, ὡς ὑπὸ τῇ ἀείσης
 γνώμῃς ὑποτελούμενοις. ἔγω γὰρ ἔτε
 μέμψῃ ποτὲ τοῖς θεοῖς, ἔτε ἐγκλέ-
 σης, ὡς ἀμελέμεν. ἄλλως τε ἔχ'
 οἶόν τε τῆτο γίνεσθαι, ἐὰν μὴ ἀποσῆς
 ἢ ὅς ἐστιν ἐφ' ἡμῶν, καὶ ἐκ τῶν ἐφ' ἡμῶν
 μόνοις θῆς τὸ ἀγαθὸν καὶ τὸ κακόν. ὡς
 αὖ γὰρ τι ἐκείνον ὑπολάβῃς ἀγαθὸν ἢ
 κακόν, πᾶσα ἀνάγκη, ὅταν ἀποτυγ-
 χάνῃς ὧν θέλῃς, καὶ παρὰ τῆς οἷς μὴ
 θέλῃς, μέμψα θά σι καὶ μισεῖν τῆς
 αἰπίους· πέφυκε γὰρ πρὸς τῆτο πᾶν
 ζῶον, τὰ μὲν βλαβερά φαινόμενα,

Ἐπὶ αἵμα αὐτῶν φεύγειν καὶ ἐκτρέ-
 πεσθαι. τὰ δ' ὠφέλιμα, καὶ τὰ αἵτια
 αὐτῶν, μεπέναι καὶ τεθιπέναι. ἀμήχα-
 ρον ἔν, βλάπτειται τινὰ οἰόμενον,
 χαίρειν τὰ δοκῶντι βλάπτειν. ὥσπερ
 καὶ τὸ τῇ βλάβῃ χαίρειν ἀδυνατῶν
 ἔθελον καὶ πατὴρ ὑπὸ υἱῷ λαιδωρεῖται,
 ὅταν τῶν δοκῶντων ἀγαθῶν ἔῃ, τὰ
 παιδὶ μὴ μετὰδιδά, καὶ Πολυνεῖκλῳ καὶ
 Εὐτεοκλέα τῷτο πωλεμίους ἀλλήλοις
 ἐποίησε, τὸ ἀγαθὸν οἶεσθαι ἢ τυραν-
 νίδα. δὲ τῷτο ὁ γεωργὸς λαιδορεῖ
 τὸς Θεός, δὲ τῷτο ὁ ναύτης, δὲ
 τῷτο ὁ ἔμπορος, δὲ τῷτο οἱ τὰς γυ-
 ναῖκας καὶ τὰ τέκνα ἀπολλύντες, ὅπως
 γὰρ τὸ συμφέρον, ἐκεῖ καὶ τὸ εὐσεβές.
 ὥς τε ὅς τις ὑπηρελεῖται τοῦ ὀρέγεσθαι
 ὥς δεῖ, Ἐ τοῦ ἐκκλίνειν, ἐν τῷ αὐτῷ
 καὶ τὸ εὐσεβείας ὑπηρελεῖται. σπένδειν
 δ', καὶ θύειν, καὶ ἀπάρεσθαι καὶ τὰ

πάξια, ἐκάρτοις παροσῆκη καθαρώς,
 καὶ μὴ ὀπιτεσυρμένως, μηδὲ ἀμειλῶς,
 μηδὲ γλίχρως, μηδὲ ὑπὲρ δύναμιν.

μγ'. XLIII. Ὅταν μαντικῇ παρο-
 σῆς, μέμνησο, ὅτι μὲν, ὡς ἀποβήσε'),
 σὺ οἶδας, ἀλλὰ ἤκεις ὡς ἀπὸ τῆ μάν-
 τews ἀποπευσόμενος. ὁποῖον δὲ ἔστιν,
 ἐλήλυθας εἰδὼς, εἴπερ εἰ φιλόσοφος.
 εἰ γὰρ εἴσι τι τῷ σὺ ἐφ' ἡμῖν, πᾶσα
 ἀνάγκη μήτε ἀγαθὸν αὐτὸ εἶ'), μήτε
 κακὸν. μὴ φέρεσσι οὐδὲ πρὸς τὸν μάντιν
 ὀρεξῆσθαι ἢ ἐκκλίσθαι· εἰ δὲ μὴ, τρέμων
 αὐτῷ παρόσθαι. ἀλλὰ διεγνωκῶς, ὅτι
 πᾶν τὸ ἀποβησόμενον, ἀδιάφορον, καὶ
 ὁδὸν παρὰ σε, ὁποῖον δὲ ἂν ᾖ, ἔσαι
 γὰρ αὐτῷ χρῆσασθαι καλῶς, καὶ τὸτο
 εὐδεῖς κωλύσθαι. θαρρῶν οὖν, ὡς ὅτι
 συμβέλλας ἔρχεσθαι θεός. καὶ λοιπὸν,
 ὅταν τι συμβελεύθῃ, μέμνησο, πῶς
 συμβέλλας παρὰ σεαυτοῦ, καὶ πῶς ὡς α-

κ' σης ἀποφθίνας. ἔρχε' ὅτι τὸ μαν-
τεύεσθαι, καθάπερ ἡξίει Σωκράτης,
ἐφ' ᾧν ἡ πᾶσα σκέψις τ' ἀναφορὰν εἰς
τ' ἔκβασιν ἔχει· καὶ ὅτε ἐκ λόγου, ὅτε
ἐκ τέχνης πινὸς ἄλλης ἀφορμαὶ δι-
δονται πρὸς τὸ σιωιδεῖν τὸ προκεί-
μενον· ὥστε ὅταν δέῃ συγκινδυνεύσαι
φίλῳ, ἢ πατρίδι, μὴ μαντεύεσθαι,
εἰ συγκινδυνευτέον· καὶ γὰρ ἂν προσει-
πῃ σοι ὁ μάντις, φαῦλα γερονέειν τὰ
ἰερά, δῆλον ὅτι ὁ θάνατος σημαίνεται,
ἢ πῆρωσις μέρος τῆς σώματος, ἢ φυγή.
ἀλλ' ἢ εἰ λόγος, ἐκ τῶν τέτοις παρί-
σταται τῷ φίλῳ καὶ πατρίδι συγκιν-
δυνεύειν. τριγὰρ ἐν τῷ μείζονι μάντι
πρόσεχε τῷ Πυθίῳ, ὃς ὀξέβαλε τῷ
ναῦ τ' ὅ βοηθήσαντα ἀναμεινόμενῳ τῷ
φίλῳ.

μδ'. XLIV. Τάξον πῶς ἤδη χα-
ρακτῆρα σαυτοῦ, ἐκ τύπον, ὃν φυλά-

ξῆς ὅπῃ τε σεαυτὲ ὦν , καὶ ἀνθρώποις ἐντυχάνων.

μέ. XLV. Καὶ σίωπῇ τὸ πολὺ ἔσω ,
ἢ λαλείδω τὰ ἀναγκαῖα , ἐ δὲ ὀλίγων .
σπανίως δέ ποτε καμρῶ ὥρακο-
λαθῶντῶ , ὅπῃ τὸ λέγειν τι ἥξιον ,
ἀλλὰ ὅτε ὕδενός τῶ τυχόντων· μὴ
περὶ μονομάχων , μὴ ἵπποδρομιῶν ,
μὴ περὶ ἀθλητῶν , μὴ περὶ βρωμάτων
ἢ πομάτων , τῶ ἐκασταχῶ λεγομένων·
μάλιστα δὲ μὴ περὶ ἀνθρώπων λέ-
γοντες , ἢ ἐπαμνοῦντες , ἢ συγκρί-
νοντες.

μέ. XLVI. Ἀν μὲν ὦν οἷός τε ἦς ,
μέταγε τοῖς σοῖς λόγοις τὰς τῶ σιωπόν-
των ὅπῃ τὸ προσῆκον . εἰ ὅ ἐν ἀλλο-
φύλοις ἀπολειφθεὶς τύχοις , σιώπα .

μέ. XLVII. Γέλως μὴ πολὺς
ἔσω , μηδὲ ὅπῃ πολλοῖς , μηδὲ ἀνφ-
μέρος .

μή .

μή. XLVIII. Οἶκον ἀφαιρή-
σαι, εἰ μὲν οἶόν τε, εἰς ἅπαν· εἰ
ᾗ μὴ, ἐκ τῶν ἐνόντων.

μή. XLIX. Ἐσιάσθης τὰς ἕξω καὶ
ἰδιωτικὰς διακρίσεις· ἐὰν δέ ποτε γένηται
καμὸς, ἐκτετάδω σοι προσοχὴ, μή-
ποτε ἄρα ὑποβρύχως εἰς ἰδιοπισμόν.
ἴσθι γὰρ, ὅτι ἐὰν ὁ ἑταῖρος ᾖ ἡμερο-
λυσμένος, ἐπὶ τὸν σινανατρεβόμηνον
αὐτοῦ μολύνεσθαι ἀνάγκη, καὶ αὐτὸς
ὢν τύχης καθαρός.

ν'. L. Τὰ περὶ τὸ σῶμα μέχρει
χρείας τῆς ψυχῆς ἀφραδαμβάνειν, οἶον
τροφάς, πόμα, ἀμπεχόνιον, οἰκείαν,
οἰκειάν, τὸ ᾗ πρὸς δόξαν, ἢ τρυφὴν,
ἅπαν περιγρᾶφει.

να'. LI. Περὶ ἀφροδίτια, εἰς δύναμιν
πρὸ γάμου καθαρευτίον· ἀπτομένῳ ᾗ
ὡς νόμιμόν ἐστι, μετ' ἀληπίον· μὴ μὲν
τοὶ ἐπαχθῆς γίνεσθαι τοῖς χερσμένοις, μηδὲ

ἐλεγκτικός, μηδὲ πολλαχῶς τὸ, ὅτι
αὐτος ὁ ἄνθρωπος, ὡς ἀφ' ἑαυτοῦ.

νβ'. LII. Εἴαν τις σοὶ ἀπαγγείλῃ,
ὅτι ὁ δεινὰ σε κακῶς λέγει, μὴ ἀπο-
λογῶ πρὸς τὰ λεχθέντα· ἀλλ' ἀπο-
κρίνου, ὅτι ἠγνόει γὰρ τὰ ἀλλὰ
προσόντα μοι κακὰ, ἐπεὶ οὐκ ἂν
ταῦτα μόνον ἔλεγχον..

γγ'. LIII. Εἰς τὰ θεάτρα τὸ πολὺ
παρεῖναι οὐκ ἀναγκαῖον. εἰ δέ ποτε
ἡμεῖς εἴη, μηδὲν σπασδάζων φαίνου
ἢ σεαυτῶν τυτέσι, θήλει γίνεσθαι μόνον
τὰ γινόμενα, ὅτι νικᾶν μόνον ἢ νικῶν-
τα. ὅταν γὰρ οὐκ ἐμποδισθῇ. βοῆς δὲ
καὶ τῶν ὀπιγελῶν πνι, ἢ ὀπιπολὺ ὀπικι-
νεῖσθαι, παντελῶς ἀπέχεσθαι. ὅτι μετὰ τὸ
ἀπαλλαγῆναι, μὴ πολλὰ περὶ τῶν γε-
νομένων διαλέγεσθαι, ὅσα μὴ φήσῃ πρὸς
τὴν σὴν ἐπανόρθωσιν. ἐμφαίνει γὰρ ἐν
τῷ πύκτε, ὅτι ἐθαύμασας ἢ θεῶν.

νδ'. LIV. Εἰς ἀκροάσεις πνῶν μὴ ἦκε, μηδὲ ῥαδίως πάειθι. παριὼν δ', τὸ σεμνὸν, καὶ εὐσταθὲς, καὶ ἅμα ἀνεπαχθὲς φύλασσε.

νέ. LV. Ὅταν πνὶ μέλλῃς συμβάλλειν, καὶ μάλιστα ἤν' ἐν ὑπεροχῇ δοκύντων, θέβαλε σαυτὸν, τί ἂν ἐποίησεν ἐν τούτῳ Σωκράτης, ἢ Ζήνων, ἢ ἕκ ἀπορήσῃς τῷ χηρῶνται φερσικόντως τὰ ἐμπεσόντι.

νε'. LVI. Ὅταν φοιτᾷς πρὸς πνὸς ἤν' μέγα δυναμένων, θέβαλε, ὅτι οὐχ εὐρήσῃς αὐτὸν ἔνδον, ὅτι ἀπεκλείδῃ, ὅτι ἐκτιναχθήσονται σοι αἱ θυραὶ, ὅτι φρονεῖ σὺ. καὶ σὺ τούτοις ἐλθεῖν καθήκη, φέρε τὰ γνώμῃα, καὶ μηδέποτε εἴπῃς αὐτός πρὸς σεαυτὸν, ὅτι, οὐκ ἔγωγε τοσούτον ἰδιωτικὸν γὰρ, καὶ δαβεβλημένον πρὸς τὰ ἐκτός.

νζ'. LVII. Ε'ν τῇ ὁμιλίαις ἀπέσω τὸ
τινὰ τῶν ἑαυτῷ ἔργων ἢ κινδυνῶν ὅπῃ
πολὺ καὶ ἀμέτρως μεμνηῖσθαι· οὐ γὰρ
ὥς σοὶ ἡδύ ἐστι τὸ τῆς σῶν κινδύνων
μεμνηῖσθαι, ἔγωγε τοῖς ἄλλοις ἡδύ
ἐστι τὸ τῆς σοὶ συμβεβηκότων ἀκρίειν.

νη'. LVIII. Α'πέσω ὅ καὶ τὸ γά-
λωτα κινεῖν. ὀλιγωρὸς γὰρ ὁ τόπος
εἰς ἰδιωτισμὸν, καὶ ἄλλα ἱκανὸς τὴν
αἰδῶ τὴν περὶ σε τῆς πλησίον ἀνιέναι.

νθ'. LIX. Ε'πισφαλές ὅ, καὶ τὸ
εἰς ἀσχολογίαν περὶελθεῖν. ὅταν οὖν
τί συμβῇ τοιοῦτον, ἂν μὲν εὐχαμεῖν ἢ,
ὅπῃ πληξόν τῷ περὶελθόντι· εἰ δὲ μὴ,
τῷ γε ἀποσιωπῆσαι, ἢ ἐρυθρεῖναι,
καὶ σκυθρωπῆσαι, δῆλον γίνεσθαι δυχ-
ραίνων τῷ λόγῳ.

ξ'. LX. Ε'ὰν ἡδονῆς τινος φαντα-
σίαν λάβῃς, φύλασσε σαυτὸν, μὴ
συναρπασθῆς ὑπὸ αὐτῆς, ἀλλ' ἐκδιδ-

ξάδω σε τὸ πρῶτον, καὶ ἀναβολῶ-
 να ὥστε σεαυτῷ λάβε· ἔπειτα μνήσ-
 θητι ἀμφοτέρων τῶν χρόνων, καθ' ὃν
 τε ἀπολαύσῃς τὴν ἡδονήν, καὶ καθ' ὃν
 ἀπολαύσας, ὕστερον μετάνοήσῃς, καὶ
 αὐτὸς σεαυτῷ λοιδόρησῃ. καὶ τούτοις
 ἀντίθετος, ὅπως ἀποχρόνιος χαιρήσῃς,
 ὡς ἐπαμνήσῃς αὐτὸς ἑαυτόν· εἰ δέ σοι
 καμνὸς φανῇ ἀψάσθαι τοῦ ἔργου, πρὸς-
 εχε μὴ νικήσῃ σε τὸ πρὸς ὧς αὐτῷ,
 ὡς ἡδὺ, καὶ ἐπαγωγόν. ἀλλ' ἀντιτίθῃς,
 πόσῳ ἄμεινον τὸ συνειδέναί σεαυτῷ,
 ταύτην τὴν νίκην νενικηκόπῃ.

ξά'. LXI. Ὅταν τί, διαγνοὺς ὅτι
 ποιητέον ὅτι, ποιῇς, μηδέποτε φύγῃς
 ὁρῶναι πρῶτον αὐτὸ, καὶ ἀλλοῖον
 πῶς οἱ πολλοὶ μέλλωσι περὶ αὐτῷ ὑπο-
 λαμβάνειν. εἰ μὲν γὰρ οὐκ ὁρῶς ποιεῖς,
 αὐτὸ τὸ ἔργον φεῦγε· εἰ δὲ ὁρῶς, τί
 φοβῇ τὸς ὀπιπλήξοντας οὐκ ὁρῶς;

Ξβ'. LXII. Ὡς τὸ, Ἡ μέρα ὅτι,
 καὶ Νύξ ὅτι, πρὸς μὲν τὸ διεζευγμένον
 μεγάλῳ ἔχει ἀξίαν, πρὸς δὲ τὸ συμ-
 πεπλεγμένον, ἀπαξίαν, οὕτω καὶ τῶν
 περκειμένων τὰ μίζονα ἐλεῖν, πρὸς
 μὲν τὸ σῶμα μεγάλῳ ἔχει ἀξίαν,
 πρὸς δὲ τὸ κοινὸν ἐν ἐσιάσει, οἷον δεῖ
 φυλάσσειν, ἀπαξίαν ἔχει. ὅταν οὖν
 συνεσθῇς ἐτέρῳ, μέμνησο, ὅτι μόνον δὲ
 πρὸς τὸ σῶμα ἀξίαν τῶν περκει-
 μένων ὁρᾷν, ἀλλὰ καὶ τὴν πρὸς τὴν
 ἐσιάσεσθαι, οἷαν δεῖ φυλαχθῆναι.

Ξγ'. LXIII. Ἄν ὑπὲρ δύναμιν
 ἀναλάβῃς τί πρόσωπον, ἢ ἐν τούτῳ
 ἡχημόνησας, καὶ ὃ ἡδύνασο ἐκπληροῦ-
 σαι, παρέλιπες.

Ξδ'. LXIV. Ἐν τῷ περιπατεῖν,
 καθάπερ προσέχῃς, μὴ ὀπιθεῖς ἡλῶ,
 ἢ σρέψῃς τὴν πόδα· ὅτω πρόσσεχε, μὴ
 τὸ ἡγεμονικὸν βλάβῃς τὸ σεαυτῷ· καὶ

τῶν δ' ἀν' ἐφ' ἐκάστῳ ἔργῳ ὡς διαφυλάσ-
σωμεν, ἀσφαλέστερον ἀφώμεθα τῷ
ἔργῳ.

Ξε'. LXV. Μέζον κτήσεως τὸ σῶμα
ἐκάστω, ὡς ὁ πρὸς ὑποδήματ'. ἀν
μὲν οὐκ ὅπῃ τῶν τε σῆς, φυλάξεις τὸ
μέτρον· ἐὰν ᾗ ὑπερβῆς, ὡς καὶ κρημνῶ
λοιπὸν ἀνάγκη σε φέρεσθαι· καθάπερ
καὶ ὅπῃ τοῦ ὑποδήματος, ἐὰν ὑπερ-
βῇ πόδα ὑπερβῆς, γίνεῃ κατάχρυσον
ὑπόδημα, εἴτα πορφυρῶν, εἴτα κεν-
τητόν· τῷ· γὰρ ἅπαξ ὑπερὸ τὸ μέτρον
ὄρ' ὁ ὀδὸς ὅστις.

Ξε'. LXVI. Αἱ γυναῖκες εὐθύς
ἀπὸ πεσσερεσκαίδεκα ἐτῶν ὑπὸ τῶν
ἀνδρῶν κυεῖαι καλεῖνται. ποιγαρεῖν
ὀρῶσαι, ὅπῃ ἄλλο μὲν ὀρᾷ αὐταῖς
πρόσσει, μόνον ᾗ συγκοιμᾶσθαι τοῖς
ἀνδράσιν, ἀρχοῦνται καλλωπίζεσθαι,
καὶ ἐν τούτῳ πάσας ἔχουσιν τὰς ἐλπίδας.

403 ΕΠΙΚΤΗΤΟΥ

πρὸς ἑχέειν οὐδ' ἄξιον, ἵνα αἰδῶνται,
 διότι ἐπ' ὕδεν' ἄλλω τιμῶνται, ἢ
 τῶ κόσμῳ φαίνεσθαι, ὧ αἰδήμονες,
 ἐν σωφροσύνῃ.

ξζ'. LXVII. Ἀφύϊας σημειῖον
 τὸ ἐνδιατρίβειν τοῖς περὶ τὸ σῶμα·
 οἶον, ἐπὶ πολὺ γυμνάζεσθαι, ἐπὶ πολὺ
 ἐσθίειν, ἐπὶ πολὺ πίνειν, ἐπὶ πολὺ
 ἀποπατεῖν, ὀχεύειν. ἀλλὰ ταῦτα
 μὲν ἐν παρέρῳ ποιητέον· περὶ δ' ἢ
 γνώμῃ ἢ πᾶσα ἔστω ἐπιστροφή.

ξη'. LXVIII. Ὅταν τις σὲ κακῶς
 τι ποιῇ, ἢ κακῶς σε λέγῃ, μέμνησο,
 ὅτι, καθήκειν αὐτῷ νόμος, ποιεῖν,
 ἢ λέγειν. ὕχ οἶόντε οὐδ' ἀκολυθεῖν
 αὐτὸν τῷ σοι φαινομένῳ, ἀλλὰ τῷ
 ἑαυτοῦ. ὥστε, εἰ κακῶς αὐτῷ φαίνεται,
 ἐκεῖν' ὧ βλάπτεται, ὥσπερ καὶ ὅξυ-
 πάτῃται. καὶ γὰρ τό ἀληθὲς συμπε-
 πλεῖμένον, ἂν τις ὑπολάβῃ ψεύδος,

ὃ τὸ συμπεπλεγμένον βέβλαπται ,
 ἀλλ' ὃ ὕξαπατηθεῖς. ἀπὸ τέτων οὖν
 ὀρμώμεθα , πρῶτος ἕξεις πρὸς τὸ
 λοιδορεῖντα. ἐπιρθέγῃς γὰρ ἐφ' ἑκα-
 στῷ , ὅπ , ἔδοξεν αὐτῷ.

ΞΘ'. LXIX. Πᾶν περὶ γμα δύο
 ἔχει λαβὰς , τὴ μὲν φορητὴν , τὴν δὲ
 ἀφορητον· ὃ οὖν ἀδελφὸς ἐὰν ἀδικῇ ,
 ἐντεῦθεν αὐτὸ μὴ λαμβάνῃς ὅπ ἀδι-
 κεῖ , αὕτη γὰρ λαβὴ ὅστις αὐτῷ ὃ
 φορητὴ· ἀλλὰ ἐκεῖθεν μᾶλλον , ὅπ
 ἀδελφὸς , ὅτι συνώτροφός . καὶ λήψῃ
 αὐτὸ , καὶ τὸ φορητόν ὅστις.

Ο'. LXX. Οὗτοι οἱ λόγοι ἀσυνάκ-
 τοι· Εγὼ σὺ πλυσσιώτερός εἰμι , ἐγὼ σὺ
 ἄρα κρείσσων· ἐγὼ σὺ λογιώτερος , ἐγὼ
 σὺ ἄρα κρείσσων. ἐκεῖνοι δὲ μᾶλλον
 συνακτοί. Εγὼ σὺ πλυσσιώτερός εἰμι ,
 ἢ ἐμὴ ἄρα κτήσις τῇ σῆς κρείσσων· ἐγὼ
 σὺ λογιώτερος , ἢ ἐμὴ ἄρα λέξις τῇ

410 ΕΠΙΚΤΗΤΟΥ

σῆς κρείσσων· σὺ δὲ γε ὅτε κτῆσις εἶ,
ὅτε λέξις.

σα'. LXXI. Λούεταί τις ταχέως;
μὴ εἴπῃς, ὅτι κακῶς, ἀλλ' ὅτι τα-
χέως· πίνει πρὸς πολὺν οἶνον; μὴ εἴπῃς,
ὅτι κακῶς, ἀλλ' ὅτι πολὺν· πρὸς
γὰρ διαγινῶναι τὸ δόγμα, πόθεν
οἶδα εἰ κακῶς; ὅπως οὖν συμβήσεται
σοι, ἀλλας μὲν φαντασίας καταληπ-
τικὰς καταλαμβάνειν, ἀλλας δὲ
συγκαταπίθεσθαι.

οβ'. LXXII. Μηδὲμὶ σεαυτὸν
εἴποις φιλόσοφον, μηδὲ λάλει τὸ πολὺ
ἐν ἰδιώταις περὶ τῶν θεωρημάτων·
οἶον, ἐν συμποσίῳ μὴ λέγε πῶς δεῖ
εἶδέν· ἀλλὰ ἔσθιε ὡς δεῖ. μέμνησο
γὰρ, ὅτι ὅπως ἀφηγήθη πανταχόθεν
καὶ Σωκράτης τὸ ἐπιδεικτικόν· ἤρ-
χοντο πρὸς αὐτὸν, βελόμηδοι φιλο-
σόφοις ὥς αὐτὸν συστῆναι· καὶ κείνος

ἀπὴν αὐτῆς. ὅπως ἠνείχετο παρ-
εφ' ἑαυτῆς.

ογ'. LXXIII. Ὡς καὶ περὶ
θεωρήματος πνῶ ἐν ἰδιώταις ἐμ-
πίπῃ λόγος, σιώπα τὸ πολὺ. μέγας
γὰρ ὁ κίνδυνος, εὐθὺς ἐξεμέσαι ὅ
σῃ ἐπεψας. καὶ ὅταν εἴπῃ σοί τις, ὅτι
οὐδὲν οἶδα, καὶ σὺ μὴ δηχθῆς, τότε
ἴθι, ὅτι ἀρχαίαι τὰ ἔργα. ἐπεὶ καὶ τὰ
πρόβατα ὃ χρόνον φέροντα τοῖς ποι-
μέσιν ὁπιδεικνύει πόσον ἔφαγναι, ἀλλὰ
τίλῃ νομῶ ἔσω πέφαντα, ἔριον ἔξω
φέρει, ἔ γάλα. ἔ σὺ τοίνυν μὴ τὰ
θεωρήματα τοῖς ἰδιώταις ὁπιδείκνυε,
ἀλλ', αὐτῶν περὶ θέντων, τὰ ἔργα.

οδ'. LXXIV. Ὄταν ἐντελῶς
ἡρμωσμένῃ ᾖ κατὰ τὸ σῶμα, μὴ
καλλωπίζῃ ὁπὶ τέτῳ μηδ', ἀν' ὕδωρ
πίνης, ἐκ πάσης ἀφορμῆς λέγε, ὅτι
ὕδωρ πίνεις· καὶ ἀσκήσῃ ποτε πρὸς

πόνον θέλης, σεαυτῷ, καὶ μὴ τοῖς ἕξω, μὴ τὸς ἀνδριάντας φιλάμ-
βανε, ἀλλὰ διψῶν ποτε σφοδρῶς,
ὁπίσσωσιν ψυχρῶ ὕδατι, καὶ ἐκ-
πίυσον, καὶ μηδενὶ εἴωης.

οἷ. LXXV. Ἰδιῶτα εἰσὶς καὶ
χαρακτήρ, ὃδέποτε ὅξ ἐαυτῷ προσ-
δοκᾷ ὠφέλειαν ἢ βλάβην, ἀλλ' ἀπὸ
τῆς ἕξω. φιλοσόφου εἰσὶς ἔχ' χαρακτήρ,
πάσαν ὠφέλειαν ἔβλάβην ὅξ ἐαυτῷ
προσδοκᾷ.

οἷ. LXXVI. Σημεῖα θεοκό-
πιοντα, ὃδένα ψέγει, ὃδένα ἐπαμ-
νεῖ, ὃδένα μέμφεται, ὃδενὶ ἐγκαλεῖ,
ὃδὲν πρὸς ἐαυτῷ λέγει, ὡς ὄντος πινος,
ἢ εἰδοτός πι. ὅταν ἐμποδισθῇ πι, ἢ
κολυθῇ, ἐαυτῷ ἐγκαλεῖ· καὶν τις
αὐτὸν ἐπαμνῇ, κατὰ γελᾷ τῷ ἐπαμνουῦ-
ντα αὐτὸς παρ' ἐαυτῷ· καὶν ψέγει,
ὅκ ἀπολογεῖται· περὶ εἰσι ᾗ, κατὰ-
περ

πρὸς οἱ ἄφρωνες, εὐλαβόμενος τι κινῆσαι τῶν καθισταμένων, πρὶν πῆξιν λαβεῖν. ὁρῶντες ἅπασαν ἡγήκεν ἑαυτῷ· τίμω δὲ ἐκκλίσιν εἰς μόνον τὰ ὡρὰ φύσιν τῶν ἐφ' ἡμῶν μετατέθεικεν· ὁρμῇ πρὸς ἅπαντα ἀντειμένη χεῖται· ἂν ἡλίσθῃ ἢ ἀμαθὴς δοκῇ; ὅτι πεφροντικεν· ἐνί τε λόγῳ, ὡς ἐχθρὸν ἑαυτὸν ὡρὰφυλάσσει, καὶ ὀπίθελον·

οἷ'. LXXVII. Οὔτις τις ὑπὲρ τῶν νοεῖν καὶ ἐξηγεῖσθαι δύνασθαι τὰ Χρυσόππου βιβλία σημειύονται, λέγει αὐτὸς πρὸς σαυτὸν, ὅτι, εἰ μὴ Χρυσόππου ἀσαφῶς ἐγερθεῖται, οὐδὲν ἂν εἶχεν ὅπως ἐφ' ὃ σημειύνηται· ἐγὼ δὲ τί βύλομαι; καταμαθεῖν ἢ φύσιν, καὶ ταύτῃ ἐπεσθαι· ζητῶ οὐκ ὅπως ὅστις ὁ ἐξηγητὴς μὲν· καὶ ἀκύνσας ὅτι Χρυσόππου, ἔρχομαι πρὸς αὐτόν. ἀλλ' ὅτι νοῶ τὰ γεγραμμένα.

ζητῶ ἐν τὸν ἐξηγέμενον, καὶ μέχε-
 τ' ἔπειτα σεμνὸν εἶδέν. ὅταν δὲ
 εὕρω τὸν ἐξηγέμενον, ἀπολείπεται
 χεῖρα τοῖς παρηγγελμένοις· τῆτο
 αὐτὸ μόνον σεμνὸν ἔστιν. ἀν δὲ αὐτὸ
 τῆτο ἐξηγεῖσθαι θαυμάσια, ἢ ἄλλο
 ἢ γραμματικὸς ἀποτελέσθω· ἀντι-
 φιλοσόφος; πάλιν γε δὴ, ὅτι ἀντι-
 Θόμης, Χρύσιππον ἐξηγέμενον.
 μάλλον οὐκ, ὅταν τις εἴπῃ μοι, ἐπα-
 νάγκωσί μοι Χρύσιππον, ἐρυθραιῶ·
 ὅταν μὴ δύνωμαι ὁμοίᾳ τὰ ἔργα καὶ
 σύμφωνα ὁπιδεικνύειν τοῖς λόγοις.

οἷ. LXXVIII. Ὅσα παρορ-
 ρίζεται, τέτοις, ὡς νόμοις, καὶ ὡς
 ἀσεβήσεων. ἀν ὠδραβῆς τι πούπαν,
 ἔμμελε. ὅ, τι δ' ἀνέρεῖ τις ὡς σ'·
 μὴ ὁπιστρέφει. τῆτο γὰρ σὺκ' ἐτ' ἔστι
 σόν.

οἷ. LXXIX. Εἰς ποῖον ἐτι χεῖ-

νον ἀναβάλη, τὸ τῷ βελπίσων ἀξίον
 σεαυτὸν, καὶ ἐν μηδενὶ ὠρῶν βαίνειν ἢ
 διαφεύγντα λόγον; παρείληφας τὰ
 θεωρήματα, οἷς ἔδει σε συμβάλλειν,
 ἔσπευσες βέβληκας. ποῖον ἔτι διδάσκα-
 λον περιδοκᾷς, ἵνα εἰς ἐκείνον ὑψο-
 θῇς ἢ ἐπανόρθωσιν ποιήσῃς ἢ σεαυ-
 τῷ; οὐκ ἔτι εἰ μαιράκιον, ἀλλὰ ἀνὴρ
 ἤδη τέλει. ἂν τόνιν αἰμαλήσης,
 καὶ ῥαθυμῆσης, καὶ αἰὲν ὑπερθέσης ὅξ
 ὑπερθέσεων ποιῇς, περιθέσης ἐκ
 περιθέσεων, ἔτι ἡμέρας ἄλλας ἐπὶ
 ἄλλας ὀρείζης, μὴ αἶς περισεῖς
 σεαυτῷ, λήσεις σεαυτὸν οὐ περικό-
 ψας, ἀλλ' ἰδιώτης διατελέσης καὶ
 ζῶν καὶ ἀποθνήσκων. ἤδη οὐκ ἀξίωσον
 σεαυτὸν βίβν ὡς τέλειον, περικόπ-
 τοντα, καὶ πᾶν τὸ βέλπισον φαινόμενον,
 ἔστω σοι νόμος ἀσπράβατο. καὶ
 ὅπῃ πονόν τι, ἢ ἡδὺ, ἢ ἔνδοξον, ἢ

ἄδοξον προσάγεται, μέμνησο, ὅτι
 νῦν ὁ αἰὼν, ἔτι δὴ πάρεστι τὰ ὀλύμ-
 πια, καὶ οὐκ ἔστιν ἀναβάλλεσθαι, ἔ-
 ὅτι ὧδ' αὖ μίαν ἤγταν καὶ ἑνδοξὴν ἢ
 ἀπόλλυσται προκοπὴ, ἢ σώζεται.
 Σωκράτης ὅπως ἀπεπλήθη, ἐπὶ
 πάντων προσερχομένων ἑαυτὸν, μηδὲν
 ἄλλω προσέχων ἢ τῷ λόγῳ. σὺ δὲ
 εἰ καὶ μήπω εἶ Σωκράτης, ὡς Σωκρά-
 τες γε εἶναι βεβλόμενος, ὀφείλεις βίβειν.

π. LXXX. Ὁ πρῶτος καὶ ἀναγ-
 κήσοτατος τόπος ἐν φιλοσοφίᾳ, ὁ τῆς
 χρήσεως τῶν θεωρημάτων, οἷον, ὁ
 τίς μὴ ψεύδεσθαι. δεύτερον, ὁ τῶν
 ἀποδείξεων, οἷον, πόθεν εἰ δεῖ ψεύ-
 δεσθαι. τρίτον, ὁ αὐτῶν τύπων
 βεβαιωτικὸς, ἔστι διαρρηκτικὸς, οἷον,
 πόθεν ὅτι τῷτο ἀπόδειξις. τί γάρ
 ὅστις ἀπόδειξις; τί ἀκολυθία; τί
 μάχη, ἀληθὲς; τί ψεῦδος; οὐκ ἔστι

ὁ μὲν τείτῃ τόπῃ ἀναγκαῖον
 δὲ τὸ δεύτερον, ὁ δὲ δεύτερος δὲ
 τὸ πρῶτον. ὁ δὲ ἀναγκαστάτος, καὶ
 ὅπως ἀναπαύεσθαι δεῖ, ὁ πρῶτος
 ἡμεῖς δὲ ἔμπαλιν ποιῶμεν. ἐν γὰρ τῷ
 τείτῃ δὲ τείβομεν, ὁ πρῶτος ἐμεινόν
 ὅσον ἡμῖν ἢ πᾶσα σὺ δὲ. τὸ δὲ πρῶ-
 τος πάντεσσι ἀμελῶμεν. τοιγαροῦν
 ψυδόμεθα μὲν, πῶς δὲ ἀποδείκνυται
 ὅτι δὲ δεῖ ψυδεσθαι, πρῶτον
 ἔχομεν.

πα'. LXXXI. Εἰς πάντας
 πρῶτον εὐκτέον ταῦτα.

Ἄγε δὴ με, ὦ Ζεῦ, καὶ σὺ γ', ἢ
 πεπρωμένη,

ἔποι ποτ' ὑμῖν εἰμὶ δὲ τεταγμέ-
 νος.

ὡς ἔφρασι σπουδαῖος ἢ δὲ ἀόκνος.
 ἐὰν δὲ μὴ θέλω, οὐχ' ἔτ' ἔφρα-
 μι.

418 ΕΠΙΚΤΗΤΟΥ ΕΓΧΕΙΡΙΔ.

πβ'. LXXXII. Οἷς δ' ἀνάγκη
συγκεχώρηκε καλῶς,
σοφὸς παρ' ἡμῖν , καὶ τὰ θεῖα ὁπί-
σεται.

πγ'. LXXXIII. Ἀλλ' οὐ καὶ τὸ
τρέπον· ὦ Κρίτων , εἰ ταύτῃ τοῖς
θεοῖς φίλον , ταύτῃ ῥηέω. ἐμὲ δ'
Ἄνυτος καὶ Μέλιτ' ἀποκτεῖναι μὲν
δύνανται , βλάψαι δ' οὐ.

Τ Ε ' Λ Ο Σ .

REMARQUES

*A ajouter sur quelques endroits
qui ont besoin d'éclaircissement.*

PAGE 7. à la fin de la Remarque,
ajoutez :

Au-reste, dans mes Remarques sur le Phédon de Platon, j'ai fait voir l'erreur renfermée dans ce sentiment, que l'âme seule fait l'homme. Les Payens avoient tant d'aversion pour le corps, qu'ils se faisoient une félicité d'en être délivrés dans l'autre vie. Ils n'étoient tombés dans cette erreur que parce qu'ils ignoroient que ce n'est point la nature du corps qui est mauvaise, mais ses œuvres : *Non corporis natura damnatur, sed opera* ; S. Jérôme. Et ce même corps, cette même chair que nous avons ici bas, ressuscitera & fera partie de l'homme dans l'autre vie, comme elle le fait dans celle-ci ; car il faut que ce corps corruptible soit revêtu de l'incorruptibilité, & que ce corps mortel soit revêtu de l'immortalité. *V. Plat. tom. 2. pp. 180 & 317.*

420 REMARQUES.

Pag. 11. à la fin de la seconde Remarque, ajoutez :

Voilà tout ce que ce Philosophe pouvoit dire pour soutenir l'erreur où il étoit sur le corps.

Pag. 31. ajoutez cette Remarque.

(*Est véritablement moins vicieuse au fond, mais elle est plus désagréable & plus pénible*). Simplicius est bien plus modéré qu'Horace. Ce Poëte a dit encore plus fortement du vicieux, que plus il est constant dans ses vices, d'autant est-il moins misérable que celui qui tantôt s'y abandonne sans réflexion, & tantôt semble vouloir s'en retirer & changer de vie.

*Quantò constantior idem
In vitiis, tantò levius miser.*

On peut voir là les Remarques où j'en ai donné la raison. Si Horace a pu le dire des vices, à plus forte raison le peut-on dire, comme Simplicius, des choses extérieures, qui ne sont pas toujours des vices.

Pag. 77. ajoutez cette Remarque.

(*Et un commencement de Salut*). Il y a dans le Grec *Λυτῆρας ἀρχή*. Ce mot *Λυτῆρας* signifie proprement deux choses, *Délivrance & Salut*. Les Auteurs

REMARQUES. 421

sacrés s'en sont servis dans ces deux sens ; il n'est point ici dans le premier , il est dans le second ; & c'est dans celui-là que l'ont ordinairement employé les Évangélistes & les Apôtres , pour signifier le bonheur éternel , que la Religion Chrétienne appelle proprement le *Salut*. Les Payens ont connu ce bonheur , mais ils n'ont pas connu la voie d'y parvenir ; car ils ont cru que c'étoit par leur sagesse & par leurs bonnes œuvres , au-lieu que ce n'est que par la foi en J. C. Je n'ai donc pu m'empêcher d'employer ce même terme , puisque c'est le même sens , c'est-à-dire dans l'idée du salut éternel ; d'autant plus même qu'on ne peut douter que Simplicius ne l'ait pris dans cette source sacrée d'où il a tiré plusieurs autres connoissances qui font honneur à ses écrits. Notre langue n'a aucun autre terme qui puisse tenir la place de celui-là.

Pag. 152. ajoutez cette Remarque.

(*Car certainement le plus grand don que Dieu ait fait aux hommes , c'est la Philosophie*). La Philosophie que Simplicius connoissoit étoit encore trop imparfaite pour pouvoir être appelée le *plus grand don de Dieu*. De son temps il y en avoit une infiniment plus

422 REMARQUES.

parfaite, qu'il ne connoissoit pas assez. C'est la Philosophie Chrétienne, qui est la véritable sagesse & à qui ce grand éloge est dû. C'est elle seule qui est meilleure que toutes les choses les plus

Prov. 8. 2. précieuses, *Melior est enim sapientia cunctis pretiosissimis, & omne desiderabile ei non potest comparari.* Il n'y a rien de parfait sans elle, & hors d'elle.

Page 173.

(Une âme fortifiée par la grâce divine). Il y a dans le Grec *ψυχὴν θεϊὰν μετὰ ἐννομήσειν*. Simplicius appelle comme Platon, *θεϊὰν μοίαν*, *divinam sortem*, le partage Divin, ce que Dieu a distribué par sa providence, & comme ce partage est une grâce qu'il fait, j'ai traduit *Grâce Divine*, comme de savans hommes l'ont fait avant moi, sans vouloir parler de la grâce proprement dite, que la Religion Chrétienne fait seule connoître, que Saint Paul a si bien expliquée, & que les Payens n'ont point connue.

Page 213. à la fin de la Remarque. (*Vérité bien remarquable dans un Payen.*) Lisez, *Aveu bien remarquable dans un Payen*, & ajoutez : Il reconnoît ici lui-même que la moindre chose, changée ou brouillée dans leurs cérémonies & dans leur culte, en empêchoit

REMARQUES. 423

toute la vertu , & que la paresse ou la négligence de ceux qui offroient les Sacrifices en détruisoient toute la force. Voilà de plaisans Sacrifices qu'une parole déplacée ou oubliée rendoit nuls ; mais l'attention des Prêtres la plus exacte les rendoit-elle plus efficaces ? Ils le croyoient, misérablement trompés par leur superstition. Leurs Sacrifices étoient aussi frivoles que les Idoles à qui ils les offroient ; tout n'étoit qu'illusion & que mensonge.



De l'Imprimerie de CLOUSIER,
rue Saint-Jacques.

627494

SAN



